

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1901-1902. — N° 115

LA MÉDECINE JUDICIAIRE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le lundi 17 mars 1902

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Edmond LOCARD

Ancien externe des hôpitaux

Aide conservateur du Musée historique de la médecine

Membre de la Société française d'histoire de la médecine

Membre de la Société d'anthropologie de Lyon

Né à Saint-Chamond (Loire), le 13 décembre 1877

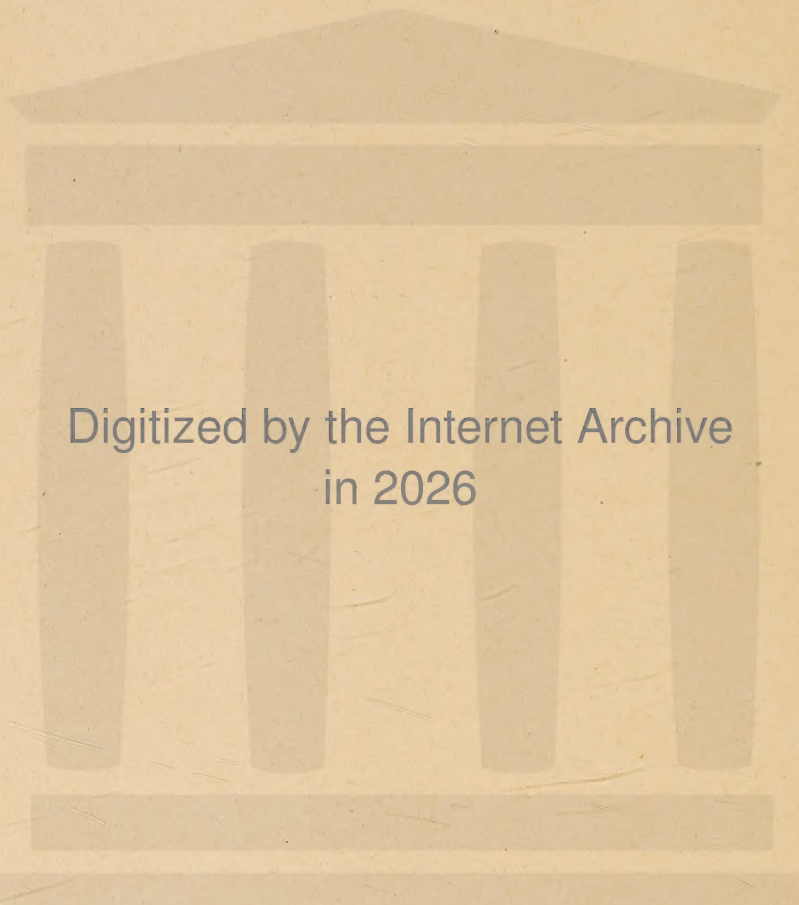


LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

—
1902



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA MÉDECINE JUDICIAIRE EN FRANCE AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le lundi 17 mars 1902

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Edmond LOCARD

Ancien externe des hôpitaux

Aide conservateur du Musée historique de la médecine

Membre de la Société française d'histoire de la médecine

Membre de la Société d'anthropologie de Lyon

Né à Saint-Chamond (Loire), le 13 décembre 1877



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

—
1902

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN.
LACASSAGNE	ASSESEUR.
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVEAU.

Professeurs

	MM.
Cliniques médicales	{ LÉPINE. BONDET. BARD. PONCET. X.
Cliniques chirurgicales	{ Fochier. GAYET. GAILLETON. PIERRET. WEILL. MONOYER. HUGOUNENQ. CAZENEUVE. FLORENCE. LORTET. TESTUT. RENAUT. MORAT. TEISSIER. AUGAGNEUR. MAYET. TRIPIER. POLLOSSON (Maurice). ARLONG. LACASSAGNE. COURMONT (J.). SOULIER. CROLAS.
Clinique obstétricale et Accouchements	
Clinique ophtalmologique	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	
Clinique des maladies mentales	
Clinique des maladies des enfants	
Physique médicale	
Chimie médicale et pharmaceutique	
Chimie organique et Toxicologie	
Matière médicale et Botanique	
Parasitologie	
Anatomie	
Anatomie générale et Histologie	
Physiologie	
Pathologie interne	
Pathologie externe	
Pathologie et Thérapeutique générales	
Anatomie pathologique	
Médecine opératoire	
Médecine expérimentale et comparée	
Médecine légale	
Hygiène	
Thérapeutique	
Pharmacologie	

Professeur adjoint

Clinique des maladies des femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Maladies des voies urinaires	MM. CHANDELUX.	agrégé
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,	—
Propédeutique médicale	ROQUE.	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE,	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN,	—
Anatomie pathologique	DEVIC,	—
Physiologie	DOYON,	—
Accouchements	FABRE,	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—
Hydrologie et matières alimentaires	CAUSSE,	docteur ès sciences

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	VALLAS	NOVÉ-JOSSERAND	CHATIN
ROUX	SIRAUD	BERARD	VILLARD
COLLET	DURAND	SAMBUC	TIXIER
BOYER	PIC	BORDIER	FABRE
BARRAL	PAVIOT	COURMONT (P.)	REGAUD
MOREAU			

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, président; FLORENCE, assesseur;
MM. COLLET, agrégé, et CHATIN, chargé de cours.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

PRÉFACE

PRÉFACE

Il est doux, disait Horace, de contempler les flots de la mer agitée quand on est arrivé au port. Il n'est pas moins doux, lorsqu'on atteint un but depuis longtemps poursuivi, de se retourner et de voir la route lentement parcourue. Mais la joie d'en avoir fini avec les peines du chemin n'est pas le seul sentiment dont on ait alors l'âme remplie : une foule de souvenirs vous assaillent, et l'on s'aperçoit qu'on a laissé un peu de son cœur à toutes les ronces du chemin ; la mélancolie inhérente à tout regard en arrière vous étreint, on compte les jours heureux écoulés, on se penche ému vers ce passé qui s'efface dans le brouillard du temps ; et, dans l'incertitude de l'avenir, la joie d'être arrivé se change en une émotion qui n'est pas exempte de regret.

A la veille de revêtir la robe noire à l'épitoge

bordée d'hermine, il est d'usage de résumer sa vie d'étudiant, de songer à ceux qui vous ont aidé de leur science, soutenu de leurs conseils, encouragé de leur exemple, à ceux aussi dont l'amitié a été la gaie compagne des jours joyeux, le réconfort des heures noires. L'usage est bon et nous allons nous y conformer.

J'étais tout jeune étudiant encore (je remplissais les fonctions modestes d'externe suppléant à la clinique chirurgicale) quand j'eus le bonheur, immérité, je l'avoue, d'être choisi comme secrétaire de ce service : toute ma vie scolaire s'est passée là, ou à peu près : externe des hôpitaux, j'y restai encore ; j'y revins après mon service militaire. C'est que j'avais trouvé là un maître qui, après m'avoir gardé pendant près de trois ans dans son service d'hôpital, finit par m'attacher à sa personne, en qualité de secrétaire particulier. Hélas ! pour peu de temps ! Le 25 novembre 1900, Ollier tombait foudroyé par l'apoplexie en pleine vigueur intellectuelle, en pleine activité, en plein travail. Le matin même, c'était un dimanche, nous avions été visiter ensemble des malades à la maison d'opérations de Sainte-Marthe, et dans l'affectueux au revoir qu'il me dit, quand, à l'heure du déjeuner, nous nous quittâmes, je ne prévoyais guère un éternel adieu.

Je ne puis dire assez quelle douleur profonde me causa cette séparation si brusque, quelle profonde vénération, — d'un tel homme, on peut dire quel culte, — j'ai gardé pour la mémoire de ce maître si excellemment bon. Il me semble que ç'aura été pour moi un présage de bonheur que d'avoir vécu au début de ma carrière dans l'ombre de ce grand homme, et d'avoir été pour quelques jours le disciple de celui qui symbolise la grandeur de l'École chirurgicale lyonnaise.

Depuis longtemps déjà la médecine légale m'attirait, comme la plus compréhensive des sciences médicales, la moins spécialisée, celle qui est en rapport avec le plus de sciences connexes, celle enfin où l'on peut le plus facilement acquérir cette teinte de toutes choses que conseille Diderot ; j'allai, sans autre recommandation que ma promesse de travailler et d'être assidu, frapper à ce laboratoire : on m'en ouvrit les portes toutes grandes ; j'y ai trouvé une direction et des conseils, j'y ai trouvé surtout une affectueuse protection qui ne s'est jamais démentie ; là, j'ai compris comment la vie de laboratoire peut être en quelque sorte familiale, avec des relations autres que la banalité des rapports de professeur à étudiant ; j'ai compris que la sympathie dont on se sent entouré est le meilleur adjuvant au travail, le meilleur

encouragement dans l'effort, la meilleure récompense du travail accompli, et qu'un maître peut faire plus pour un élève par le témoignage de sa bienveillante estime qu'en essayant de lui inculquer un peu de sa sèche érudition ou de sa science hautaine.

Mes examens étaient terminés, il s'agissait de choisir un sujet de thèse. Après de longues hésitations, et sur le conseil de M. le professeur Lacassagne, je m'attachai à l'étude d'une des plus étranges figures de l'histoire médicale, Nicolas de Blégny, médecin expert, charlatan, et par-dessus tout chevalier d'industrie. Je commençais à réunir des documents sur ce personnage, et j'allais rédiger mon premier chapitre, quand parut la préface du livre de Cabanès : *les Morts mystérieuses de l'histoire*.

Cette préface, écrite par vous, mon cher maître, me fut une révélation ; c'était tout un programme d'études nouvelles : l'introduction de la science dans l'histoire, la méthode positive appliquée à l'interprétation du passé, l'art de reconstituer soumis au contrôle de la biologie, la conquête de l'histoire par le médecin, par le médecin légiste surtout.

« N'est-ce pas au médecin légiste, disiez-vous, qu'il appartient de préciser des faits de naissances précoces ou tardives, d'expliquer certains actes incohérents ou bizarres, mais

toutefois caractéristiques de formes malades déterminées ? C'est encore notre rôle de discuter et de détruire d'absurdes légendes d'empoisonnements et d'arriver ainsi à réhabiliter différents personnages calomniés depuis des siècles. Nos connaissances en psychopathologie nous amènent à comprendre et à expliquer quelques natures étranges qui sont restées comme des rébus historiques..... N'est-ce pas le médecin qui enseignera que, dans les maisons principales, les unions entre parents favorisent l'extinction des dynasties par dégénérescence..... Les médecins se sont conduits comme des experts devant la justice : ils ont rapporté en leur honneur et conscience. » Et plus loin, vous faisiez cette comparaison si profondément véridique : « Les historiens sont semblables aux aveugles ou infirmes qui dans leur lit ou dans leur fauteuil, grâce au théâtrophone, entendent un drame ou un opéra. La voix des acteurs, la musique, le bruit de la salle et des coulisses arrivent en même temps à leurs oreilles. Il y a quelques éclaircies, parfois des auditions distinctes, souvent du brouhaha, des sons, des bruits. Mais où sont les décors, les costumes, le jeu des acteurs, leurs attitudes et leurs gestes, le mouvement scénique ? Si l'art peut faire revivre la scène, le médecin seul renseigne sur la psychologie morbide des personnages et fait

comprendre les actes ou les mouvements qui en résultent. »

Et en effet, le vrai côté de l'histoire n'est-il pas autre que la diplomatie ou la stratégie ; l'histoire des hommes, des caractères, des mœurs, de l'évolution des vices et de la criminalité n'est-elle pas primordiale, n'est-elle pas plus importante que celle des conquêtes, ou plutôt, n'en est-elle pas la véritable explication : tandis que le littérateur expose la série des faits et ne les enchaîne que par les causes apparentes, le médecin recherche les causalités réelles, les efficiences cachées, et voit que telle bataille, tel édit, telle réforme, telle révolution avant d'être actualisée était contenue en puissance dans une cause physique, physiologique, parfois, simplement, la maladie d'un homme ou sa conformation cérébrale, surtout aux époques monarchiques, où la nation n'avait qu'une direction, qu'une volonté, celle du roi.

Certes, le progrès de l'histoire par la biologie, par la médecine, est une chose qui se dessine actuellement d'une façon nette. De toute part, l'histoire médicale apparaît, science nouvelle : une société d'histoire de la médecine vient de se fonder à Paris, bientôt suivie de la création d'un musée.

Mais, là comme en bien d'autres choses, la province avait précédé la capitale. La surprise

des professeurs parisiens n'a pas dû être petite d'apprendre que depuis trois mois déjà un musée historique de la médecine existait à Lyon, créé par vous ; et ce n'est pas le moindre motif de ma reconnaissance envers vous que d'avoir bien voulu m'associer à son organisation.

La décision d'emprunter à la médecine historique le sujet de mon travail inaugural une fois prise, le choix de la période à étudier fut bientôt fait : les notes réunies sur de Blégnny m'avaient permis de voir combien la médecine légale du ^{xvii}^e siècle présentait de faits intéressants et peu connus ; je m'attachai à cette période qui va de la mort d'Henri IV à celle de Louis le Grand, de 1610 à 1715. Et c'est cette étude que je présente aujourd'hui à mes juges.

Telle a été la genèse de ce travail ; je vous en offre l'hommage, mon cher maître, comme un faible témoignage de ma profonde gratitude et de ma respectueuse affection : à vous en revient l'idée première, et s'il est bon, à vous seul en reviendra le mérite. Je me considérerai comme trop bien récompensé des quinze mois de travail qu'il me coûte, si vous ne le jugez pas trop indigne d'avoir été inspiré par vous, et écrit par un de ceux qui se font gloire d'être de vos élèves.

*
* *

Une représentation théâtrale vue de la coulisse présente trois phases bien distinctes : La première, c'est la préparation : le rideau est baissé, la rampe éteinte, quelques herse seulement sont allumées, les machinistes plantent les décors, tendent les ciels, dressent les portants, agencent les trucs des dessous : le régisseur, le metteur en scène circulent, vont de l'un à l'autre, voient tout, préparent tout. C'est un sombre fouillis de gens en guenilles, ou presque, qui sortent on ne sait d'où, plongent dans la nuit, glissent comme des larves. Mais les trois coups sont frappés, l'orchestre prélude, tout s'illumine, la vie apparaît, éclate, factice mais intense, la scène est pleine de personnages joliment fardés, brillamment vêtus : le drame se déroule au milieu des applaudissements des spectateurs. Puis tout à coup la toile baisse, le silence se fait, la nuit revient, et l'on ne voit plus que des ombres écroulant cette mise en scène éblouissante dont il ne reste que le souvenir.

Nulle comparaison ne peut rendre plus exactement ce qu'a été le xvii^e siècle : mise en scène organisée par Richelieu et Mazarin, apothéose avec Louis XIV, puis, brusquement, décadence

et nuit, cette fin de règne sombre, avec le peuple qui hurle la faim, et le roi qui se cache, impotent et morne, le corps épuisé par la maladie, l'âme déprimée par l'austère contact de la veuve du bouffon et les exhortations des confesseurs jésuites.

Dans ce drame, un personnage domine, grand premier rôle, écrasant tout de sa personnalité, plus grand par la force des choses que par sa valeur propre. Le règne de son père n'est que la préparation du sien. Richelieu organise, Louis le Grand recueille. De la guerre de trente ans qui commence le siècle il n'a connu que les triomphes, non le début, la période grandiose, héroïque de cette guerre de géants : Tilly, Gassion, Rantzau, le brigand Wallenstein, et le Siegfried de l'histoire Gustave-Adolphe, qui les pousse, qui les mène ? Richelieu. Il mourra à la peine, mais il a forgé l'épée enchantée, infail-
libile, qui vaincra partout. Et l'enfant qui hérite de lui monte sur le trône au bruit des canons de Rocroy : la médaille commémorative de son avènement porte l'exergue : *Puer triumphator*. Désormais, en effet, les années se comptent par les triomphes : Fribourg, Nordlingen, Lens ; une victoire par an, c'est la devise de Condé. La paix de Westphalie n'est que le prélude des traités qui vont en cinquante ans annexer dix provinces : l'Europe épuisée cède sur tous les

points : les Pyrénées, Nimègue sont moins étonnants que l'annexion de la Franche-Comté en pleine paix.

A l'intérieur, après cette guerre de chansons qu'est la Fronde, Louis XIV a le bonheur de voir mourir ou disparaître la bande de pillards qui pêchèrent dans l'eau trouble de la minorité, les Particelli, les Fouquet, surtout l'illustissimo facchino Mazarini; l'étoile du Grand Roy lui fait rencontrer ces ministres et ces diplomates incomparables : Colbert, Lionne, Louvois, comme elle lui avait suscité des généraux toujours vainqueurs : Enghien, Turenne, Vauban. Et comme il était dit qu'aucune gloire ne manquerait à ce règne, la plus belle floraison de grands hommes qu'aucun siècle ait jamais vu naître vient mettre la plus noble des couronnes sur le front du monarque : Pascal, Descartes, Corneille sont autour de son berceau; La Fontaine, Racine, Sévigné, Boileau, La Bruyère, Bossuet, Fénelon, Nicolas Poussin, Philippe de Champaigne, Gassendi constituent l'incomparable figuration de cette apothéose, que domine la grande figure de Molière, la plus haute incarnation de l'esprit français. A leur contact, l'élite de la nation prend cet esprit, cette finesse, cette grâce, qui fait de la Cour de Versailles le modèle du bon ton et de l'élégance. Et tout cet éclat, cette gloire illumine l'auguste figure du Roy

Soleil : le ^{xvii}^e siècle devient le siècle de Louis XIV. Ce n'est plus un roi, c'est un héros, un demi-dieu, c'est le Grand Alcandre, il a ses adorateurs : Dangeau, Lauzun, Saint-Aignan ; il a même un autel : La Feuillade fait de sa statue une chapelle ardente, l'encense et se prosterne.

Était-il donc supérieur aux hommes qui l'entouraient ? A un Lauzun, à un Guiche, sans doute, mais à Molière ? Certes non, seulement il avait pour lui ce mérite d'être né à propos, lui, l'enfant du miracle, le fils inattendu d'un père impuissant, le Dieu-donné, et cette force de conserver une ignorance robuste, volontaire ; tenu loin des affaires par Mazarin, par Anne d'Autriche, ce roi de France ne savait pas l'histoire de France : il s'était fait à l'idée qu'il contenait une parcelle de la volonté de Dieu, qu'il était vraiment l'homme du droit divin. De là son incomparable majesté, sa dignité souveraine. Il s'imposait à l'admiration, ne s'en étonnait jamais, s'en jugeait digne : l'encens ne pouvait le griser ; il se savait le plus beau gentilhomme de la cour et le plus grand roi du monde : orgueil et froideur, voilà la formule suivant laquelle cette âme avait été faite ; il n'a jamais aimé que lui : ses maîtresses n'ont été que des caprices, parfois longs, jamais tendres ; il s'attachait davantage à celles qui l'aimaient

le moins : la pleureuse La Vallière était un souffre-douleurs, la grasse Montespan, matérielle, pleine d'ambition, mais incapable d'aimer, le retenait davantage ; et c'est enfin la frigide Maintenon, une des plus antipathiques figures de l'histoire, qui sut le prendre et le tenir, non par la tendresse, mais par l'austérité et l'expiation.

Nous avons dit ce qu'avait été la splendeur de ce siècle : élégance, gloire littéraire, victoire partout.

Au revers de la médaille deux choses :

Une tache de boue, une tache de sang : la persécution religieuse, l'affaire des Poisons.

Délire momentané, folie du meurtre, envahissement de toutes les classes de la société par une subite poussée criminelle, nous verrons plus loin et avec détail ce que furent l'affaire des Poisons et le procès de la Chambre ardente ; mais la tare véritable de cette grande époque, c'est l'intolérance progressivement croissante, poussant aux plus folles entreprises : la conversion de l'Angleterre qui aboutit au renversement des Stuarts, la guerre de Hollande qui fut pour le roi toujours vainqueur un premier avertissement du Ciel : *In meo conspectu stetit sol*, avaient pu dire les Pays-Bas. A l'intérieur, c'est pis encore : c'est la barbarie des enlèvements d'enfants, c'est la condamnation aux galères des

protestants qui ont gardé leurs chapeaux aux processions, ce sont les dragonnades, c'est surtout l'abominable révocation de l'Édit de Nantes qui fait reculer d'un siècle la civilisation, et, premier acte de la Maintenon, présage les ultimes catastrophes et la déchéance.

D'ailleurs, le xvii^e siècle n'est qu'une longue guerre religieuse, non plus sanglante comme la Saint-Barthélemy, mais oratoire ; le siècle cependant commençait bien : Pascal assène un coup terrible sur ceux qu'un médecin d'alors appelait la vermine loyolitique. On espérait qu'ils ne s'en relèveraient pas. Bien au contraire : Port-Royal est vaincu, les jansénistes chassés ; puis la bataille reprend, entre gallicans et romains cette fois, puis contre le quiétisme ; enfin l'orthodoxie triomphe, et, les dragons s'en mêlant, ce sont les protestants qui paient les frais de la guerre : ils sont chassés du royaume et avec eux disparaît la prospérité industrielle et commerciale.

Néanmoins, pour la postérité, le xvii^e siècle restera toujours la période la plus brillante de l'histoire de France ; le siècle des *Provinciales*, du *Cid*, du *Discours sur la Méthode*, d'*Andromaque*, de *Tartufe*, des *Caractères* peut-il être comparé à nul autre ? Jamais, à aucune époque, on ne retrouve pareil faisceau de chefs-d'œuvre. Jamais la France ne fut plus grande, plus

influente, plus enviée, plus rayonnante, plus prospère. Certains mêmes des défauts de l'époque sont des défauts aimables ; l'esprit de caste avait son bon côté, et d'ailleurs, sous ce rapport qu'y a-t-il de changé et qu'a-t-on gagné à tant de révolutions ? L'aristocratie de la naissance valait bien celle de l'argent ; ils disaient : Ça n'est pas né, on dit maintenant : Ça n'a pas le sou ; l'égalité n'a guère progressé, et, somme toute, on peut, sans être taxé de réactionnaire, préférer le siècle de Louis XIV au siècle de M. Prudhomme. Il est évident aussi que la race avait alors des qualités de virilité, d'énergie, de vigueur, de gaieté qui semblent disparaître. On était moins à genoux devant le veau d'or parce qu'on avait davantage le culte de cette généreuse chimère : l'honneur.

Mais en définitive, le plus grand mérite du xvii^e siècle et ce qui constitue son meilleur titre à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir été avant tout le Grand Siècle littéraire, c'est d'avoir transformé la langue ; il a créé une arme, une lumière : le français ; l'arme la plus forte, la plus souple, celle que la pensée humaine doit choisir quand elle veut frapper juste et pénétrer vite ; la lumière la plus limpide, la plus enveloppante, celle qui a montré à tous les peuples le chemin de la liberté et de l'affranchissement. La langue du xvii^e siècle, c'est « la raison parlée ».

CHAPITRE PREMIER

LA MÉDECINE AU XVII^e SIÈCLE ÉTUDES ET CONNAISSANCES MÉDICALES

Un médecin est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou jusqu'à ce que les remèdes l'aient tué.

MOLIÈRE.

Les fléaux dont Dieu se sert à punir les hommes sont divisés par trois : la peste, la guerre et la famine ; le monde, la chair et le diable ; la foudre, le tonnerre et les éclairs ; la saignée, la médecine et le lavement. Enfin trois sortes de gens sont envoyés au monde tout exprès pour martyriser chacun pendant la vie : l'avocat tourmente la bourse, le médecin le corps et le théologien l'âme.

CYRANO DE BERGERAC.

Avant d'aborder l'étude de la médecine judiciaire telle qu'elle fut pratiquée au xvii^e siècle, il n'est peut-être pas inutile de voir ce qu'étaient et ce que savaient les médecins appelés à faire fonction d'experts. La profession médicale était tellement différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui, les études scientifiques

tellement autres que de nos jours, que certains faits paraîtraient étranges, incroyables, dans les idées et la pratique des experts à ceux qui n'auraient pas approfondi d'abord ce qu'était la Faculté sous le règne de Louis XIV.

Deux écoles médicales se partageaient alors la suprématie : celle de Montpellier et celle de Paris. Montpellier prétendait remonter à Bengessaüs et Ferragius, médecins de Charlemagne, et à Marilephus, médecin de Mérovée et de Chilpéric. C'étaient là des titres de noblesse quelque peu discutés. Cependant la Faculté de Montpellier avait certainement pour elle l'ancienneté. Elle était organisée d'une façon assez analogue à nos Universités actuelles, c'est-à-dire que les professeurs seuls en faisaient partie, tandis qu'à Paris, la Faculté était la réunion de tous les docteurs. Montpellier comportait une bigarrure étrange de catholicisme et de paganisme : la préface des thèses, réglementairement dédiées à la Vierge et à saint Luc (*Virgini Deiparæ et sancto Lucæ*) finit par ces mots : « Cette thèse sera soutenue dans le sacré temple d'Apollon. »

Laissant de côté les petites Facultés d'Angers, Reims, Caen, Bordeaux, Toulouse, Cahors et Valence, nous prendrons comme type celle de Paris, et nous décrirons le plus rapidement possible la filière des études et des examens.

La Faculté de médecine de Paris prenait rang parmi les quatre Facultés constituant l'Université, sous le nom de *Saluberrima medicorum Facultas*, titre alléchant que les contemporains gouailleurs ne

se gênaient pas pour traiter d'euphémisme et d'anti-phraise.

L'Université (1), comme tout ce qui, dans l'ordre intellectuel, est né au moyen âge, comme la médecine elle-même, comme le théâtre, tire son origine de l'Église. Jusqu'à la réforme du cardinal d'Estouteville, c'est-à-dire jusqu'en 1452, le célibat était imposé aux médecins comme aux autres membres du clergé. Au xvii^e siècle, il n'en était plus de même : leur recrutement se faisait dans la bourgeoisie, voire même dans le peuple ; car c'est une erreur trop longtemps

(1)																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																																				
-----	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

répandue de croire que sous l'ancien régime nul ne pouvait sortir de la caste où il était né. Nombre de plébéiens, des plus basses classes, sont arrivés à d'honorables positions dans la science, comme Vauban, Catinat et Louvois sont arrivés aux premiers rangs dans l'armée.

L'étudiant qui arrivait à la Faculté de médecine apportait un bagage scientifique des plus simples. Il savait à peu près ce que savent les enfants sortant actuellement de l'école primaire : lire et écrire. En outre, il savait le latin : un horrible latin, barbare, ressemblant au latin de Virgile et d'Horace comme le bas-breton au français, et dont il faut chercher la traduction dans le glossaire de du Cange. Par contre, l'enseignement scientifique lui faisait totalement défaut ; la chimie qui naissait de l'alchimie, la physique que Toricelli et Pascal avaient fait déjà si grande, leur étaient lettre morte ; les sciences naturelles mêmes, qui sont l'indispensable prélude de l'anatomie et de la physiologie, n'existaient pas pour eux.

Au commencement du xvii^e siècle, la liste des professeurs de la Faculté était brève : deux maîtres seulement enseignaient ; l'un montrait aux élèves de première année l'anatomie, la physiologie et l'hygiène, c'est-à-dire *Res naturales et non naturales* : les choses naturelles et non naturelles. Un chirurgien barbier complétait l'enseignement en faisant des démonstrations anatomiques. En seconde année, l'unique professeur faisait un cours de *Res præter naturam*, choses contre nature, c'est-à-dire la patho-

logie, la thérapeutique et la matière médicale. Cet état de choses par trop primitif fut modifié, mais lentement, au cours du siècle : en 1634, on créait deux chaires : celle de chirurgie et celle de botanique ; en 1696, on y joignait une chaire de pharmacie. Ce n'est guère qu'en 1714, quelques mois avant la mort de Louis XIV que le premier cours de chirurgie en langue française fut inauguré.

Avec un programme aussi restreint, les études devaient être courtes, semble-t-il. Bien au contraire. Il fallait d'abord être *philiâtre* pendant quatre ans avant d'avoir le droit de se présenter au baccalauréat de médecine, composé des quatre épreuves suivantes : anatomie, hygiène, pathologie et commentaire sur un aphorisme d'Hippocrate. L'examen ne pouvait être subi que par des candidats munis du diplôme de maître ès arts, célibataires, âgés de vingt-cinq ans au moins et ayant obtenu un certificat d'assiduité aux quatre premières années d'études, et un certificat de moralité ou lettres testimoniales.

Un an après cette première épreuve, le bachelier pouvait se présenter à la licence, c'est-à-dire argumenter sa thèse *quodlibétaire* sur un sujet de physiologie ou de pathologie. C'était là une cérémonie dont les pâles et falottes soutenances de thèse actuelles, d'une si lamentable banalité, ne peuvent donner qu'une impression bien atténuée. La soutenance commençait à 6 heures du matin. De 6 heures à 8 heures, le candidat répondait aux objections de ses condisciples les bacheliers ; de 8 heures à 11 heures, il argumentait avec neuf docteurs dési-

gnés par la Faculté, les trois plus jeunes de 8 heures à 9 heures, les trois autres de 9 heures à 10 heures, les trois plus vieux de 10 heures à 11 heures. A 11 heures, mêlée générale. Le premier bedeau appelait tous les docteurs en commençant par le plus ancien; tous venaient alors questionner le patient. « Enfin l'horloge des Carmes de la place Maubert et celle de Notre-Dame venaient, en sonnant midi, mettre fin au martyre de l'infortuné candidat. On peut s'imaginer le vacarme qui régnait alors dans la salle des thèses, les docteurs s'agitaient et gesticulaient dans leurs robes noires, sur lesquelles l'épitoge jetait une tache rouge; ce n'était que phrases latines criées à tue-tête et qui souvent, dans l'emportement de la discussion, maltrahaient étrangement la grammaire, les *Dic mihi, quæso* se croisaient avec les *Distinguo*, les *Concedo*, les *Nego*, et toutes les formes habituelles de ce langage factice que parlait la Faculté (1). »

La thèse quodlibétaire devait réunir plus des deux tiers des voix. Quelque temps après venait la seconde thèse ou thèse Cardinale, instituée lors de la réforme du cardinal d'Estouteville (1452).

Les thèses étaient suivies de l'épreuve *De Praxi*, ou examen de pratique qui se passait primitivement chez chaque docteur en particulier (inter privatas parietes). Après 1696, cette cérémonie intime fut transformée en examen public; les visites furent maintenues, cependant, mais à titre de simples visites de politesse (honoris et observantiæ gratia).

(1) René FAUVEL : *les Étudiants en médecine sous le grand roi*,

Après les deux thèses et le De Praxi, le candidat porte le titre de licentiande, jusqu'à ce que la bénédiction apostolique donnée par le chancelier de Notre-Dame l'ait consacré licencié. Cette bénédiction, dernière trace de la domination de l'Église sur l'Université avait lieu dans l'acte du *Paranymphé*, dont le nom bizarre dérive du grec *παρὰ νυμφίος*, ami qui accompagne le nouveau marié, ou, en français moderne, garçon d'honneur. La cérémonie du Paranymphé constituait une fête mondaine très courue du Tout-Paris élégant. Le licentiande y épousait la Faculté « ne plus, ne moins que le doge de Venise épousait solennellement la mer Adriatique ». Le discours de circonstance fut prononcé trois fois par Nicolas Boileau (1670-1672-1674).

L'acte du Paranymphé était complété par le *Compareat* : les licenciandes convoqués par le chancelier de Notre-Dame recevaient de lui la bénédiction apostolique et étaient sacrés médecins en ces termes : « Ego cancellarius, auctoritate apostolica, qua fruor in hac parte, da vobis licentiam legendi, interpretandi et faciendi medicinam hic ubique terrarum. In n. P. + F. et S. s. Amen. »

Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine de la fameuse scène du *Malade imaginaire* :

Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,

Perçandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

Les bacheliers qui, désirant se présenter à l'examen de pratique, avaient exercé la *chirurgie* ou quelque autre art manuel, devaient pour être admis à l'examen s'engager par serment et acte public passé devant notaire, à renoncer pour toujours à de semblables pratiques, car disaient les statuts : « ordinis medici dignitatem puram integramque conservare par est. »

La licence suffisait pour aller exercer en province, mais quiconque briguit l'honneur d'exercer dans la capitale et de faire partie de la Saluberrima Facultas devait pousser jusqu'au doctorat. Il lui fallait alors soutenir une thèse latine, généralement courte, appelée *Acte de Vespérie*, puis la *thèse de Doctorat*, important événement universitaire où assistaient la plupart des docteurs. La soutenance était précédée de trois serments :

Domine Doctorande, antequam incipias habes tria juramenta :

1° Quod observabis jura, statuta, leges et laudabiles consuetudines hujus ordinis ;

2° Quod comparebis in crastinum D. Lucae in missa pro defunctis doctoribus ;

3° Quod totis viribus contendes adversus medicos

illicite practicautes, nulli parcendo, cujuscumque ordinis aut conditionis fuerit.

Vis ista jurare?

Juro (1).

Après le serment, le président prononçait un discours, puis faisait avec un bonnet un signe de croix et coiffait le candidat: il lui touchait la joue avec le dos de la main, en signe d'affranchissement (in signum manumissionis) et lui donnait l'accolade. Alors commençait l'argumentation entre le récipiendaire et le plus jeune des docteurs présents, puis entre le président et le docteur qui avait présidé l'acte de Vespérie.

La dernière épreuve du doctorat était l'*Acte pastillaire* consistant en une argumentation entre le récipiendaire et un bachelier, puis entre le président et un jeune docteur.

(1) Seigneur Doctorande, avant de commencer, tu as trois serments à faire :

1^o Tu observeras les règlements, les statuts, et les lois, et les louables coutumes de notre ordre ;

2^o Tu assistera la veille de la Saint-Luc à la messe pour les docteurs défunts ;

3^o Tu lutteras de toutes tes forces contre ceux qui exercent illégalement la médecine, quels que soient leur rang et leur condition.

Veux-tu jurer ?

Je le jure.

Là encore, on voit à quel point Molière a serré de près la vérité dans sa scène du *Malade imaginaire*. Le destin a terriblement vengé la Faculté des attaques de son immortel ennemi. C'est en prononçant ce fameux Juro que le plus grand des auteurs dramatiques est mort sur cette même scène où il jouait ceux qui n'avaient pas su le guérir.

Désormais l'étudiant devenu docteur faisait partie de la Faculté et ce n'est pas là le fait le moins intéressant de l'organisation de l'enseignement médical au xvii^e siècle : tout médecin pratiquant à Paris était en même temps membre de l'Université ; il pouvait remplir à son tour les fonctions de professeur ; de là une unité de vue, de doctrine, d'enseignement, inouïe à notre époque.

Tous les docteurs de la Faculté vivaient sur un pied d'égalité absolue : tous assistaient aux actes publics, comme aux séances privées de la Faculté ; tous pouvaient y prendre la parole ; tous prenaient part à l'élection des dignitaires et tous pouvaient être élus doyen, censeurs ou professeurs.

Ceci n'était évidemment possible qu'à la condition que les docteurs fussent en petit nombre. Or, ils étaient :

En 1650.	113
En 1675.	105
En 1733.	77
En 1787.	144

La comparaison avec l'encombrement actuel vaut d'être soulignée.

Les docteurs étaient divisés en deux classes, les anciens qui avaient plus de dix ans de grade, et les jeunes qui avaient moins de dix ans.

L'élection du doyen avait lieu annuellement ; on y procédait de la façon suivante : tous les docteurs écrivaient leur nom sur un bulletin qu'on mettait

dans une urne. Il y avait l'urne des anciens et l'urne des jeunes. Le doyen sortant tirait trois noms d'anciens, deux de jeunes. Les cinq désignés devenaient électeurs. Ils se retiraient dans la chapelle de l'Université et là désignaient deux anciens et un jeune choisis en dehors d'eux. On tirait au sort le doyen parmi les trois désignés.

On le voit, ici encore l'égalité régnait en maîtresse à la Faculté. Les médecins vivaient sous un régime républicain, à l'époque du triomphe le plus absolu de l'autocratie.

*
* *

De cet exposé rapide des études médicales au xvii^e siècle quelles conclusions doit-on tirer ? En quelle estime doit-on tenir les procédés d'éducation employés, et que devait-on attendre de ceux à qui on les appliquait. Deux faits semblent devoir être relevés tout d'abord : l'absence d'études scientifiques préparatoires ; le peu de place donné à la clinique.

Et c'est qu'en effet, la Faculté, si elle n'avait guère l'esprit scientifique, n'avait pas du tout l'esprit clinique. Combien, sur la longue liste des examens subis pour atteindre le doctorat, relève-t-on d'épreuves pratiques ? une seule : le De Praxi ; combien d'épreuves purement oratoires ? cinq : la thèse quodlibétaire, la thèse cardinale, l'acte de Vespérie, la thèse de doctorat, l'acte Pastillaire.

Quel pouvait être le résultat d'un pareil système ? Faire des argumentateurs, non des praticiens. Les

médecins du temps de Molière ne sont ni des cliniciens, ni des expérimentateurs, ils ne sont pas plus médecins traitants qu'ils ne sont hommes de laboratoire : ils sont des rhéteurs de la médecine. Diafoirus, non seulement sur la scène des comédiens du Roy, mais dans la vie réelle, est le Gorgias de la casse et du séné. Avec ce système de dissertations et d'argumentations à outrance, les étudiants, et les docteurs eux-mêmes, en arrivaient à pouvoir discuter sur n'importe quel sujet, et avec quelle intarissable faconde, nous le savons par l'exemple de cette effroyable soutenance de la thèse quodlibétaire qui, nous l'avons vu, ne durait pas moins de six heures, chiffre invraisemblable dont n'approchent pas les plus stupides concours actuels, pas même l'agrégation. Une pathogénie de sorcier, une symptomatologie de portière, une thérapeutique de droguiste, et par-dessus tout un latin bourré de solécismes, voilà le bilan de ces vaines batailles oratoires, qui faisaient du doctorat une véritable prime offerte au psittacisme. De clinique point, d'observation point, d'expérimentation, moins encore. Et quelles sont les nobles causes qui vont enflammer d'un si beau zèle les argumentateurs ? s'agira-t-il de quelque remède nouveau, ou de quelque importante question d'anatomie ou de physiologie, chose naturelle à l'époque où se sont produites tant d'importantes découvertes ? Non, on préférerait discuter à perte de vue sur des sujets comme les suivants :

Les héros naissent-ils des héros ? Sont-ils bilieux ?

Est-il bon de s'enivrer une fois par mois ?

L'éternuement est-il un acte naturel ?

La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ?

Les bâtards ont-ils plus d'esprit que les enfants légitimes ?

Faut-il tenir compte des phases de la lune pour la coupe des cheveux ?

L'ébriété est-elle un traitement de la fièvre quarte ?

De quel poisson provenait le fiel qui a guéri Tobie ?

Celui qui mange du miel et du beurre sait-il choisir entre le bien et le mal ?

D'où provenait l'eau qui a coulé du flanc du Christ mort après qu'il eut été percé par la pointe aiguë d'une lance ?

Le clystère rompt-il le jeûne ?

Faut-il servir la laitue au premier service, les pommes au second ?

Est-il bon de manger des noix après le poisson, du fromage après la viande ?

Que faut-il penser du thé et du chocolat comme boisson ?

Et cet abominable calembour latin : *An modicus cibi medicus sibi.*

Il faut bien reconnaître cependant que ce procédé d'enseignement avait un bon côté : les argumentations fréquentes avaient le grand avantage de mettre en contact constant les maîtres et les élèves. Tous les docteurs, ou peu s'en faut, avons-nous dit, assistaient à la soutenance des thèses, et venaient interroger le candidat et donner leur opinion sur la question en litige. Les étudiants vivaient exclusive-

ment de la vie universitaire et étaient tenus à une assiduité dont les plus vieux docteurs leur donnaient l'exemple. La Faculté ne donnait pas seulement l'instruction ; elle donnait, chose précieuse, l'éducation médicale. Le petit nombre des étudiants permettait cette vie pour ainsi dire familiale qu'on retrouve dans certains laboratoires, mais dont la masse des étudiants actuels ne peut profiter. De là l'esprit de corps des médecins du ^{xvii}^e siècle ; de là aussi leur respect de la profession médicale, et la haute idée qu'ils avaient de la noblesse de leur rôle social. La Faculté faisait parfois de mauvais praticiens, de médiocres physiologistes, elle ne faisait jamais de charlatans. La médecine n'était pas un métier, c'était une profession, et la plus respectée de toutes. Il n'était pas permis à un médecin d'être malhonnête homme : la Faculté l'eût vomi avant qu'il n'eût acquis ses grades. On peut lui reprocher de ne pas avoir toujours assez appris à ses élèves comment il fallait guérir un patient ; on ne la louera jamais assez de les avoir imbus de la plus saine morale.

Aussi, fait décisif, preuve palpable, lorsqu'au cours de l'affaire des Poisons, l'instruction de la Chambre ardente mettra au jour les pires turpitudes et confondra dans une même honte les rangs les plus disparates de la société : gentilshommes, financiers, chimistes, grandes dames, courtisanes, prêtres et sorcières, pas un médecin ne sera même soupçonné. Ceux-là mêmes qui eussent eu le plus de facilité à se procurer et à donner le poison, à satisfaire leur amour du lucre ou leur désir de vengeance sont les seuls

qui resteront indiscutablement purs au milieu de la corruption générale : quand les médecins comparaissent devant la justice, c'est seulement à titre d'experts.

« Nous avons perfectionné bien des choses, mais nous avons fait peu de progrès dans le domaine de la moralité et de l'éducation : les gens de cette époque étaient sans doute moins forts sur leurs droits que ceux d'aujourd'hui, ils avaient peut-être, par contre, davantage le sentiment de leurs devoirs (1). »

*
* *

Nous venons de dire ce qu'était l'enseignement universitaire ; nous allons essayer maintenant d'exposer ce qu'était, dans son ensemble, la doctrine des médecins du siècle de Louis XIV.

Un corps de doctrine peut reposer ou sur le raisonnement ou sur l'expérimentation ; en d'autres termes, la méthode qui a servi à l'établir peut être déductive ou inductive : l'induction va de l'inconnu au connu, elle procède de l'observation et de l'expérimentation et conclut de l'ensemble des faits particuliers à la loi générale ; elle est la méthode actuelle de toutes les sciences naturelles et physiques ; la déduction, au contraire, procède du connu à l'inconnu ; ou plutôt elle tire d'une loi donnée toutes les conséquences, toutes les conclusions, toutes les lois secondaires,

(1) René FAUVEL, *loc. cit.*

tous les faits qu'elle enveloppe dans son extension et dans sa compréhension. C'est la méthode des mathématiques et de la logique formelle.

Or, chose essentielle, fait primordial d'où vont découler toutes les appréciations que nous pourrons porter ultérieurement, les sciences médicales du xvii^e siècle reposent sur la méthode déductive. Mais, pour qu'une telle méthode soit applicable, il a fallu poser des principes premiers englobant en eux toute la science, contenant dans leur simplicité apparente la raison et la loi de tous les phénomènes ; il a fallu, en un mot, poser, tout d'abord, comme point de départ, ces lois de la matière animée, que la science moderne cherche et conquiert par un incessant labeur. Où donc les médecins du xvii^e siècle, plus heureux que leurs successeurs, ont-ils trouvé, bâties de toutes pièces, ces lois qu'ils ont posées *a priori*, sans avoir à les prouver, ni à les établir ? A qui ont-ils emprunté ces principes qui les dispensaient du patient travail du laboratoire, de l'incessante recherche de l'amphithéâtre, et qui leur permettaient de suppléer à l'inertie de leurs mains, à la paresse de leurs yeux, par l'élémentaire mouvement cérébral qui se produit en dévidant des syllogismes comme des écheveaux, en alignant en longue file les variétés monotones de la déduction ?

Où ils avaient trouvé ces lois : dans la tradition ; qui leur avait donné ces principes : les anciens, l'autorité.

En effet, le xvii^e siècle, réagissant contre l'esprit de la Renaissance, repousse l'expérimentation, et

plein d'un respect, évidemment exagéré, pour l'antiquité, adopte comme vérité indiscutable tout ce qu'avaient dit les médecins et les philosophes grecs. Dans la querelle des anciens et des modernes, tout le corps médical eût pris parti pour les anciens. On dirait que l'Université, véritablement fille aînée de l'Église, que la Faculté, imbue de la doctrine catholique, croyaient à une révélation dans le domaine scientifique comme dans le domaine moral et théologique, et qu'à côté de la religion et de ses indiscutables mystères, elles admettaient une science, révélée elle aussi, dont les apôtres s'appelaient Aristote, Hippocrate, Gallien, Avicenne, et où le *credo quia absurdum* n'était pas moins souvent de mise. Mettre d'accord les aphorismes d'Hippocrate et les idées d'Aristote avec le dogme catholique, les unir, les confondre, faire de la science une intangible religion, où le doute eût été péché, voilà le but que semblent avoir poursuivi les contemporains de Fagon et de Daquin, et voilà, somme toute, à quoi ils ont abouti.

Toute cette médecine à base métaphysique reposait sur la doctrine des trois mondes et sur la théorie des quatre éléments.

Il y a trois mondes : le spirituel ou métaphysique, le céleste ou astral, l'élémentaire ou sublunaire, constituant l'univers ou macrocosme, auquel est opposé le microcosme qui est l'homme. Le monde est créé pour l'usage de l'homme. C'est la théorie des causes finales.

Comme le macrocosme, le microcosme est composé

de trois parties comparables aux trois parties de l'univers :

Au monde métaphysique correspond l'âme ;
Au monde céleste correspondent les esprits ;
Au monde élémentaire correspond le corps.

L'âme, suivant la doctrine aristotélicienne, peu différente en ce point de la doctrine catholique des scolastiques, l'âme est la forme du corps, ou pour employer une formule plus technique et plus précise : l'âme est la première entéléchie du corps organisé ayant la vie en puissance. Elle est le principe par lequel nous végétons, nous sentons et nous raisonnons ; elle est enfin l'image de Dieu : *Dei soboles, propago, delibatio*. Les facultés sont distinctes : elles ne sont pas une vue de l'esprit, mais une réalité individuelle. C'est ainsi qu'il y a une faculté naturelle, une faculté vitale et une faculté animale, correspondant la première au foie, la deuxième au cœur, la troisième au cerveau, et ayant sous leur dépendance des facultés secondaires : la nourricière, l'auctrice et la procréatrice, présidant respectivement à la nutrition, à l'assimilation et à la reproduction. C'est dans toute sa splendeur le principe d'après lequel : *opium facit dormire quia est in eo virtus dormitiva*.

Les esprits existent a priori : toute démonstration expérimentale est inutile : en effet la nature a horreur du vide, comme de son plus cruel ennemi : *natura fugit vacuum ut capitalem hostem* : il faut donc, de toute nécessité que quelque chose occupe les cavités du corps, les vaisseaux, le cœur, les ventricules cérébraux. D'ailleurs, pourquoi le sang s'échappe-

rait-il avec force d'une artère ouverte, si les esprits qui y sont contenus ne s'élançaient violemment au dehors, entraînant avec eux le sang qui de lui-même est immobile et inerte? Les esprits sont de trois sortes :

Naturels	venant du foie et passant par les	veines.
Vitaux	— cœur — —	artères.
Animaux	— cerveau — —	nerfs.

Le corps, contrairement à l'âme et aux esprits, est pondérable. Il est formé de matière. La matière dans sa forme primitive et unique constitue la quintessence qui a trois états : le Mercure, le Soufre et le Sel. Ceux-ci par leurs combinaisons forment tous les autres corps ; mais aucun d'eux n'existe à l'état pur. Si donc on extrait du mercure ordinaire, du mercure commercial, les traces de soufre et de sel qui le souillent, on obtient le mercure vrai, c'est-à-dire l'un des trois états de la quintessence : le *mercure des philosophes*. Il suffira alors d'ajouter à ce mercure des philosophes une proportion déterminée de sel et de soufre pour avoir le corps composé que l'on désire. C'est ainsi que l'on peut avoir l'or. La quantité de sel et de soufre qu'il faut ajouter au mercure pur, au mercure des philosophes pour avoir l'or, c'est la *poudre de projection* ou *pierre philosophale* qui, en même temps, si on la considère au point de vue du microcosme, c'est-à-dire de l'homme, est l'*élixir de longue vie*, l'*eau de Jouvence*, la *panacée universelle*.

Comme pour les autres corps matériels, le corps humain est composé des quatre éléments (1) et soumis aux quatre qualités premières de la matière, qui sont : le froid, le chaud, le sec et l'humide. La détermination du rapport entre l'élément et la qualité se fait de la façon suivante, (et ici nous allons voir le comble de l'a priori et le triomphe de l'affirmation sans preuve) :

Quels sont les corps composés les plus froids ? Ce sont, par exemple, le pavot, la cigüe, la mandragore. Or, dans ces corps, l'eau domine. Donc, *l'eau est le premier froid*. De même pour l'humide, on prend pour point de départ l'huile, dans laquelle l'air domine !!! L'air est donc le *premier humide*.

Les éléments étant donnés, Dieu en opère le mélange par l'intermédiaire du mouvement de la lumière. D'où adjonction aux qualités communes, de la qualité nouvelle propre au mélange (forma mixti). Forma est actus cujusque rei. La forma mixti est le résultat de la prédominance d'une des formes élémentaires tenant les trois autres in potentia.

Le corps humain étant également un mélange des quatre éléments, le tempérament sera « finis, seu perfectio mixti ».

Le tempérament idéal est le tempérament tempéré résultant de l'équilibre des quatre qualités : chaud, froid, humide et sec. Si l'équilibre vient à se rompre, on a :

(1) Cf. Maurice RAYNAUD : *les Médecins au temps de Molière*, et René FAUVELLE : *les Étudiants en médecine sous le grand roi*, 1898, Paris.

Tempérament chaud ;	} Ou même {	T. chaud humide ;
Tempérament froid ;		T. chaud sec ;
Tempérament sec ;		T. froid humide ;
Tempérament humide.		T. froid sec.

De même qu'il y a quatre qualités de la matière, il y a quatre humeurs : sang, phlegme ou pituite, cholère ou bile, mélancholie ou atrabile. Notons que la pituite correspond à ce que l'on entend aujourd'hui par lymphe, et que l'atrabile est quelque chose de purement hypothétique inventé pour compléter l'inéluctable série de quatre.

A l'état de santé les humeurs restent dans l'organe dont elles dépendent ; la maladie vient de leur abondance ou de leur viciation.

L'excès du sang produit le phlegmon.

- | | |
|--------------|-------------------------------|
| — de bile | — l'érysipèle et les fièvres. |
| — de pituite | — l'œdème. |
| — d'atrabile | — le squirrhe. |

En outre, les humeurs donnent des vapeurs, soit âcres et mordicantes qui chatouillent et enflamment, soit putrides et pestilentiellelles qui donnent la consommation et la pourriture.

A cette théorie des éléments correspondent une anatomie et une physiologie très simples. Les organes sont de trois sortes : 1° Contenants ou parties solides (tout ce sans quoi nous ne pourrions vivre suffisamment et commodément) ; 2° Contenus ou Humeurs ; 3° Moteurs ou Esprits.

La circulation est résumée par cette formule de Riolan : « Le sang accomplit chaque jour dans les veines un mouvement de va-et-vient analogue au cours de l'Euripe. »

Quant à la nutrition, elle comprend trois opérations : la chylose (fabrication du chyle), l'hématose (crâse du sang), l'homœose (assimilation). La première aboutit à l'élimination des fèces, la deuxième à celle de l'urine, la troisième à celle de la sueur. Si ces opérations se font mal, les humeurs sont altérées, il se produit de la pituite non naturelle et des fuliginosités (résidus du calorique inné et de l'humide radical) éliminées par la systole du cœur, la diastole servant à l'appel de l'air.

*
* *

Telle physiologie, telle pathologie; la médecine du xvii^e siècle, imbuë avant tout de la notion du tempérament et des humeurs peccantes, se contentait de l'examen d'un petit nombre de symptômes. Tâter le pouls était la grosse affaire. Était-il capricant ou diurnuscule ? sur cela seul on bâtissait le diagnostic et le traitement. L'examen des urines et des déjections, l'interrogatoire du malade sur le siège des douleurs et les troubles des fonctions complétaient la visite. D'examen des organes, il n'était pas question. De là s'ensuivait cette thérapeutique si admirablement simple qu'on a l'appelé la doctrine des 3 S : Saignée, Séné et Seringue, et que Molière a synthétisée dans ces vers macaroniques :

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

Chacun de ces termes vaut qu'on s'y arrête. Ils incarnent trop la doctrine de l'époque, ils ont été l'objet de trop de brocards pour qu'on n'examine pas avec quelque détail si vraiment les médecins du *xvii^e* siècle ont pratiqué à tort et à travers saignées, purgations et lavements, et si cette trilogie thérapeutique massacrait plus d'hommes que la guerre.

L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné,
disait Boileau.

La saignée est une opération évidemment trop abandonnée de nos jours, dont l'utilité est manifeste dans de nombreux cas, et qui s'impose en particulier avec la dernière rigueur dans l'urémie et l'apoplexie. Il faut cependant reconnaître que le discrédit où elle est tombée n'est que la réaction contre l'abus qu'on en a fait autrefois. Les anecdotes arrivent en foule sous la plume quand il s'agit de la saignée au temps de Fagon. C'est Guy Patin saignant trente-deux fois un de ses amis pour une fièvre continue. C'est Bussy-Rabutin, au camp de Lesborges en Espagne, saigné huit fois en trois semaines, écrivant : « Heureusement pour moi, le médecin tomba malade et mourut, sans cela, de la manière dont il s'y prenait, il m'aurait tué. » Et, à un point de vue qui nous intéresse plus spécialement, ne voit-on pas dans les rapports médico-légaux que les experts, qui sont en même temps les chirurgiens,

giens traitants des blessés, saignent deux et trois fois des malheureux épuisés par des hémorragies abondantes, résultant de leurs plaies. Après tout, la Faculté les approuvait ; Riolan ne disait-il pas : « Il n'y a guère que les médecins de Paris qui savent jusqu'à quel point il faut user de la saignée » ? Combien plus expressif encore est Botal : « Le sang dans le cœur humain est comme l'eau dans une bonne fontaine, plus on en tire et plus il s'en trouve. » Aussi lorsqu'un médecin prétend élever quelques timides objections contre les saignées outrancières, tout le monde scientifique l'anathématise, et quand Guy de Brosse refuse de se laisser saigner, Guy Patin écrit : « Le diable le saignera dans l'autre monde comme le mérite un fourbe et un athée. » Vraiment toute la Faculté eût pu chanter en chœur le vers de Joachim du Bellay :

O bonne, ô sainte, ô divine saignée.

La purgation n'était guère moins à la mode, sous les espèces et apparences de la casse et du séné. Hon ! de bonne casse est bonne ! dit Toinette dans le *Malade imaginaire*, et toute la Faculté est de son avis quand elle célèbre les louanges de ces bonnes médecines purgatives et corroboratives composées de casse récente et de séné levantin.

Mais le triomphe de la thérapeutique, c'était le clystère, le bon clystère bénin, anodin, insinuatif, détersif, carminatif, délayant et émollient, destiné à lénifier, adoucir, tempérer et rafraîchir les entrailles de Monsieur. La chaise percée est vraiment le

meuble caractéristique de l'époque. La chaise percée était l'ornement principal des salons. Les femmes du monde interrompaient le cours d'une réception pour s'aller faire clystériser, et il y a quelque part dans Saint-Simon certaine histoire de lavement pris par M^{me} de Maintenon en public, devant sa cheminée, qui est véritablement épique. On cite des exemples d'accoutumance à la seringue qui font frémir les imaginations modernes. Louis XIII reçut de Bonnet 212 lavements sans compter 215 purgations. Louis XIV s'en vit infliger plusieurs milliers ; enfin, exemple à jamais mémorable, un chanoine de Troyes en subit 2.490 en deux ans (1).

Quand le malade était saigné, purgé et clystérisé, il ne restait au médecin qu'à lui prescrire un régime. Il n'y manquait jamais. Il est tout à fait exceptionnel de trouver un rapport médico-légal sur un blessé qui

(1) On sait le rôle que joua un lavement dans le procès de préséance du maréchal de Luxembourg contre les pairs, ses anciens. Il s'agissait d'obtenir de la duchesse douairière de Saint-Simon les lettres d'État qu'elle possédait et qui eussent retardé la solution de l'affaire qui prenait mauvaise tournure. Les ducs ne l'eurent pas à cause d'un curieux contre-temps. Mais écoutons l'illustre auteur des *Mémoires* : « Ce contre-temps, le dirai-je à cause de sa singularité ? M. de Richelieu avait pris un lavement le matin et, sans le rendre, vint de la place Royale chez Riparfonds (l'avocat), de là chez le premier président avec nous, et avec nous vint chez Riparfonds, y demeura avec nous à toute la discussion, enfin vint chez moi. Il est vrai qu'en arrivant il demanda ma garde-robe et y monta en grande hâte ; il y laissa une opération telle que le bassin ne la put contenir, et ce fut ce temps-là qui donna à ma mère le temps de faire ses réflexions, et de m'envoyer redemander mes lettres d'État. S'exposer à toutes ces courses et garder un lavement si longtemps, il faut avoir vu cette confiance et ce succès pour le croire. »

ne se termine pas par ces mots : « et lui avons prescrit un exact régime de vie. » Le régime consistait en viandes blanches, tisane et petit-lait : nourriture peu réconfortante pour un individu débilité par les purgatifs et très généralement saigné à blanc. Heureux encore quand le patient ne se voyait pas décerner quelque une de ces terribles potions dont les pharmaciens du xvii^e siècle avaient le secret et où entraient des ingrédients aussi inquiétants que multiples. Telle cette invraisemblable thériaque où toutes les herbes de la Saint-Jean venaient s'unir en un mariage mystique mais peu curatif, sans parler de ces préparations innommables qui ont tour à tour passé pour des panacées universelles, comme la décoction de momie, l'emplâtre de graisse humaine, l'arrière-faix de femme, l'huile de lombrics, l'emplâtre de frai de grenouille, l'huile de petits chiens, l'onguent de chats, l'eau de mille fleurs, poétique désignation de l'urine de vache, le cataplasme de crottes de chiens, et ce bouillon de vipère qui fit tant de bien à M^{me} de Sévigné.

*
* *

Si le respect de la tradition, si la vénération pour cet Hippocrate que l'on commentait, et non compendieusement, à la Faculté, a donné à la médecine du siècle de Louis XIV cette allure généralement routinière qui l'a fait quelque peu tourner en dérision par les contemporains, nous ne devons pas oublier pour cela que le xvii^e siècle a vu apparaître des découvertes

capitales, soit en physiologie, soit en thérapeutique.

C'est en 1613 qu'Harvey découvrit la circulation du sang, déjà soupçonnée par Michel Servet, médecin de Charlieu. En 1628, il publiait une série de preuves de sa théorie, et pendant cinquante ans le monde médical fut partagé en circulateurs et non-circulateurs. En 1672, la non-circulation était encore l'opinion la plus répandue à la Faculté de Paris puisque Fr. Bazin, dans sa thèse de doctorat, répond affirmativement à la question : *Estne sanguinis motus circularis impossibilis* ? La circulation du sang est-elle impossible, et qu'il le démontre de la façon suivante :

Premier argument : Le mouvement circulaire étant parfait ne convient qu'aux corps simples comme les astres. Or, le sang n'est pas un corps simple, puisqu'il est composé de quatre éléments. Donc le mouvement circulaire ne peut convenir au sang.

Deuxième argument : Si le sang circulait, il serait inutile d'en tirer, puisque la perte subie par un organe serait immédiatement réparée. Or la saignée ne peut être une chose inutile. Donc le sang ne circule pas.

Troisième argument : Les expériences irritent la nature. Quand elle est irritée, elle agit autrement que quand on la laisse tranquille. Donc il ne faut pas faire d'expérimentation. Thomas Diafoirus ne dit rien de pis dans la scène fameuse où son père et lui se posent en ennemis des doctrines nouvelles.

En 1622, Aselli démontre l'existence de vaisseaux chylifères ; en 1649, Pecquet dissèque le canal thora-

cique et la citerne lymphatique qui porte son nom. Cette importante découverte complète celle d'Harvey, montre l'ensemble du mouvement des liquides nutritifs et porte à son comble la colère des partisans des doctrines antiques. Les circulateurs ont transformé le cœur en une ignoble cuisine, s'écrie Riolan : « Chyli cacabus, ollaque coquinaria. »

En thérapeutique, deux précieuses acquisitions sont faites : celle de l'antimoine qui, interdit comme poison en 1566 par arrêt du Parlement, est autorisé juste un siècle après (en 1666) après qu'il eût été donné au roi à Calais en 1658 ; puis celle du quinquina, introduit en France par cette compagnie de Jésus que Guy Patin appelle gracieusement le *loyoliticum pecus*, et adopté par la Faculté en 1679, après que l'Anglais Talbot s'en fut servi pour guérir le roi. « Comme l'antimoine, le quinquina dut attendre pour obtenir la popularité que Louis XIV eût besoin de lui, tant il est vrai que ce prince est mêlé à tout ce qui se fait de son temps, en bien comme en mal et que rien ne vaut que par sa royale sanction. » (Fauvelle)

*
* *

Et maintenant, de ce rapide exposé de ce qu'étaient les connaissances médicales au XVII^e siècle, que conclure ? Les contemporains sont d'accord pour bafouer les hommes noirs à bonnet pointu. Aucun siècle n'a été aussi fécond en satires contre l'art médical, en parodies des cérémonies universitaires, en épigrammes mordantes, en sarcames railleurs. Citerons-nous des

exemples ? Faut-il rappeler le mot de cet homme du peuple qui, dans un embarras de voitures reconnaissant un jour Guénaut, le médecin de feu Mazarini, s'écria : « Laissons passer Monsieur le Docteur, c'est lui qui nous a fait la grâce de tuer le cardinal. » Faut-il répéter ici l'épigramme sur Valot qui courut après la mort de Henriette de France, mère de Madame :

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut, en mourant, même aventure
Que feu son père et son mari ?
Tous trois sont morts par assassin,
Ravaillac, Cromwel, médecin.
Henri, d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur le billot,
Et maintenant meurt Henriette,
Par l'ignorance de Valot.

ou celle qui visait les médecins du duc de Berry :

Cy gisent les nobles mânes
De Charles, duc de Berry ;
Par le cheval a-t-il péri ?
Non, c'est par quatre ânes.

Faut-il citer Hauteroche et son *Crispin médecin*, Furetière, dont la quatrième satire est si dure pour les médecins ? Faut-il enfin nommer Molière : les

scènes de *l'Amour médecin* (1), du *Malade imaginaire*, du *Médecin malgré lui*, de *M. de Pourceaugnac* sont présentes à tous les esprits. Certes, on ne peut pas reprocher à Molière d'avoir été mal renseigné : son médecin, son ami, l'élégant Mauvillain, un circulateur, un moderne, que les vieux-jeu appelaient l'antechrist de la médecine, l'avait fort bien documenté. Et d'ailleurs les médecins disaient assez de mal les uns des autres pour qu'il fût permis aux profanes de rire et d'applaudir aux coups portés. N'est-ce pas Guy Patin qui disait de des Fougerais : « Charlatan s'il en fût jamais, homme de bien à ce qu'il dit et qui n'a jamais changé de religion que pour faire fortune et mieux avancer ses enfants », et de Daquin : « Un pauvre cancre, race de juif, grand charlatan, véritablement court de science, mais riche en fourberies chimiques et pharmaceutiques. » Hélas ! l'axiome est véridique : *Invidia medicorum pessima*, la jalousie des médecins est la pire de toutes.

Et cependant, malgré tant d'avis concordants, malgré tant de railleries et de brocards, qui, après tout, prouvent seulement que les Français sont le peuple le plus spirituel du monde, on ne peut s'empêcher, quand on examine la chose de près, de considérer le xvii^e siècle comme un siècle de progrès au point de vue des sciences médicales. La philoso-

(1) On sait que les médecins qui figurent dans cette pièce représentent sous de transparents pseudonymes, quatre des docteurs les plus connus de l'époque, Béda des Fougerais (Desfonandrès), Esprit (Bahis), Guénaut (Macroton) et enfin Valot, premier médecin du roi (Tomès).

phie gassendiste n'a cessé de s'y développer et avec elle l'esprit d'observation et d'expérimentation : le jargon de l'époque fait rire sans doute, mais les médecins n'ont-ils pas été de tout temps dans la nécessité d'éblouir leurs clients par des paroles sonores faute de pouvoir leur faire comprendre le mécanisme intime des organes malades, et qui sait si, dans un siècle, notre arthritisme, notre idiosyncrasie, nos diathèses, nos lésions métastatiques n'amuseront pas tout autant nos petits-neveux que la fameuse péroration moliéresque : « Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus, voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. »

Et en définitive nous conclurons, avec l'auteur des *Médecins au temps de Molière*, que le siècle qui a donné à la science la circulation du sang, et à la pratique le quinquina mérite une place honorable dans l'histoire de la médecine.

CHAPITRE II

L'EXERCICE DE LA MÉDECINE

La médecine est assurément un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons : cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse : et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes.

MOLIÈRE.

Longue perruque, habit grotesque,
Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Tout cela réuni fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.

La Faculté de Paris en conférant à un de ses élèves le bonnet du docteur, lui donnait le droit d'exercer *urbi et orbi*. La Faculté de Montpellier n'était pas moins compréhensive dans sa désignation ; elle sacrait des docteurs qui eux aussi pratiquaient *hic et ubique terrarum*. Cette prétention à l'universalité amena un conflit qui devait durer pendant la majeure partie du xvii^e siècle. Le diplôme de docteur avait en effet une valeur variable suivant la Faculté d'où il sortait : Angers, Reims ou Valence étaient des prove-

nances inférieures ; Toulouse, Caen ou Bordeaux ne valaient guère mieux. Les médecins munis d'un tel diplôme ne pouvaient exercer ni à Montpellier ni à Paris. Montpellier, d'ailleurs, faisait des docteurs de deux sortes ; pour les uns, on n'avait jamais assez de sévérité aux examens, la durée des études n'était jamais assez longue : il leur fallait savoir d'une façon parfaite Hippocrate, Avicenne et Galien, connaître les vertus de l'antimoine, du quinquina, de toutes les drogues alchimiques que Montpellier se faisait gloire d'employer contrairement à ses rivales ; pour les autres, au contraire, on était d'une déplorable largeur de manche : jamais un échec : ils ne demeuraient que le temps qu'il faut « aux petits oiseaux pour avoir des ailes ». C'est que les premiers étaient destinés à exercer à Montpellier et pouvaient espérer y remplir un jour les fonctions enviées d'agrégé et de professeur, tandis que les seconds étaient des docteurs fabriqués pour l'exportation, et dont on se débarrassait à condition qu'ils promissent d'aller porter ailleurs leurs talents.

Or, c'est de l'invasion de ces médecins de seconde qualité que Paris se plaignait. De là l'article LIX des statuts de 1600 : « Nul ne pourra exercer la médecine à Paris s'il n'a été reçu licencié ou docteur dans la Faculté de cette ville, à moins qu'il n'ait été agrégé à cette Faculté à la manière accoutumée, ou qu'il ne fasse partie du corps des médecins royaux, comme médecin du roy très chrestien ou de sa famille ; c'est ainsi qu'il ne sera pas permis, même aux bacheliers de la Faculté, d'exercer la médecine dans la ville ou

dans ses fauxbourgs, sans l'assistance d'un docteur. Tous les contrevenants seront considérés comme exerçant illégalement la médecine. »

La lutte entre la Faculté de Paris et les docteurs ou licenciés des Facultés étrangères qui prétendaient exercer dans la capitale est d'autant plus intéressante que des considérations politiques s'y mêlent. Les rois de France, peu soucieux d'être à la merci d'une université jalouse de ses privilèges, et d'ailleurs passablement frondeuse, prenaient la plupart du temps leurs médecins à Montpellier. Or, le premier médecin du roi pouvait passer, après son confesseur, pour le personnage le plus influent du royaume : de telle sorte que sous le règne de Daquin, par exemple, la Faculté de Paris malgré l'appui du Parlement était constamment en état d'infériorité, et voyait dans chaque procès intenté par elle, le poids si lourd de la toute-puissance royale faire pencher la balance de la justice en faveur de ses ennemis.

La période aiguë du conflit fut la fin du règne de Louis XIII. Le grand premier rôle de cette tragi-comédie était tenu par un personnage étrange, très original, très envahissant, et actuellement très à la mode : Théophraste Renaudot. Né en 1584 à Loudun, Renaudot fit en trois mois ses études médicales à Montpellier : reçu docteur en 1606, par ce procédé expéditif, il alla à Paris, où il eut l'adresse d'obtenir la protection du père Joseph du Tremblay, plus connu dans l'histoire sous le nom d'Éminence Grise. Présenté au cardinal de Richelieu, au moment où celui-ci quittait l'évêché de Luçon pour un ministère où il

devait être plus roi que le roi lui-même, Renaudot sut plaire par son activité et son dévouement. En 1617, il fondait le bureau d'adresses, sorte d'agence où se pratiquaient tous les trafics : ventes, locations, achats, renseignements, placements, et peut-être même un peu de police au profit du grand cardinal. Six ans plus tard, en 1618, grâce à la protection de Richelieu, Renaudot était décoré du titre pompeux de *Commissaire général des pauvres du royaume*, que lui avait mérité un traité sur l'extinction du paupérisme. C'est au bureau d'adresses que furent rédigées les premières *Nouvelles à la main*, sorte de notes périodiques, qui, perfectionnées, aboutirent le 30 mai 1631, à la fondation de la *Gazette de France*, l'ancêtre du journalisme. Chose à noter, la presse, qui a été depuis considérée comme le symbole de toutes les libertés, a eu pour protecteur, dans sa période embryonnaire, le plus dur, le plus tyrannique des partisans du pouvoir absolu. Richelieu, en effet, ne dédaignait pas d'envoyer parfois des articles à la *Gazette de France* ; bien mieux, le roi Louis XIII en fut, dit-on, un des collaborateurs.

En 1637, Renaudot annexait au bureau d'adresses un mont-de-piété, le premier qui ait existé en France ; il est vrai que depuis un siècle, de nombreuses institutions du même genre fonctionnaient en Lombardie.

On voit quel esprit encyclopédique était Théophraste Renaudot, et l'on comprend qu'il se soit fait de nombreux ennemis parmi ceux qui jalousaient sa prospérité. Mais la protection de Richelieu lui avait

toujours permis de triompher de tous les obstacles, quand il osa s'attaquer à ceux qui devaient causer sa ruine, c'est-à-dire aux docteurs parisiens, ou plutôt à la Faculté elle-même. Dès 1633, en effet, des conférences hebdomadaires avaient lieu au bureau d'adresses ; un certain nombre d'entre elles portaient sur des questions médicales ; en 1640, on y joignit une consultation gratuite qui attira tous les pauvres hères et même pas mal de bourgeois avaricieux, mais qui eut surtout pour but et pour résultat de grouper autour de Renaudot les nombreux médecins étrangers, licenciés ou docteurs des Facultés de province. Cette sorte de clinique ouverte possédait un laboratoire, grande supériorité sur la Faculté où l'expérimentation, nous l'avons vu, jouait un rôle assez mince.

En outre, le monde des apothicaires était à la dévotion de Renaudot, très partisan des thérapeutiques complexes qui font gagner gros aux pileurs de drogues. La Faculté se sentit menacée dans ses œuvres vives : une concurrence sérieuse s'organisait ; un moment on put croire à la victoire de Renaudot, au triomphe de Montpellier sur Paris dans Paris même. Le roi venait d'autoriser la fondation d'un hôpital au faubourg Saint-Antoine, et permettait à Renaudot d'y organiser une *École royale de médecine*. Dans tout cela Richelieu était complice, et tremblant devant lui, le Parlement, si uni à la Faculté, restait impuissant. D'ailleurs, prudent au milieu même de ses pires audaces, Théophraste avait fait entrer ses deux fils, Eusèbe et Isaac, à l'Université,

et tous deux, licenciés de la Faculté, avaient le droit absolu d'exercer à Paris.

Au moment où le succès s'affirmait comme définitif, la chance tourna brusquement. 1643 arrive, Richelieu et Louis XIII meurent coup sur coup, et le Parlement se hâte de rendre un arrêt interdisant à Renaudot d'exercer à Paris. Le créateur du journalisme mourut dans une situation voisine de l'indigence.

Ce n'est pas seulement contre leurs confrères de province que les docteurs parisiens se sont trouvés en lutte continuelle, c'est encore avec de puissantes corporations qu'ils prétendaient tenir sous leur dépendance, et qui faisaient de vains efforts pour être traitées sur le pied d'égalité. Primitivement, alors que l'Université était ecclésiastique, les médecins, en tant que prêtres, ne pouvaient pratiquer les opérations, ni faire de saignées : *Ecclesia abhorret a sanguine*; et, de même que les tribunaux ecclésiastiques, comme l'Inquisition, livraient leurs condamnés à mort au bras séculier, faute de pouvoir les exécuter eux-mêmes, de même, les médecins abandonnaient à des praticiens en sous-ordre certaines interventions, le droit canon leur interdisant l'usage du bistouri. Lorsque la sécularisation de la Faculté eut lieu, la coutume de ne pas s'abaisser aux œuvres manuelles persista, et les médecins continuèrent de confier la lancette aux chirurgiens et la seringue aux apothicaires, sans cesser d'ailleurs de les considérer comme des mercenaires d'un rang social inférieur, ou, pour parler le langage d'alors, comme des gens d'infiniment peu.

Les progrès de la chirurgie au xvi^e siècle, l'éclat que lui donna la réputation d'Ambroise Paré, firent naître dans le cœur des disciples des saints Côme et Damien une juste ambition. Séparés des barbiers, avec qui ils étaient d'abord confondus, ils abandonnèrent définitivement la fabrication des perruques et le maniement du blaireau, pour se consacrer aux sciences médicales : ils fondèrent un collège de chirurgie, donnèrent des consultations, et se livrèrent à des études pratiques d'anatomie, d'autant plus utiles que les médecins en savaient fort peu, et l'enseignaient fort mal. Ce fut à propos de dissection que la lutte commença entre la confrérie de Saint-Côme et la Faculté. En 1622 les chirurgiens, ayant recruté force laquais et crocheteurs, envahirent l'amphithéâtre de la Faculté, et enlevèrent un cadavre sur lequel Riolan était en train de faire une leçon. Ces plaisanteries macabres se renouvelèrent de temps à autre. Toutes les fois que les chirurgiens se sont emparés indûment d'un cadavre, denrée rare et précieuse à cette époque, le doyen le fait réclamer par ministère d'huissier. L'huissier est très généralement mis à la porte et sans aucune aménité, bien heureux quand il n'est pas roué de coups.

En 1655, la Faculté obtint un arrêt du Parlement réunissant en une seule corporation chirurgiens et barbiers ; cinq ans plus tard, un second arrêt mit fin aux discussions en donnant raison sur tous les points à l'Université : désormais les chirurgiens ne pourront plus conférer de grades, ni professer, ni soutenir de thèses, ni porter le bonnet, ni s'appeler

collège ni école. Ils ne seront plus que des boutiquiers, rasant et saignant (1).

Les apothicaires étaient-ils pour les docteurs des concurrents bien dangereux ? Il est certain qu'ils donnaient des consultations dans leurs arrière-boutiques ; mais à cela rien n'est changé : les pharmaciens ont suivi cette tradition qui n'est pas près de se perdre. Apothicaire et pharmacien étaient d'ailleurs même chose à Paris. A Lyon, les deux professions étaient, paraît-il, distinctes. « Il y en a qui font la différence entre le nom de pharmacien et d'apothicaire, car ils disent que le pharmacien compose et

(1) Les chirurgiens de ce temps, si on en croit les faits personnels relatés par l'un d'eux, ne craignaient point de recourir à la publicité sous forme d'affiche publique.

COPIE D'UNE AFFICHE PUBLIQUE

AVIS AUX CHIRURGIENS

Le sieur Michault, maître-chirurgien juré à Paris, fera en maison publiquement Lundy prochain, douzième jour d'Aoust 1680, à trois heures précises de relevée, la réduction avec ses machines d'une vieille dislocation du bras, qui a demeuré cy-devant l'espace de deux mois et plus dans l'Hôtel-Dieu de Paris, et qui a été veuë des plus experts Chirurgiens, sans aucun soulagement. Il en remit encore une autre très-fâcheuse sortant dudit Hôtel-Dieu, il y a environ douze jours, qui se porte très bien, faisant tout son plaisir d'être utile au public, en soulageant les pauvres ; le tout avec Privilège, Approbation et Permission de Monsieur le Lieutenant Général de la Police.

*Il demeure rue Gist-le-Cœur,
à l'Hôtel de Luyne,
sur le quay des Grands-Augustins.*

L'auteur ajoute modestement : « Il s'y trouva une si grande foule de monde que je fus contraint de faire l'opération dans la grande Court de l'Hôtel de Luyne, qui est joignant ma maison, n'ayant pas de lieu assez grand pour les contenir. »

(In Presse médicale.).

mixtionne les médicaments tandis que l'apothicaire les entasse en un lieu propre et les vend en gros et en détail »; lisons-nous dans le livre de de Serres (Lyon, 1626). De quelque nom qu'on les nommât, les apothicaires subissaient un contrôle des plus sévères. « La supériorité médicale planait sur eux dans toute sa rigueur, et il était absolument interdit à tout pharmacien de délivrer un médicament sans l'ordonnance du médecin (édit de 1595). A cet édit vint peu après s'en ajouter un autre, qui les condamnait à la perte d'une oreille en cas de violation dudit arrêt (1). »

On voit à quel point il y avait confusion de pouvoirs dans le monde médical, au commencement du siècle surtout. La cause en était dans l'absence de réglementation sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie. Tout le monde avait le droit de vendre et d'ordonner des remèdes, semble-t-il. L'un d'entre eux, le P. Rousseau, est resté célèbre par la préparation de vin opiacé qui aujourd'hui encore porte le nom de *gouttes de Rousseau*.

Les rues étaient pleines de charlatans venus d'Italie et d'ailleurs, vendant les drogues les plus diverses et toujours avec l'autorisation royale. On ne voyait pas autre chose le long du Pont-Neuf :

DE PAR LE ROY

Remède infailible et commode pour guérir les
maladies secrètes, sans garder la chambre.

(1) LEGUÉ : *Médecins et Empoisonneurs*, p. 44.

PAR PERMISSION DU ROY

Manière très aisée et très sûre pour guérir sans incommodité et sans que personne ne s'en aperçoive les maladies vénériennes.

Quelques-uns de ces charlatans ont laissé un souvenir durable, tel ce Hieronimo Ferranti d'Orvieto, ancêtre de toute une dynastie de Ferranti. Ces boutiques du Pont-Neuf, fort achalandées au dire des contemporains, avaient un aspect plutôt gai.

Le boniment était fait par un paillasse accompagné de musiciens et parfois d'une petite troupe de comédiens. L'origine du tréteau de Tabarin n'est pas autre. C'était là que trônaient les dentistes avec la devise *Uno avulso non deficit alter*. C'était là que se faisait le commerce de l'orviétan, du mithridate, des opiate pour la colique et le mal de mer, de l'huile pour guérir la surdité, des potions pour la gale et la peste, de l'onguent de graisse de phénix, de la terre de Bethléem qui donne du lait aux nourrices, des anneaux enchantés pour guérir les crampes, des antiécliptiques et des anticométiques, préservatifs contre les maux qui résultaient des éclipses et des comètes. Et après tout, cela valait bien la thériaque des officines magistrales (1).

(1) Pour être complet, il faudrait encore citer les herniaires, les rebouteurs ou renoueurs, les opérateurs de la pierre, dont quelques-uns, comme le frère Cosme, furent des praticiens de grand mérite. Il y avait aussi les médecins de peste, c'est-à-dire les personnes qui avaient soigné des pestiférés et à qui, comme récompense, on accordait le droit d'exercer la médecine.

Dans tous les pays d'Europe, il en était de même, et le nombre des arrêts et ordonnances édictés pour exercice illégal de la médecine prouve simplement combien ces délits étaient fréquents. En France, nous avons vu les arrêts du Parlement contre Renaudot, contre les médecins des Facultés de province, contre les chirurgiens. En Flandre, un arrêt punit d'une amende de LX sols « les estrangiers, homme ou femme, eux meslans de médecine ou de cyrourghie, qui s'avisioient de mectre ou faire mectre en appert ou en couvert aucuns billetz par les lieux publicques, pour pratiquer sans avoir eu le congié des eschevins ». En Italie, au dire de Zacchias, les contraventions étaient fréquentes ; mais là, les poursuites avaient souvent une autre cause : l'exercice illégal de la médecine se compliquait d'empoisonnements.

En France, le gouvernement avait d'autant plus d'intérêt à limiter le nombre des médecins que ceux-ci jouissaient de privilèges assez étendus. Le titre de docteur conférait la noblesse : on sait ce qu'il fallait entendre par là à une époque où un cinquième environ de la nation portait un titre et avait des armes. Être noble voulait dire simplement : ne pas payer d'impôt ; c'en était là la plus claire définition et la seule exacte, pour la noblesse personnelle du moins, car l'héréditaire exigeait d'autres conditions et comportait d'autres droits. Quand le traitant de Beauval, chargé de la vérification des listes de noblesse, voulut, en 1697, faire payer la taille aux médecins lyonnais, il y eut une protestation unanime. Un procès s'ensuivit, et les médecins eurent gain de

cause (1). Ils prouvèrent que leur noblesse et, par conséquent, leurs immunités remontaient à Antonius Musa qui guérit l'empereur Auguste d'une grave maladie : le prince et le sénat lui accordèrent, à lui et à tous ceux qui exerceraient dans la suite la profession de médecin, le droit de porter l'anneau d'or. D'où la formule : « Accipe annulum aureum, in signum nobilitatis ab Augusto et senatu romano medicis concessæ. »

En Dauphiné et en Comtat, la noblesse des médecins était héréditaire : leurs enfants pouvaient entrer dans l'ordre de Malte. En Flandres les docteurs sont exempts du logement des gens de guerre. A Paris ils étaient dispensés des tailles par déclaration spéciale dûment enregistrée par la cour des aides. Nulle part ils ne payaient de patente. On lit dans le traité de la noblesse de Larroque (Rouen 1710) : « Les nobles ne dérogent pas en exerçant la médecine, mais, si le docteur en médecine trafiquait de drogues et épiceries, il doit contribuer aux subsides. Si au contraire il ne fait aucun trafic, il est exempt de toute contribution. »

« Le premier médecin avait le titre de comte dont il portait par conséquent la couronne et les armoiries, et qu'il transmettait à ses enfants. N'obéissant qu'au roi, il était considéré comme appartenant au corps des grands officiers, et il avait droit aux mêmes privilèges que les grands chambellans. De plus il recevait un brevet de conseiller d'État dont il touchait

(1) DUBREUIL : *Discours de réception à l'Académie de Lyon*, 1900.

les honoraires et dont il revêtait le costume dans les réunions officielles. A la Faculté de médecine les bacheliers et les bedeaux étaient tenus d'aller le recevoir à la porte. Enfin il avait un droit général de juridiction sur toute la médecine et la pharmacie du royaume, pour tout ce qui concernait la médecine légale. C'était à lui qu'incombait de nommer, dans chaque ville, les chirurgiens experts chargés d'écrire des rapports judiciaires. Comme Louis XIV incarnait l'État dans sa personne, le premier médecin du roi aurait pu dire à juste titre : « La science, c'est moi » (1).

*
* *

Nous venons de voir quelle place tenaient les médecins dans la société ; nous allons passer à l'étude de leurs relations avec les malades, et aborder l'examen des questions de déontologie professionnelle.

Aux yeux du public, le premier des devoirs du médecin est de guérir ses malades, ou tout au moins de ne pas les tuer. Cependant le médecin n'est légalement responsable que dans le cas de faute lourde, ou de manque de précautions constituant un véritable homicide par imprudence. Au xvii^e siècle les magistrats exerçaient sur la médecine une surveillance assez active, et prétendaient chercher et punir

(1) SABATIER : Recherches historiques sur les Facultés, Paris 1837, in *Gazette médicale de Paris*, année 1860, p. 275.

trois choses : la tromperie, l'ignorance et la négligence. Ceci bien entendu concernait moins les docteurs, personnages sacro-saints, que les chirurgiens, les barbiers et les apothicaires. Les médecins au rapport sont fréquemment appelés à donner leur avis sur des accidents provoqués par une saignée maladroite ou un traitement intempestif. Citons comme exemple le rapport suivant :

Rapport pour disculper un chirurgien d'impéritie sur le fait d'une saignée.

Après avoir visité avec beaucoup de soin la partie prétendue malade, nous avons trouvé la plaie bien réunie, sans dureté, inflammation pulsatile extraordinaire ni aucun autre accident qui nous puisse donner lieu de juger que l'artère, le nerf, le tendon, la membrane, ni aucune autre partie que l'on doive éviter en saignant, ait reçu aucune atteinte fâcheuse : nous avons même remarqué qu'elle fait de son bras prétendu blessé tous les mouvements que l'on peut demander de cet organe quand le malade n'oppose pas une résistance volontaire à l'action des muscles qui servent à le mouvoir. Ainsi toutes choses nous paraissant réduites au naturel dans la disposition externe de ladite partie nous estimons qu'il y a plus de fausse prévention dans l'esprit de ladite Magdelaine A... qu'il n'y a de désordre à la partie dont elle se plaint, laquelle n'a très certainement reçu aucune blessure par la dernière saignée. En foi de quoi nous avons signé le présent certificat, pour valoir ce que de raison (1).

(Fait à Paris, le 17 octobre 1691.)

(1) DEVAUX, p. 510.

Une condamnation pouvait s'ensuivre, c'est ainsi que nous voyons à Douai, le 24 mai 1675, le conseil interdire à un chirurgien maladroït de pratiquer dorénavant la saignée à cause des accidents redoutables qu'il avait causés à plusieurs reprises, et à Dunkerque en 1700, le tribunal condamner à quinze livres d'amende un médecin qui avait fait preuve « *d'impéritie ou d'inhabilité* » (1).

Il semble que parfois les chirurgiens poussaient loin leurs audaces opératoires ; nous ne savons s'il faut ajouter entièrement foi au récit suivant que fait Saint-Simon :

« Il (le duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*) eut deux *chirurgiens domestiques* qui se rendirent célèbres et riches : Bienaise, par l'invention de l'opération de l'anévrysme ou de l'artère piquée ; Arnaud, par celle des descentes. Sur quoi je ne puis me tenir de raconter que, depuis qu'il fut revenu chez lui et devenu considérable dans son métier, un jeune abbé fort débauché alla lui en montrer une qui l'incommodait fort dans ses plaisirs. Arnaud le fit étendre sur un lit de repos, pour le visiter, puis lui dit que l'opération était si pressée qu'il n'y avait pas un moment à perdre, ni le temps de retourner chez lui.

« L'abbé qui n'avait compté sur rien de si instant voulut capituler, mais Arnaud tint ferme et lui promit d'avoir grand soin de lui. Aussitôt il le fait saisir par ses garçons et avec l'opération de la descente lui

(1) DEROCHÉ : *Histoire de Dunkerque*, p. 317.

en fit une autre qui n'est que trop commune en Italie aux petits garçons dont on espère de belles voix. Voilà l'abbé aux hauts cris, aux fureurs, aux menaces. Arnaud sans s'émouvoir lui dit que s'il voulait mourir incessamment il n'avait qu'à continuer ce vacarme, que s'il voulait guérir et vivre il fallait surtout se calmer et se tenir dans une grande tranquillité. Il guérit et voulait tuer Arnaud qui s'en gara bien, et le pauvre abbé en fut pour ses plaisirs. »

Si le fait était vrai, il donnerait une étrange idée de la moralité des chirurgiens du xvii^e siècle. Guy Patin n'est guère plus louangeur quand il dit :

« Voyez la belle politique de notre siècle. Le médecin du prochain héritier de la couronne et successeur immédiat adhibetur in consilium pro rege, et venenatum stibium audet præscribere. S'il eût été cru et que le roi fut mort, son maître eût été roi et lui premier médecin du roi ! Non sic erat in principio : autrefois on n'appelait jamais chez le roi malade les médecins des princes du sang pour des raisons politiques très fortes. Mais aujourd'hui tout est renversé. »

Après un chirurgien inculpé de castration criminelle, voilà un médecin soupçonné d'empoisonnement politique. Ceci n'est guère en rapport avec l'idée qu'on a généralement des médecins du règne de Louis XIV. Il est permis de croire que, comme cela lui arrivait bien souvent, Guy Patin s'est laissé emporter par le plaisir de dire un mot méchant, et surtout de dire du mal de cet esprit nouveau qu'il n'aimait guère, lui l'homme de la tradition, le tenant incorruptible des anciens contre les modernes.

*

Le secret professionnel a été considéré de tout temps comme une des plus graves obligations du médecin. Le principe en est exposé dans le serment d'Hippocrate prêté à Montpellier par les nouveaux docteurs : « Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me sont confiés, et mon état ne me servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. »

C'était là le langage de la saine raison : malheureusement, en pratique, le serment d'Hippocrate avait le grave défaut de se trouver en contradiction formelle avec la loi civile. Le médecin était tenu en effet de dénoncer deux sortes de malades : les blessés et les femmes en couches. La dénonciation des blessés rentrait dans le système de répression du duel qu'avait tentée Henri IV et qu'a accomplie Richelieu. La coutume en survécut d'ailleurs à ce dernier, puisque par l'édit de 1667 Louis XIV rappelle aux chirurgiens l'obligation où ils étaient de *déclarer* les blessés dont ils avaient connaissance. En Allemagne, en Espagne, en Flandres, il en était de même. L'ordonnance flamande du 26 janvier 1601 obligeait les praticiens à dénoncer, sous peine d'une amende de 25 florins, tout individu sérieusement blessé dans une rixe qu'ils auraient eu à soigner. A la fin du règne de Louis XIV ce principe de l'amende s'établit en France : lorsqu'un chirurgien n'a pas fait au clerc d'office de la prévôté un rapport sur le

blesse qu'il soigne, aussitôt après avoir posé le premier appareil, il est puni d'une amende pour la première omission, de la suspension en cas de récidive.

La dénonciation des femmes en couches était la conséquence de l'édit d'Henri II sur la célation de grossesse (1). Les sages-femmes étaient obligées de relater dans leur rapport à la police, non seulement toutes les circonstances de l'accouchement, mais encore les conversations tenues autour d'elles. Elles devaient demander, « dans les plus fortes douleurs de l'enfantement, quel était le père de l'enfant » et venir déposer en justice de la réponse faite à cette question (2).

Il paraît que les disparitions fréquentes de nouveau-nés ne préoccupaient pas moins les successeurs de Charles-Quint que ceux d'Henri II, car les Pays-Bas espagnols étaient soumis à une réglementation tout aussi sévère ; chirurgiens et sages-femmes devaient dénoncer les accouchements clandestins, les abandons d'enfants, *et désigner les personnes en cause*, sous peine d'une amende de 30 florins.

En dehors de ces deux cas : duel et célation de part, le secret médical est-il toujours rigoureusement gardé ? La lecture des médecins au rapport laisse planer quelque doute. C'est ainsi que Zacchias, après avoir couvert d'opprobre les médecins bavards, finit par déclarer qu'il n'est pas bien sûr que l'on doive

(1) V. chap. XVI, *Attentats contre le produit de la conception*.

(2) On sait que le chirurgien qui accoucha M^{lle} de La Vallière opéra les yeux bandés et fut reconduit sans avoir rien vu. V. CABANÈS : *Musée secret de l'histoire*.

toujours se taire, et que le mieux est d'en référer à son confesseur. Voici d'ailleurs ce passage curieux :

Le bavardage est absolument répréhensible chez les médecins, et bon pour les circulateurs et autres de la même farine ; il faut leur en laisser le monopole. On doit frapper de justes peines le médecin qui dévoile des secrets à lui confiés, et dont la révélation peut entraîner le malheur ou la honte de quelqu'un. C'est ce qu'a dit Hippocrate dans son serment, et ce qu'ont répété après lui Codronchio, Silvaticus et Ranchin, qui ajoute avec juste raison que, semblable au médecin de l'âme, c'est-à-dire au confesseur, qui tait les tares que ses pénitents lui ont confiées, de même le médecin du corps doit taire les maladies de ses clients. On peut se demander cependant si le médecin n'est pas parfois obligé de dire la vérité qu'il taisait dans l'intérêt de son client. (Je parle des cas autres qu'un procès, *car alors le médecin ayant juré de dire la vérité ne peut rien cacher à la justice*). Par exemple, un homme qui va se marier demande au médecin de sa future femme si celle-ci n'a pas quelque maladie grave, et en particulier quelque maladie contagieuse ; ou bien, une jeune fille doit prendre le voile, et on demande au médecin si elle n'a pas quelque maladie qui soit un empêchement à entrer en religion. Dans ces cas, le médecin se trouve pris dans ce dilemme : ou révéler le secret qu'on lui a confié, ou s'exposer à causer du préjudice à quelqu'un. *Mais de pareils cas de conscience ne sont pas de notre ressort ; ils concernent les casuistes.*

On voit qu'avant même l'apparition des contrats d'assurance sur la vie, le médecin pouvait se trouver en fâcheuse posture. Il semble, qu'en général, les médecins du xvii^e siècle n'ont pas eu pour le secret professionnel un respect assez absolu. Rappelons à leur décharge que la loi civile était contre eux, et que la loi ecclésiastique, peu claire, devait jeter dans un trouble extrême les consciences étroites à qui la peur

du péché enlevait parfois la perception nette de leur devoir professionnel.

Et ici, nous abordons une des plus importantes questions de la déontologie ancienne : celle des obligations religieuses du médecin. Le premier devoir du médecin, comme de tout citoyen, était d'être bon catholique. C'est du pape que le docteur tient ses pouvoirs, ainsi que nous l'avons dit à propos de la cérémonie du *compareat*. Il fallait être catholique pour être admis à la Faculté, et la première chose que l'on faisait jurer au nouveau docteur, c'était d'assister à la messe. Il ne faut pas s'étonner après cela de voir la notion du péché intervenir à chaque instant dans la pratique médicale. C'est ainsi que les médecins étaient tenus d'exhorter dès leur première visite leurs malades à la confession et, dans les cas graves, à l'extrême-onction. Pour un peu, Zacchias diviserait les maladies en deux classes, celles où le fait de ne pas engager le patient à la confession est un péché véniel, et les maladies où cet oubli devient un péché mortel, la première sorte correspondant, dans une classification plus moderne, aux affections bénignes, la seconde aux affections graves. Ce devoir de conseiller aux malades d'approcher des sacrements n'était pas seulement une obligation de conscience, c'était une prescription de la loi. A la fin du règne de Louis XIV, dans la période d'austérité à laquelle présidait la veuve Scarron, parut un mandement du cardinal de Noailles, archevêque de Paris (1707), rappelant aux médecins « qu'ils avaient à avertir leurs malades, dès le début de la maladie, de penser à leur

conscience. » Et cette injonction, renouvelée par un second mandement du 16 février 1712, était confirmée par une ordonnance royale du 8 mars 1712, précisant que les « médecins, chirurgiens et apothicaires sont tenus d'avertir ou de faire avertir dès le second jour leurs malades d'avoir à mettre ordre à leurs affaires spirituelles. »

L'ingérence de l'Église dans les affaires médicales ne se bornait pas à cette seule question, et ce n'est pas nous éloigner de notre sujet que de relever dans le droit canon et les casuistes les principes suivants :

Le médecin n'a jamais le droit de conseiller à un malade un remède qui soit contraire à son salut. En effet la santé du corps dépend avant tout de la santé de l'âme (GASPARD TRISTAN, *De cur. medic. parag. 36, in ZACCHIAS, p. 492*).

Le médecin ne doit jamais conseiller le coït en dehors du mariage. Il peut le conseiller aux époux : parce que l'acte conjugal, s'il n'est pas un acte de vertu, n'est pas du moins un acte contre la vertu (SANCHEZ : *De matrim. lib. 9 disp. 1*). D'ailleurs les rapports conjugaux sont licites même sans qu'il y ait aucun espoir de fécondation (COUR DE ROTE : *in Pisaurinum Iocalium Lunæ 22 junii 1648, coram Arguelles*).

Le médecin a le droit de conseiller le mariage d'un vieillard avec une jeune fille ou d'un jeune homme avec une vieille femme, quand il estime que cela peut servir à la guérison du vieillard (*opinion défendue par RANCHIN: De morbis senectutis sect. 1, et par ZACCHIAS, lib. 6, tit. I, quæst. V, p. 453, et basée sur un texte de la Bible concernant le roi David, dans*

le livre des Rois, au commencement de la troisième partie).

La pollution volontaire est un péché mortel. Cependant le médecin peut la conseiller aux femmes hystériques qui périraient de fureur utérine si elles ne s'y livraient pas. Cette opinion défendue par SANCHEZ (*De matrim. lib. 9, disp. 17, num. 19, t. 3*) est violemment attaquée par LESSIUS (*De Justitia et jure lib. 2, cap. 9, tit. 10, num. 61*) et par les médecins CODRONCHIO, RANCHIN, MOSCIUS.

L'ébriété, qui a été recommandée comme le remède de certaines affections, ne doit pas être conseillée par les médecins (NAVARRO, *num. 62*).

Les casuistes ont également établi quels étaient les devoirs des malades envers les médecins. Zacchias (p. 660) les énumère ainsi :

Le malade qui n'accepte pas les remèdes naturels, et se remet entre les mains de Dieu, pèche mortellement.

Le malade est tenu, pour l'amour de son propre corps, d'obéir au médecin, d'une façon générale.

Chacun est tenu de pourvoir au salut de son corps, autant qu'il le peut, et par tous les moyens que le médecin juge nécessaires. L'homme n'est pas le maître de sa vie.

Le malade n'est pas tenu d'obéir au médecin quand les remèdes sont par trop pénibles ou douloureux, ou quand il ne peut les prendre qu'avec une répugnance extrême.

Le malade ne peut refuser les remèdes prescrits,

sous prétexte que la maladie disparaîtra par les seules forces de la nature.

Le malade ne peut pas refuser une potion parce qu'il craint qu'elle ne produise une exacerbation de son mal.

Le malade n'est pas tenu d'accepter du médecin les médicaments non éprouvés ou dangereux. Il n'est pas tenu d'obéir au médecin qui lui ordonne un traitement extraordinaire, surtout s'il est contraire au salut de son âme ou s'il est inspiré par la superstition.

Lorsque le malade est dans un état désespéré, le médecin n'a pas le droit d'abréger ses souffrances en lui donnant une potion toxique.

C'est un grand péché pour le malade que de tromper son médecin en assurant qu'il a pris les remèdes prescrits, alors qu'il les a jetés.

La casuistique prévoit aussi le cas où le médecin se sentant impuissant devant un malade, celui-ci réclamerait une consultation. Le médecin traitant n'a pas le droit de s'y refuser. Les consultations au ^{xvii}^e siècle répondaient à peu près au tableau qu'en a donné Molière ; les médecins semblaient avoir pris pour devise : tot capita, quot census. Hippocrate l'a dit : « Les disputes des médecins font justement soupçonner leur ignorance. » Les statuts de la Faculté réglaient ainsi le cérémonial de la consultation : « Les plus jeunes opineront les premiers selon l'ordre de leur promotion au doctorat. Ce qui est décidé à la majorité des voix est, du consentement des collègues, rapporté par le plus ancien au malade, à ses parents

ou aux personnes qui prennent soin de lui. Nul n'a le droit d'aller en consultation avec un empirique ou avec un médecin non approuvé par la Faculté de Paris. »

Les médecins du xvii^e siècle étaient-ils aussi profondément religieux que le laisse supposer l'appareil des cérémonies universitaires ? Suivaient-ils toujours les conseils dont les casuistes étaient si prodigues envers eux ? Zacchias est un peu suspect à ce point de vue. Il était médecin du pape, expert de la cour de Rote : il devait, de toute nécessité, être impeccablement orthodoxe. Certains médecins français au contraire, et non des moindres, se révèlent passablement frondeurs dans leurs lettres. Guy Patin par exemple : il a des saillies sarcastiques auxquelles il arrive « d'aller jusque fort près du sanctuaire ». Sans être engagé dans le parti janséniste (et il s'en félicite), il lui est favorable de toute la haine qu'il porte aux jésuites. Contre « ces maîtres passefins, cette vermine de loyolites », toutes les injures lui sont bonnes, il ne les appelle que « les carabins, les argoulois du père Ignace, et la plus méchante peste de gens qui soit au monde ». « Je voudrais que toute l'espèce et tous les individus, et les moines, et les moineaux et les moinillons, fussent tous dans l'eau jusqu'au cou. Ah ! qu'ils seraient bien là ! Ah ! le beau déblai de chétive marchandise ! que l'Europe serait heureuse ce jour-là ! » Ailleurs, il parle fort irrévérencieusement des indulgences : « Le feu du purgatoire est une invention propre à faire bouillir la marmite des cardinaux. »

Mais Guy Patin n'est qu'une exception. Certes, les médecins se sont montrés en général ennemis déclarés des jésuites et plutôt entachés de jansénisme. Quelques-uns d'entre eux le furent nettement, comme Hamon, l'un des docteurs les plus estimés, qui compte parmi les plus illustres solitaires de Port-Royal. Mais pour être jansénistes et parfois frondeurs les médecins n'en étaient pas moins, comme toute la nation, profondément catholiques ; quelques-uns parce que c'était « la Religion du Roy », l'immense majorité parce qu'ils étaient des convaincus.

*
* *

Il nous reste à traiter une question qui, pour n'être en aucune façon scientifique, n'en a pas moins toujours semblé importante à beaucoup, et prépondérante à quelques-uns ; nous voulons parler de la fixation des honoraires.

La profession médicale n'était évidemment pas alors ce qu'elle est actuellement : le petit nombre de médecins, la cherté relative des visites permettaient aux docteurs d'arriver rapidement à une position brillante, du moins dans les grandes villes. Le prix des visites médicales varie suivant la position du client. C'est ainsi que nous voyons de Blégny taxer une saignée 30 sols pour un valet de chambre, 3 livres pour un avocat à la Cour et 5 livres 10 sols au marquis de Brueil. Dans les petites villes il y avait généralement fixation d'un minimum, soit par accord réciproque des médecins et des autorités, soit par

acte de celles-ci. Souvent le médecin demandait à être pensionnaire d'une ville en s'offrant à n'exiger des habitants qu'un prix déterminé, à condition qu'on le nommerait médecin des pauvres. Il était interdit aux médecins de contracter des obligations avec les malades en traitement. De semblables conventions étaient considérées comme caduques de leur nature et par suite sujettes à rescision.

Des lois analogues existaient dans toute l'Europe. Un édit du roi d'Espagne crée une situation privilégiée aux médecins et aux chirurgiens pour le recouvrement de leurs créances, et leur accorde un délai de deux ans tout en simplifiant les formalités de revendication.

Les prix demandés par le médecin, le chirurgien ou l'apothicaire n'étaient pas toujours du goût du malade. On se souvient de la première scène du *Malade imaginaire* : « M. Fleurant, ce n'est pas tout d'être civil, il faut être aussi raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement : je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols. » Dans le cas où M. Fleurant n'acceptait pas la réduction, on allait devant les tribunaux, et un médecin expert était commis à la vérification des honoraires. Il déposait un rapport d'estimation. Blégné et Devaux nous en ont laissé plusieurs modèles. Citons un exemple emprunté à ce dernier auteur :

Raport d'Estimation de Pansemens et Médicamens.

Raporté par moi, maître chirurgien-juré à Paris, et ordinaire du Roi en sa cour de Parlement, que ce jour d'huy, suivant la sentence de M. le lieutenant-général du Baillage du Palais du 17 mars, qui ordonne que je priserai et estimerai tous et un chacun les pansemens, médicamens, saignées, visites et vacations faites à défunt Humbelet par Alexandre Guillemain, maître chirurgien-juré à Paris. Après avoir vu, examiné et mûrement réfléchi sur le mémoire en question, qui porte que ledit Guillemain a employé beaucoup de tems à la guérison d'une playe au bras dudit Humbelet, qu'il lui a fait de fréquentes visites, saignées, pansemens, pour plusieurs maladies différentes, j'ai estimé, prisé et arbitré lesdits pansemens, médicamens, salaires et vacations, à la somme de 60 livres, que j'estime lui être légitimement due, sauf à déduire ce que ledit Guillemain pourrait avoir reçu. (Fait ce 5 juin 1664.)

CHAPITRE III

LA MÉDECINE JUDICIAIRE

Toute la vérité. Rien que la vérité.

L'histoire de l'extension du pouvoir royal en France se traduit dans l'histoire du droit par le progrès de l'unification juridique, et la disparition des coutumes locales. Il s'en faut cependant que la justice du xvii^e siècle ait la simplicité et l'uniformité de celle des états européens actuels. Trois sortes de juridictions se partageaient le pays : les juridictions ecclésiastiques, les juridictions seigneuriales et les juridictions royales.

Les tribunaux ecclésiastiques sont à cette époque bien déchus de leur primitive puissance. Nous ne sommes plus au temps où les officialités étaient en conflit continuel avec les tribunaux civils, et prétendaient s'attribuer les affaires les plus variées. Il n'y a plus guère, en dehors des questions d'inobservance des règles monacales ou des conflits entre gens d'Église, que les dissolutions de mariage qui soient

du ressort des tribunaux ecclésiastiques sous le règne de Louis XIV. Nous verrons, à propos de l'épreuve du congrès, le rôle joué par les experts en pareille occurrence.

Les juridictions seigneuriales, puissantes encore sous Henri IV, disparaissent rapidement après lui, sous la main de fer de Richelieu. Sous Louis XIV, un petit nombre de seigneurs ont encore le droit de haute justice, et peuvent par conséquent prononcer la peine de mort et les peines afflictives sous réserve d'appel, mais la plupart n'ont que le droit de basse et moyenne justice et ne connaissent que des contraventions.

Quant aux juridictions royales, elles comportent diverses sortes de tribunaux ou de cours dont nous allons examiner le fonctionnement d'une façon succincte.

1° Le premier degré était constitué par les *prévôtés* ou *châtellenies* royales pour l'expédition des petites affaires. Le prévôt jugeait en première instance certaines affaires dévolues à sa barre, sous la réserve d'appel à la Cour supérieure; il avait la police dans les lieux de sa résidence et connaissait des appels des seigneurs ayant justice dans toute l'étendue de sa juridiction. En matière criminelle il pouvait connaître des crimes commis dans le détroit (ressort) de la prévôté, sauf à les renvoyer pour l'information et le jugement à la sénéchaussée, mais à la condition qu'ils ne fussent *cas royaux* ou *prévôtiaux*, ni leurs auteurs gentilshommes, ecclésiastiques, ni officiers de judicature.

2° Au second degré étaient : les sénéchaussées qui reçoivent les appels de la précédente juridiction et jugent en premier ressort les affaires criminelles, à l'exception des cas dits prévôtaux. La sénéchaussée a, à sa tête, le sénéchal qui s'intitule *seul juge civil, criminel et de police*, opère les constats, dirige les instructions et les informations avec l'assistance d'un greffier, juge avec le concours de deux assesseurs, rend les sentences et ordonne les exécutions en son nom, sur les requêtes, remontrances et conclusions d'un procureur du roi (ministère public). Le sénéchal remplace les anciens *baillis*.

3° Au-dessus de la sénéchaussée vient le président qui étend sa juridiction sur toutes les barres de la région. En matière criminelle ou de police il a les mêmes pouvoirs que les sénéchaussées royales. Seulement la formule de ses ordonnances et sentences est modifiée. Au présidial, le maréchal n'est plus que « le premier magistrat » et les jugements sont rendus sur le « vu des gens tenant le siège du présidial » réunis au nombre de trois.

Les sénéchaussées royales et le présidial sont seuls compétents pour les cas royaux.

ORDONNANCE DE 1670, TITRE I, ARTICLE XI. — Nos baillifs, sénéchaux et juges présidiaux connoîtront, *privativement* à nos autres juges et à ceux des seigneurs des cas royaux qui sont : les crimes de lèse-majesté en tous ses chefs, vol, sacrilège avec effraction, rébellion aux mandements émanés de Nous ou de nos officiers, malversations par eux commises en leurs charges, la police pour le port des armes, assemblées illicites, séditions, émotions populaires, force publique, fabrication, altération ou

exposition de fausse monnaie, correction de nos officiers, malversations par eux commises en leurs charges, crimes d'hérésie, trouble public fait au sacrifice divin, rapt et enlèvement de personne par force et violence et autres cas expliqués par nos ordonnances et règlements (1).

ARTICLE XVI. — Si les coupables de l'un des cas royaux ou prévôtaux ci-dessus sont pris en flagrant délit, le juge des lieux pourra informer et décréter contre eux, et les interroger, à la charge d'en avertir incessamment nos baillifs et sénéchaux ou leurs lieutenants criminels par acte signifié à leur greffe : après quoi ils seront tenus d'envoyer quérir le procès et les accusés, qui ne pourront leur être refusez à peine d'interdiction et de 300 livres contre les juges, greffiers et geôliers, applicables moitié à nous et l'autre moitié aux pauvres et nécessiteux de l'auditoire de nos Baillifs et Sénéchaux : ainsi qu'il sera par eux ordonné.

Aux cours royales il appartient de juger certains crimes commis par les gens d'Église et autrefois réservés aux officialités (sorcellerie) : mais les juges laïques devaient s'adjoindre des juges ecclésiastiques.

Enfin une juridiction spéciale était constituée par

(1) Injures et excès commis contre les messagers royaux, péculat, levée d'impôt sans commission royale, falsification de scel royal, trafic et commerce de marchandises défendues, incendie et démolition des villes royales, bris de prison royale, mariages clandestins, diffamation de mariage bien famé, oppression, exactions et violences commises par les seigneurs et gentilshommes à l'égard de leurs sujets pour raison de contribution, corvée ou autres exécutions semblables ; assassinat prémédité ou meurtre de guet-apens, encise ou meurtre de femme enceinte, duel, incendie des églises et lieux publics, crimes contre nature, recèlement de coupables de cas royaux.

les *Prévôts* (1), officiers d'épée, exerçant la justice au nom du prévôt général, commandant de la maréchaussée.

ORDONNANCE DE 1670, TITRE I, ARTICLE XII. — Les prévôts de nos cousins les maréchaux de France, les lieutenants criminels de robe courte, les vice-baillifs et les vice-sénéchaux connoîtront en dernier ressort de tous crimes commis par vagabonds, gens sans aveu ou sans domicile, ou qui auront été condamnés à peine corporelle, bannissement ou amende honorable. Connoîtront aussi des oppressions, excès ou autres crimes commis par gens de guerre, tant dans leurs marches, lieux d'étape que d'assemblée et de séjour pendant leurs marches, des déserteurs d'armées, assemblées illicites avec port d'armes, levée de gens de guerre, sans commission de Nous, et vols faits sur les grands chemins. Connoîtront aussi des vols faits avec effraction, port d'armes et violences publiques, dans les villes qui ne seront point celle de leur résidence : comme aussi des sacrilèges avec effraction, assassinats prémédités, séditions, émotions populaires, fabrication, altération et exposition de monnoye, contre toutes personnes ; en cas toutefois que les crimes aient été commis hors des villes de leurs résidences.

TITRE II, ARTICLE I. — Les prévôts de nos cousins les maréchaux de France ne connoîtront d'autres cas que de ceux énoncés dans l'article XII du titre de la compétence des juges, à peine d'interdiction, de dépens, dommages et intérêts, et de trois cents livres d'amende applicable moitié envers Nous, et l'autre moitié envers la partie.

ARTICLE IV. — Leur enjoignons d'arrêter les criminels pris en flagrant délit ou à la clameur publique.

(1) Il s'agit là d'une juridiction distincte de celle des prévôts dont nous avons déjà parlé. Les prévôts officiers d'épée forment une sorte de cour martiale analogue à la prévôté actuelle fonctionnant pendant l'état de siège et le service en campagne.

Les sentences prévôtales sont sans appel : celles de toutes les autres cours, en matière criminelle, lorsqu'elles comportent condamnation à peine capitale, ou seulement afflictive, sont *obligatoirement* soumises à l'appel devant le Parlement.

Par privilège, les nobles et les ecclésiastiques ne peuvent être jugés prévôtalement.

L'instruction des causes criminelles se faisait à la fois par preuve testimoniale et par les aveux de l'accusé obtenus par la torture ou question. (Nous reviendrons sur ce sujet à propos du rôle des médecins experts.) Elle subit de profondes transformations à la suite de l'ordonnance de Saint-Germain en Laye, dite *Ordonnance Criminelle de 1670*.

Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans l'ordonnance de 1670, due en grande partie à Colbert, c'est la substitution de l'instruction faite d'office par le parquet à l'instruction faite seulement après accusation portée par la partie lésée. En d'autres termes, la justice prendra l'initiative des poursuites toutes les fois que la victime ou ses ayants-droit ne viendront pas la saisir. C'est-à-dire que, la société devra dans tous les cas, poursuivre en son nom quiconque porte atteinte à la sécurité publique. Or, avant 1670 cela n'avait lieu que pour les flagrants délits.

*
* *

La caractéristique essentielle de l'instruction, et en général de la justice de cette époque, c'est cette idée ancrée dans l'esprit des juges, que le prévenu

est un criminel. Tandis qu'en Angleterre l'accusé est réputé innocent, en France on le considère a priori comme coupable. D'ailleurs, il ne s'agit pas de protéger la société, il s'agit de la venger. La justice est imbue de la notion chrétienne du *péché* ; ce qu'elle cherche c'est l'*expiation*. Nous empruntons à un éminent avocat au Parlement, Vermeil, les considérations suivantes sur la façon dont on enserrait le prévenu au risque de faire avouer à un innocent des crimes imaginaires.

« Supposons, dit Vermeil, qu'un citoyen ait un dangereux ennemi, capable de le vouloir perdre par l'accusation calomnieuse d'un crime capital, et voyons combien il éprouvera de difficultés pour établir sa justification.

« D'abord, son ennemi le dénonce *sous le secret* au ministère public ; il ne peut connaître son dénonciateur ; il ne peut par conséquent indiquer ni demander à constater le principe de la vexation.

« Le ministère public n'ayant point par lui-même connaissance des circonstances du crime qui lui est dénoncé et des témoins qui sont à portée d'en déposer, ne manque pas de présenter ceux que son dénonciateur lui présente. Les témoins *sont entendus dans le plus grand secret par un seul juge*, en présence de son greffier, et sans crainte d'être contredits...

« Sur l'information, l'accusé est décrété, conduit en prison avec scandale, mis aux fers, et quelquefois jeté dans un cachot affreux, où il est nourri au pain et à l'eau, couché sur la paille, *sans pouvoir communiquer* avec qui que ce soit même par lettre. Il est tiré du cachot pour subir son interrogatoire, sans savoir un mot de ce dont on l'accuse : il paraît seul, il lui est expressément *défendu de se faire assister d'un conseil*... Telle est cette procédure qui a déjà excité bien des réclamations en

faveur de l'humanité, qui a déjà plus d'une fois occasionné des méprises fatales et souvent compromis les intérêts de l'humanité. »

*
* *

Ce n'est pas du ^{xvii}^e siècle que date l'organisation de la médecine judiciaire : depuis longtemps déjà les médecins jouaient un rôle important vis-à-vis de la justice, soit pour assister à la question et la faire cesser dès qu'elle devenait dangereuse pour la vie du patient, soit pour pratiquer les autopsies des corps trouvés sur la voie publique et déterminer les causes de la mort : homicide, suicide ou accident ; soit enfin pour examiner la victime dans les affaires de mœurs et l'inculpée dans la céléation de grossesse ou suppression de part. Le nom d'Ambroise Paré est là pour prouver que dès le ^{xvi}^e siècle la médecine judiciaire avait été pratiquée avec quelque éclat, mais ce n'est véritablement que sous Henri IV que cet élément essentiel de l'instruction fut organisé d'une façon précise et rigoureuse. En 1603, en effet, Jean de la Rivière, premier médecin d'Henri IV, était chargé de nommer par commission « dans toutes les bonnes villes de juridiction du royaume, deux personnes de l'art de médecine et de chirurgie, de la meilleure réputation, probité et expérience, pour faire les visites et rapports en justice ». Exception était faite pour les jurés du Châtelet que le roi nommait lui-même.

Cette désignation des experts par le premier méde-

cin du roi a duré pendant la plus grande partie du xvii^e siècle, de 1603 à 1692.

En 1670, l'ordonnance criminelle ne fait que confirmer et régulariser l'état de choses existant. Voici la partie de cette loi qui concerne la médecine judiciaire :

TITRE V, ARTICLE I. — Les personnes blessées pourront se faire visiter par les médecins et chirurgiens qui affirmeront leur rapport véritable, ce qui aura lieu à l'égard des personnes qui agiront pour ceux qui seront décédez, et sera le rapport joint au procès.

ARTICLE II. — Pourront néanmoins les juges ordonner une seconde visite par médecin ou chirurgien nommez d'office, lesquels prêteront le serment dont il sera expédié acte, et après leur visite, en dresseront et signeront sur-le-champ leur rapport pour estre remis au greffe et joint au procès, sans qu'il puisse être dressé aucun procès-verbal, à peine de cent livres d'amende contre le juge, moitié vers Nous et moitié vers la partie.

ARTICLE III. — Voulons qu'à tous les rapports qui seront ordonnez en Justice, assiste au moins un des chirurgiens commis de nostre premier medecin ès lieux où il y en a, à peine de nullité des rapports (1).

(1) De 1670 à 1684 se succèdent une série d'ordonnances destinées à compléter et à confirmer celle de 1670. Nous en relevons la liste dans l'ouvrage de BINET sur l'histoire de l'examen médico-judiciaire des cadavres en France.

Ordonnance du 8 mai 1673, enjoignant de faire prêter serment aux médecins et chirurgiens.

28 juin 1674, enjoignant au lieutenant général de Saint-Florentin de faire faire rapport en chirurgie de l'état du corps mort.

13 août 1675, enjoignant au lieutenant criminel de faire visiter les cadavres par les médecins et chirurgiens du Châtelet et de faire joindre leur rapport au procès pour servir.

8 juin 1676, enjoignant au lieutenant criminel du Nouveau-Châtelet

« Il n'y a ordinairement, dit de Blégny, que les chirurgiens des Maisons royales, ceux de l'État-Major ou ceux qui ont le caractère de Maîtres qui soient reçus au bénéfice de cette sorte de prestation de serment à l'exclusion des compagnons qui tiennent sous veuve, et de tous autres Chirurgiens sans titre. » Il ne suffisait donc pas d'exercer la profession de chirurgien pour pouvoir faire des rapports en justice. Les garçons, apprentis et ceux à qui le

de faire faire un rapport par les médecins et chirurgiens de l'état des blessures du cadavre et de la cause de la mort et de le faire joindre au procès.

26 janvier 1677, enjoignant aux chirurgiens, lorsqu'ils feront leurs rapports des enfants nouveau-nés ou des cadavres d'iceux de faire mention s'ils sont venus à terme, morts ou vifs, de faire une exacte description de l'état d'iceux, s'ils ont des cheveux, ongles ou autres marques qui peuvent faire connaître leur véritable état lorsqu'ils sont venus au monde.

8 mai 1677, enjoignant aux Baillis de faire à l'avenir dire aux chirurgiens l'état auquel ils trouveront les enfants dont ils feront la visite, s'ils sont venus morts ou vifs au monde, s'ils étaient à terme et expliquer par leurs rapports les remarques qu'ils pourront faire.

17 mars 1678, enjoignant au bailli d'Antenet de faire à l'avenir visiter les cadavres des enfants qui se trouveront morts, pour savoir s'ils sont venus à terme, et la mère aussi pour voir le temps qu'elle peut être accouchée et joindre les rapports au procès pour y servir ce que de raison.

26 mars 1678, enjoignant au bailli de Champrond de faire visiter par deux chirurgiens les enfants qui se trouveront morts pour savoir s'ils sont venus à terme, vifs ou morts au monde et la cause de leur mort.

13 juin 1678, enjoignant au juge de faire faire rapport en cas de grossesse recelée et mort d'enfants par chirurgien et en icelui énoncer si les enfans sont venus à terme.

23 septembre 1678, enjoignant lorsque les chirurgiens feront leur rapport de fruit homicidé de leur faire déclarer si l'enfant est venu à terme.

10 mai 1680, enjoignant au lieutenant criminel du baillage de Mont-

premier médecin du roi permettait de faire fonction de barbier ou de chirurgien dans la boutique d'une veuve de maître, sans avoir subi les épreuves de la maîtrise, ne pouvaient être jurez-commis.

« Le serment prêté par les chirurgiens titrés pour les matières criminelles seulement, leur donne de plein droit la qualité de Jurez : mais cette qualité est applicable à un genre qui a sous lui deux Espèces bien différentes : car les Chirurgiens sont, ou

didier de donner procès-verbal de l'état du cadavre et faire faire le rapport en chirurgie de l'état d'icelui.

8 février, 8 mai, 22 juillet 1680, même teneur que celle du 26 janvier 1677.

12 octobre 1680, enjoignant au lieutenant de la châtellenie de Saint-Maurice de faire faire à l'avenir un rapport en chirurgie de l'état des cadavres et des blessures d'iceux, lequel il joindra un procès ; et au cas qu'il n'y ait aucun chirurgien sur le lieu sera tenu d'en faire venir des lieux circonvoisins, lesquels prêteront serment et affirmeront leurs rapports véritables.

10 janvier 1681, même teneur que celle du 26 janvier 1677.

20 septembre 1683, enjoignant au châtelain de Robecourte de Bourbon de faire prêter serment aux chirurgiens avant de faire leurs rapports et de faire faire ouverture des cadavres pour connaître la cause de la mort.

Comme on le voit, ces ordonnances particulières ne font que rappeler aux baillis et lieutenants l'obligation d'observer l'édit de 1670. Une seule contient une disposition nouvelle et particulièrement intéressante, c'est celle du 12 octobre 1680 qui enjoint, dans le cas où il n'y a pas de chirurgien dans le lieu du crime, d'en aller quérir un dans un lieu circonvoisin, et de lui *faire prêter serment et affirmer son rapport véritable*, formalités dont les commis jurés étaient exempts.

D'ailleurs par une disposition transitoire intermédiaire entre les ordonnances de 1603 et 1670, et celle de 1692 qui enlèvera au premier médecin du roy la nomination des experts, pour la donner aux communautés de chirurgiens, une ordonnance de 1680 autorise la rédaction des rapports par plusieurs experts, dont un seul est obligatoirement désigné par le Premier Médecin.

simplement jurez pour avoir été reçus à prêter serment à cause du droit de maîtrise ou Jurez en titre d'office pour avoir été pourvus de la commission aux Rapports dans quelque juridiction.

Cette distinction instituée par les ordonnances de 1670 correspond à peu près exactement à la différence qui existe de nos jours entre les médecins au rapport ou médecins légistes de profession, et les docteurs qui peuvent être requis en cas de nécessité et faire un rapport en justice.

Les *Jurez chirurgiens en titre d'office* avaient été institués pour prévenir les abus qui pourraient être commis si tous les chirurgiens pouvaient faire des rapports valables en justice. Ils étaient obligés de tenir registre de tous les rapports délivrés par eux. Les premiers pourvus en titre d'office sont les Jurez commis aux Rapports du Chastelet de Paris. Ainsi que ceux du Nouveau Chastelet, ils reçoivent leur provision du roy. Tous les autres sont nommés par M. le Premier Médecin du Roy depuis l'édit de 1603, confirmé en 1606.

Blégny insiste sur les privilèges des jurez chirurgiens commis aux rapports par le premier médecin du roi : « Ils ont seuls le droit d'être appelez lors du premier ou du second appareil, à la visitation de tous les blessez pour lesquels il s'agit de faire raport de justice de l'état de leurs blessures, et de visiter exclusivement à tous autres ceux qui auront été tués, qui se trouvent noyez ou se seront eux-mêmes défaits ou précipitez. »

Ce monopole donné au premier médecin du roi de

nommer tous les experts fut sans doute l'objet de vives et nombreuses récriminations, car, à la fin du xvii^e siècle, Louis XIV édictait une ordonnance qui était exactement le contrepied de l'édit de 1603 confirmé en 1670. La nomination des experts était enlevée au premier médecin pour être donnée aux autorités urbaines (on dirait aujourd'hui : aux municipalités). Les charges devenaient vénales et héréditaires. Voici, en résumé, la teneur de cette ordonnance :

« Les communautés des chirurgiens des villes ont le droit de nommer les médecins et les chirurgiens au rapport. Il y aura deux experts jurés dans chaque ville possédant cours, évêchés, archevêchés, présidial ou baillage principal, et un dans chacun des autres bourgs ou lieux. Ils porteront le titre de conseillers médecins ordinaires du roi, chirurgiens jurés. Ils prêtent serment devant les officiers du baillage, présidiaux et sénéchaussées : ils s'occupent conjointement ou séparément des rapports, à l'exclusion de tous autres maîtres. Les juges ne peuvent recevoir aucun rapport qui ne soit signé par eux. Ils ont les mêmes droits que les anciens experts nommés par le premier médecin : ils sont chargés de l'inspection de tous les chirurgiens des villes où ils résident et des villes ou lieux faisant partie du ressort de leur présidial ou de leur baillage. Ils examinent les aspirants à la maîtrise en chirurgie et les sages-femmes et leur délivrent des lettres. Ils font faire les assemblées des communautés de chirurgiens, les président et font établir l'état financier de ces communautés. Ils sont

exempts de taillons, crües, ustensiles et autres levées et impositions, tutelle, curatelle, séquestre, guet de villes, places et logements de gens de guerre français ou étrangers. Les veuves, enfants ou héritiers des experts peuvent vendre l'office à un autre maître sans qu'il y ait compte à en rendre. Les médecins et chirurgiens ayant les qualités requises sont libres d'acquérir ces offices et de les exercer dans les villes, bourgs et lieux où ils sont créés, bien qu'ils ne fassent pas partie de la communauté de la ville principale, et qu'ils n'y aient pas été reçus maîtres; mais aucun médecin ne pourra s'établir dans une ville, sans contribuer au remboursement de la finance qui aura été payée pour ces offices (1).

*
* *

Quel qu'ait été le mode de nomination des médecins experts, leurs fonctions n'ont pas varié pendant tout le cours du siècle qui nous occupe. Nous

(1) ARRÊT DU 22 AVRIL 1692. — Les médecins et chirurgiens des villes ont le droit de lever entre eux ces offices sans prendre à chaque fois, ce qui aurait été trop coûteux, des lettres de provision, et de partager comme il leur plaira les émoluments et les vacations.

ARRÊT DU 2 SEPTEMBRE 1692. — Confirme le précédent :

Les conseillers médecins du roy chirurgiens-jurez ont la préséance sur tous les autres médecins. Ceux des villes n'ayant pas d'Université peuvent réunir les médecins chez eux ou ailleurs pour les consulter « sur les cas ou maladies concernant le public ». Ils tiennent registre de ces consultations. Ils sont assimilés aux syndics et jurés des arts et métiers.

ARRÊT DU 3 JANVIER 1694. — Pouvoir de condamner à l'amende les contrevenants aux statuts de la communauté, et de rendre des sentences dont appel aux présidiaux de baillage de la ville où ils sont établis,

allons passer en revue les différents actes de la vie judiciaire auxquels ils étaient mêlés et qui se traduisaient pour eux par la rédaction des rapports.

Le rapport, dit de Blégny, est un récit de bouche ou par écrit, qui est de Pratique et de Chirurgie, ou des autres Métiers qui ont des Jurés pour faire Rapport. Il est aussi la *Certification à justice des lésions qui se trouvent avoir été faites au corps humain vivant ou mort.*

Il peut être *dénonciatif*, c'est-à-dire délivré sur réquisition des parties par un chirurgien quelconque; *provisoire*, en exécution de l'ordonnance du juge par les jurés commis de la juridiction; *mixte*, sur réquisition des parties, mais fait ou approuvé par les jurés commis. Le rapport mixte est détruit par un autre rapport ordonné par les juges sur demande de la partie adverse

Pour faire un rapport, il faut, d'après de Blégny :

I. — Résister aux offres des séducteurs et aux prières des amis.

II. — Tout examiner soi-même, ne pas se laisser influencer par ses collègues.

III. — Ne rien dire d'affirmatif sur les signes subjectifs.

IV. — Se défier des simulations (sang seringué, contusions en peinture).

V. — Rendre les pronostics aussi douteux que les événements sont incertains.

VI. — Marquer dans la dernière précision la longueur, la largeur et la profondeur des plaies.

VII. — Donner, outre le diagnostic, le pronostic.

VIII. — Voir si les blessures causes du procès sont la véritable cause de la mort.

IX. — Marquer l'état fonctionnel du blessé en termes clairs sans mots arabes, barbares et scholastiques.

Le commis-jurez accompagnait le juge dans les levées de corps (1), et auprès des blessés (2). Il avait le privilège du traitement de ces derniers. Il intervenait dans les affaires de mœurs et d'attentats contre le produit de la conception (3). Il procédait aux autopsies dans les cas d'homicide, de mort accidentelle ou suspecte. Dans le cas où une femme condamnée à mort se prétendait enceinte, il était chargé de vérifier la grossesse (4).

Pour les rapports sur la grossesse, la défloration et le congrès, deux matrones jurées en titre d'office sont adjointes aux chirurgiens dans la plupart des juridictions. Blégny semble les tenir en mince estime. « Les chirurgiens, dit-il, ne veulent pas avoir de relations avec elles, ils font leurs rapports à part. »

(1) V. Levées de corps, ch. VI.

(2) V. Coups et blessures, ch. IX.

(3) V. Outrages à la pudeur, ch. XIII; et Attentats contre le produit de la conception, ch. XVI.

(4) V. Signes de la grossesse, ch. XV.

Au civil les experts étaient entendus au sujet des constatations d'identité (1) et devant les tribunaux ecclésiastiques, pour les annulations de mariage ou de fiançailles quand le motif invoqué était l'impuissance (2).

C'était au médecin expert qu'incombait le soin du cadavre auquel on faisait un procès. Il lui fallait le saler pour qu'il pût figurer sur la sellette. Lui seul pouvait prendre la responsabilité de le faire inhumer en cas que la putréfaction devînt par trop intenable (3).

Les chirurgiens jurés avaient la charge d'examiner les galériens avant leur départ. En cas d'impotence, ils adressaient un rapport au procureur général qui proposait une commutation.

Enfin, le médecin expert jouait dans l'instruction un rôle essentiel : il surveillait la torture et pouvait la faire suspendre définitivement ou momentanément si le patient lui semblait hors d'état de la supporter. On voit que dès le *xvii^e* siècle, le médecin était le seul homme qui eût auprès du prisonnier ou du condamné un rôle véritablement humain et qui protégeât le faible contre les excès d'enquêteurs plus imbus de l'idée de vindicte qu'épris de véritable justice. Et puisque ce sujet fait partie de la médecine judiciaire d'alors, disons quelques mots des procédés employés pour la question, à laquelle l'expert devait assister.

(1) V. De l'identité, ch. IV.

(2) V. Congrès, ch. V.

(3) V. Procès fait au cadavre, ch. VI.

Les modes de torture usités au xvii^e siècle, étaient :

Les poucettes ou grésillons, la sellette, les pinces, tenailles et étaux, les trépieds à demi rouges ;

L'eau, donnée pour la question ordinaire à la dose de quatre potées, et de huit pour l'extraordinaire ;

Les brodequins qui furent employés pour Urbain Grandier, en 1634. « Le premier coup de maillet lui brisa les jambes, il poussa un tel cri que le bourreau recula ; le moine Lactance, qui l'assistait, lui dit de faire son devoir jusqu'au bout. Le bourreau se remit à la besogne ; on entendait les os craquer, Grandier s'évanouit ; revenu à lui, il déclara qu'il n'était pas coupable de magie. Le bourreau, les larmes aux yeux, lui montra alors quatre coins qu'il allait être obligé d'enfoncer. « Mon ami, lui dit Grandier, vous pouvez en mettre un fagot. » Huit coins furent placés. L'exécuteur n'en avait plus et dut aller en chercher. Laubardemont qui surveillait l'opération lui dit d'en mettre deux autres : le bourreau ne put y parvenir, les jambes du supplicié étaient broyées et des esquilles d'os sortaient de toutes parts. On coucha Grandier sur de la paille. A quatre heures on le conduisit sur une charrette devant l'église de Saint-Pierre où il fut brûlé, après avoir fait amende honorable (1). »

On employait aussi le soufre fondu coulé sur le corps, le feu sous les pieds, le collier garni de pointes à l'extérieur ; l'estrapade, qui consistait à suspendre le patient par les pieds et les pouces, à le soulever,

(1) DELACROIX : *les Procès de sorcellerie au XVII^e siècle.*

puis à lâcher brusquement la corde jusqu'à ce qu'il frappât le sol ; au deuxième ou troisième tour il avait généralement les pouces disloqués ; le chevalet en arête qui fendait le siège du patient ; les pointes de bois ou les aiguilles enfoncées sous la peau.

« Marsile inventa un *doux moyen* pour faire confesser toutes sortes d'accusés sans leur rompre ni bras ni jambes. Il faisait asseoir les patients sur un banc entre deux bourreaux fort éveillés qui les empêchaient de dormir nuit et jour. Quand ils étaient las, qu'ils s'endormaient eux-mêmes, ils étaient relayés par d'autres. Cette veille, commencée le soir, se prolongeait deux nuits et un jour. Si le prisonnier tombait de sommeil et faisait un mouvement pour s'appuyer sur l'un des bourreaux, il était redressé à grands coups sur la tête. Par ce doux moyen, il n'y avait ni force de tempérament, ni pacte de silence qui pût tenir, et ces patients étaient contraints de confesser ce qu'on voulait d'eux (1). »

En Angleterre on employait la marche jusqu'à usure de la peau, et en Espagne le pal.

On comprend les résultats que devaient donner de pareilles tortures. Un inquisiteur disait à un prince que si le pape tombait entre ses mains, il le forcerait d'avouer qu'il est sorcier.

On ne peut que conclure avec La Bruyère : « La question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste. »

(1) BINSFELD, chanoine et grand vicaire de Trèves, cité par DELACROIX, *loc. cit.*

Comme il existait des châtimens corporels en dehors de la peine capitale, les médecins et les chirurgiens étaient envoyés au lieu de l'exécution pour indiquer au bourreau comment il devait opérer et pour donner ensuite au patient les soins que comportait son état. Dans ce cas l'autorité du médecin était absolue et il pouvait faire surseoir à l'exécution de l'arrêt, s'il craignait pour la vie du condamné. On trouve d'ailleurs à maintes reprises des médecins ou des chirurgiens recevant une indemnité pour avoir montré à l'exécuteur des hautes-œuvres à couper un doigt, le poing, etc. et pour avoir pansé le blessé soit après ces mutilations, soit après la fustigation, soit après la suspension par les poutres (1).

*
* *

En dehors des rapports, les experts étaient encore chargés de la rédaction de deux sortes de pièces juridiques : les excoines et les estimations :

Les *excoiennes* ou excoines, dit de Blégny, sont l'excuse valable de ne pouvoir faire une chose. L'excoine peut-être de trois sortes.

1° *Ecclésiastique* : dispense des fonctions bénéficiales ; conversion ou abolition des vœux conventuels et monastiques ; dissolution du mariage par congrès.

2° *Politiques* : concernant le service des maisons royales et l'invalidité des soldats.

(1) A. FAIDHERBE : *les Médecins et les Chirurgiens en Flandres avant 1789*.

3° *Juridiques* : destinées à retarder la décision d'un procès pour l'instruction duquel la présence réelle et actuelle de l'exonié est absolument nécessaire.

Quant à l'*Estimation*, c'est l'évaluation du prix des pansements et opérations quand ce prix est contesté par le malade. Le demandeur et le défendeur nomment alors chacun un expert.

Pour bien faire une estimation il faut avoir égard :

1° A la difficulté de l'opération ;

2° A la nature de la maladie traitée plutôt qu'à la durée du traitement : celui qui a trouvé un secret pour abréger la cure doit être mieux payé que celui qui la laisse durer ;

3° A la qualité des personnes traitées (1).

*
* *

On voit que le rôle assigné par la loi aux experts était à la fois très étendu et très important. Se sont-

(1) ORDONNANCE DE 1670. TITRE XI. — *Des excuses ou exoines des accusés.*

ART. I. — L'accusé qui ne pourra comparaître en Justice pour cause de maladie ou de blessures fera présenter ses excuses par procuration spéciale passée par devant notaire, qui contiendra le nom de la ville, bourg ou village, paroisse, rue et maison, où il sera détenu.

ART. II. — La procuration ne sera point reçue sans rapport d'un médecin de Faculté approuvée qui déclarera la qualité et les accidents de la maladie ou blessure, et que l'accusé ne peut se mettre en chemin sans péril de la vie ; dont la vérité sera attestée par serment du médecin par devant le juge du lieu, dont sera dressé procès-verbal, qui sera aussi joint à la procuration.

L'article 3 concerne les formalités de réception et d'enregistrement de l'exoine.

ils montrés à la hauteur de leur tâche? Pour la grande majorité on peut répondre hardiment par la négative. Dans les petites villes, dans les campagnes, les rapports d'experts sont d'une déplorable faiblesse : ce sont des notes de quelques lignes dont la concision ne suffit pas à cacher la nullité. Les fautes les plus graves d'anatomie et de pathologie y coudoient une parfaite ignorance du français. Combien peu pourront se targuer de posséder les qualités que Blégny énumère comme indispensables aux médecins légistes :

I. — Il doit être véritablement pieux : il faut beaucoup de religion pour avoir beaucoup de probité. Quand la Charité ne touche point, la Justice devient indifférente ; en un mot celui qui ne craint pas de pécher n'est pas difficile à corrompre.

II. — Il doit être sçavant dans son Art.

III. — Il doit être sans présomption : l'amour-propre conduit celui qu'elle obsède de la vérité à l'aveuglement et de l'aveuglement à l'erreur.

IV. — Il doit être discret.

V. — Il doit être en Titre valable.

VI. — Il ne doit rien ignorer de la doctrine des Rapports.

Il est vrai que la profession n'était pas fort rémunératrice. Sous ce rapport elle s'est maintenue au

même niveau. Le médecin légiste a toujours fait de l'art pour l'art.

Faidherbe, dans sa *Médecine et Chirurgie en Flandres*, et Corre et Aubry, dans leur *Criminologie en Bretagne*, ont relevé quelques prix d'expertises. Les voici :

1605. Douai : visite d'expert : trois médecins, chacun 40 francs.

1638. Bruges : assister à une exécution, deux médecins, chacun 12 canettes de vin.

1687. Douai : Autopsie, 105 francs.

En Bretagne un rapport se payait 3 livres 4 sols à 4 livres ; à Vannes, 6 livres, 6 sols. Un office de juré valait 250 livres à Savenay, 1.200 à Vitré.

*
* *

Nous terminerons en disant quelques mots sur les principaux médecins légistes du xvii^e siècle, sur ceux dont les noms vont revenir à chaque page de cette étude.

En France, trois experts ont laissé des ouvrages de médecine légale qui leur ont valu une certaine notoriété : ce sont Gendry, Blégnny et Devaux.

Gendry était un maître-chirurgien d'Angers, sur la biographie duquel nous n'avons pu retrouver aucun document, et qui a laissé un livre intitulé : *les Moyens de bien rapporter en Justice*.

Nicolas de Blégnny, ou de Bligny, est un personnage trop ignoré, type étrange de chevalier d'industrie qui s'est occupé de tout, a touché à tout et est mort de

faim, dans un âge avancé, il est vrai. Né on ne sait où, peut-être à Lyon, Blégny est mort à Avignon en 1722 à soixante-dix ans d'après la biographie universelle. Il serait né par conséquent en 1652, mais un document émanant de lui (factum de 1681) prouve qu'en 1683 il avait déjà dix-neuf ans d'établissement : sa naissance remonterait donc à 1642, et il serait mort à quatre-vingts ans. Pour tout ce qu'il entreprit, écrivit, projeta, car il fut surtout, comme dit Moreri, fertile en projets, pour tout ce qu'il s'attira d'ennemis, de persécutions, et même d'emprisonnement, il ne fallait pas moins.

En 1666 il était à Paris. C'est là qu'il publia en 1673 l'*Art de guérir les maladies vénériennes* qui eut un succès très vif, et fut édité à Lyon, à Paris, à Amsterdam, à Londres. En 1676, il fait paraître l'*Art de guérir les hernies* et en 1679 l'*Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-six ans dans le ventre de sa mère*, puis le *Temple d'Esculape*. En 1679 il fonda un journal médical, les *Nouvelles Découvertes dans toutes les parties de la médecine*, gazette mensuelle, traduite à Genève par le *Zodiacus medicogallicus* de Théoph. Bonnet. Ce n'est là qu'un pamphlet destiné à déconsidérer les médicaments autres que ceux lancés par de Blégny.

En 1682, un arrêt du Conseil lui interdit de faire paraître le journal. Soutenu par le frère du roi, qu'il avait suivi en Flandres en 1676, par le lieutenant de police La Reynie, et par Daquin, le premier médecin du roi, il continue la publication en 1683, puis sur un nouvel arrêt, le journal passe en Hollande sous la

direction de Gautier de Niort. Là, deux numéros paraissent (janvier et février 1684). On y trouvait mille choses, des pièces de vers, mêlées à de petits traités de médecine, des chansons avec leur musique, des nouvelles relatives aux affaires d'État, et, sur le tout, beaucoup de méchancetés. C'est le *Mercur savant* qui aurait, paraît-il, donné à Bayle l'idée de son journal de critique : *les Nouvelles de la République des Lettres*.

Blégny fonda à la même époque l'*Académie des nouvelles découvertes* où avaient lieu des cours de chirurgie, de pharmacie et de *perruques*. Or, de Blégny n'appartenait ni à la Faculté de médecine ni à l'Académie de Saint-Côme. En outre, les *Nouvelles découvertes* (1673, 3 vol.) avaient fort indisposé ses confrères contre lui. Aussi la Faculté protesta-t-elle par l'organe de Devaux dans le pamphlet *Découverte sans Découverte*, à propos du livre de Blégny, *Découverte du véritable remède anglais contre les fièvres*.

En 1681, Desnoues, membre de l'Académie des nouvelles découvertes de Blégny, est accusé d'avoir donné des « leçons secrettes à plusieurs étudiants » sur le corps d'une petite fille de cinq ans dont il avait commencé la dissection. Desnoues est arrêté. Monsieur et La Reynie abandonnent de Blégny qui est arrêté à son tour. De Blégny répond dans un factum où il démontre qu'il n'est pour rien dans le fait reproché à Desnoues, que celui-ci a plus de quarante fois fait des dissections défendues ; qu'une fois il s'est sauvé par la mansarde avec le cadavre et qu'il

l'a laissé à moitié dépecé dans une gouttière, où les couvreurs l'ont retrouvé le lendemain. Il accuse la partialité des médecins qui le jalourent, et demande 10.000 livres d'indemnité.

Il est probable qu'il eut gain de cause, car l'arrêt fut rendu en 1683, et en 1684 paraît la *Doctrine des Rapports*.

En 1686, nouveau procès. Blégnny a accaparé les remèdes d'un ecclésiastique nommé M. le Prieur et habitant faubourg Saint-Antoine la maison de santé de Blégnny, et les a vendus avec ses propres drogues.

« Blégnny, chirurgien, a esté mis à la Bastille pour s'estre voulu mesler d'enseigner la manière d'user des remèdes que le prieur de Cabries avait donné au Roy et que S. M. fait distribuer gratuitement. Il avait dit des impertinences. » (Ex. *Lettres historiques et anecdotes*, 15 janvier 1686).

En 1638, il fait paraître : *le Bon usage du thé, café et chocolat*, et *Secrets concernant la beauté et la santé*.

En 1692, il lance une invention nouvelle : *les Adresses de la ville de Paris*, véritable bottin contenant les adresses marchandes et celles de « Messieurs des Fermes, du Conseil d'État, des Curieuses célèbres et des Dames curieuses ». Malheureusement Blégnny venait trop tôt pour son époque : le bottin inquiéta de nombreuses susceptibilités et fut saisi.

En 1694 paraît un *Projet de l'histoire générale des religions militaires et des ordres politiques et séculiers de chevaliers*.

Depuis cette date, la vie de l'illustre aventurier est

fort peu connue. On sait qu'il partit pour Angers, qu'il y fut arrêté et resta huit ans en prison, qu'enfin il mourut à Avignon en 1722.

Cet aventurier de haut vol présente, certes, une des plus curieuses figures de cette époque. A un certain point de vue, il fut un précurseur; si Théophraste Renaudot a inventé le journalisme, Nicolas de Blégnny a inventé la réclame. La presse et la publicité étaient choses trop avancées pour l'époque. L'un et l'autre furent des incompris.

De Blégnny est plus intéressant comme chevalier d'industrie que comme médecin légiste. Sa *Doctrine des Rapports* ne contient que des modèles de rapports sans grand intérêt; la partie théorique manque absolument. Nous nous proposons de revenir dans un travail ultérieur sur l'existence si agitée et trop peu connue de Blégnny et sur le rôle des institutions qu'il a fondées, telles que son Académie des nouvelles découvertes et son *Journal de médecine*.

Toute autre est la physionomie de Devaux. Celui-ci incarne le médecin malgré lui. Forcé par son père d'entrer au collège de chirurgie, et, plus tard chirurgien « malgré ses dents, » comme dit Molière, il se consola des saignées qu'il lui fallait faire à contre-cœur, en travaillant les à-côté de la médecine. C'est en 1703 qu'il fit paraître un *Art de faire des rapports en chirurgie*, précieux ouvrage, le seul bon traité de médecine légale du règne de Louis XIV. Il a écrit aussi un *Index funereus chirurgicorum parisiensium ab anno 1315 ad annum 1714*, excellente histoire de la chirurgie en France. Il traduisit

un grand nombre d'auteurs étrangers, entre autres Boerhaave, Vercellini et Freind. Il mourut en 1729, âgé de soixante-dix ans.

En Allemagne, nous relevons les noms de Hernigk, Aman, Welsch, Sebis, Suewus, Sittmann, Behrens ; c'est en Allemagne que Swammerdam étudia en 1667 le surnagement et qu'en 1682 Schreger inventa la docimasie. Citons encore Valentini, né en 1657 à Giessen, et mort en 1726, dont les *Pandectes medico-légales* contiennent d'utiles documents.

Mais le plus grand des médecins légistes du xvii^e siècle fut sans contredit l'italien Zacchias.

Né à Rome en 1584, Paul Zacchias passa sa vie tout entière dans cette ville : il devint médecin du pape Innocent X et promédecin des États de l'Église. Ses *Quæstiones medico-legales* constituent un formidable in-folio de 1200 pages, édité en 1651 à Amsterdam, et où l'on trouve une mine inépuisable de renseignements médicaux et théologiques. Zacchias a mis là les trésors d'érudition recueillis dans sa longue pratique d'expert de la cour de Rote. La lecture des *Quæstiones* est chose évidemment ardue : la langue en est élégante, mais la rédaction pêche par une diffusion extrême. La somme de connaissances contenues dans ce livre est invraisemblable, et je ne puis qu'engager tous ceux qu'intéresse la médecine légale à faire ce que j'ai fait moi-même, lire intégralèment Zacchias et le relire.

*
* *

C'est dans les œuvres des médecins que nous venons de citer que nous allons étudier maintenant ce que fut la médecine judiciaire au xvii^e siècle. Nous commencerons par l'examen des questions générales pouvant se poser dans toute procédure ; nous verrons ensuite les crimes de sang, puis les affaires de mœurs et nous terminerons par les questions médico-religieuses, la sorcellerie en particulier.

CHAPITRE IV

DE L'ÉTAT CIVIL

Il faut pleurer les hommes à leur naissance et non pas à leur mort.

(MONTESQUIEU.)

On compte à Paris un enfant légitime pour trois naissances.

(MARBEAU.)

L'état civil est la condition faite à un individu par les différents actes sociaux qui constituent ses rapports de parenté, de mariage, etc. (1).

Nous parlerons dans ce chapitre de la naissance, un autre sera consacré au mariage, un troisième à la mort. Mais, avant d'aborder cette étude, nous devons exposer quelques questions très générales de médecine judiciaire, questions pouvant se présenter à propos de toute procédure civile ou criminelle, et portant sur la détermination et la définition même de l'individu : nous voulons parler de l'âge et du sexe.

Qu'est-ce que l'âge ?

(1) LACASSAGNE : *Précis de médecine judiciaire*, p. 92.

Pour Zacchias (1), c'est en droit la mesure du temps qui s'écoule de la naissance à la mort, et en médecine, le cours de la vie, par suite duquel la constitution du corps change, ou encore, l'espace de vie dans lequel les actes du corps et de l'âme prennent un aspect particulier par la modification des tempéraments.

Les juristes et les médecins du xvii^e siècle ont proposé un nombre considérable de classifications différentes des âges. Nous retiendrons celle de Fernel, qui en distingue cinq : l'adolescence (*infantia*, *pueritia*, *pubertas*, *adolescentia*), la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, la décrépitude. La plupart des auteurs admettent les classifications anciennes, celle d'Aristote (jeunesse, âge viril, vieillesse); celle de Galien (*infantia*, *pueritia*, *pubertas*, *adolescentia*, *juventus*, *virilitas*, *ætas consistens*, *ætas media*, *senectus*, *ætas declinans seu ingravescens*, *senium et decrepitas*), ou celle beaucoup plus répandue qui admet quatre âges : l'enfance jusqu'à quatorze ans, l'adolescence jusqu'à vingt-cinq ans, *la jeunesse jusqu'à soixantedix*, la vieillesse jusqu'à la mort. C'étaient là les termes choisis par Hippocrate, Pythagore, Platon, Varron, Cicéron, Horace et Ovide, c'est-à-dire ce que le xvii^e siècle aimait et respectait le plus : des médecins grecs et des poètes latins.

Nous suivrons l'ordre adopté par Zacchias qui se

(1) Pauli ZACCHIE, *Romani totius status ecclesiastici protomedici generalis, Quæstionum medicolegalium tomi tres*. Lugduni. Typographia Germani Nanty, MDCLXXIV, in-fol. 1200 p. Tit. I, lib. I, quæst I. Quid sit ætas ? (p. 1.)

rapproche davantage de la classification des auteurs modernes.

La *première enfance* (Infantia), va de la naissance jusqu'au moment où l'homme sait parler aisément, c'est-à-dire jusqu'à la septième année. Est dit enfant (infari) celui qui ne sait pas parler. L'âge compte du jour de la naissance et non du jour de la conception. La question de savoir si celui qui naît la nuit est du jour précédent ou suivant est tranchée par ce principe : le jour va de minuit à minuit (media nocte ad mediam noctem). La vie intra-utérine ne fait partie d'aucun âge parce qu'un âge est un espace de vie et que le fœtus est considéré comme *vivant à peine* (vix vivere videtur), et comme n'étant pas un homme (1). Nous verrons dans le chapitre consacré à la grossesse que cette opinion n'était point universellement adoptée et que certains juristes ont considéré comme homme tout ce qui est homme *en puissance* (homo est cum se habeat in potentia ad tale esse), c'est-à-dire non seulement le fœtus, mais la semence même, suivant le mot de Martial à Ponticus le masturbateur :

Hoc quod tu digitis, Pontice, perdis, homo est.

Au point de vue légal, l'enfant est assimilé à l'aliéné (ainsi que l'impubère de moins de quatorze ans). C'est pourquoi les actes passés par lui sont nuls : il ne peut pas tester, même s'il semble avoir une intelligence au-dessus de son âge ; et comme son

(1) V. Grossesse et Accouchement, ch. XV.

imperfection d'esprit tient de la nature et non de la maladie, il ne peut être question pour lui d'intervalles lucides.

La *seconde enfance* (Pueritia) s'étend de sept à quatorze ans, du moment où l'enfant sait parler jusqu'à la puberté. On l'appelait aussi l'*âge pupillaire*, terme qui était distinct de celui de minorité, étendue jusqu'à vingt-cinq ans, sauf en cas de mariage. Les enfants qui approchent de la puberté, c'est-à-dire les enfants de dix ans sont responsables de vol. De quatorze à dix-huit, ils peuvent être poursuivis pour tous les crimes ou délits, sauf l'adultère.

L'enfant peut-il concevoir ? Zacchias cite de nombreux cas de petites filles de neuf à dix ans ayant accouché, ou de garçons de cet âge ayant engrossé des femmes. « Aux Indes, dit-il, les filles de cinq ans accouchent, il est vrai qu'elles sont vieilles à huit ans. » Cependant en règle générale, il admet que les enfants sont impuissants, *quia non semen*.

L'*adolescence* va de dix-huit à vingt-cinq ans. Elle est caractérisée par l'apparition du pouvoir de coïter et d'engendrer. La femme en est capable plus tôt que l'homme : elle se développe plus vite parce qu'elle a un tempérament plus humide. L'examen du corps doit être rejeté à cause des convenances ; le médecin reconnaîtra l'adolescence et l'existence des facultés génératrices à l'aspect général (voix, regard, longueur des membres, état des seins et des hanches). Légalement, l'adolescent n'a pas la libre disposition de ses biens, il doit être muni d'un curateur. Il est criminellement responsable.

L'homme entre dans la *jeunesse* quand le corps a reçu tout son développement, et avant que la chaleur naturelle commence à décliner. La jeunesse est encore appelée âge fort (*ætas robusta, firma, integra*). La perfection la plus complète est atteinte à trente ans. Les médecins arrêtent la jeunesse à trente-cinq ou quarante ans; les juristes ne la distinguent pas de la virilité.

La *virilité* va de trente-cinq à cinquante ans.

La *vieillesse* (*senectus*) a beaucoup de privilèges. Les vieillards ne peuvent pas être torturés. Ils sont punis moins sévèrement. Physiologiquement, la vieillesse est le passage du tempérament chaud et humide au tempérament froid et sec : la détermination doit en être laissée à l'appréciation des juges, sauf au-dessus de soixante ans où le doute n'est plus permis. Le mariage est permis aux vieillards, car on a vu des hommes de cent ans avoir encore des enfants.

La *décrépitude* (*Senium* aut *Decrepitas*) est caractérisée par la perte de la mémoire, puis de la raison, et juridiquement par l'irresponsabilité.

*
* *

Le sexe est une question d'un intérêt non moins général que l'âge. Le *xvii^e* siècle, comme le moyen âge, admet, au point de vue juridique, non pas deux sexes, mais trois. En dehors de la femme et de l'homme, il y a l'eunuque, il y a aussi l'hermaphrodite; l'asexué et le bisexué. L'un et l'autre sont à peu près hors la loi, ils ne peuvent ni se marier, ni remplir un

emploi public, ni recevoir les ordres sacrés, même les ordres mineurs, ni être titulaires d'un bénéfice. Au sujet des hermaphrodites, en particulier, les théories les plus bizarres ont été mises au jour. Zacchias distingue quatre espèces d'hermaphrodites : 1° ceux qui ont des organes mâles complets, et une vulve bien constituée occupant le périnée, c'est-à-dire l'espace compris entre les bourses et l'anus ; 2° ceux qui ont un orifice petit et inutilisable entre les deux bourses, sur le raphé scrotal ; 3° ceux qui ont au même niveau un orifice suffisamment grand pour faire fonction de vulve ; 4° ceux qui ont des organes génitaux femelles complets, mais auxquels est surajouté un pénis érectile. La première catégorie seule constitue l'hermaphrodisme, troisième sexe, celui de la mythologie ; les deux suivantes sont des hommes malformés, la dernière ne comprend que des femmes à clitoris hypertrophié.

Quand un enfant naît avec des organes génitaux atypiques, le premier devoir des parents est de le faire examiner par un médecin qui détermine le sexe, car le baptême donné à une femme avec l'idée qu'on baptise un homme est nul et de nul effet. Le médecin se basera sur la recherche des testicules, « s'il n'en trouve pas, il gardera un silence prudent » (1).

Une secte hérétique soutenait, au dire de Zacchias que l'hermaphrodisme était l'état de perfection primitive de l'Eden, et que la différenciation sexuelle n'était apparue qu'après le péché adamique. Les

(1) ZACCHIAS, lib. VII, tit. I, quaest. VIII, p. 549.

experts ont discuté cette grave question avec un soin digne d'une cause plus sérieuse : la conclusion généralement adoptée est qu'Adam n'était pas hermaphrodite, qu'il était mâle, mais contenait la femme en puissance ; ce que la Bible a symbolisé par l'histoire de l'extraction de la côte pendant le sommeil.

Un hermaphrodite peut-il se féconder lui-même ? Contrairement au moyen âge, le ^{xvii}^e siècle répond négativement et reconnaît qu'il n'existe pas de monstres possédant les deux sexes également et parfaitement développés. Mais il refuse le mariage à l'hermaphrodite incapable de féconder ou d'être fécondé.

A l'étude du sexe se rattache celle de l'impuissance, importante au point de vue de l'annulation du mariage, de l'épreuve du congrès, de la séparation de corps. Nous en parlerons à propos du mariage.

*
* *

L'acte le plus important de l'état civil, dans la société actuelle, est l'acte de naissance établissant à la fois l'âge, le sexe et la filiation. Il n'en allait pas de même au ^{xvii}^e siècle où les registres de l'état civil était quelque chose d'extrêmement vague et aléatoire : le seul endroit où l'on pût faire rechercher l'âge exact d'un homme, et vérifier son origine était la collection des registres où les curés de chaque paroisse inscrivaient les baptêmes : seule cette inscription sur l'état, non plus civil, mais ecclésiastique, faisait foi. Et cependant la nécessité de l'enregistre-

ment exact des naissances aurait dû s'imposer d'une façon formelle à une époque où la recherche de la paternité était permise. En effet, il n'y avait rien alors d'équivalent à l'article 340 du Code civil : tout homme avait le droit d'établir juridiquement sa filiation, et de réclamer à celui à qui il devait d'être au monde, des moyens d'existence jusqu'à sa majorité. Ce droit, imprécisé dans les livres des juristes, est nettement établi par la pratique. Les archives regorgent de documents probants : les filles séduites ne manquaient jamais, lorsqu'elles avaient accouché, de poursuivre en justice l'auteur de la grossesse pour lui faire donner la charge de l'enfant. Citons comme exemple entre mille les faits suivants, relevés par Corre et Aubry (1) dans les archives des départements bretons.

Affaire de La Touche.

« Le bailli royal prononce à Brest, en 1690, un jugement contre François du Petit-Pré, sieur de la Touche, marchand sur le quai de Brest, convaincu d'avoir suborné et engrossé la fille Françoise Pellern, sa servante, le condamnant, pour la faute par luy commise, de payer la somme de cent livres en dot à ladite Pellern, et pour provision celle de cent livres pour la grossesse et frais de ses couches, et se charger en outre de la nourriture, éducation et entretien de l'enfant de ladite Pellern, jnsqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge de sept ans, et passé luy apprendre un métier convenable à sa condition ; de plus, à cinq livres d'amende au roi, et cinq livres à l'hospital général. »

(1) Armand CORRE et Paul AUBRY : *Documents de criminologie rétrospective*. (Bretagne, XVII^e et XVIII^e siècle.) In Bibliothèque de criminologie (XII) in-8°, 580 p., Lyon, 1895.

Affaire de Plusquellec.

« Une demoiselle Charlotte Hervieu, fille mineure, âgée de dix-neuf ans, demeurant chez son père, notaire et procureur de la juridiction de Callac, intente un procès au sieur de Plusquellec, écuyer, faisant la fonction de contrôleur des exploits et actes, sous M^e René Soreau, dont il a épousé la fille et dont la femme dudit Soreau est maraine de la suppliante. Tout ce monde loge dans la même maison, et la similitude d'habitation, autant que la communauté de profession, entretient dans ce milieu une certaine familiarité de relations. Le sieur de Plusquellec en a-t-il profité, bien que marié, pour satisfaire un caprice avec la demoiselle Hervieu ? Celle-ci a-t-elle, dans son instinct de coquetterie et de rivalité jalouse contre l'épouse de son voisin, appelé des intimités dangereuses ? Toujours est-il qu'un enfant est survenu, que Charlotte attribue au contrôleur d'exploits et dont ce dernier réclame avec énergie la paternité. Entre gens de loi, on prévoit que les choses marcheront à coup de papier timbré ! on commence par se renvoyer l'enfant par huissier.

« Le 4 mai, procès-verbal de sommation fait audit sieur de Plusquellec de prendre et nourrir l'enfant dont est cas... La présentation de ce grimoire est accompagnée du petit enfant, qu'un des assistants porte sur les bras. Et l'huissier constate ainsi la scène : auquel (sieur de Plusquellec), parlant à sa personne, après avoir posé ledit enfant bien doucement sur son lit, en bas de sa demeure, bien sain et sauff d'aucun mal, je lui ai fait sommation et commandement de la part du roy et d'autorité de justice de se posséder dudit enfant et d'en prendre à l'advenir la garde et conformation, afin de le nourrir ou faire nourrir ou entretenir à l'advenir, comme bon luy semblera, luy fait défense de luy faire ni causer aucun mal, ni de l'exposer en aucun fâcheux endroits, soit par luy, ceux de sa famille ny autres... Ledit sieur de Plusquellec conteste formellement avoir jamais eu connaissance avec laditte Hervieu, qu'il n'y a aucun jugement qui porte condamnation contre ledit de Plusquellec

de se charger de l'enfant dont il est accusé par laditte Hervieu d'être père.

« Et l'huissier est obligé de s'en revenir avec son assistant, reportant l'enfant à sa mère (1). »

La recherche de la paternité amenait parfois d'étranges situations. Nous venons de voir que des hommes mariés pouvaient être amenés à reconnaître les enfants qu'ils avaient eus d'un commerce adultérin. Ceci se voyait même dans les familles royales, et Henri IV n'en fut pas exempt. La Belle Gabrielle ne l'obligea-t-elle pas à reconnaître un fils qu'il fit prince et duc de Vendôme, et qui d'ailleurs était l'œuvre de Bellegarde ? Voilà donc un enfant qui avait trois pères : un père légal, le mari de sa mère, Liancourt ; un père naturel, Bellegarde, et un père adoptif, Henri IV. L'excès en tout est un défaut : avoir trois pères est peut-être pis que de n'en pas avoir du tout.

Louis XIV fit plus encore quand il légitima ses bâtards, le duc du Maine et le comte de Toulouse, qu'il avait eus de la Montespan, et le comte de Vermandois, fils de M^{lle} de La Vallière ; bien plus, il obligea le Parlement à leur reconnaître le droit de succéder, et en tous cas de faire partie du Conseil de régence. On sait que le premier acte du Parlement après la mort du Grand Roy fut de casser cet arrêt.

L'histoire impartiale a fait ce que les experts et les juristes n'eussent point osé faire. Elle a poussé plus

(1) CORRE et AUBRY, *loc. cit.*, p. 423 et 432.

E. LOCARD.

loin que les Parlements la recherche de la paternité dans la famille royale : elle a voulu établir si les héritiers du trône de France n'auraient pas eu à chercher leurs véritables ascendants en dehors de la race des Bourbons. Louis XIII fut-il le fils d'Orsini, et Gaston d'Orléans l'enfant du maréchal d'Ancre ? Est-ce au duc de Buckingham, au beau Georges Villiers, que Louis XIV dut le jour ? Autant de problèmes de médecine rétrospective où la critique actuelle n'a souvent d'autres armes que les maliginités invérifiables des contemporains.

Il n'est pas douteux, en tous cas, que la recherche de la paternité eût été dangereuse dans de certaines occasions, et que, bonne arme dans la main des filles du peuple qui voulaient se débarrasser de leurs enfants, elle n'a jamais été employée dans la société aristocratique qui en comprenait déjà les graves inconvénients.

La recherche de la maternité, par contre, était protégée par les lois. Nous verrons plus loin, à propos des attentats contre le produit de la conception, de quelles peines rigoureuses étaient menacées les femmes qui abandonnaient leurs enfants ou essayaient de dissimuler leur grossesse. La déclaration de naissance était obligatoire pour la mère, et nul à cette époque n'avait le droit de venir au monde sous la rubrique : père et mère inconnus. Nous verrons aussi que malgré l'édit d'Henri II, malgré les arrêts et les ordonnances qui l'ont suivi, l'abandon des enfants était relativement fréquent.

*
* *

Quand un homme voulait établir sa filiation, et obliger légalement son père et sa mère à le reconnaître, il était tenu de prouver son identité. Or, au xvii^e siècle, les experts ont surtout cherché à établir l'identité et la filiation par la ressemblance : nous allons donc examiner préalablement cette question.

Trois théories opposées sur la ressemblance se partageaient la faveur des experts. Celle d'Hippocrate, celle de Galien et celle de Pline. Pour Hippocrate, l'enfant ressemble à celui des générateurs qui a contribué à sa conception par le plus gros volume de semence. Pour Galien, « si la semence du père est la plus forte, l'enfant ressemble au père, si c'est la semence *et le sang* de la mère qui ont le plus contribué à la formation, il ressemblera à la mère. » L'opinion de Pline, défendue d'ailleurs par nombre d'autorités (1), est que la ressemblance provient de l'imagination, soit seulement de l'imagination de la mère pendant l'accouplement, soit de l'imagination pendant le coït et pendant la gestation, soit de l'imagination du père et de la mère pendant le coït.

Zacchias argumente de la façon suivante ces trois théories : L'opinion d'Hippocrate semble inexacte : 1^o les enfants ressembleraient toujours au père, car la semence virile est toujours plus forte et plus abondante que la semence maternelle ; 2^o en tous cas les

(1) PLIN : *Nat. hist.*, lib. 7, C. 4. Cf. SAINT AUGUSTIN : *De Civitate Dei*, lib. 12 ; AVICENNE, 21, 3. FERNEL : *Phys.* lib., 7, C. 12.

fils seraient toujours semblables au père, puisqu'ils ne sont mâles que parce que la semence virile l'a emporté sur la semence féminine ; 3° jamais un enfant ne pourrait ressembler à qui que ce soit autre qu'un de ses générateurs.

L'opinion de Gallien n'est pas moins fausse, mais dans le sens opposé : 1° si l'on admet que le sang maternel a une vertu formative, tout fœtus ressemblera absolument à sa mère, jamais à son père, et encore bien moins à une personne étrangère, parce que le sang ne pourra donner d'autre forme que celle du corps auquel il appartient ; 2° cette théorie n'explique pas plus que celle d'Hippocrate comment il peut y avoir une ressemblance de l'âme et du caractère en plus de celle du visage.

L'opinion de Pline semble beaucoup plus probable. Elle est cependant encore fort discutable. Et d'abord si la faculté de produire la ressemblance était le propre de l'imagination, la faculté formatrice en serait aussi le propre, parce que l'une est la condition de l'autre. Par exemple, l'action de former un nez ou un œil est le produit de la même faculté que l'action de former un nez grand ou un œil petit, et on ne peut pas dire qu'il faut pour former un nez une force différente de celle qu'il faut pour constituer la grandeur de ce nez : il est nécessaire que la vertu formatrice forme selon quelque condition. C'est pourquoi le pouvoir de former comme celui de donner la ressemblance devrait être attribué à l'imagination, ce qui est absurde. Les partisans de cette théorie sont bien obligés de concéder que ce n'est pas l'imagination

qui fait qu'un fœtus est mâle ou femelle, pas plus qu'elle ne fait que ce fœtus est un homme et non un chameau ou un âne.

D'ailleurs la ressemblance de l'engendré au générateur se retrouve chez les animaux qui ne sont pas doués d'imagination.

Et Zacchias conclut que l'imagination n'agit que comme cause seconde et à condition que son action soit prolongée pendant tout le temps de la grossesse. Ainsi il a connu une femme qui a accouché d'un fils velu, parce qu'elle avait constamment regardé une figurine de saint Jean-Baptiste couvert d'une peau de bête. Cette opinion est d'accord avec ce fait que les fils posthumes ressemblent toujours beaucoup à leur père, parce que la veuve inconsolable pense constamment à celui qu'elle a perdu.

En réalité la ressemblance porte, non seulement sur le visage, sur le sexe, et sur la forme générale du corps, mais encore sur le caractère et les qualités morales.

Fortes creantu : fortibus et bonis
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus : nec imbellem feroces
Progenerunt aquilæ columbam (1).

La ressemblance porte aussi sur la santé (maladies héréditaires). Elle s'étend à une foule de détails : gestes, intonations, timbre de voix, regard.

(1) HORACE, livre 4, od. 4. Les courageux naissent des courageux et des forts. Les taureaux, les étalons héritent de la force de leurs pères, et jamais l'aigle féroce n'enfanta la timide colombe.

O quanto di sembianti a lui simiglia
Se ben aliquanto o di statura cede.
E Baldouin (risponde) e ben si scopre
Nel volto a lui fratel, ma più ne l'opre (1).

La ressemblance parfois si extraordinaire des jumeaux vient de ce qu'ils ont été formés de la même semence, nourris du même sang, échauffés d'une même température. Aussi parfois se ressemblent-ils au point de tromper leurs propres parents. La littérature est pleine d'exemples de ce genre :

Ei sunt nati filii duo gemini
Ita simili forma pueri, ut mater sua
Non internosse posset, quæ mammam dabat (2).

Jusqu'à quel point la similitude d'aspect est-elle la preuve de la filiation ? Les juristes n'admettent pas que la ressemblance suffise à établir la légitimité, sous prétexte qu'il arrive parfois qu'une femme adultère, au moment même du péché, est tellement préoccupée de l'arrivée possible de son mari, que l'enfant conçu dans la faute ressemble au mari et non à l'amant.

(1) Torquato Tasso, cant. 3. st. 61.

(2) PLAUTE : *Les Ménéchmes*, Prologue : Il lui est né deux fils jumeaux, tellement semblables que leur mère ne peut les distinguer l'un de l'autre, quand elle leur donne le sein.

Cf. Torquato Tasso, cant. 9, st. 34.

Rimanean vivi ancor Pico, e Laurente
Onde avrichi un sol parto il genitore
Similissima coppia, e che fovente
Esser solea cagion di dolce errore.

Cependant on doit admettre médicalement que la ressemblance jointe à quelques arguments secondaires doit suffire à établir l'identité. Mais il faut tenir compte de la similitude des qualités morales ou des vices (ivrognerie, propension à la colère, habitude du jeu ou du vol, courage) (1) et de l'hérédité pathologique (arthritisme, gravelle, épilepsie) (2).

La ressemblance peut rendre grand service quand il s'agit d'établir la filiation d'un enfant né dans les circonstances suivantes : une femme perd son époux, se remarie aussitôt après, et a un enfant au bout de neuf ou dix mois. Auquel des deux maris faut-il attribuer la paternité ?

On doit faire entrer en ligne de compte les considérations suivantes :

a) Le défunt était-il malade depuis longtemps : les maladies de longue durée sont nuisibles à la vitalité ? Avait-il une lésion des organes génitaux ; avait-il des calculs ? (3)

b) Le premier mari était-il un vieillard ? un homme de soixante-dix ans n'est guère apte à la génération.

c) Si le premier mari était encore en âge d'engendrer, y avait-il longtemps qu'il n'avait pas eu d'enfants, et dans ce cas était-ce par sa faute, ou par celle de sa femme (celle-ci aurait pu être malade et n'avoir guéri que peu de temps avant la mort de son mari) ?

(1) TIRAQUEAU : *De leg. connub. gloss*, 1 p.7, n. 2. CEVAL, in *Spec. op. com. contr. comm.*, q. 65, n° 2. *Grammat. dic.*, 18. n° 1.

(2) FERNEL : *Path.*, lib. 1, c. 1 ; arthritidis, nephretidis, epilepsia.

(3) PARISIIUS, conf. 29, num. 80, lib. 2.

d) Le défunt était-il mal avec sa femme ? Faisaient-ils généralement lit à part ?

e) La vie intra-utérine des filles est plus longue que celle des garçons.

f) Le premier époux n'avait-il jamais eu que des filles, ou que des garçons ? Si l'enfant en question est d'un sexe contraire, il est plus probable qu'il est le fruit du second mariage (1).

g) Si la femme avait, du fait de son premier mari, des grossesses difficiles et que la dernière grossesse ait été facile, on peut l'attribuer vraisemblablement au second mari (2).

h) Enfin la *ressemblance* fournira la meilleure des preuves.

*
* * *

Zacchias cite une curieuse affaire d'identité où il eut à intervenir. Un gentilhomme bolonais, Andréas Casalius, partit, jeune encore, pour la guerre; on racontait qu'il avait été tué dans un combat, et ses parents s'étaient partagé son héritage, lorsqu'au bout d'un nombre considérable d'années, arriva en Italie un individu qui déclara être Andréas Casalius, et réclama des tribunaux un arrêt qui lui rendit la jouissance de ses biens. Quoiqu'il apportât des preuves sérieuses, il fut jeté en prison comme imposteur, sous prétexte que sa physionomie différait trop

(1) Cf. ARISTOTE, *De Hist. animal.* cap. 9.

(2) CODRONCHIO, in *Meth. testif.*, cap. 15.

de celle du véritable Casalius. La cour de Rote s'adressa à Zacchias et lui demanda si un homme pouvait changer à ce point d'aspect que, ses proches ne le reconnussent pas. La réponse de Zacchias fut affirmative ; son argumentation ne présente d'ailleurs rien de bien intéressant, scientifiquement du moins ; elle n'est qu'un long recueil d'extraits de poètes latins et italiens ; extraits où il est parlé des modifications apportées au visage par l'âge, les passions, les injures du temps, la misère, etc. Andréas Casalius rentra en possession de ses biens.

Tourdes, raconte dans l'article *Identité*, du *Dictionnaire Dechambre*, le cas d'un mendiant de Vernon : en 1654, l'enfant de cet homme est attribué à la veuve Lemoine, dont les deux fils s'étaient égarés ; le mendiant est arrêté comme voleur d'enfants ; les juges de Vernon condamnent la veuve à reconnaître cet enfant ; l'appel de cette décision est fait au Parlement de Paris. Quand, onze jours après le jugement, l'enfant reparait, on doute encore ; l'existence d'une cicatrice à la tête contribue à résoudre la question, et le Parlement, par un arrêt, rend au mendiant son fils et annule une maternité illusoire.

Dans l'affaire de Caille et de Pierre Mège, que nous trouvons citée dans le même auteur, un soldat de marine voulut se faire passer pour le fils d'un gentilhomme, décédé en exil après la révocation de l'édit de Nantes ; il abjure sous le nom de Caille pour entrer en possession de ses biens. Il est mis en prison comme imposteur, et la cause se plaide devant le Parlement d'Aix ; elle dure sept ans. Trois cents

témoins déposent qu'il est réellement le fils du gentilhomme; trois ou quatre nourrices qu'il avait eues et les domestiques de la maison attestent son identité. En 1700, un arrêt du Parlement d'Aix reconnaît ses droits et le met en possession de ses biens ; il contracte un mariage, mais il était déjà marié depuis vingt ans ; sa femme réclame, l'arrêt du Parlement d'Aix est cassé par le Conseil d'État; l'affaire est renvoyée devant le Parlement de Paris; des signes physiques sont constatés, une différence de taille, un gonflement du genou, la monorchidie, une mamelle sur la région abdominale. L'affaire dure encore six ans, et en 1712, sur les conclusions de d'Aguesseau, l'imposture est reconnue.

CHAPITRE V

DU MARIAGE

Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez mieux.

RABELAIS.

Jamais la biche en rut n'a pour fait d'impuissance
Trainé du fond des bois un cerf à l'audience,
Et jamais juge entre eux n'ordonnant le congrès
De ce burlesque mot n'a souillé ses arrêts.

BOILEAU, satire VIII.

« Le mariage est la conjonction de l'homme et de la femme contenant une indissoluble société de vie, auquel est nécessaire que le mary soit en pleine puberté, aagé de quatorze ans complets et la femme de douze, ayant l'un et l'autre (s'ils sont enfants de famille) le consentement de leurs parens en la puissance desquels ils sont : ce qui est requis par la raison civile et naturelle (1). »

Cette définition résume les différences qui séparent le mariage tel qu'il se pratiquait au xvii^e siècle du

(1) LE BRUN DE LA ROCHETTE : *les Procez civil et criminel*, p. 142.
JUSTINIEN, in *Instit.*, tit. de Nuptiis, in principio.

mariage d'aujourd'hui : différences portant essentiellement sur le consentement des parents, sur l'âge requis et sur l'indissolubilité.

L'obligation d'obtenir le consentement formel des parents pour contracter un mariage licite est une coutume empruntée au droit romain. On peut citer plusieurs arrêts du Parlement de Paris déclarant nuls des mariages « faits à l'insceu de ceux en la puissance desquels estoient les contractants, ores qu'ils fussent consommez, et qu'il y eut enfant ». L'Édit du roy Henri II (1^{er} mai 1556) « a imposé de remarquables peines, tant contre ceux qui contractent tels mariages que contre les courratiers qui s'employent à les moyenner ».

Le consentement des parties contractantes est requis, et suffit à constituer le mariage même sans qu'il y ait eu cohabitation charnelle. C'est pourquoi « les furieux ne peuvent fiancer ny espouser ». Les muets peuvent contracter mariage « si par signes évidens, manifestes et intelligibles, ils peuvent manifester leur volonté ».

Il y a trois sortes de mariages illicites : l'incestueux, le clandestin et le réprouvé.

L'incestueux est celui qui se contracte entre personnes liées par vœux de religion, ou entre proches parens à degré interdit. Le mariage est prohibé en ligne directe in infinitum, et en ligne collatérale jusqu'au quatrième degré inclusivement. Le droit canon n'admet pas le mariage entre cousins germains permis par la loi civile.

Le *mariage clandestin* « est celui que le fils ou fille

de famille contractent à l'insçu ou contre le gré, vouloir et consentement des père, mère, tuteur ou curateur en la puissance desquels ils sont... L'Édict de Blois porte la peine d'exhérédation contre les enfans qui ont contracté un tel mariage : mais les enfans de celui qui a été exhéredé par son père pour s'estre marié contre sa volonté, ne peuvent être exhéredés par leur ayeul qui a survécu à son fils exhéredé. » (Arrêt du Parlement 22 décembre 1584.) A l'exemple du mariage clandestin, ne vaut le mariage contracté entre enfans et impubères, bien que l'un aye atteint la pleine puberté, veu que comme nous avons dit cy devant, il requiert le mutuel consentement des parties... Aussi induement les vieillards décrépits et sexagénaires (que la mort au lieu de son dard semble, selon le dire d'Hésiode, avoir blessés d'un traict de Cupidon) procurent, tombans dedans la fosse, d'y entrainer quant et eux des jeunes filles ou femmes dont bien souvent on les voit extrêmement épris : ce qui donna jadis lieu à la loy Poppia Poppæa. Et pour le même subject (qui est de l'incapacité ou inhabileté à la consommation du mariage), le chastré ne le peut valablement contracter, s'il est privé des deux témoins (1).

« Finalement est nul et interdit le mariage contracté entre deux qui ont auparavant ensemblement vescu en adultère, s'il se trouve qu'ils ayent adultérant conspiré contre la vie du mary ou de la femme pour parvenir à leur mariage. » C'est, dans une forme

(1) Dans le sens du latin *testes*.

archaïque, l'axiome : On n'épouse pas les veuves que l'on fait soi-même (1).

Le *mariage réprouvé* est proprement celui qui se contracte entre les chrestiens et infidèles, comme avec Turcs, Mahumétains, Juifs, Idolâtres, Anabaptistes et Hérétiques. Que si de deux infidèles l'un se jette au giron de l'Église, se convertissant de son infidélité et l'autre ne veuille suivre sa conversion, il peut requérir séparation, à quoy il sera bien recevable. Mais le même ne peut estre practiqué entre deux Chrétiens et Catholiques, d'autant que l'un d'eux se desvoyant de l'Église, l'autre ne se peut séparer d'avec luy : ains est contraint faire ferme au mariage jusques à la mort.

*
* *

En résumé, la législation du mariage au xvii^e siècle est empruntée presque intégralement à Justinien, avec quelques modifications inspirées du droit ecclésiastique : l'âge requis était quatorze ans pour le mari, douze pour la femme ; le consentement de la famille était absolument obligatoire, sans la ressource des sommations respectueuses ; enfin l'union était indissoluble, théoriquement du moins.

Certes le divorce n'existait pas, et le nom même en était en horreur dans une société profondément imbue du dogme catholique. Nul ne peut séparer ce Dieu a uni. Mais il est avec le ciel des accommode-

(1) Alexandre DUMAS père : *Madame de Chamblay*, acte V.

ments, et les casuistes s'étendent complaisamment sur la très longue liste des cas où le mariage peut être, non rompu, mais annulé. C'est dans le *Recueil des Décrets de la cour de Rote* que l'on trouve l'exposé le plus complet de la jurisprudence canonique sur les différentes formes de séparation des époux. La cour a d'ailleurs insisté sur l'obligation pour les juges ecclésiastiques d'appuyer leurs arrêts sur les conclusions d'un médecin expert dans tous les cas où la demande en séparation a pour cause l'accusation d'impuissance portée contre un des époux : or, ces sortes de cas représentent l'à peu près totalité des affaires de séparation (1).

Les liens du mariage pouvaient être dénoués de quatre façons différentes, toutes quatre du ressort des juges ecclésiastiques : la *solutio sponsalium* consistait à relever de la promesse d'épouser. Les fiançailles faites sous serment engagent en effet, du moins au point de vue du droit canon, d'une façon telle que, seul, un arrêt du tribunal ecclésiastique, basé sur des considérations exceptionnellement graves, pouvait les annuler. Après la célébration du mariage, si celui-ci n'était pas consommé charnellement, et que l'un des époux fit constater que l'autre était hors d'état de rendre le devoir conjugal, il pouvait y avoir *dissolutio matrimonii* : le mariage était considéré comme nul et non existant, les conjoints

(1) ROTA : *In Toletana nullitatis matrimonii 1639 coram Coccino n° 4, in Faventina matrimonii coram Seraphino 1585 n° 5, in Venetiarum matrimonii 1604 coram Penia n° 13, etc.* Cf. FARINAC. CONS. 190, n° 21.

reprenaient leur liberté ; le mariage n'était pas annulé, il était considéré comme n'ayant pas eu lieu ; c'est un cas analogue à celui que constitue l'erreur sur la personne. Si le mariage était consommé, mais que l'un des époux devint impuissant ou fût reconnu stérile, deux séparations pouvaient intervenir : la *tori separatio*, c'est-à-dire la séparation de corps, obligation pour les époux de faire lit à part (tout rapprochement charnel entre eux devenant péché mortel puisqu'il ne pouvait avoir la procréation pour but), ou le *divortium*, après lequel les époux, non seulement ne couchaient pas ensemble, mais ne devaient plus demeurer sous le même toit : la loi civile considérait le *divortium* comme définitif, la loi ecclésiastique comme théoriquement momentané, il ne permettait pas de convoler en secondes noces (1).

En résumé, seule, la *dissolutio matrimonii* prononcée par un juge ecclésiastique rendait aux conjoints leur liberté et permettait une nouvelle union. Elle ne pouvait être prononcée que pour le motif d'impuissance et seulement sur l'avis favorable du médecin expert.

*
* *

Or, les procès intentés à l'un des époux par son conjoint, et le plus souvent au mari par la femme, dans le but d'obtenir l'annulation du mariage, ont été d'une fréquence extrême, et les médecins experts

(1) Cf. ZACCHIAS, lib. IX, tit. X, p. 761.

au xvii^e siècle devaient ranger au nombre des questions les plus courantes de leur pratique l'expertise des rapports conjugaux. Et ceci nous amène à dire quelques mots de ce que les casuistes et les experts ont appelé le devoir conjugal, en d'autres termes, l'obligation pour l'un des époux de pratiquer le coït toutes les fois que l'autre le réclame. Nous n'aurions certes pas abordé un sujet qui semble passablement en dehors de la médecine judiciaire, si les médecins légistes de l'époque que nous étudions ne s'y étaient pas aussi longuement attachés, et avec autant de détails : citons seulement quelques-uns des principes posés et défendus par Zacchias (1) : Les conjoints sont obligés de se rendre mutuellement le devoir ; celui qui refuse pèche mortellement. Les modes de coït (2) qui empêchent la génération ne peuvent être exigés. Les conjoints ne sont pas tenus de rendre le devoir au détriment de leur santé. L'accouplement n'est pas licite les jours de fête. Le devoir est exigible tous les jours. La demande peut être expresse ou tacite ; le mari doit savoir interpréter les demandes tacites de sa femme. Citons à ce propos le passage suivant de l'éminent médecin du pape ; nous nous reprocherions de traduire ce morceau craignant de lui ôter de sa saveur : « Solent mulieres cum illis veneris libido incessit viros circa amatoria facile interpellare, corporis partes quasi per incuriam denudatas apparere permittunt, pectus

(1) ZACCHIAS, lib. VII, tit. III, p. 579.

(2) Concubitus in latus celebratum, more ferarum, erectis hominibus, etc.

et mammæ et incalescunt et tumentiores apparent, alacriores consueto sunt, facie rubent, oculi illis nitore fulgescunt et si majori ardore coeundi detineantur balbutire videntur, extra rem loqui, ac vix mente constare, loca illis insuper incalescunt ac tumefiunt. »

Il faut, continue Zacchias, éviter de rechercher uniquement le coït pour les sensations qu'on y trouve. La Nature n'a pas institué le coït pour procurer la volupté aux animaux, mais elle a placé la volupté dans le coït pour les y pousser.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, nous en avons dit assez pour montrer quelle importance les experts y attachaient : ils n'ont pas étudié avec moins de détail la question de l'impuissance, dont nous allons parler maintenant.

*
* *

Les experts (1) ont distingué avec raison, parmi les formes d'impuissance, celles qui proviennent d'une cause générale, et celles qui sont dues à une cause locale. Parmi les premières il n'ont pas manqué de ranger en toute première ligne celles qui se rattachent aux tempéraments, et ici intervient encore cette théorie des quatre éléments qui leur était si chère : il y a des tempéraments de quatre sortes : chauds, froids, secs et humides. L'excès de chacune de ses formes peut amener l'impuissance : le froid en étei-

(1) ZACCHIAS, lib. III, tit. I, quæst. I, p. 220.

gnant la chaleur des parties ; la chaleur en disséminant les esprits animaux ; l'humidité en relâchant les parties et en leur enlevant leur force ; la sécheresse en les desséchant outre mesure.

La température n'a pas moins d'influence sur l'énergie sexuelle : l'excès de chaleur est plus grave pour les hommes que le trop grand froid : le contraire est vrai pour les femmes (1). On peut dire avec Hésiode :

Salacissimæ vero mulieres, viri imbecillimi
Sunt, quoniam caput et genua Sirius exsiccat (2).

Les experts relèvent encore l'action des causes morales : pudeur, crainte, colère. L'impuissance peut résulter aussi d'une continence trop prolongée, de l'usage de certains aliments ou de certains médicaments, d'un état pathologique tel que plaies graves, hémorragies abondantes. Elle peut résulter de la laideur de la femme (c'est d'ailleurs un péché plus grave de forniquer avec une femme laide qu'avec une jolie femme). Il arrive, ajoute Zacchias, que des individus privés de chaleur naturelle sont parfois excités par la beauté exceptionnelle de certaines femmes et parviennent à coïter d'une façon parfaite. Par contre l'homme peut devenir impuissant momentanément

(1) Cf. ARISTOTE, lib. IV, probl. 6 et 24.

(2) Traduction latine des vers d'HÉSIODE, livre II, *Des travaux et des jours*. « Les femmes sont très lascives, les hommes très mous, parce que Sirius dessèche la tête et les membres. »

si la femme sent horriblement mauvais, ou s'il sent qu'elle le méprise ou qu'elle l'a en horreur.

Une trop grande agitation de la femme pendant le rapprochement peut rendre le coït infécond, surtout si elle se produit au moment de l'éjaculation. C'est ce que Lucrèce a dit dans ces vers :

Nam mulier prohibet se concipere, atque repugnat
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet.
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejecit enim sulci recta regione, viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Si l'éjaculation ne se fait pas en même temps chez l'homme et chez la femme, la génération se produit difficilement : car si l'homme éjacule le premier, la semence a le temps de se refroidir et devient inapte à la fécondation : si au contraire c'est la femme qui éjacule avant l'homme, le vagin n'embrassera plus aussi exactement l'organe mâle et la semence pourra être perdue (1).

L'âge est un facteur essentiel de l'impuissance : avant douze ans l'homme est incapable de forniquer ; d'ailleurs le pouvoir de coïter précède celui de féconder. Dès que le pouvoir de coïter apparaît, le mariage est valable (2).

Dans le cas où deux enfants ont été mariés à l'âge légal (quatorze ans pour le mari, douze ans pour la

(1) MERCATUS, lib. 3, *De morb. mulier.*, cap. 2.

(2) BRUNELL : *De spons. concl.* 28, n° 8, *tertia declaratio*.

femme) et où l'impuissance de l'un d'eux est constatée (chez la fille à cause de l'étroitesse du canal vulvo-vaginal), on peut se demander si l'*impotentia coeundi* est le fait de l'âge ou d'un défaut permanent de constitution. On ne devra donc pas prononcer la séparation ou l'annulation du mariage, mais attendre jusqu'à quatorze ans pour la femme, et dix-huit ans pour le mari. Si cependant on constatait chez la femme une coarctation non naturelle, il ne faudrait pas attendre, mais se prononcer de suite pour la nullité du mariage. C'est, du moins, l'avis de Sanchez (disp. 107, n° 7). L'annulation sera de plein droit quand un mari muni d'un membre de dimension moyenne et parfaitement apte au coït, n'aura pas pu, après 15, 20 ou 30 jours d'efforts *quotidiens*, dévirginiser sa femme (*claustra virginalia dirumpere*), surtout lorsque celle-ci aura essayé de l'emploi des médicaments émollients et dilatants : on devra croire alors à un obstacle naturel et invincible. Un mois suffit à cette expérience, car le temps (1) et l'accoutumance, qui sont de grands remèdes à toute chose, auront fait disparaître l'impuissance qui résulte d'une cause passionnelle : excès d'amour, pudeur, horreur des choses vénériennes, ou répugnance du mari pour sa femme.

(1) La tentative de coït doit être renouvelée tous les jours : l'impossibilité de vaincre au premier assault ne suffit pas. La cour de Rote est formelle sur ce sujet. (Cf. Rota in Pisaurin. localium 22 juin 1648, coram Arguelles). Ceci légitime bien le mot de Zacchias : Rien n'est plus fatigant que de coucher avec une vierge (*coïtus cum virgine multum debilitat*).

Après soixante-dix ans, l'impuissance est la règle. Les femmes qui épousent des vieillards de cet âge sont de véritables veuves. C'est ce qu'a fait ressortir Plaute dans le *Miles gloriosus* :

Pyrg. Nupta ea est an Vidua ?

P. Et nupta et vidua.

Pyrg. Quo pacto potest vidua et nupta esse eadem ?

P. Quia adolescens nupta est cum sene (1).

En principe les femmes réglées sont nubiles. Il y a cependant des exemples de femmes qui ont des enfants après la cessation de leurs règles comme Sara et sainte Élisabeth.

Plater cite le cas de son propre père qui à soixante-douze ans épousa en secondes noces une vieille femme et en eut six enfants dont une fille à quatre-vingt-deux ans, son aïeul avait eu un fils après sa centième année et avait assisté à ses noces, mais ces faits sont rares. En général après quarante-cinq ans, les femmes sont infécondes (2).

Les maladies sont, la plupart du temps, un obstacle au coït et à la génération, bien que quelques hommes ne soient jamais aussi disposés *ad venerem* que quand ils sont malades, en dehors, bien entendu, des affections où cela est de règle, comme le satyriasis et le

(1) Act. IV. sc. 2. Est-elle mariée ou veuve ? — A la fois mariée et veuve. — Par quel moyen la même femme peut-elle être à la fois mariée et veuve ? — Parce que, jeune encore, elle a été mariée à un vieillard.

(2) V. Fortunato Fidelis : Livre 3, cap. 2, *De relat. med.*

priapisme; les calculs et les coliques néphrétiques, même pendant la durée des plus vives douleurs, poussent certains hommes à la fornication; la goutte a parfois le même effet (1). Et cela s'explique par ce fait que si un individu est impuissant à cause de son tempérament (trop sec ou trop humide, etc.), l'intervention d'une maladie où prédomine l'élément contraire peut corriger ce défaut de son tempérament, et le rendre momentanément apte à la génération.

Il faut distinguer les frigides, qui sont impuissants soit naturellement, soit par suite d'une maladie, de ceux qui sont victimes d'un maléfice. Les *maleficiati* sont ceux qui, soit par l'application d'une drogue mauvaise, soit par l'artifice du démon, deviennent incapables de l'acte vénérien. Il arrive que leur impuissance est non pas générale, mais relative à une seule femme. Souvent ils peuvent entrer en érection, mais dès qu'ils veulent en venir à l'acte, leur verge redevient flaccide. La frigidité peut présenter différents degrés : chez les uns, l'érection est nulle; chez les autres, elle est très minime; d'autres ne peuvent arriver à l'intromission, où s'ils y parviennent, n'ont pas d'éjaculation, ou perdent leur semence avant d'avoir pénétré dans le vagin.

La frigidité se reconnaît aux signes suivants : d'abord à la rareté des poils ou à leur absence au niveau du pubis, et chez les hommes à l'absence de la barbe; car l'abondance des poils vient du tempérament chaud; puis à la conformation irrégulière des

(1) LEVIN-LEMN : *De oeeult. nat. mirac.*, lib. 2, cap. 45.

organes génitaux, à la verge trop grande ou trop petite, enfin à la flaccidité et à l'inexcitabilité de la verge, même bien conformée, suivant la description de Juvénal (satire 10).

..... Jacet exiguus cum ramice nervus
Et quamvis tota palpetur nocte, jacebit.

Sanchez ajoute à ces signes l'horreur innée du commerce vénérien et des choses de l'amour.

Lorsqu'on rencontre ces signes, on peut porter le diagnostic de frigidité, et ne pas s'arrêter à l'hypothèse d'un maléfice. Il faut alors annuler le mariage sans attendre le délai ordinaire de trois ans, car ce sont là des choses auxquelles l'art médical ne peut rien. Il ne suffit pas d'ailleurs que le mari puisse coïter, il faut qu'il puisse émettre de la semence, en due quantité, car c'est là le but du mariage : une femme peut avoir été possédée, et cependant le mariage n'être pas valable, du chef de l'impuissance du mari.

On ne peut jamais dire d'une femme qu'elle est frigide : car pour elle le coït est toujours possible : elle subit et n'agit pas. Les femmes dites frigides sont celles dont le vagin ne se contracte pas pendant le coït, dont les organes érectiles n'entrent pas en jeu comme cela arrive chez celles qui coïtent sous l'influence du désir et de la volupté. Seuls aussi les hommes sont susceptibles de subir les maléfices.

Quand le diagnostic est hésitant entre la frigidité

et le maléfice, il vaut mieux se prononcer pour la première hypothèse, la frigidité étant plus fréquente.

Le maléfice peut être procuré par divers moyens : par des médicaments (rue, thym) ; par des paroles, des signes, des figures ; par le mauvais œil. Il n'est pas curable par les moyens naturels, mais seulement par ceux qui agissent sur le démon.

Quand un individu se croit victime d'un maléfice, l'expert doit rechercher avec soin s'il n'est pas plutôt victime de sa propre passion, car souvent un excès d'amour ou d'inimitié produit le même effet (1). Mais alors le temps fait disparaître cette impression momentanée.

Nec divinitus, interdum, Venerisque sagittis
Deteriore sit, ut forma muliercula ametur :
Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,
Morigerisque modis, et mundo corporis cultu.
Ut facile insuescat secum vir degere vitam ;
Quod superest, consuetudo concinnat amorem (2).

Si la haine vient de ce que la femme est trop laide, le mieux est de ne la voir que la nuit. D'ailleurs, si l'excès d'amour ne peut être une cause de séparation, l'excès d'antipathie peut en devenir une à la rigueur.

Nous empruntons à Devaux l'énumération des causes locales de l'impuissance. Ce sont chez l'homme :

(1) SAVONAROLE, in *Pract. magn.*, lib. 20, tract. 6, rubr. 27 ; CARDAN, lib. 12 et lib. 13 in principio.

(2) LUCRÈCE : *De natura rerum*, lib. 4.

1° L'absence de testicules. Cependant ils peuvent exister sans être dans le scrotum : beaucoup d'hommes dont les testicules ont toujours été cachés n'en avaient que plus de vigueur, de salacité et de vertu prolifique, car ces organes, se trouvant dans un milieu plus chaud, séparent une matière plus vive et plus spiritueuse ;

2° Un seul testicule, si l'autre est petit, flétri et exténué ;

3° Deux petits testicules flétris, exténués et suspendus à un cordon très délicat ;

4° Trois ou quatre testicules de mauvaise nature ;

5° Des testicules trop gros (inflammation, sarcocèle ou hydrocèle) ;

6° La verge absente, ou d'une grosseur énorme, ou courbée dans l'érection, ou trop petite ;

7° La verge flasque, pendante, immobile, insensible à tout attouchement, *c'est-à-dire absolument paralytique* ;

8° La verge percée, non à son extrémité, mais à sa racine, à côté, par-dessus ou par-dessous (1).

Chez la femme :

1° Le vagin trop étroit, ou obstrué par une tumeur, des cicatrices d'origine vénérienne, obstétricale ou chirurgicale ;

2° Le pubis déprimé et *étréci* en dehors ;

3° Les os des cuisses contournés en dedans et extrêmement serrés l'un contre l'autre ;

(1) Hypospadias et Épispadias.

4° La clôture de l'orifice interne de la matrice par une tumeur ou une callosité;

5° L'orifice interne tourné en arrière ou de côté;

6° Le volume extraordinaire du clitoris, parce qu'il est très difficile de lutter à forces égales dans le congrès, avec un succès favorable, la tension de cette verge féminine empêchant l'intromission de la verge de l'homme dans le vagin.

Il faut tenir compte dans l'appréciation des causes locales du volume des organes de l'un et l'autre conjoints : si par exemple le pénis de l'homme est petit et que le vagin de la femme soit large, celle-ci n'éprouvera aucune volupté; il y aura *impuissance relative*. De même, dans le cas où le vagin est court et la verge très longue, l'accommodation ne se fera pas, parce que les traumatismes répétés amèneront l'inflammation du col de la matrice. Le coït peut aussi être rendu impossible par l'excès de volume des conjoints; leurs gros ventres les empêchent de se rapprocher. Ceci n'est un cas de séparation que si les deux époux sont obèses. Si un seul est gêné par la surcharge graisseuse de ses épiploons la difficulté peut être tournée par un artifice (1).

Est-il nécessaire que la femme puisse émettre une semence pendant le coït, et celles qui ne le font pas doivent-elles être considérées comme impuissantes? C'était l'opinion d'Aristote, d'Averroès, de saint Thomas, de Cajetan, de Navarro. Mais Zacchias a

(1) ZACCHIAS, lib. III, tit. II, quæst. VI, p. 235 (nos 7 et 8).

recueilli les aveux d'un certain nombre de femmes très pudiques, au témoignage desquelles il croit absolument, et qui lui ont dit qu'elles avaient conçu, bien qu'elles n'eussent jamais ressenti aucune volupté ; mais Zacchias estime que la femme ne perçoit pas de jouissance par le fait de l'émission de sa semence propre, ou plutôt qu'elle perçoit pendant le coït des sensations voluptueuses de diverses sortes (et dico mulierum voluptatem in ipso actu coeundi non unam esse), et que parmi ces sensations, les unes sont plus agréables que les autres : c'est précisément le discours qu'Ovide prête à Tirésias : la femme jouit par le frottement et par l'intro-mission de la verge, par l'émission de la semence mâle et par l'émission de sa propre semence. C'est aussi ce que dit Juvénal (satire 6) :

Quem præstare potest mulier galeata pudorem
Quæ fugit a sexu, vires amat ? hæc tamen ipsa
Vir nollet fieri : nam quantula nostra voluptas ?

Et Zacchias conclut qu'au milieu de tout cela la perception de l'éjaculation de la femme peut passer inaperçue, et qu'on ne peut pas dire que la fécondation se fasse jamais sans émission de semence féminine.

Il y a une forme d'impuissance, chez la femme, qui consiste dans l'obstruction de l'orifice utérin par une membrane assez résistante pour opposer une barrière infrangible non seulement au fœtus ou à l'organe mâle, mais même parfois au cours des règles. Une

pareille malformation n'entraîne l'annulation du mariage que dans le cas où elle n'est curable chirurgicalement qu'au péril de la vie.

Zacchias pose enfin la question suivante : la femme peut-elle concevoir sans avoir coïté, et pour y répondre il relate les faits suivants : D'après Averroès, une femme devint grosse pour s'être mise dans un bain où un homme s'était pollué. Selon Amatus une femme turque venant de coïter avec son mari, se rendit immédiatement dans une maison voisine *ubi alteram mulierem a se adamatam comprimens, illam gravidam reddidit ; nam et ipsæ fœminæ inter se aliquando hæc machinantur, et præcipue Turcicæ (vocantur autem tales fœminæ Tribades)*. Fortunato Fidelis parle d'un homme qui ayant le pénis coupé presque ras parvint cependant à engrosser sa femme. Enfin Del Rio de puella narrat, qui cum patre in eodem lecto jacens, ex paterna pollutione nocturna concepit. Mais, conclut Zacchias, ce sont là des faits absolument exceptionnels, et il faut admettre en règle générale que la fécondation ne peut se produire en dehors de la copulation régulière ; toutes les fois que celle-ci est impossible, le mariage doit être annulé.

*
* *

Le soin extrême apporté par les médecins experts à l'étude des innombrables causes qui peuvent amener l'impuissance montre combien les procès intentés pour ce motif devaient être fréquents.

Devaux (1) fait observer que la stérilité est plus fréquente chez les femmes : « 1° à cause de la faiblesse de leur constitution qui les rend plus sujettes que les hommes aux intempéries lesquelles les empêchent de produire des sucS louables et mettent souvent la matrice hors d'état de retenir et de fomenter la semence virile pour une génération parfaite ; 2° parce que leurs parties génitales étant d'un plus grand appareil que chez les hommes, elles sont sujettes à un plus grand nombre de défauts qui peuvent nuire à la génération.

« Cependant, le plus souvent ce sont les femmes qui sont demanderesses, parce que :

« 1° Ayant la conscience plus timorée que les hommes, elles considèrent que l'approche de leur époux ne leur est permise dans le mariage que par rapport à la fin que Dieu s'est proposée, qui est la multiplication de l'espèce par la génération et que lorsque cette fin ne peut avoir son effet, l'accouplement des sexes n'est qu'une prostitution lascive et illégitime, qui entretient les conjoints dans une société criminelle, contraire à la loi de Dieu et pour la dissolution de laquelle ils sont en droit d'implorer le secours des lois divines et humaines, à moins qu'ils ne se déterminent de concert à vivre dans le célibat, tant pour éviter l'éclat d'une dissolution que pour se faire un mérite du sacrifice qu'ils font de leur concupiscence au désir de plaire à Dieu.

(1) DEVAUX, *loc. cit.* p. 456. Cf. Nicolas VENETTE : *Tableau de l'Amour conjugal*.

« 2° Parce que les femmes sont plus lascives que les hommes :

« a) La passion amoureuse trouble beaucoup plus les esprits faibles que les autres.

« b) Les femmes ont l'imagination plus vive que les hommes, et sont oisives.

« c) Leur imagination est émue par deux sortes d'objets : en recevant chez elles la semence du mâle, et en se déchargeant de la leur propre.

« d) Étant d'un tempérament plus humide que les hommes, elles engendrent une grande quantité de cette liqueur dont elles se débarrassent dans le congrès, au lieu que l'homme a beaucoup plus de facilité de se débarrasser du sperme trop abondant dans les pollutions nocturnes.

« e) Les *testicules* et la matrice des femmes étant cachés au dedans de leur corps, les sucs qui y sont engendrés doivent être beaucoup plus chauds que la semence des hommes qui est fabriquée par des organes qui sont exposés aux insultes de l'air extérieur (1). »

Quoi qu'il en soit, les demandes en annulation de mariage pour cause d'impuissance se reproduisaient pour ainsi dire quotidiennement. L'affaire était portée devant le tribunal ecclésiastique qui ordonnait le congrès. On rassemblait les experts, médecins et mâtresses, qui joints aux juges ecclésiastiques ordon-

(1) DEVAUX, *Ibid.*

naient aux époux de coïter et vérifiaient an fuisset emissio, ubi, quid et quale emissum. Devaux a fait l'historique de cette curieuse épreuve, en analysant le rapport général de L. M... dans le plaidoyer au Parlement pour le marquis de Langey.

I. — La présentation des linges teints de sang dans le premier congrès, dont les juifs se servaient pour prouver la virginité des nouveaux mariés, était en ce temps-là un signe infaillible pour juger de leur état, parce qu'il était inspiré de Dieu même, qui est incapable de se tromper.

II. — Justinien ordonna dans la loi première du code De Repudis, que l'on prononcerait la dissolution du mariage, quand un mari et une femme auraient demeuré ensemble sans le consommer : terme prolongé bientôt après de deux à trois ans. Les papes ordonnèrent que le mariage étant déclaré nul par le défaut du mari, s'il épousait une autre femme dont il eût des enfants, il serait obligé de retourner avec la première, en cas que l'impuissance dont il avait été taxé eût procédé d'une cause naturelle ; mais il ne serait pas obligé de la reprendre si son impuissance avait été causée par maléfice.

III. — L'usage de France était qu'une femme justifiât son impuissance par le témoignage de sept de ses proches qui affirmaient la vérité du fait : mais si le mari éludait cette preuve, la religion du serment jetait les juges dans de nouveaux scru-

pules. On avait alors recours aux épreuves du fer et du feu.

IV. — Du temps d'Ives de Chartres, quand une femme se plaignait de l'impuissance de son mari, la coutume était de mettre ensemble plusieurs billets entre lesquels il y en avait un marqué d'une croix : ces billets après avoir été longtemps remués étaient distribués aux deux parties, celle à qui le billet arrivait était crue dans les choses qu'elle avançait.

V. — On eut ensuite recours au combat en champ clos.

VI. — « Enfin on a employé l'épreuve du *congrès* : on a passé de la cruauté à l'infamie... pour épargner le sang, on a dévoilé la pudeur, et ce qui est le plus étrange est que les premiers Pères de l'Église se sont quelquefois soumis à cette dure loi... C'est ainsi que quelques saints accusés malgré leur grand âge, leurs austérités et les infirmités de leur vie, d'avoir des commerces scandaleux avec des femmes, se sont dépouillés de leurs habits dans des assemblées publiques, pour montrer qu'ils n'étaient pas en état de tomber dans l'abomination dont on les chargeait ; mais dans ces saints, la nudité était modeste : elle n'inspirait que de la charité en faisant voir des marques de pénitence sur un corps exténué de jeûne.

Devaux cite l'opinion de saint Ambroise : « Les matrones se sont souvent trompées, malgré leur art : *Cette fleur, facile à se flétrir, pèrit sous la main de celui qui la touche sans l'apercevoir.* »

Les médecins d'ailleurs condamnaient le congrès depuis longtemps, au nom de la science et au nom de la morale.

1° C'est une preuve très indécente pour les juges ecclésiastiques. Les juges officiels, qui connaissent des matières pour lesquelles elle a lieu, ne sauraient l'ordonner sans blesser leur caractère; les preuves qui en résultent contiennent des faits qu'il leur est bienséant d'ignorer, et qu'ils ne sauraient approfondir sans effacer la sainteté de leur sacerdoce, car ils ne le peuvent soutenir si la chasteté de leurs yeux et de leurs oreilles ne répond parfaitement à la pureté de leur cœur (de Blégny).

2° C'est une preuve honteuse pour ceux qui la demandent et la soutiennent. Cette preuve est un effet de l'effronterie et de la lascivité des femmes qui en ont elles-mêmes fait naître la pensée dans l'esprit des juges, bien qu'elle soit aussi peu sûre que déshonnête (Nicolas Venette).

3° Le coït ne peut s'effectuer que par un concours de la volonté et de la nature. Or, même dans le coït non public, l'émotion peut empêcher l'érection de se produire. A plus forte raison en public, et quand il s'agit d'une femme qui est devenue la plus cruelle ennemie de son mari, la cause de son déshonneur et le sujet fatal de son désastre (Devaux).

4° Le congrès peut paraître complet et ne l'être

pas, chez les eunuqués ayant l'érection, et chez les individus ayant le *verumontanum* endurci (*Journal de médecine*, 1680).

5° Il favorise le divorce et lui sert de prétexte.

6° Un grand nombre de maris séparés se sont remariés et ont eu des enfants.

A maintes reprises, on avait pu constater en effet que cette épreuve n'était pas infaillible : de scandaleuses erreurs s'étaient produites : citons par exemple l'anecdote suivante empruntée à Alain du Cleuziou (*Journal du sieur Fleuryot*) (1).

Une fille de noblesse, Sainte (2) de Budes, épousa en premières noces Claude, marquis du Châtelet, *qu'elle accusa d'impuissance au bout de huit ans* ! Elle subit la visite, mais son mari refusa de se soumettre à cette formalité et préféra la dissolution du mariage. En secondes noces Sainte de Budes s'unit au marquis de Courvandon, de la maison de Ruzeray en Normandie. Ce dernier étant mort en 1639, Sainte de Budes *proposa au marquis de Châtelet de se remarier* mais il refusa. Alors elle vint à Paris où elle mena la vie la plus folle, se faisant piller par tous les jeunes gens connus, « académistes » et autres, à qui elle donnait des sommes d'argent assez fortes, soit pour se les attacher, soit dans l'espoir qu'ils lui procureraient l'occasion d'un mariage ; parmi ces jeunes gens étaient MM. de Montgommery, de Grancé, de Changy, Fromenteau, de Montrevol, de Saint-Mars, de Saint-Thierry et Maillot ; elle donna dix mille écus à sa femme de chambre et la fit épouser à M. de Changy. Elle finit par épouser en 1684 le sieur Thalassang, marquis de la Gesquière, qui paraît avoir été une sorte d'aven-

(1) Cité par CORRE et AUBRY, *loc. cit.*, p. 117.

(2) Sainte est ici un prénom et nullement un qualificatif.

turier. Cette dernière union fut le résultat d'une intrigue à laquelle elle était complètement étrangère; ce fut à tel point qu'elle ne fut prévenue de la célébration du mariage, qui eut lieu à Saint-Sulpice, que quelques instants auparavant et pendant qu'elle déjeunait.

Voilà une historiette qui tendrait assez à donner raison aux experts, quand ils prétendent que les femmes qui demandaient le congrès étaient des « lascives et des débauchées ».

C'est à la suite du procès du marquis de Langey que le congrès fut définitivement aboli. René de Cordouan, marquis de Langey, avait épousé Marie de Saint-Simon de Courtomer. Celle-ci l'accusa d'impuissance, et l'épreuve du congrès lui donna raison. Son mariage fut annulé le 8 février 1659. Il lui fut fait défense de se remarier; nonobstant cette défense, et quoique atteint et convaincu d'impuissance par décision de justice, il épousa Diane de Montaut de Navailles et devint père de sept enfants, sans que jamais aucun soupçon se fût élevé sur la conduite de sa seconde femme. Le 18 juin 1677, le congrès était aboli par arrêt du Parlement.

*
* *

Il nous reste à examiner les crimes et délits relatifs au mariage, c'est-à-dire le rapt, l'adultère et la bigamie.

Le mot rapt avait au xvii^e siècle une double signification, « la première desquelles est le rapt, com-

mis par celuy qui est eschauffé de l'infâme et bruslante paillardise, en la personne de la vierge, femme mariée, nonnain ou vesve vivant honestement, laquelle par force et violence il comprime et cognoist charnellement. L'autre, lorsqu'il ravit et enlève de son habitation ordinaire la femme ou fille qu'il affectionne, la soustrayant à ses parents, tuteurs ou curateurs : crime tousiours puny du dernier supplice et confiscation de biens » (1).

Dans le premier cas, il s'agit du viol, dont nous parlerons dans le chapitre consacré aux attentats aux mœurs. Le second est le rapt dans le sens actuel du mot, c'est-à-dire l'enlèvement.

La femme vivant honnêtement pouvait seule intenter une action pour crime de rapt « d'autant que la putain publique ne peut former cette plainte, comme la femme d'honneur au serment de laquelle on s'arreste, lorsqu'elle se plaint d'avoir été ravie et y est pleine foy adioustée, si le rapt a été fait dans un lieu où elle n'a pu estre ouye aux cris qu'elle a fait pendant iceluy. Car comme on croit la fille qui a esté déflorée, qu'elle était auparavant pucelle, de mesme est creüe la femme d'honneur, affirmant que le rapt luy auroit été faict. Mais les putains deshontées qui se prostituent à un chacun ne peuvent estre crues, sinon qu'elles revinssent à rescipiscence et fussent mariées ou entrées en religion.

« Tous ceux qui ont assisté le ravisseur, luy portant aide, pour favoriser son malheureux dessein,

(1) LE BRUN DE LA ROCHETTE : *le Procès criminel*, p. 17.

sont en pareille coulpe que luy et punissables de même peine de mort. »

Les coutumes locales sont tout aussi sévères. On lit par exemple dans la coutume de Bretagne (art. 497). « Ceux qui seront convaincus d'avoir suborné [fils ou filles mineures de vingt-cinq ans sous prétexte de mariage ou autre couleur, sans le gré, sou, vouloir et consentement exprès des père, mère, et des tuteurs, seront punis de mort. »

Le rapt peut être commis par le fiancé sur la fiancée, soit que, pendant les fiançailles, il en veuille jouir par force, soit que la promesse de mariage n'ait été faite que pour calmer la conscience d'une jeune fille enlevée.

L'édit de 1639 déclare « nul le mariage entre le ravisseur et la ravie, quoiqu'ils soient majeurs, sans que le dit mariage puisse être validé par le consentement de la ravie, de ses père, mère, tuteur, curateur et autres parents. Les enfants issus de ce mariage sont illégitimes et incapables de toute succession ».

« Le rapt peut aussi bien être commis d'un jeune homme, fils de famille, que d'une fille, lors principalement qu'étant absent de la présence de ses parents, il est induit à leur insçu de contracter clandestinement mariage avec quelque fille ou femme que ce soit, sous les appâts de quelque beauté apparente, et sous les amorces de ses attraits. » C'est ce qui résulte de divers arrêts du Parlement, d'un entre autres où le père poursuit le rapt de son fils, secrétaire du roi, contre une nommée Flée; l'arrêt déclare nul le mariage clandestin ainsi contracté,

bannit les courratiers (entremetteurs), interdit le prêtre et suspend le notaire. Pareille distribution de peines n'avait pas lieu quand l'enlevé a plus de trente ans.

Le rôle du médecin expert dans les affaires de rapt se bornait à constater la défloration, s'il s'agissait de l'enlèvement d'une vierge.

*
* *

Écrire l'histoire de l'adultère, c'est écrire l'histoire du monde. Toute la comédie, tout le drame de la vie humaine tiennent dans ce mot bouffon et douloureux : cocu. Ménélas trompé, c'est la prise de Troie, c'est-à-dire l'épopée antique ; Molière cocu, c'est *Amphytrion*, c'est-à-dire la comédie moderne. Rien qu'avec l'histoire des adultères royaux, on reconstituerait l'histoire de France, et l'histoire vue par son vrai côté, par les causes intimes des événements, les causes efficientes, non les causes politiques qui sont apparentes et occasionnelles. Et pour nous en tenir au xvii^e siècle, c'est-à-dire à Louis XIV qui l'incarne, le résume et le synthétise, l'histoire de son règne, c'est l'histoire de ses amours, non avec la reine, pâle figure qui disparaît dans l'ombre et n'est plus qu'un nom pour la postérité, mais avec ses maîtresses ; il y a le règne de la douce La Vallière ; le règne de l'orgueilleuse, de la criminelle Montespan ; le règne de l'inintelligente Fontanges, avant celui de la froide, de la frigide, de la glaciale Maintenon.

Et par ce fait de l'absorption de la France par

Louis XIV, de l'éblouissement du pays tout entier par le roi-soleil, l'adultère proclamé vertu royale va devenir vertu nationale. Il rejaillit de la couche royale à la cour, de la cour à la ville, de la ville à la France. C'est chose de bon ton que de tromper et d'être trompé. Il n'y a plus de mari fidèle, plus de femme honnête. Tous les maris peuvent faire graver au seuil de l'alcôve conjugale les vers du satirique :

Uxorem qui nescit mœcham, in vertice cornu
Unum habet. Ille potest qui simulare, duo.
Qui videt et patitur, tria portat. Quatuor ille
Qui ducit nitidos ad sua tecta procos.
Qui nullo istorum se credit in ordine poni,
Credit et uxori, cornua quinque gerit.

Ce qui veut dire : Celui qui ne sait pas que sa femme est débauchée n'a qu'une corne à la tête ; celui qui feint de ne pas le savoir en a deux ; celui qui le voit et qui le souffre en porte trois ; celui qui introduit lui-même les galants dans sa maison en porte quatre, et celui qui se flatte de n'être d'aucune de ces classes, se croyant très sûr de la conduite de sa chère épouse, en porte cinq.

Des mœurs, l'adultère passe dans la littérature. « D'*Amphitryon* surgit un rire inextinguible, cette glorieuse apothéose du cocuage par un cocu de génie qui s'exécutait noblement convertit tout le monde. Chacun sentit, goûta la moralité de la pièce. Tout est divin, venant des dieux. Ici c'est le contraire des

romans de chevalerie où l'inférieur, le pauvre, le vassal est favorisé par la dame. Le mystère est plus simple. L'amant, c'est le maître, le roi, celui de qui l'on attend tout, celui chez qui l'on mange. Comment résister à cela ?... Pour la grasse Alcmène, le secret de son cœur fut le mot de Molière : « Le véritable amphytrion est l'amphytrion où l'on dîne. » (MICHELET.)

Au fond, ce rôle de Molière est profondément navrant. Sous le rire qu'il affecte, on sent la douleur aiguë de ce cœur déchiré par les continuelles infidélités de cette Armande Béjart qu'il aimait plus que tout au monde. Toujours, dans toutes ses pièces, c'était lui qui interprétait les rôles de jaloux, battu et trompé : Sosie, Georges Dandin, Pourceaugnac. « Vous n'avez qu'à considérer cette tristesse, ces yeux rouges et hagards, ce corps menu, grêle, noir », dit-il dans Pourceaugnac, et c'était de lui-même qu'il parlait. Il était seul peut-être à la cour à souffrir de cette situation recherchée par tant d'autres. *Peu en meurent, beaucoup en vivent*, jamais ce cinglant axiome ne fut plus vrai. Combien agissaient comme Soubise !

« Soubise n'était pas fière, dit Michelet, elle ne voulait que de l'argent, enrichir son mari. Elle n'avait d'enfants qu'avec lui et point avec le roi. Il n'allait pas chez elle, mais elle chez lui et la nuit.... mandée au moment du caprice, attendue par Bon-temps qui la menait, elle se levait d'auprès de son mari, dormeur heureusement, le premier ronfleur du royaume ; une fois, ainsi pressée, elle ne trouvait pas ses pantoufles, cherchait sous son lit, ramenait.

Le mari dit en songe : « Eh mon Dieu ! prends les miennes ! » et il continue de ronfler.

En face de pareilles mœurs, on comprend quelle stupéfaction dut produire l'exemple du marquis de Montespan, criant et tempêtant, parlant d'honneur et de honte, comme autrefois le père de Diane à la cour de François I^{er}. Étrange anachronisme ! Et comme on le plaisantait ! Et comme il était ridicule ! Il est vrai qu'il avait un souci de la mise en scène peut-être un peu excessif. N'alla-t-il pas jusqu'à sortir, après l'accident, dans un corbillard dont les panaches avaient été remplacés par des cornes ! Le roi fit alors un coup d'éclat, au moins aussi bizarre ; il écrivit de sa main le divorce de M. et de M^{me} de Montespan, et fit porter cet acte au Châtelet. Après cela, on était fixé : c'était bien le régime du bon plaisir.

*
* *

On est étonné quand, après avoir lu le récit de pareilles aventures, on jette les yeux sur un traité de droit de l'époque, au chapitre de l'adultère. Quelle disproportion ! Sévérité extrême dans les lois, relâchement plus extrême encore dans les mœurs : peines terribles sur le papier, licence sans limite dans la vie réelle.

L'adultère, dit Le Brun de la Rochette, est la racine de tous malheurs. Ce crime (qui n'est aujourd'hui qu'un jouët à ceux et celles qui ont arraché les dents à leur conscience afin qu'elle

ne leur remorde plus) est d'autant plus exécrationnable qu'il a participation avec tous les autres plus énormes forfaits, car de soy il est capital par les loix divines et humaines. Il tient du larcin en ce que l'adultère n'estant pas à soy mesme, et n'ayant pas la puissance de son corps (comme veut la parole divine) desrobe à autrui ce qui lui appartient. De l'homicide en ce que par l'adultère les âmes des deux adultérans sont tuées par le péché, et à l'aventure ne reviendront jamais à rescipiscence. Du pariure en ce que la foy si solennellement jurée devant Dieu et son Église y est violée. Du sacrilège en ce que les membres, qui doivent estre faicts le temple du Saint-Esprit, sont faicts les membrés d'une paillardie, estant selon le dire de l'apostre, l'adultère faict un mesme corps avec elle, car, qui adheret meretrici, unum corpus efficitur cum meretrice. De la volerie en ce qu'un faux héritier est introduit par le moyen de ce vice en la maison d'autrui, qui vole l'hoirie aux enfans légitimes...

« La peine de mort, décernée par les loix civiles contre les adultères, a esté adoucie avec le temps, par aucuns des Parlemens de ce royaume, pour le regard de la femme, en considération de la fragilité de son sexe. Car, après qu'elle a esté accusée par le mary et convaincue du crime, elle est ordinairement condamnée à estre battue de verges une ou plusieurs fois, et après recluse dans un monastère pour y vivre en habit de séculière, deux ou plusieurs années, pendant lequel temps le mary la peut retirer si bon luy semble et où il ne la retireroit dans le temps préfiny par la sentence, elle est contrainte prendre l'habit de religieuse et y vivre religieusement avec les autres recluses, le reste de sa vye ; sa dot au surplus demeurant confisquée au mary.

« Aucune fois, la Cour, s'il ne se trouve monastère

qui la veuille recevoir, commue la peine du monastère en celle de prison perpétuelle, en fournissant par le mary cinq sols par jour à la condamnée pour vivre.

« Les loix ont bien permis au père de tuer sa fille trouvée en adultère. Mais, en premier lieu, il faut pour la tuer impunément qu'il les aye trouvez en l'exercice de l'acte mesme, soit au lict, ou tout au moins, in præludiis, comme se baisant, la main aux tetins, ou

...in partibus illis

In quibus occulte spicula tingit amor.

« Secondement, qu'il les aye trouvez adultérans en sa maison ou en celle de son gendre et non ailleurs. Tiercement qu'il les tue tous deux, ne pardonnant ny à l'un ny à l'autre, non pas mesmes à sa fille enceinte. Quartement que la fille soit en la puissance du père ce qui se doit entendre que nondum sit traducta in domo viri.

« Le mary seul est recevable d'accuser sa femme du crime d'adultère (bien que la femme ne soit recevable à en accuser son mary), et n'est permise l'accusation à autres, non pas mesmes aux agents du roy, encore qu'elle eût été prise sur le faict.

« Toutefois cette règle reçoit diverses exceptions : car le mary est non recevable à l'accusation d'adultère contre sa femme, s'il est luy mesme entaché de ce vice. Car la femme se voyant frustrée du contentement qu'elle doit recevoir des approches de son mary, se peut qu'elle ne conçoive une haine mortelle et irréconciliable contre celui qui l'a privée de ce

bien. Que si les moyens de vengeance luy défailent, bien souvent poussée d'une enragée jalousie, laschant la bride à l'impudicité, elle se dispense d'imiter son mary, duquel elle se croit fort vengée, luy rendant le change de sa perfidie : instruite, aux despens de la réputation de l'un et de l'autre et à l'ignominie de leur postérité, à son exemple de le frauder du devoir qu'elle luy a et de faire part de sa couche à autrui, comme il se va impudiquement veautrant dans des couches estrangères.

« La seconde exception est quand le mary, ou par sa négligence, ou par occasions par luy recherchées, a occasionné l'adultère de sa femme, ou si luy-mesme en a esté le maquereau ; ou quand le mary sçachant la vie desbordée de sa femme, la dissimule et passe sous silence cinq ans entiers (qui est la vraye prescription de ce crime) et en l'un et l'autre cas est punissable.

« Que les adultères (qui ne cherchent que des prétextes pour couvrir leur impiété, comme les mouches les rognés en la face, plustôt que la chair bien polie) n'apportent icy pour exemple Abraham, Jacob, pour le nombre des femmes qu'ils ont eu, d'autant qu'il n'y en avait aucune prohibition, joinct que c'étaient mystères très hauts, que les théologiens interprètent figuratifs de la Synagogue et de l'Église, de la Loy de Moïse et de celle de la Grâce. Mais qu'ils voient plutôt que toute nation, sur la terre habitable, a ce crime en détestation (1). »

(1) LE BRUN DE LA ROCHETTE, *loc. cit.*

*
* *

La *bigamie* était poursuivie au criminel et punissable des galères ou du bannissement, après exposition au pilori ou au carcan. Au pilori, l'homme qui avait épousé deux femmes était orné de deux quenouilles, la femme qui avait épousé deux hommes était coiffée d'un chapeau d'homme. Dans le courant du xvii^e siècle, la sévérité des juges pour ce crime semble avoir augmenté, puisque plusieurs arrêts du Parlement portent la peine de mort pour des cas de ce genre.

CHAPITRE VI

DE LA MORT ET DU CADAVRE

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MOLIÈRE : *l'Étourdi*.

Notre chair change bientôt de nature ;
notre corps prend un autre nom ; même
celui 'de cadavre, dit Tertullien, parce
qu'il nous montre encore quelque forme
humaine, ne lui reste pas longtemps ; il
devient *un je ne sais quoi qui n'a de nom
dans aucune langue*, tant il est vrai que
tout meurt en lui jusqu'à ces termes
funèbres par lesquels on exprimait ses
malheureux restes.

BOSSUET : *Oraison funèbre
d'Henriette d'Angleterre*.

Dans la médecine légale actuelle, l'étude de la mort et du cadavre constitue une science particulière, très étendue, très importante, très étudiée : la thanatologie. Elle repose d'une part sur l'examen cadavérique, c'est-à-dire sur les autopsies, et d'autre part sur des travaux de laboratoire : expérimentation, microscopie, analyse chimique, etc. Dans de pareilles conditions on comprend de suite qu'une telle science n'a pas pu exister, même à l'état em-

bryonnaire, au xvii^e siècle, où les autopsies par autorité de justice étaient infiniment rares, et les autopsies dictées par l'intérêt médical et le désir de vérifier quelques points litigieux d'anatomie pathologique plus rares encore; dans un siècle, où, pour tout dire d'un mot, il fallait voler les cadavres, et se cacher pour se livrer à des études que les contemporains n'étaient pas éloignés de traiter de diaboliques et de sacrilèges. Quant au travail de laboratoire, on lui préférait les argumentations a priori et les citations de la Bible ou des poètes latins.

Nous allons voir ce que pensaient les experts du xvii^e siècle des signes de la mort et de la mort apparente (1). Nous verrons ensuite quelle était la législation des constatations de décès et des exhumations. Nous parlerons enfin du rôle des médecins dans les procès civils où se posait la question de survie.

C'est à propos des miracles et de la résurrection que Zacchias indique les signes de la mort (2). Il énumère les suivants :

1° Un apoplectique tombé en syncope ne peut être réputé mort que lorsque la respiration a tout à fait cessé et encore est-il prudent d'attendre un jour ou deux.

2° L'apparition d'un bouchon muqueux au niveau des narines ou de la bouche est un signe certain de

(1) Notons en passant que l'étude vraiment détaillée des signes de la mort n'apparaît qu'au xviii^e siècle, c'est-à-dire lorsqu'apparaît la crainte de l'inhumation précipitée. Le xviii^e siècle tremblait à l'idée de s'éveiller dans son tombeau.

(2) ZACCHIAS : liv. IV, tit. I, quæst. IX, p. 334, n° 55 et seq.

mort d'après Hippocrate (Aphor. 43). Zacchias ne le croit pas absolument évident et conseille d'attendre deux ou trois jours.

3° Les signes certains sont :

La teinte livide, noirâtre ou verte de la face (Avicenne). L'insensibilité aux sternutatoires appliqués dans les narines (ce signe est le plus sûr de tous).

La pupille devient terne et ne reflète plus les objets avoisinants (Pline et Galien).

La peau sèche et rugueuse.

La putréfaction et l'odeur infecte qui l'accompagne. Les Perses n'enterrent les corps que quand ils commencent à attirer les oiseaux et les chiens : Or, ceux-ci ne sont attirés que par l'odeur de la pourriture.

Quand tous ces signes ne sont pas réunis, on peut croire à la mort apparente. Horstius (1) raconte l'histoire d'un voleur pendu dont le corps fut livré aux anatomistes, et qui, avant que ceux-ci l'eussent touché, revint à la vie ; quelque temps après il commettait de nouveaux crimes, et était de nouveau pendu, définitivement cette fois. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

..

Dans le cas où un cadavre était trouvé dans la rue, un médecin devait être appelé pour constater le décès.

(1) Greg. HORSTIUS, lib. 7, *De hist. mir.*

La déclaration de 1712, en prévision d'un crime ou d'un suicide à constater, défend l'inhumation de tout cadavre trouvé soit dans une maison, soit dans les rues, chemins ou autres lieux publics, sans une autorisation des magistrats. Celle-ci n'est délivrée qu'après enquête et visite médicale (1).

Le premier soin des juges était d'appliquer le scel sur le front.

Voici des exemples de rapports :

Après l'ouverture d'iceluy faite de la poitrine, avons considéré l'estomach, les intestins et la poitrine, les poulmons et le foix : pour cause de mort nous nous sommes apperceu un pollipe à l'oreillette gauche du cœur, en second lieu, ayant examiné une obstruction au foix et les intestins de l'estomach, une colique de miséréré que nous jugeons avec les autres causes ci-devant relatées la cause de mort. »

... m'a prié de lui faire voir les sujets et causes de mort dudit cadavre, ce que j'aye faict et ouverture et dissection du cadavre, inclinant à ma visite, j'aye remarqué la vescie du fiel qu'il lui luy ait évacué dont c'est un subject à ce grand pour qui n'en peut pas revenir, et n'aye cogneu ny veu aucune playes ny contusions sur toute l'extension de son corps ny au dos qu'il luy peut aupressé la vie que ce qui est dit dessus. Tel est mon rapport que j'estime véritable.

*
* *

Il est intéressant de savoir où l'on déposait, sous le règne de Louis XIV, les cadavres des suicidés ou homicidés et ceux des individus victimes d'un accident. Le mot morgue n'avait pas à cette époque-là le

(1) CORRE et AUBRY, *loc cit.*, p. 385.

sens d'obitoire qu'il a actuellement. C'était une salle grillée, située au rez-de-chaussée des prisons, et que Furetière définit: « Le second guichet où l'on tient quelque temps celui qui entre en prison, afin que les guichetiers le regardent fixement et s'impriment si bien l'idée de son visage dans leur imagination, qu'ils ne puissent manquer de le reconnaître (1). » Morgue dans le sens de dépôt des morts ne se trouve que dans le dictionnaire de l'Académie de 1718: « On appelle ainsi un endroit du Chastelet, où les corps qu'on trouve morts sont exposez à la veüe du public, afin qu'on les puisse reconnoître. » Ce dépôt de cadavres du Grand-Châtelet s'appelait communément la Basse Geôle. Avant son installation, les corps trouvés dans les rues ou dans la Seine étaient portés directement chez les Filles Hospitalières de Sainte-Catherine chargées d'ensevelir ces sortes de cadavres (2).

*
* *

L'exhumation pouvait être ordonnée, soit pour juger un cadavre, le procès pouvant être fait au mort aussi bien qu'au vivant (nous reviendrons sur ce sujet à propos des suicides et des duels), soit pour pratiquer une autopsie comme dans l'exemple suivant :

(1) C'est dans ce sens que d'Assoucy disait: « On me conduit donc au petit Chastelet, où, du guichet étant passé dans la *morgue*, un homme gros, court et carré, vint à moy. »

(2) Cf. *Recherches historiques et critiques sur la Morgue*, par Firmin MAILLARD, Paris, 1860.

**Procès-verbal d'exhumation du corps d'un religieux,
ordonnée par la Justice, fait par un médecin
et quatre chirurgiens de Province.**

I. — Pour procéder à la visite extérieure du dit cadavre lui aurions trouvé l'épiderme élevé en forme de phlictaines pleines d'une humeur verte ce qui nous annonce une putréfaction prochaine.

II. — Plus, une légère excoriation sur la partie inférieure des deux cubitus.

III. — Plus, le scrotum tuméfié, de la grosseur d'une boule à jouer.

IV. — Avons procédé à la visite intérieure; et aurions trouvé l'estomac enflammé, contenant des aliments dont la digestion avait commencé à se faire.

V. — Les intestins teints d'une bile jaune.

VI. — Les vaisseaux des testicules engorgés de sang, ce que nous aurions reconnu à l'ouverture des membranes qui les enveloppent.

VII. — Avons de plus trouvé adhérence des poumons aux parties supérieures de la poitrine.

VIII. — Ayant ouvert la tête, avons trouvé le péricrâne contus, et tous les vaisseaux, tant de la dure-mère que des sinus de la base du crâne, extrêmement gorgés.

IX. — De sorte qu'à juger de la mort par tout ce que nous venons de détailler il serait à présumer qu'elle est venue à la suite d'une pression faite au testicule, ou de l'inflammation de l'estomac. Mais nous regardons comme cause de la mort plus certaine du frère... la commotion du cerveau, venue en conséquence des coups ou chute reçue à la tête.

Réflexions de trois mattres chirurgiens de Rennes sur le
précédent procès-verbal.

(Résumé)

I. — Des phlictaines pleines d'une humeur verte sont, non seulement une disposition à la putréfaction prochaine, mais même le signe distinctif et caractéristique d'une pourriture commencée et d'une putréfaction présente.

II. — A-t-on confondu les deux os d'un même avant-bras sous le nom de cubitus, ou s'agit-il des cubitus des deux avant-bras ?

III. — On ne parle ni d'ecchymoses, ni de contusions, ni de sang épanché, ni de déchirement qui puisse faire conclure pour la pression. La tuméfaction du scrotum est naturelle puisqu'il y a des phlictaines et des signes de pourriture.

IV. — On aurait dû *désigner la nature des aliments contenus dans l'estomac, en faire même une analyse, nécessaire en pareil cas*, et d'autant plus facile que de l'aveu même de ces messieurs, la digestion qui n'était qu'ébauchée n'en avait point encore altéré les principes.

V. — Si la teinte jaune n'existait que dans la portion du côlon qui passe sous le foie, elle est habituelle. On aurait dû spécifier.

VI. — S'agit-il des vaisseaux sanguins ou spermatiques ?

VII. — *Cette adhérence ne peut passer pour cause de mort* (1). Son détail était inutile et il aurait bien mieux valu parcourir les vaisseaux du cœur, sa substance, les vaisseaux du poumon.

VIII. — Les sinus n'ont pu être engorgés s'ils ne présentaient un obstacle au sang qui leur était apporté du cerveau par les veines de la pie-mère.

IX. — On ne parle que de légères contusions à la face, qui ne paraissent pas suffisantes pour expliquer un attentat.

(1) Phtisie?

Conclusion: Il paraît probable que le frère... aura subi un coup de sang, une attaque d'apoplexie qui l'aura fait tomber, peut-être avec de violentes convulsions, de là les excoriations ; les engorgements s'expliquent par l'embarras général de la circulation.

*
* *

Quand, dans un sinistre, plusieurs individus succombent et que les cadavres sont retrouvés en même temps, on peut demander à l'expert dans quel ordre chronologique la mort les a frappés. Des questions complexes d'héritage peuvent en effet se poser, en vertu du principe « le mort saisit le vif ».

Or, Zacchias prétend que dans toutes les circonstances, sauf en cas de guerre, où des individus meurent par groupe (simul commoriuntur), ils meurent tous de la même cause ; et que cette cause, c'est toujours l'asphyxie : ceux qui sont écrasés par la ruine d'un édifice meurent parce que les matériaux qui les pressent les empêchent de respirer. Ceux qui sont engloutis par l'eau ne meurent pas à cause de la quantité de liquide qu'ils boivent, mais parce qu'ils ne peuvent plus respirer. Ceux qui sont victimes d'un incendie périssent par inhalation de gaz délétères avant que les flammes ne les atteignent. Ceux qui sont intoxiqués par des vapeurs putrides meurent évidemment faute d'air respirable. Les pestiférés meurent de leurs phénomènes pulmonaires. Les fulgurés ne succombent pas à la violence du choc, mais à la peur qui les suffoque.

Pour contestables que puissent sembler certaines

de ces assertions, elles ont du moins le grand mérite de simplifier considérablement les problèmes de survie.

Quand deux individus meurent dans la même circonstance, continue Zacchias, l'un d'eux peut survivre, non seulement quelques instants ou quelques heures de plus que l'autre, mais même quelques jours.

A quoi peut tenir une pareille différence ? Nombreux sont les facteurs qui interviennent pour modifier la léthalité d'une même lésion sur deux organismes dissemblables. Il faut d'abord tenir compte de l'âge : les enfants au-dessous de onze ans et les vieillards décrépits succombent les premiers : en général, on pourra toujours dire que le fils a survécu au père, le plus jeune au plus âgé, pourvu que le plus jeune ait atteint la puberté (1).

Le tempérament a une importance considérable : les tempéraments chauds résistent mieux et meurent plus tard que les tempéraments humides ou froids. Les pituiteux et les mélancholiques offrent moins de résistance que les autres.

L'aspect extérieur du corps peut fournir des indications précieuses. Les maigres meurent plus tard que les obèses, parce que ces derniers ont les vaisseaux étouffés par la graisse, et par suite plus étroits et plus petits. Encore faut-il distinguer l'obésité de ceux qui mangent et boivent beaucoup et ont un tempérament chaud, de l'obésité malade qui correspond à un tempérament froid et humide.

(1) ZACCHIAS, lib. V, tit. VI, quæst. XII, p. 396.

Il faut aussi tenir compte du caractère : les courageux résistent mieux et vivent plus longtemps, ce qui se vérifie par l'exemple des maladies mortelles qui mettent plus de temps à emporter les hommes à caractère énergique que les lâches.

Le sexe n'a pas moins d'importance. Les femmes ont plus difficilement la respiration entravée que les hommes : ainsi elles sont moins souvent asthmatiques. Elles ont d'ailleurs la poitrine plus large que les hommes.

Les passions de l'âme doivent entrer aussi en ligne de compte : la peur peut suffire à entraîner la mort : surtout une peur brusque et très vive. Les femmes y sont sujettes. Aussi, en principe, quand un homme et une femme sont morts ensemble dans un incendie, un naufrage, un écoulement, une chute dans un précipice, il faut supposer que l'homme a survécu à la femme.

Enfin, une considération qui doit l'emporter sur toutes les autres est celle de l'état de santé des *com-morientes*. Le malade sera toujours considéré comme mort avant l'homme sain.

On peut rechercher si l'un des corps est encore chaud, ou plus chaud que l'autre ; mais il ne faut pas oublier que dans certains cas, une augmentation de température peut se produire après la mort ; ce qui est le fait de certaines putréfactions.

Enfin la date de la mort peut être indiquée par le degré de la putréfaction et par conséquent par le degré de puanteur. Ces deux termes étant toujours proportionnels.

En pratique, les tribunaux français appliquaient généralement les principes du droit romain ou décidaient d'après les résultats de l'enquête sans même faire faire l'expertise. Citons les cas suivants qui sont historiques (1). La femme Bobé, fille du jurisconsulte Dumoulin, fut assassinée pendant la nuit et sans témoins, avec ses deux enfants âgés, l'un de huit ans, l'autre de vingt-deux mois : le père et des collatéraux se disputaient la succession ; le Parlement de Paris se prononça pour la survie des enfants, par ce motif que les voleurs n'auraient pas commencé par le meurtre des enfants, mais par celui de la mère pour l'empêcher de fuir et de crier. Le 9 février 1629, le même Parlement, dans un cas où la mère et la fille âgée de quatre ans avaient été submergées ensemble dans la Loire, débouta le père de ses prétentions, jugeant, conformément au droit romain, que la mère avait dû survivre à sa fille qui était impubère. A la bataille des Dunes, en 1658, le père et le fils étaient tués, sans qu'on pût savoir qui avait succombé le premier. Le même jour la sœur faisait profession de religieuse, à midi, et elle était morte civilement à l'heure même où la bataille commençait. Il fut décidé que la fille était décédée la première, parce que sa mort avait été volontaire et instantanée, que pour le père et le fils, la mort ayant été violente, ils avaient pu survivre quelques instants à leurs blessures, et, en ce qui les concernait respectivement, que le fils étant pubère avait dû survivre au père.

Nous donnons ci-dessous deux expertises de Zac-

(1) V. TOURDES : Article Survie, in *Dict. Dechambre*.

chias où sont appliqués quelques-uns des principes que nous avons indiqués plus haut. Nous avons résumé ces rapports, dont la lecture est particulièrement fatigante à cause de leur extrême longueur et des perpétuelles répétitions qui s'y trouvent ; mais nous avons gardé intact le squelette de l'argumentation, ne retranchant que les fleurs d'une rhétorique ponnive.

Consilium LI

Écrasement sous les ruines d'une maison

ARGUMENTUM. — Parmi de nombreux individus écrasés sous les murs d'un édifice, ont péri Titius, vieillard de plus de soixante ans, obèse, et d'un tempérament froid, et Sempronius son fils, âgé de trente ans, mince, et d'un tempérament chaud. On se demande lequel des deux est mort le premier car Strichnius, frère de Titius, réclamait son héritage, sous prétexte que Titius avait survécu à Sempronius ; au contraire Séja, mère de Sempronius, prétendait que celui-ci avait survécu à son père. Les deux cadavres ont été trouvés dix heures après la ruine du monument, mais le corps de Titius ne paraissait nullement détérioré, d'où il résulte qu'il a été suffoqué par le seul poids des pierres et de la poussière. Le cadavre de Sempronius semblait non seulement avoir été étouffé de cette façon, mais encore avoir reçu une blessure mortelle à l'occiput : il est vrai que la blessure n'était pas de celles qui entraînent la mort sur le coup. On demande, en ce qui concerne le médecin, à quels signes on pourra reconnaître si le fils a survécu au père, ou le père au fils.

CONSILIUM (résumé). — La loi suppose qu'en pareil cas le fils survit toujours au père, à cause de sa vigueur plus grande. Et comme, dans le cas présent, le père a plus de soixante-dix ans et que Sempronius est jeune, dans toute la force de l'âge, on peut supposer a priori que Sempronius a survécu à son

père. Et cette considération de la différence des forces est d'une telle valeur, qu'elle l'emporte sur toutes les autres, non seulement dans les cas où l'on a trouvé les deux corps en même temps, mais même dans le cas où l'on sait que deux individus sont morts de la même maladie, sans que l'on sache à quelle date l'un et l'autre ont succombé : la notion de la force relative doit d'ailleurs l'emporter sur celle de l'âge (comme dans ce cas où un père et sa fille, âgée de vingt-trois ans, ont été trouvés morts ensemble, et où l'on a décidé que la fille devait être morte avant son père, bien que ce fût un vieillard et qu'elle fût pubère, parce qu'elle était d'une constitution plus faible que lui). Donc, en tenant compte de tout cela, on doit dire, pour l'affaire qui nous concerne, que le premier mort était le plus faible, et par conséquent que le fils a survécu au père et a hérité de lui.

L'hypothèse contraire a pour elle un excellent argument tiré de la façon dont l'éroulement de l'édifice a amené la mort des deux victimes, puisque Sempronius a été atteint d'une plaie mortelle à la tête, ce que n'avait pas Titius. Or, on doit admettre que celui qui présente les lésions les plus graves est celui qui a succombé le premier, et surtout que celui qui avait deux raisons de mourir est mort avant celui qui n'en avait qu'une. Or, Sempronius en avait deux : l'étouffement et sa plaie. Et cette plaie pouvait le tuer de deux façons : ou en produisant la syncope, l'apoplexie, ou au moins une commotion cérébrale, ou en produisant une abondante hémorragie qui le mettait dans un état de débilité plus grand que son père. Par cet argument on peut donc croire que la mort de Sempronius est antérieure à celle de Titius.

D'autre part, il est évident que, lorsque plusieurs individus sont ensemble victimes d'un même sinistre, c'est celui qui cesse le premier de respirer qui meurt le premier. Or, de nombreuses causes concouraient à arrêter la respiration chez Sempronius. Non seulement l'étouffement par les matériaux qui le couvraient mais la syncope qui résultait de sa plaie, et l'hémorragie qu'elle avait produite.

De ce chef il semble donc qu'il soit mort le premier.

Et cependant il faut se ranger à l'avis contraire. En effet :

1° L'âge de Sempronius lui permettait de résister longtemps à la suffocation : quelle que soit la force des obstacles qui empêchent un homme jeune et bien constitué de respirer, il luttera cependant beaucoup plus longtemps qu'un homme arrivé à la seconde vieillesse comme Titius, et cela parce que les jeunes gens sont pleins d'humeurs louables qui leur permettent d'obvier aux pires inconvénients, tandis que les vieillards sont encombrés d'excréments et d'humeurs peccantes.

2° La force est d'une importance plus grande encore que l'âge. Or, Sempronius était d'une bonne constitution et Titius ne pouvait pas être considéré comme absolument sain, car la santé des vieillards n'est qu'une santé relative.

3° L'aspect extérieur de Titius devait faire présager que Sempronius lui a survécu, car les obèses succombent plus vite que les maigres. En effet la surcharge graisseuse détruit la chaleur naturelle, et rend plus délicat celui qui en est atteint, d'autant mieux que l'adipose luxuriante étouffe les vaisseaux et les rend plus étroits, et que les graisseux respirent difficilement.

4° Enfin, Sempronius a dû survivre à son père, en raison de leurs tempéraments. Le premier avait en effet un tempérament chaud et sec, le second l'avait froid et humide. Or, les tempéraments chauds et secs résistent mieux parce que ce sont les plus forts.

On peut répondre de la façon suivante aux objections dont cette argumentation est passible :

a) Sempronius présentait des lésions plus graves ; mais cette plaie n'était pas de celles qui entraînent la mort du premier coup : les causes qui ont entraîné la mort ont dû agir bien avant celles qui peuvent résulter de la blessure.

b) Si l'on objecte que la blessure a été, non la cause efficiente de la mort, mais une cause adjuvante, on répondra qu'une telle blessure ne pouvait pas entrer en ligne de compte à cause de son peu de gravité en comparaison des causes de mort résultant de la circonstance même où elles se sont produites.

c) Cette blessure n'a pas pu produire une hémorragie assez considérable pour amener la syncope, car elle n'avait pas atteint de gros vaisseaux. On ne peut donc pas admettre que Sempromius ait eu le temps de mourir de sa blessure. Il est mort de la même cause que son père, et comme il était plus jeune, plus fort, et d'un meilleur tempérament que lui, il est mort après lui.

Consilium LXXXV.

Empoisonnement par les champignons (1).

ARGUMENTUM. — Un homme et une femme demeurant à la campagne, à l'occasion des vendanges, ont mangé à leur repas des champignons et d'autres mets dangereux ; leur domestique, leur servante et leur fermier s'en sont gorgés comme eux. Ils vont dormir, mais, au bout d'un court instant, ils sont réveillés par des douleurs d'estomac, de l'angoisse, une sensation de compression au niveau du cœur, de la difficulté de respirer et autres symptômes inquiétants ; ils envoient chercher du secours dans la propriété voisine par leur domestique et leur fermier. Ceux-ci sont pris en route des mêmes accidents, tombent à terre et auraient rendu l'âme si des hommes accourus des champs voisins ne leur avaient porté assistance, en les faisant vomir et en leur administrant des antidotes. Pendant ce temps, le mari et la femme, privés de tout secours, meurent, ainsi que la servante. Or, les deux époux avaient fait depuis deux ans un contrat par lequel celui qui mourrait le premier devait léguer au survivant deux milliers d'écus. On demande quel est celui des deux époux qui est mort le premier.

CONSILIUM (résumé). — Au premier abord, il semble que l'on ne doive pas dédaigner les considérations qui font supposer que le mari est mort avant sa femme, considérations qui sont tirées du sexe, de l'âge, des forces, du courage, de la faiblesse du cœur, de la qualité du poison, de ses effets.

(1) ZACCHIAS, p. 438.

Et d'abord, en ce qui concerne le sexe, c'est l'opinion d'un certain nombre de docteurs, que les poisons tuent moins vite les femmes que les hommes, et cette opinion ne semble pas dénuée de fondement, car les poisons agissent d'autant moins vite que la personne qui les absorbe est d'un tempérament plus froid : les gens froids ayant des vaisseaux plus étroits et plus petits, le poison se répand moins vite. Les femmes ayant un tempérament plus froid que les hommes, l'épouse a dû survivre à son conjoint.

La différence d'âge est également en faveur de la femme, car le mari avait soixante ans et elle quarante. Or, les vieillards résistent moins longtemps parce qu'ils ont moins de chaleur naturelle.

La considération de la force relative amène aux mêmes conclusions : l'homme étant déjà un vieillard devait être moins fort, et par conséquent, succomber plus vite.

Les poisons gagnent toujours, médiatement ou immédiatement, le cœur. Le plus ou moins de résistance du cœur a donc une importance extrême. Or, le cœur des vieillards est toujours moins résistant que celui des personnes dans la force de l'âge. Le mari a donc dû succomber le premier.

Ceci est confirmé par la considération de la nature du poison. Les champignons sont des poisons froids, qui tuent d'autant plus vite que l'individu a moins de chaleur naturelle. Les vieillards mourront donc les premiers.

Il faut enfin tenir compte de l'effet du poison. Or, les champignons ont pour effet d'arrêter la respiration. Mais la respiration est moins facilement lésée chez les femmes que chez les hommes, comme le prouve la rareté de l'asthme chez les premières. La Nature a, en effet, donné aux femmes une large poitrine, parce que celle-ci doit porter les mamelles pour la nutrition de l'enfant. Aussi les femmes souffrent-elles moins de la strangulation que les hommes. Un poison agissant sur la respiration aura donc tué l'homme avant la femme.

Mais toutes ces présomptions, vraies en thèse générale, perdent singulièrement de leur valeur, si l'on tient compte des circons-

tances particulières du fait : circonstances révélées par l'interrogatoire des deux serviteurs qui ont survécu.

D'abord, il faut savoir que l'homme, quoique sexagénaire, était très robuste, n'avait jamais eu de maladies, qu'il n'était pas obèse, qu'il avait toujours très bien vécu, sans cependant faire d'excès, et qu'il avait mangé peu de champignons, reprochant même à sa femme d'en faire une consommation immodérée. Celle-ci, à quarante ans, était surchargée de tissu adipeux, souvent malade, asthmatique, sujette aux suffocations de matrice qui l'affaiblissaient. Dans le dernier repas elle s'était littéralement gavée de champignons et de vin nouveau. La servante avait fait comme elle.

Dans ces conditions on est obligé de conclure malgré les principes ci-dessus exposés que le mari à survécu à sa femme.

CHAPITRE VII

RESPONSABILITÉ CRIMINELLE ET FOLIE

Qu'est-ce que la folie ? C'est d'avoir des paroles incohérentes et la conduite de même.

VOLTAIRE.

L'extrême esprit est accusé de folie.

PASCAL : *Pensées*.

Pendant tout le moyen âge, les fous n'ont pas cessé d'être considérés comme des illuminés, inspirés du ciel ou, plus ordinairement, comme des possédés du démon. Peu à peu, les établissements religieux en reçurent quelques-uns ; ce fut là la première ébauche des asiles, dont quelques-uns furent créés dès le xvi^e siècle ; ceux de Marseille et d'Avignon par exemple. Au xvii^e siècle, quand les principaux hôpitaux de France furent fondés, on réserva une partie de chacun d'eux aux aliénés dangereux. C'est ainsi qu'en 1660 le Parlement de Paris ordonnait par un arrêt que les fous seraient désormais reçus à l'Hôtel-Dieu. A la même époque, on les recevait également aux Petites-Maisons situées sur l'emplacement de

l'ancien hospice des Ménages, à Charenton, à Bicêtre et à la Salpêtrière. Lyon ouvrait pour eux l'hospice de l'Antiquaille. Toutefois ils n'étaient pas tous placés dans des maisons spéciales et il y en avait encore dans les prisons, mêlés aux criminels. En 1700 Howard s'élevait énergiquement contre cette coutume barbare (1).

Or, les médecins ont joué un rôle important dans cette évolution des idées et c'est surtout grâce à eux que l'on a cessé de considérer les fous comme des démoniaques, et de les traiter comme des criminels, pour les soigner comme des malades (2).

C'est ainsi que Baillou (médecin de Paris dont les œuvres ont été publiées seulement en 1762 mais qui a écrit au milieu du xvii^e siècle) étudie les causes physiques du délire, des convulsions, etc. Il n'accorde rien à l'intervention du surnaturel. Il décrit d'une façon très précise l'épilepsie, l'hypocondrie, la mélancolie, l'hystérie, l'éclampsie. Il parle (p. 37) d'une jeune fille qui passe pour possédée et qu'il soigne par un traitement médical, tout en approuvant les moyens moraux préconisés par le clergé.

Le meilleur aliéniste du xvii^e siècle a été sans contredit Félix Plater dont le *Praxeos medicæ* (1602) renferme la première étude étiologique vraiment rationnelle de la folie. « L'esprit, dit-il, passe pour faible, quand le jugement, la mémoire, la péné-

(1) Cf. DESMAZES : *Histoire de la médecine légale*.

(2) CALMEIL : *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la Renaissance des sciences en Europe jusqu'au xix^e siècle*.

tration, le raisonnement sont au-dessous du type normal.

« L'*imbécillité* peut tenir à un vice du jugement, ou à un vice de la mémoire seulement. Sur ces individus le cerveau est affecté, mais la lésion n'est pas assez intense pour abolir l'exercice des sens et des mouvements, ni l'exercice des fonctions intellectuelles, bien qu'elle ait assez d'influence pour nuire à l'énergie des fonctions mentales. L'*imbécillité* peut tenir aux causes suivantes : hérédité, coups et chutes sur la tête, excès vénériens, convulsions, narcotiques, aphrodisiaques, mauvaise conformation du cerveau, sécheresse de la substance cérébrale, défaut de consistance ou surabondance de sérosité ; elle peut venir aussi d'une concentration trop soutenue de l'esprit et de la prolongation des veilles, car l'excès de travail entraîne les mêmes conséquences que le repos absolu de l'intelligence. »

Parmi les formes de l'aliénation proprement dite, Plater distingue :

1° L'*idiotisme congénital* (goitreux d'Égypte, de Carinthie).

2° L'*hallucination* ou *paraphrosynie*, qui est la confusion des choses imaginaires avec les réelles, rendant inapte à juger sensément des qualités des choses actuellement soumises à l'examen.

3° La *manie*, sujette à se compliquer de paroxysmes furieux : « Les maniaques se font un jeu de rompre les liens, de mettre les chaînes en pièces, de briser les verrous de leurs cellules, de démolir les murs, de

lutter contre plusieurs personnes et de les terrasser. Pour que de pareils accidens aient lieu il faut que le suc nerveux soit mélangé à un principe singulièrement acidifié, violent comme de l'eau-forte et capable d'imprimer aux esprits animaux un degré d'expansion extraordinaire. »

4° La *mélancolie*, engendrée par l'atrabile, caractérisée par la persistance d'un sentiment de crainte et de tristesse que rien n'explique, si ce n'est un vice de jugement, et l'état de perversion de l'imagination (crainte de la damnation, crainte de la mort).

5° L'*hypocondrie*. Les hypocondriaques oublient souvent qu'ils sont malades aussitôt qu'ils cessent de s'examiner, et leur état varie d'un instant à l'autre (malaise dans l'hypogastre gauche, excès de chaleur, borborygmes, vomissements, tendance à se gorger de drogues).

6° *Chorée* ou manie de la danse. Des individus dansent jour et nuit, pendant des semaines et des mois, et non seulement ne succombent pas à la fatigue d'un pareil exercice, mais y trouvent un soulagement. « S'il n'est pas certain que ce soient toujours des démons qui poussent les malades à de pareilles extravagances, il n'est pas impossible que ce soit là une affliction de Dieu qui les punit d'avoir bronché et désobéi à ses volontés. »

7° *Démonomanie*. — La folie démoniaque, tout en présentant à peu près les mêmes symptômes que la manie ou la mélancolie ordinaire, peut cependant en être distinguée par des signes à peu près certains.

a) Le démonomane voit des esprits, reste plus ou moins longtemps sans parler, ni prendre de nourriture, jouit de la faculté d'imprimer à son corps des courbures extraordinaires, entend parler le démon par sa bouche, jouit de la faculté de prédire l'avenir, de deviner la présence des choses cachées, de parler des langues qu'il n'a point apprises et qu'il ne comprenait point avant l'invasion de sa maladie.

b) Les démons se mêlent aux liquides bilieux et se laissent transporter avec eux jusqu'aux parties de l'économie sur lesquelles ils se proposent d'exercer leurs pernicieuses manœuvres ; mais il n'est pas de la compétence des médecins de discuter sur la manière dont les démons s'arrangent pour troubler la raison de l'homme. Il faut seulement ne jamais oublier que les esprits déchus possèdent des moyens infailibles pour provoquer la folie, soit qu'ils se contentent d'obséder l'esprit, soit qu'ils agissent sur les ressorts intérieurs, après avoir pris possession du corps.

c) Il faut également rapporter à l'influence des démons une espèce particulière de sommeil comateux qui n'atteint que les sorciers, pendant lequel ils se persuadent qu'ils font de longs voyages par l'air, qu'ils sont assis à des tables servies avec délices, qu'ils se livrent au plaisir de la danse et aux jouissances de Vénus, et dont les impressions sont tellement senties par eux que ces idées erronées pénètrent ensuite dans leur esprit après le réveil.

d) Ces désordres fonctionnels ne doivent pas être combattus par l'usage des moyens thérapeutiques ordinaires ; c'est aux théologiens qu'il appartient de

chasser les démons en s'aidant des prières des fidèles (1).

Citons encore parmi les aliénistes du xvii^e siècle :

Charles Lepois qui a donné une excellente description de l'hystérie (phénomènes musculaires, lésions des sens, des facultés intellectuelles et affectives). Il est presque inexplicable qu'après avoir lu ce traité, les experts aient pu croire encore à la possession ;

Daniel Sennert, dont les *Institutiones medici* ont paru à Lyon en 1666 ;

François Sylvius Deleboë, surtout remarquable par ses études anatomopathologiques sur les maladies nerveuses ;

Thomas Willis, dont le diagnostic entre la mélancolie et la manie est à retenir. La mélancolie et la manie, dit-il, bien que séparées par des signes distincts se rapprochent cependant par l'analogie de leur nature ; la mélancolie peut, sous l'influence d'une exacerbation, dégénérer en fureur ; la fureur, en s'éteignant, peut être remplacée par un délire méticuleux. Willis compare les mélancoliques et les maniaques à une substance qui a pris feu, et qui peut donner uniquement de la fumée ou de la flamme, mais où un jet de flamme succède souvent à la fumée et un jet de fumée à la flamme (2).

Théophile Bonnet (*Sepulchretum*, 1679, *Medicina septentrionalis*, 1686) a surtout mis en lumière le rôle

(1) V. plus loin Sorcellerie, ch. XVII.

(2) *Pathologiæ cerebri specimen*, 1681.

des organes splanchniques dans l'aliénation (rate, foie, utérus dans la manie, organes génitaux dans la nymphomanie, dans l'hystérie).

Enfin Spée (*Cautio criminalis seu de processibus contra sagas, ad magistratus Germaniæ*, 1631) et Bekker (*le Monde enchanté*, Amsterdam, 1694) ont éloquemment montré la cruauté et l'absurdité des condamnations auxquelles étaient journellement et partout exposés les monomaniaques.

..

Au point de vue juridique, la folie entraînait certaines conséquences, au point de vue civil comme au point de vue criminel.

Au civil, elle emportait l'interdiction de tester et de se marier, et l'impossibilité d'être élu. Elle pouvait aussi avoir pour conséquence la constitution d'un conseil judiciaire et le retrait à l'aliéné du droit de gérer ses biens. Seulement il faut s'entendre sur le sens du mot folie. Zacchias déclare que pour qu'un testament soit invalidé il ne suffit pas que le testateur n'ait pas l'esprit absolument sain, il faut qu'il soit tout à fait fou. (In eo qui disponit de rebus suis, non requiritur mens omnino sana, sed ut non sit a mente alienatus). Or, quels sont les signes d'un esprit non sain (non sanæ mentis): celui qui donne tous ses biens est réputé fou et sot; celle qui préfère un étranger à son mari n'est pas sage; on doit estimer que celui qui ne parle pas ou qui ne répond pas

aux questions est dément ; ne pas percevoir la douleur est un signe d'aliénation (1).

Dans tout cela, il n'y a pas trace d'observation clinique : un fatras de racontars et de dictons populaires. Or Zacchias propose, et avec lui toute une série de jurisconsultes, de priver de l'administration de leurs biens les individus présentant quelques-uns des symptômes ci-dessus énumérés. Relevons les exemples suivants : Les femmes luxurieuses ne doivent pas avoir la gestion de leur fortune, on doit les munir d'un curateur (Vantius : *De nullit. et inhabil.* num. 24 ; Rul. consil. 86, num. 50, lib. 2). La raison en est que l'entraînement de la luxure empêche le raisonnement (Matt. Mattes, sing. 102, num. 8, in annot.). Le prodigue qui a de mauvaises mœurs est également incapable de gérer ses affaires (Bartole, *De nuc. de substit.*, c. 4, sub n° 6). Le prodigue ne doit pas plus tester que le furieux (Mascard, consil. 1234, n. 2. vol. 3). Il ne peut ni vendre, ni prêter serment (Fab. de Mont, *De empt. et vend.* quæst. 3, n° 37).

Comme texte d'ordre législatif on peut citer l'article 182 de l'ordonnance de Blois de mai 1579. « Et d'autant que plusieurs femmes veuves, mesmes ayant enfans d'autres mariages, se remariaient follement à personnes indignes de leur qualité, et qui pis est, les aucunes à leurs valets, Nous avons déclaré et déclarons tous dons et avantages qui, par lesdites veuves ayans enfans de leurs premiers mariages,

(1) MONTANO : Il fouerchio dolor t'ha fatto insano

PASTRO : Non senttrei dolor s'io fosso insano.

(GUÉRIN : *Tragicomædia.* acte V.)

seront faits à telles personnes, sous couleur de donation, vendition, association à leur communauté ou autre quelconque, nuls, de nul effet ou valeur. Et icelles femmes, lors de la convention de tels mariages, avons mis et mettons en l'interdiction de leurs biens, leur défendant les vendre, ou autrement aliéner en quelque sorte que ce soit, et à toutes personnes d'en acheter, ou faire avec elles autres contrats par lesquels leurs biens puissent être diminués ; déclarons lesdits contrats nuls et de nul effet et valeur. »

Au xvii^e siècle, on interdisait les prodiges si les faits étaient très graves : dans le cas où l'interdiction paraissait excessive, on se bornait à la dation d'un conseil judiciaire. Les auteurs du xvii^e siècle parlent peu de ce conseil judiciaire (1). Aucun d'eux, d'ailleurs, ne définit le prodigue. Il est vrai que Tronchet, l'un des rédacteurs du Code civil, a déclaré que la prodigalité est malaisée à définir et que son appréciation est bien arbitraire. L'observation est toujours vraie et l'on se borne à dire qu'un homme est prodigue lorsque, d'esprit dérégulé ou de mœurs dissolues, il dissipe sa fortune en dépenses irréfléchies.

Racine, dans *les Plaideurs* (acte I, sc. VII), a fait allusion à une incapacité analogue à celle du prodigue :

Monsieur, tous mes procès allaient être finis,
Il ne m'en restait plus que cinq ou six petits,
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père
Et contre mes enfants. Ah ! Monsieur, la misère !

(1) Cf. ARGOU : *Institutions*, et BRILLON : *Dictionnaire des Arrêts*.

Je ne sais quels biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

Les gens processifs à l'excès, toujours portés à plaider contre leurs voisins, recevaient défense d'intenter à l'avenir de nouvelles demandes sans l'avis préalable d'avocats qui examinaient si les prétentions étaient justes et raisonnables. D'autres arrêts défendent à un individu qui veut faire un sot mariage de se marier sans avoir obtenu l'avis d'un conseil qui lui est nommé. Somme toute, arbitraire complet ! (1)

Au criminel, la folie rentrait dans la catégorie des aits dits justificatifs, dont la preuve n'est admise qu'*après la visite* du procès. L'ordonnance criminelle (tit. 28, art. 1) dispose que « le furieux ou insensé n'ayant aucune volonté ne doit pas être puni, l'étant assez par sa folie » (2). Le *Commentaire à l'ordonnance criminelle* ajoute qu'avant de faire droit aux justifications d'office, on informait de la vie et des mœurs de l'accusé, et si cette information constatait le dérangement d'esprit, les juges ordonnaient qu'il soit gardé dans sa famille, renfermé à l'hôpital ou dans une maison de force « pour y être traité

(1) Nous devons la plus grande partie de ces renseignements sur la capacité civile et l'interdiction à l'obligeance de M. le professeur E. Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon. Nous sommes heureux de profiter de cette occasion pour lui adresser nos très vifs remerciements.

(2) Principe emprunté au droit romain et aux légistes du XIII^e siècle.

comme les autres insensés ». Si l'auteur du crime a des intervalles lucides, on présume dans le doute « qu'il était dérangé dans le temps de l'action, à moins que le contraire ne soit prouvé par l'accusateur ou par celui qui poursuit le procès criminel. »

Le résultat le plus clair de cette procédure était la condamnation à mort d'une quantité notable d'aliénés. Heureux quand la lettre de grâce arrivait à temps. Nous empruntons à Corre et Aubry le récit d'une affaire de ce genre :

« Un nommé Joseph le Bellec, qui trois semaines auparavant avait, dans un accès de fièvre violente, tenu d'étranges discours sur l'enfer, proféré des menaces contre des traîtres imaginaires, et présentait, alternant avec des périodes de tranquillité, des accès de fureur très inquiétants pour les siens, commit un homicide. Il aperçoit son valet, Leduc, déposer dans la grange une faucille, avec laquelle il vient de couper de la litière, et au moment où le malheureux s'apprête à conduire les chevaux à l'écurie, son maître se saisit de la faucille, « sans témoigner aucun mauvais dessein, s'approche sournoisement et lui porte à la gorge... un coup dont Leduc tomba ; avant qu'aucune des personnes présentes pussent lui porter du secours, il lui donna six ou sept autres dont il mourut en l'endroit. » L'accusation ajoute que « sans paraître ému, le même Joseph le Bellec jetta la faucille et sortit du village ; que le même jour et environ une heure après l'assassinat, il fut saisi et lié sans aucune résistance par ses journaliers, lesquels lui ayant observé qu'il venait de tuer son valet,

il répondit qu'il consentait qu'on lui en fit autant ; que le lendemain, les juges de Quesmenet ayant descendu pour faire la levée du cadavre, trouvèrent ledit Joseph le Bellec au lit, garotté, avouant son crime, et donnant par ses discours des preuves d'aliénation d'esprit, ce qui est confirmé et par ses interrogatoires et par la déposition uniforme de neuf témoins ». Il s'agissait évidemment d'un accès de manie. Le coupable n'en fut pas moins condamné au gibet. Mais une lettre de grâce adressée au lieutenant-criminel du présidial de Quimper lui fit rémission de toute peine, sous l'obligation imposée aux siens de le renfermer en sûre garde. »

Le rapport sur l'état mental devait théoriquement être fait par un médecin. En pratique il était fait souvent par un magistrat. Étrange confusion de pouvoir. Aussi les diagnostics portés atteignent-ils les dernières limites de la fantaisie.

Une dame Catherine Théoduc, veuve et donataire d'écuyer Claude Ollivier, conseiller-secrétaire du roi et commissaire de la marine, est l'objet d'une requête en interdiction de la part de son petit-fils et d'autres parents plus ou moins titrés. Messire Henri-Louis de Kersauson, conseiller du roi, sénéchal et premier magistrat civil et criminel au siège de Brest, se transporte à la bastide de Kervalon, pour *examiner* la vieille dame ; il la trouva en compagnie de la dame Fayet et du sieur de Vieu-châtel (deux des demandeurs) et procède à un interrogatoire. Sur quel document sera établie l'information ? on en pourra juger par ce court extrait : « Interrogée si elle ne s'est pas jetée une fois dans la fontaine de marbre, et si elle ne fut relevée par le sieur du Fayet et son petit-fils, répond qu'elle ne s'est point jetée dans la fontaine, a dit d'abondant qu'elle ne cou-

cheroit point dans la cuisine avec ceste villaine beste (une servante) et au surplus n'a voulu répondre. Interrogée si elle ne se met pas souvent en collère contre ses domestiques et si elle ne les bat pas quelquefois et si elle ne s'est pas mise aussi en collère contre d'autres personnes, répond qu'elle se met souvent en collère, mais qu'elle ne bat personne ; elle a répété qu'elle ne coucheroit point avec cette bougresse d'Anette, et au surplus n'a voulu répondre (1). »

Chose plus étrange, c'est parfois au curé de la paroisse que l'on demande le certificat médical : « J'atteste à tous ceux à qui il appartiendra que Yvonne Leborgne, de ma paroisse, fille de défunt Yves le Borgne et de Marguerite Le Gugadec, est imbécile, dépourvue d'esprit et de jugement, et tout à fait incapable de contracter ni dans le spirituel, ni dans le temporel. En foy de quoi je signe le 21 may 1708. Jacques Clerch, recteur de Pleumeur-Bodou. »

Voici par contre des rapports faits par des médecins ; on verra qu'ils ne sont pas meilleurs, et que l'homme de l'art était aussi ignorant sur ce sujet que le commun des mortels :

Raport concernant la Démence ou Aliénation d'Esprit.

Nous avons vu et visité le nommé Charles Dormont, et après avoir examiné son maintien, le mouvement de ses yeux, touché son poulx, et l'avoir suivi dans toutes ses allures, lui avoir fait diverses interrogations et reçu ses réponses, nous sommes unanimement convaincus que ledit Dormont avait l'esprit mal tourné et extravagant et qu'il est tombé dans une entière et absolue démence et fatuité (2).

(Fait le 9 juillet 1662.)

(1) CORRE et AUBRY, p. 74.

(2) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 435.

Certificat concernant un prisonnier qui était fol.

... Guillaume Bidart nous a semblé d'un tempérament atrabilaire. Nous jugeons par son sommeil court et inquiet, et par la disposition égarée de sa vue, par des mouvements interrompus de joie et de tristesse, et par des transports de fureur et d'audace, être véritablement attaqué de l'espèce de délire qu'on nomme manie, dont la cure est très difficile, à cause de quoi nous estimons qu'il doit être renfermé et observé de près, pour prévenir les fâcheux effets de sa fureur, qu'il pourrait exercer contre lui-même ou sur d'autres personnes (1).

(Fait ce 22 avril 1684.)

Certificat pour une malade atteinte de mal caduc.

Je soussigné, Henri Gueyt, maître chirurgien, juré royal en charge, commis aux rapports en cette ville et ressort d'icelle, certifie que ce jourd'hui dix et septième novembre mil sept sans traize, j'ai vu et visité dans une boutique la nommée Anne Legahaignou, fille d'Anne Marec, native du village de Kalloren, paroisse de Plouzanec, atteinte de haut mal ou mal caduc, laquelle est tombée dans laces (l'accès) estant dans ma chambre, dans lequel accident, elle a esté un bon demi cart deure avec des convulsions, et d'ordinaire ces sortes de maladie sont subgètes à aumanter; ces parens qui estoient avec elle m'ont dit que cella i arrivoit d'ordinaire cinq ou six fois par jour; plus elle et privée de bon sans et de jugement et presque impotante, ne pouvant et ne sachant presque pas se cêrvir de ces membres, et par conséquent hors d'état de savoir ni pouvoir rien faire pour gagner sa vie. Ce que je certifie véritable. A Brest, ce jour et an que ci-dessus. Gueyt. Reçu trois livres, catre sols (2).

(1) DEVAUX, *ibid.*, p. 534.

(2) CORRE et AUBRY, *loc cit.*, p. 75.

*
* *

Il nous reste à parler d'un certain nombre de formes atypiques de l'état mental, distinctes de l'aliénation, mais au sujet desquelles peuvent se poser les questions juridiques d'incapacité, au civil, et de responsabilité, au criminel.

La *surdimutité* entraîne une telle imperfection d'esprit que celui qui en est atteint doit être assimilé à la bête brute. Civilement, aucun acte ne lui est permis, aucune disposition testamentaire ne lui est loisible, même les legs pieux (1). Il ne peut contracter un mariage, et encore bien moins entrer en religion (2). Quelques auteurs admettent cependant que l'on doit autoriser le mariage des sourds-muets, sous prétexte qu'il serait bien dur de leur faire observer une continence indéfinie (3). Mais la plupart des médecins experts y sont opposés : « Ils ne peuvent rechercher la véritable fin du mariage, c'est-à-dire la procréation des enfants pour la gloire de Dieu ; la nature par elle-même ne pousse qu'à la recherche de la volupté dans le coït, et à l'éjection de la semence ; ainsi font les brutes... (4) »

Le *somnambulisme* doit-il être considéré comme une excuse et emporter l'acquittement, quand il est vérifié qu'un individu dormait au moment où il

(1) BALD, in lege prima in 2 col. c. de Sacrosancta Ecclesi in repet.

(2) BRUNELL: *De matrim. et spons.*, concl. 13, num. 6.

(3) SANCHEZ: *De matrim.*, lib. I, disp. 8, n. 32.

(4) ZACCHIAS, lib. II, tit. I.

a commis un meurtre ou un viol ? En principe, oui, mais il faut poser et résoudre les questions suivantes :

1° Le criminel avait-il l'habitude du noctambulisme, et savait-il qu'il se levait la nuit, qu'il pouvait prendre des armes, aller vers les voisins, les frapper ?

2° Le criminel était-il animé, à l'état de veille, d'une violente passion, qui entrerait en ligne de compte parmi les causes du crime : s'était-il battu, éprouvait-il une violente colère contre la victime, ou bien était-il amoureux de la jeune fille qu'il a violée dans son sommeil ? S'il demeurait sous le même toit que la victime, l'exacerbation produite par l'imagination et le rêve a pu le pousser à tuer son ennemi ou à commettre le stupre.

3° Se sentant animé par la passion, le criminel, conscient de sa haine ou de son amour, a-t-il pris les précautions nécessaires pour rendre un crime difficile : a-t-il, par exemple, caché ses armes, a-t-il accumulé les obstacles entre son lit et celui de l'homme haï ou de la femme désirée ? (1)

Le crime peut, par conséquent, présenter des circonstances telles que celui qui l'a commis en soit responsable dans une certaine limite et doive être puni : mais il le sera plus doucement que s'il avait agi à l'état de veille, parce que la conscience lui faisait défaut ; cependant il est coupable d'avoir

(1) Voyez BARBOS : *De off et potest. Episc.* Alleg 18, n° 13, part. 2 ; FARINACIUS : *Pragm. crim.* part. 2, littera 1, n° 49 ; MENOCH *de Arbiti Jud.* lib. 2. cap. 327 ; CARR. in *pract. crim.* circa n° 25, etc.

nourri un tel désir de tuer ou de forniquer que ce désir l'ait porté à l'action pendant son sommeil.

Il faut avant tout que l'accusé prouve qu'il ne feignait pas de dormir. Pour cela, l'instruction devra établir que le prévenu était notoirement noctambule, qu'il lui était arrivé de faire des actes complexes, comme de prendre une arme, que l'arme dont il s'est servi était sous sa main et facile à dégainer, qu'il n'y avait aucun obstacle sur son chemin, etc.

L'ébriété met momentanément celui qui s'y livre dans la situation d'un aliéné. Le testament, l'acte, le mariage faits par lui dans cet état est nul et de nul effet (1). Pour les délits et les crimes, l'ivresse est une circonstance qui fait diminuer la sévérité du châtiment, mais ne peut emporter l'acquittement (2). Aristote (*Politique*, dernier chapitre) voulait au contraire que l'ivrogne fût puni doublement. L'ivresse habituelle ne peut être une cause de divorce que dans le cas où l'ivrogne devient furieux et bat sa femme au point de la mettre en péril de mort. D'autre part, l'ivrogne ne peut pas remplir d'emplois publics, ni avoir la gestion de ses biens (3).

L'ordonnance de François I^{er}, du 31 avril 1536, encore en vigueur au xvii^e siècle, non seulement n'admet pas l'ivresse pour excuse, mais encore établit des lois pénales contre cet état, dans tous les cas (4).

(1) RIPA, n° 21; BALDI, in capite a crapula, num. 21.

(2) BARTOLE, in *l. Respiciens et delinquent de pœnis*; FARINACIUS, *Pract. crim.* lib. 3, quæst. 93, num. 1 et 3, part. 2.

(3) RIPA, n° 33.

(4) Cf. FODÉRÉ, *Médecine légale*, tome I, 1^{re} partie, ch. IV.

L'*épilepsie* grave empêche de recevoir les ordres sacrés et d'être titulaire d'un bénéfice.

*
* *

Nous abordons enfin l'étude d'un état mental pas très rare, mais infiniment intéressant, qui a disparu du cadre des études médico-judiciaires, mais qui a fait l'objet des commentaires les plus finement ciselés des sages experts du *xvii^e* siècle : nous voulons parler de l'*amour*.

Zacchias pose les principes suivants comme indiscutables : « L'amour est classé à juste titre parmi les formes de l'aliénation, l'amour rend perspicaces les hommes grossiers et rend savants les ignares », mais il n'est pas disposé à admettre l'axiome que Platon défendait : « Tout amour est honnête, tout amant est sage ». Par contre, il ne disconvient pas de ce fait que l'amour rend tous les sens plus parfaits. C'était déjà l'avis de Plaute.

Ac. Nescio ubi hic prope adest, quem experto videre :
olet profecto.]

Py. Naso pol jam hæc quidem videt plus quam oculis (1).

L'amour tue la prudence. Ici l'érudit italien se rencontre avec le fabuliste français :

Amour, Amour ! quand tu nous tiens
On peut bien dire adieu prudence !

(1) PLAUTE : *Miles gloriosus*, act. IV, sc. VI.

L'amour est une passion volontaire, personne n'aime malgré soi.

Si possent e il voler, che mi transporta
E la ragione e morta
Che terrea'l freno, e contrastar no'l pote (1).

L'amour est aveugle : le sens de la vue est le premier qui soit victime de l'amour parce que c'est par lui d'abord que l'amour est venu.

L'amoureux vit dans un autre corps (2).

A quoi un médecin reconnaîtra-t-il l'amour ? le médecin Acestinus, raconte Héliodore, reconnut l'amour de Théagène et de Chariclée à leurs yeux fixes, caves, secs et sans larmes. Chez l'amoureux tout le corps maigrit excepté les yeux. Pourquoi cela ? C'est que tous ses esprits animaux convergent aux yeux, parce qu'il n'a pas de plus grand désir que de voir l'objet aimé. En outre l'observateur constate les soupirs et les sanglots, l'air méditatif, la disparition de l'appétit, la tendance au rire et aux larmes suivant que l'aimée a montré de la froideur ou s'est laissé attendrir, le pouls facilement altéré surtout quand l'amante apparaît ou qu'il entend sa voix, ou que l'on prononce son nom devant lui. C'est à ce signe qu'Erasistrate reconnut l'amour d'Antiochus pour Stratonice.

(1) PETRARCHA, in *Lyricis*, cap. II, cant. 7.

(2) MENOCH : *De arbitr.*, lib. II, cent. 4, cas 327 ; TIRAQAU : *De leg. connub.*, leg. 13, num. 49 ; MASCARD : *De probab.*, conclus. 89, num. 3 vol. I.

E se non era la discreta aita
Vel fisico gentile, che ben s'accorse, etc. (1).

L'amant est muet, ou ne parle que du seul objet qui l'intéresse. L'amour cependant se montre mieux par les actes que par les paroles, ainsi que l'a dit Petrarca (sonnet 22) :

Altro schermo non trovò che mi scampi
Dal manifesto accorge delle genti
Perche negli atti d'allegrezza operiti
Di fuor se legge, com io dentro avampi.

Et Torquato Tasso (cant. 1, st. 49) au sujet de Tancredo :

E ben nel volto suo la gente accorta
Legger potria, questi arde, e fuor di spene
Così vien sospirato, e così porta
Basse le ciglia, odi mestitia piene.

L'amour doit faire pardonner les délits qu'il fait commettre : un amant ne peut être sévèrement puni (2). Mais il doit être considéré comme un prodige : il n'est pas prudent de lui laisser la gestion de ses biens.

Heureux temps que celui où de semblables questions étaient du ressort de la médecine judiciaire ! Que n'avons-nous encore de semblables expertises !

(1) PETRARCHA : *Triumfo Amor*, cap. 2.

(2) GOMEZ : in *Campo Elysio*, REIES, p. 213. FARINACIUS : *De delict. carnis* quæst. 136, cap. I, n° 87 et seq.

CHAPITRE VIII

MALADIES A CONSÉQUENCES JUDICIAIRES

Quand les Français à tête folle
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gênes et Naples et la vérole.
Puis ils furent chassés partout
Et Gênes et Naples on leur ôta,
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la vérole leur resta.

VOLTAIRE.

Les maladies à conséquences judiciaires sont les maladies simulées, provoquées ou communiquées. Les deux premières catégories ont existé de tout temps : la production et l'entretien de plaies et d'ulcères étaient en particulier une profession fort à la mode au xvii^e siècle, dans le monde des gueux, à la cour des Miracles, par exemple, ainsi que le raconte Ambroise Paré :

« Autres s'enveloppent la tête de quelque méchant drapeau et se couchent dans certains lieux où le monde passe, demandant aumône avec une voix basse et tremblante, comme ceux qui ont un commencement de fièvre, et ainsi contrefaisants être

bien malades, le monde en ayant pitié leur donne et cependant n'ont aucun mal... Les femmes feignent d'être grosses ou près d'accoucher, posent un oreiller de plume sur le ventre, demandant du linge et autre chose nécessaire pour leurs couches. Autres se disent ictériques et avoir la jaunisse, se barbouillant tout le visage, bras, jambes et poitrine avec de la suie délayée en eau. Autres contrefont être aveugles, sourds, impotents, cheminant à deux potences, autrement bons compagnons... Certes tels larrons, bélîtres et imposteurs, pour vivre en oisiveté, ne veulent jamais apprendre autre art que telle mendicité qui, à la vérité, est une école de méchanceté... Or, longtemps il y a que ces larrons imposteurs ont commencé le train d'abuser le peuple (1). »

Rien ne peut donner une idée plus précise de ce qu'étaient ces simulateurs que de regarder la merveilleuse collection des gravures de Callot, intitulées *les Gueux*.

Pigray raconte que certains individus simulaient des maladies pour être touchés et guéris par le roi de France. « J'ai vu, dit-il, une femme qui se présenta au feu roi pour être touchée avec ses malades, qui sembloit avoir un chancre au tétin fort grand et de mauvais aspect, le mieux simulé et contrefait qui se puisse voir... C'était un morceau de rate, renversé et collé par le côté poli (2). »

Lorsque Louis XIV fut atteint de la fistule, cette maladie devint l'objet de courtisanesques simu-

(1) Ambroise PARÉ ; livre XIX, ch. XXI à XXVI.

(2) PIGRAY : *Chirurg.*, livre VII, chap. VIII.

lations : c'est du moins ce que raconte Dionis : « On entend parler tous les jours d'opérations qu'on a faites à des personnes qui n'en paraissaient pas incommodées, c'est une maladie qui est devenue à la mode depuis celle du roi. J'en ai connu plus de trente qui voulaient qu'on leur fit l'opération et dont la folie était si grande qu'ils paraissaient fâchés lorsqu'on les assurait qu'il n'y avait pas de nécessité de la faire (1). »

Mais, en définitive, on ne cite guère de cas où les experts furent convoqués par la justice pour constater la simulation et pour diagnostiquer la cause des purulences que les mendiants étalaient pour inspirer la pitié des âmes charitables.

La question des maladies communiquées se posait au contraire fort souvent, en particulier pour la dissolution des mariages : la non-existence du divorce rendait en effet les conjoints habiles à découvrir des causes d'annulation. Or, le droit canon et le droit civil étaient d'accord sur ce point : le mariage peut être rompu quand un des époux est atteint d'une affection contagieuse suffisamment grave pour menacer la vie de son conjoint.

Il ne suffisait pas que l'affection fût héréditaire, il fallait qu'elle fût contagieuse : ainsi l'épilepsie ne pouvait faire annuler le mariage, ni même les fiançailles faites sous la foi du serment. En effet, dit Zacchias, il n'est pas absolument certain que l'épilepsie puisse être transmise par le coït.

(1) DIONIS, cité par TOURDES, in article Simulation du *Dict. de Dechambre*.

Au contraire, la phtisie emportait l'annulation des fiançailles ou la séparation des époux, parce qu'elle est « éminemment contagieuse », surtout lorsque c'est le conjoint le plus âgé qui en est atteint, la contagion se faisant plus difficilement d'un jeune à un vieux. L'alopécie est dans le même cas ; elle est une cause de séparation parce qu'elle est contagieuse et qu'elle entraîne une grave difformité.

Dans le cas de lèpre, la séparation doit être prononcée, car cette maladie ne se communique par aucun moyen aussi bien que par les rapports sexuels ; les époux ne doivent même pas cohabiter, car la contagion se fait par l'haleine.

Enfin, la rage dispense l'époux sain de rendre le devoir à l'épouse malade, car la rage se prend aussi facilement que la phtisie. Il en est de même du mal napolitain (1).

*
* *

Il est une autre forme de communication de maladies dont la fréquence avait ému déjà les esprits. Je veux parler de la transmission de la syphilis de la nourrice à l'enfant, ou de l'enfant à la nourrice, ou entre conjoints par les rapports conjugaux. La médecine judiciaire du xvii^e siècle fourmille d'exemples de ces sortes de contaminations. La syphilisation était poursuivie comme un délit et punie de peines afflictives.

(1) ZACCHIAS, lib. III, tit. III, q. VI, p. 278. Chose curieuse, il n'est pas fait mention de la gale, pourtant si fréquente à cette époque.

On lit dans l'ordonnance de 1679 sur les maladies vénériennes :

« Ceux qui se trouveront à l'hospital attaquez du mal vénérien, ou qu'on y enverra, n'y seront reçus qu'à la charge d'être sujets à correction, avant toutes choses et fouettez, ce qui sera certifié par leurs billéts d'envoy. Bien entendu à l'égard de ceux-là qui auront gagné le mal par leurs désordre et débauches et non de ceux qui l'auront contracté, comme une femme par son mari et une nourrice par l'enfant. »

Malgré cette réglementation énergique, les contagions étaient extrêmement fréquentes, paraît-il. Devaux va jusqu'à dire que la plupart des femmes étaient atteintes du mal napolitain, même les jeunes filles à marier.

« Si le congrès impur, à qui le virus vénérien doit sa naissance, est considéré comme le premier préjugé de la vérole, qui est-ce qui en sera exempt dans le temps où nous sommes ? puisque l'on sait par expérience que toutes les femmes publiques sont infectées de cette vilaine maladie ; que la plupart des femmes mariées et même de celles que l'affectation de la plus scrupuleuse pudeur fait passer pour des Lucrèce et des Pénélope n'en sont pas exemptes, et que l'on n'ignore pas que cette contagion passe à beaucoup de filles ; ce qui fait qu'une infinité de jeunes gens se trouvent gâtés contre leur attente : d'où il faut conclure qu'il est très difficile d'approcher impunément quelque femme que ce soit (1). »

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 273.

Citons à ce sujet les rapports suivants :

Raport de la visite d'un mari et de sa femme pour sçavoir lequel des deux avoit donné à l'autre le mal vénérien.

... Après avoir exposé au sieur de Carbonet le sujet de notre venue, et sù, par sa réponse, qu'il était prêt à se soumettre à la visite ordonnée par la Cour, nous avons examiné avec soin toutes les parties de son corps qui pouvoient estre sujettes à notre visite, auxquelles nous n'avons remarqué d'autre signe de vérole qu'un ulcère virulent au gosier, de la largeur d'un denier, situé du côté droit entre la glande amygdale et la lüette et une éminence douloureuse sur le milieu de l'os de la jambe droite nommé *tibia*, que nous estimons être les effets d'un virus vénérien contracté il y a déjà du temps. Ayant ensuite demandé à voir la dame Julie C..., épouse dudit sieur de C... et ayant été introduits dans son appartement, nous l'avons pareillement visitée en toutes les parties de son corps, et nous ne lui avons trouvé autre chose que l'issüe d'une sanie virulente hors du conduit vaginal, accompagnée d'une inflammation aux grandes lèvres de la vulve et à tout l'orifice antérieur de la matrice que ladite dame nous a dit lui causer de grandes cuissos et ardeurs, principalement en marchant et en urinant : laquelle chaudepisse nous paraît être assez récente. Sur quoi nous estimons que les accidents que nous avons remarqués audit sieur de C... étant les signes d'un mal invétéré, et la chaudepisse que nous avons reconnüe à ladite dame, son épouse, étant une affection toute récente, il est bien plus probable de croire que ledit sieur de C... a communiqué le mal vénérien à sa dite épouse que de s'imaginer une chose impossible, sçavoir que le mal tout récent de la dame Julie Cressonnier ait communiqué au sieur de Carbonet les accidents d'un vieux mal.

(Fait à Paris, le 16 dudit mois et an.)

Raport du mal vénérien contracté par une femme aux approches de son mary.

... Nous avons vu et visité la nommée Catherine Le Febvre, qui s'est plainte à nous d'avoir plusieurs symptômes et accidents vénériens, contractés par les attouchements impurs de son mary. Et de fait nous avons remarqué à ladite Lefebvre une tumeur en l'aine droite de la grosseur d'un œuf de pigeon, que l'on peut regarder comme le principe d'un bubon vénérien. De plus, nous lui avons remarqué toute la circonférence de la vulve échauffée, excoriée et pleine d'une liqueur limoneuse, qui coule continuellement et salit sa chemise d'une matière jaunâtre. Nous lui avons encore observé dans la raze un petit tubercule excorié et douloureux, et tout le fond de sa gorge nous a paru enflammé et excorié, particulièrement du côté droit. Elle se plaint en outre d'une douleur nocturne et que ses cheveux tombent; qu'elle est depuis six semaines travaillée d'une diarrhée opiniâtre qui a jeté son corps dans une maigreur extraordinaire : ce qui fait que nous lui avons trouvé le pouls fort petit et fréquent.

Tous lesquels accidents nous estimons vénériens et contractés par des attouchements impurs et contagieux. Pour raison de quoi ladite Febvre a besoin d'être promptement secourue par les remèdes spécifiques, de crainte que sa vérole commençante ne devienne plus générale, de laquelle elle auroit plus de peine à guérir, à cause de la délicatesse de sa constitution et de la violence de ces remèdes.

(Fait le 16 septembre 1661.)

Raport de la visite d'une femme qui pour donner lieu au divorce prétendoit avoir la vérole.

... Nous avons vu et visité la dame D... en toutes les parties de son corps, à laquelle nous n'avons remarqué que des dartres simples et sans malignité, aux bras et aux cuisses, qui

ne procèdent que d'un mouvement de chaleur, excité dans la masse de son sang au renouvellement de la saison. Nous l'avons d'ailleurs trouvée sans fièvre, ayant un bon coloris, un embonpoint médiocre, et nous avons aperçu sur tout son corps les marques d'une bonne constitution. A l'égard des douleurs que ladite D... s'est plainte à nous de ressentir à la tête, au milieu des bras et des cuisses, nous croyons qu'elles sont feintes, et que la plainte lui en a été suggérée pour des raisons qui nous sont inconnues.

(Fait à Paris, le 25 dudit mois et an.)

Devaux s'est aussi préoccupé de la contagion des enfants par les nourrices et inversement. « Il est bon d'observer, dit-il, que les médecins et chirurgiens se trouvent quelquefois assez embarrassés à juger de la nourrice à l'enfant qu'elle allaite, ou de l'enfant à la nourrice, d'où vient la source du mal dont ils ont tous deux des signes équivalents, par exemple lorsque l'enfant a du mal à la bouche, et la nourrice du mal au mamelon, ce qui engage les juges, dans ces sortes de contestations, à ordonner la visite du père et de la mère de l'enfant et celle de la nourrice et de son mari en tout leur corps : car s'il paraît par cette visite que les parents de l'enfant aient été atteints de cette maladie ou en sont actuellement travaillés, on n'a pas de peine à conclure que l'enfant l'a contracté d'eux, au lieu que si les parents de l'enfant en paraissent exempts et qu'il en paroisse quelques signes ailleurs qu'aux mamelons de la nourrice, tant sur elle que sur son mari, on peut avoir alors une très forte présomption que la nourrice aura donné ce mal à l'enfant. »

Ces principes trouvent leur application dans le rapport suivant :

Raport de plusieurs visites de Personnes attaquées du mal vénérien, au sujet d'une première Nourrice qui avait infecté son Nourrisson.

Nous avons vu et visité Toussaint Jean, vigneron demeurant à Surène, à qui nous avons trouvé une pustule vénérienne sur la partie moyenne de la verge, qui nous a paru vieille, sèche et croûteuse ; laquelle le dit Toussaint Jean nous a dit avoir été précédée de plusieurs autres pustules semblables répandues sur toute la peau de son corps, jusque sur le cuir chevelu de sa tête, quoiqu'il ne nous en ait paru aucune ; lesquelles pustules il nous a dit avoir contractées pour avoir couché avec sa femme qui en était toute remplie.

Et de fait nous avons ensuite vu et visité Marguerite Poussin, femme dudit Toussaint Jean, laquelle s'est plainte à nous d'avoir la grosse vérole ; ce qui nous a paru vrai par la chute de ses cheveux en divers endroits de sa tête et par les pustules rondes et vénériennes que nous lui avons remarquées aux environs des lèvres de la vulve, et à toute la circonférence du siège, lesquelles nous ont paru vieilles, dures et de mauvaise couleur, et ayant jetté les yeux sur ses mammelles, nous avons remarqué une rougeur, de la grandeur d'une pièce de 15 sols, autour du mamelon de la mammelle gauche, qu'elle nous a dit lui causer une grande démangeaison, la droite nous ayant paru sans aucun mal.

Après cela nous nous sommes transportés dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis de l'Hôtel de Vendôme, au logis du sieur Gestard, que nous avons visité en toutes les parties de son corps, lesquelles nous avons trouvées fort saines, notamment ses parties génitales, auxquelles il ne nous a paru nulle marque ni vestiges d'aucun symptôme vénérien, aussi bien qu'à Antoinette Madelaine Colletet, sa femme, laquelle nous avons vue et visitée en toutes ses parties et spécialement aux parties

génitales, auxquelles nous n'avons trouvé aucune apparence de mal vénérien ; lesdits Gestard et sa femme nous ayant paru de fort bonne habitude et d'une santé parfaite.

Nous nous sommes en outre transportés au logis de Jacques Nauroy, vis-à-vis les Jacobins, de la même rue Saint-Honoré, auquel lieu, et en présence de ladite Poussin première nourrice de la fille dudit Gestard, et de M^e Lénon son procureur, nous avons vu et visité une petite fille âgée de neuf à dix mois, à laquelle, après avoir été reconnue par ladite Poussin, nous avons trouvé les environs des fesses remplis de pustules vénériennes naissantes rouges et enflammées ; puis lui ayant fait ouvrir la bouche, nous avons aussi remarqué qu'elle avait le fond du gosier enflammé et excorié, et ayant considéré tout son corps, il nous a paru bien nourri, et dans une assez bonne disposition.

De plus nous avons vu et visité Jacqueline Saule, femme dudit Nauroy, à qui nous avons trouvé deux ou trois pustules vénériennes autour de la mamelle gauche, qu'elle nous a dit avoir contractées pour avoir allaité la fille dudit Gestard de laquelle elle est présentement nourrice, toutes ses parties génitales et autres nous ayant paru saines et sans mal vénérien. De manière que la dite Saule, présentement nourrice de la fille dudit Gestard, a contracté le mal vénérien par les pustules qui sont à sa mamelle, en donnant à tester à la petite Gestard : et que la dite petite Gestard a aussi contracté les pustules vénériennes et les ulcérations de sa gorge par le lait impur et vénérien de sa première nourrice Marguerite Poussin, laquelle nous avons trouvée infectée d'une vérole invétérée, sans qu'on puisse soupçonner la petite Gestard d'aucun mauvais principe de génération, étant d'une bonne habitude, et née d'un père et d'une mère fort sains.

(Fait ce 13^e jour d'août 1663.)

CHAPITRE IX

COUPS ET BLESSURES

Il reste toujours pour constant que Pasco a poursuivi, attaqué, et qu'il était armé d'un bâton extraordinaire, non seulement à un citoyen, mais même à un marchand de cochons.

(Rapport breton du XVII^e siècle) (1).

CADE : Où est Dick, le boucher d'Ashford ?

DICK : Le voici, Monsieur.

CADE : Ils sont tombés devant toi comme des moutons et des bœufs : et tu t'es conduit comme si tu avais été dans ton abattoir.

SHAKESPEARE : *Henri VI, 2^e partie.*

La faim et l'amour mènent le monde, a-t-on dit. C'est en effet à ces deux facteurs étiologiques que l'on peut rattacher l'origine de l'à peu près totalité des crimes ou délits déferés à la justice humaine. Ces crimes ou délits peuvent se présenter sous deux aspects différents : crimes de sang, affaires de mœurs. On a dit qu'il y avait une balance constante entre la fréquence des uns et la rareté des autres : c'est

(1) Cité par CORRE et AUBRY.

assez douteux. Ce qui est évident, c'est qu'au xvii^e siècle les crimes de sang étaient infiniment plus fréquents qu'aujourd'hui, et que, par contre, les poursuites pour affaires de mœurs étaient relativement rares.

Le crime de sang présente différents degrés : il peut y avoir simplement coups et blessures, ou bien meurtre, ou enfin assassinat.

La définition du meurtre n'a pas varié : on a toujours entendu par là l'homicide volontaire. Celle de l'assassinat a passé par des phases diverses. L'article 296 du Code pénal dit : « Tout meurtre commis avec préméditation ou guet-apens est qualifié assassinat. Au xvii^e siècle on voit ce mot employé dans les acceptions les plus variées. Le *Commentaire à l'ordonnance criminelle* (p. 43) le définit : « Meurtre qui se fait volontairement avec avantage ou par trahison. » Dans le dictionnaire de droit de Ferrière, nous lisons : « On entend par assassinat les excès ou mauvais traitements qui ont été faits à quelqu'un à main armée et avec avantage, quoique la mort ne s'en soit pas ensuivie. Ainsi un homme qui donne des coups de bâton à un autre qui est sans défense, celui-ci est en droit de demander en justice vengeance de cet assassinat. » Par abus de langage on désignait aussi par ce nom le viol, l'homicide volontaire sans préméditation, les coups et blessures ayant causé la mort sans intention de la donner, et même, parfois, de simples coups. C'est ainsi que nous lisons dans le réquisitoire de l'affaire Jean Bramoullé, de la terre de Kergoff, contre François Kewella de

la terre de..., qui dans une discussion l'a pris aux cheveux et frappé: « il ne fut jamais plus surpris que de se voir *assassiné* par le dit François Kewelea, lequel le prit par les cheveux, lorsqu'il sortit de la maison d'un sieur Bernard, et le terrassa, le frappant à coups de pieds et de poings (1). »

Remarquons d'ailleurs que le verbe *massacrer* subissait alors des variations de sens analogues et s'employait fréquemment pour frapper, battre, etc.

C'est un fait d'observation courante que les coups et blessures sont d'autant plus fréquents et plus graves, que la prohibition du port d'armes est moins rigoureuse. On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir les crimes de sang se produire journellement à une époque où la plupart des citoyens portaient l'épée ; ce serait une grossière erreur de supposer que l'épée était réservée aux gentilshommes et aux militaires ; tous les bourgeois en portaient, ou peu s'en faut, les jeunes gens surtout. Quant aux écoliers, on ne les rencontrait pas sans rapière (2).

L'édit de 1666 défend aux soldats de sortir avec épée ou autres armes, le soir. L'ordonnance de 1670 précise encore cette injonction. Louvois, qui ne plaisantait point avec la discipline, dut être fort sévère sur cette question. Mais si la très apparente coliche-marde dut être abandonnée par les soudards, d'autres armes moins encombrantes leur restaient ; le poi-

(1) In CORRE et AUBRY : *Documents de criminologie rétrospective*, p. 187.

(2) Voir au sujet du port d'armes la thèse de BOURNET : *la Criminalité en Italie*.

gnard joue un grand rôle dans les rapports d'expert du règne de Louis XIV. L'arme, d'ailleurs, varie suivant les provinces ; Corre et Aubry ont insisté sur la fréquence, en Bretagne, des attaques à coup de pen-baz, sorte de bâton renflé à son extrémité.

La législation des coups et blessures et du meurtre présente quelques particularités curieuses que nous allons exposer brièvement. Les poursuites pouvaient être intentées, soit directement par le parquet, soit sur la demande de la victime ou de ses ayants droit. Mais, dans le cas d'intervention d'une partie civile dans une affaire criminelle, il ne pouvait plus y avoir réquisition d'une peine afflictive.

L'instruction comportait, outre les preuves testimoniales, l'interrogatoire et la question, un procédé légué par le moyen âge, et qui, au xvii^e siècle, tend à disparaître. Je veux parler de la *cruentation* (1).

C'était une croyance universellement répandue au moyen âge que le sang de la victime bouillonnait hors des plaies si le cadavre était mis en présence du meurtrier. Et, même si l'assassinat avait été perpétré au moyen de la submersion, de la strangulation ou de l'empoisonnement, le sang s'écoulait devant le criminel ; mais alors c'est par les orifices naturels (oreilles, narines, bouche) qu'il se répandait. On se souvient de la scène classique où Shakespeare décrit ce phénomène. Libavius, qui a écrit un traité *De cruentatione cadaverum*, prétend trouver dans la Bible

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib, V, tit, II, q, VIII, p. 38, et article Cruentation dans le *Dictionnaire de Dechambre*.

l'origine de cette croyance : de fait, le Deutéronome parle simplement de l'exposition des cadavres, et de la confrontation avec le meurtrier supposé, mais non de la cruentation.

En Allemagne, certains tribunaux reconnaissaient le coupable aux hémorragies dont il était pris lui-même en face de sa victime. C'est ainsi que l'épistaxis a pu être une maladie mortelle.

Au xvii^e siècle, et d'ailleurs dès la Renaissance, on avait fortement battu en brèche de pareilles superstitions. Bien souvent d'irréfutables témoignages étaient venus confondre un criminel que sa victime n'avait point désigné par l'effusion de son sang. Les magistrats avaient en vain demandé à la science d'expliquer le phénomène, et l'Église n'avait pas voulu admettre que chaque cruentation fût un miracle accompli par un acte spécial de la volonté divine. Aussi, la croyance à la cruentation s'en allait rejoindre tout le vieil attirail des superstitions médiévales : et seuls quelques margraves du Saint-Empire conservaient cette pratique, malgré les railleries des savants, et les plaintes des innocents injustement condamnés.

Avant de parler des pénalités encourues pour les crimes de sang, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le résumé de la question constitué par un tableau synoptique d'un des juristes les plus éminents de cette époque, Brun de la Rochette.

1	{	Espée.
Avec la main par		Poignard.
		Pistolets.
		Épieux.
	}	Arbalestres.
2	{	Par faux témoignages.
Avec la langue		Par conseils.
		Par commandement de tuer.
3	{	Avant l'exécution du meurtre
Par consentement		En l'exécution,
		Après l'exécution.
4		
Par signes		
Par sortilèges		
Par poison.		
Se tuant soy-même.		
5	{	Garantir sa vie.
Permis pour		Ses moyens.
		Son honneur.
		Ses parents et amis.
6	{	Le seigneur à la défense du
Est tenu		vassal, <i>et contra</i> le serviteur
		du maître.
		Le fils du père, le frère du frère.
7	{	Au père de la fille adultérante.
Est permis		Au mary du ruffien et adultère.
8	{	En guerre ouverte contre l'en-
Impunément est permis		nemi.
		Au capitaine du soldat rebelle.
		Quand il y a édit du prince.

« La peine de l'homicide est la mort par le dernier supplice, au noble par l'épée, au roturier par le licol.

... nec enim lex æquior ulla est
Quam necis artifices arte perire sua (1).

Et ne doit la peine estre allégée par la qualité du délinquant, soit de noblesse, antiquité de race, ou autrement, veu que tels grades et honneurs demeurent obscurcis par la gravité du délit.

« La loy civile toutefois et la loy naturelle ont permis l'homicide en quatre divers cas. Le premier lors que l'on se deffend pour garentir sa vie, contre les aguets et violente invasion de son ennemy, que l'on ne peut autrement éviter sans estre tué. Le second, quand il s'agit de la nécessaire deffence de nos biens, que l'on nous ravit et emporte violemment. Le troisième pour la tuition, manutention et deffence de nostre honneur et entière réputation. Le quatrième pour sauver nostre proche parent ou intime amy, lequel sans nostre secours ne pouvoit éviter la force qui luy estoit faicte, et par conséquent d'estre meurtry ; tous lesquels cas s'appellent deffence forcée et nécessaire (2). »

Notons à propos de la légitime défense que, dans ce cas, l'homicide était excusé, jusqu'en 1670, si l'accusé jurait n'avoir pas été l'agresseur, ou n'avoir pas frappé volontairement. Après l'ordonnance de

(1) Aucune peine n'est plus juste que celle qui frappe le meurtrier d'un châtimement semblable à son crime. (OVIDE : *De l'art d'aimer*.)

(2) BRUN DE LA ROCHETTE, *loc. cit.*

1670, le procès suivait son cours, mais il pouvait y avoir lettre de grâce.

« Le *parricide* qui tue ou fait tuer et assassiner ses père, mère, enfans, frère ou sœur, doit estre cousu vif dans un sac de cuir, avec un chien, un coq, un singe et un serpent, et jetté dans la mer ou dans le courant d'un grand fleuve, à fin que privé de tout usage des élémens, la veüe du ciel luy soit desniée vivant et la terre après sa mort (1). »

L'homicide est permis « quand il y a commandement exprès du prince souverain, comme fut celui du pape Sixte V, qui donnoit impunité, récompense et rappel de ban, à tous les bannis d'Italie (que le vulgaire du lieu appelle *banditi* ou *fuor usciti*) qui luy apporteroient la teste d'un banny. Ce qu'il fit pour les mettre en deffiance les uns des autres, afin qu'ils se dissipassent d'eux-mesmes, comme ils firent ; car au moyen de ceste ordonnance qu'il observa exactement de sa part, il en purgea toute l'Italie » (2).

..

L'examen du cadavre d'un homme assassiné, dit Zacchias, ne peut se faire sans qu'il y ait un médecin. Lorsque plusieurs témoins affirment que quelqu'un est mort d'une blessure, et que deux médecins se trouvent d'accord pour affirmer le contraire, il faut

(1) BRUN DE LA ROCHETTE : *les Procès civils et criminels* (Lyon, 1628), p. 173. Cf. RAOUL : *le Parricide*, thèse de Lyon, 1902.

(2) BRUN DE LA ROCHETTE, *loc. cit.*, p. 49, § VIII.

croire plutôt les médecins (1). Ceux-ci doivent aussi être consultés quand il s'agit d'apprécier l'impotence fonctionnelle résultant des blessures, quand il faut savoir si le blessé est mort de ses plaies ou d'une affection intercurrente, quand il s'agit enfin de diagnostiquer une plaie d'un ulcère.

Nous n'insisterons pas sur les considérations générales de Zacchias sur la nature et la gravité des plaies ; il ne s'agit là que de variations sur ce thème connu : on peut mourir d'une très petite plaie, on peut guérir avec une plaie que tous les médecins ont déclarée mortelle. La seule chose originale qu'ait découvert le médecin du pape c'est que la blessure est plus ou moins grave selon les pays : ainsi les plaies de tête guérissent mieux à Florence qu'à Rome ou à Raguse. C'est peut-être que les médecins étaient plus habiles à Florence. Zacchias qui est Romain ne s'est pas arrêté à cette peu flatteuse explication.

La part de responsabilité du médecin traitant dans la mort des blessés a naturellement fort préoccupé les experts, à une époque où l'absence de l'antisepsie pouvait faire d'une écorchure l'origine d'une septicémie ou d'une gangrène mortelle. Ils se basent surtout sur le temps qui s'est écoulé entre l'accident et l'issue fatale. Si le temps est court, le malade est bien mort de sa blessure : si, longtemps après avoir été vulnéré, et bien qu'il y ait eu une amélioration momentanée, une rechute mortelle se produit, on

(1) FARINACIUS, quæst. CXXVII, part. IV, num. 116.
Cf. GUAZZIN, def. I, cap. XII, num. 12.

peut discuter la question d'impéritie de l'homme de l'art (1).

Le pronostic de léthalité se basait sur les aphorismes suivants : La nature de la région blessée fait la gravité de la plaie. La gravité est en raison directe de la grandeur et du nombre des blessures. Les coups portés avec une arme en acier sont les moins dangereux (!!!) (*vulnera ære inflictata tutiora*). Il est juridiquement indifférent que le blessé soit mort de sa plaie, ou d'un accident secondaire à sa plaie. Un coup donné à un infirme, et amenant la mort, bien que la blessure n'eût pas été mortelle sur un autre individu, est qualifié meurtre. *Un blessé ne peut être présumé mort de sa blessure, lorsque les médecins ont déclaré que la plaie n'était pas mortelle de sa nature*. Mais avant tout on devait se préoccuper de savoir si la blessure était ou n'était pas empoisonnée (2).

Enfin, un point fort important de l'examen des blessures sur le cadavre, est de savoir si les plaies ont été faites avant ou après la mort. Il est intéressant de constater que cette question avait été fort bien mise au point dès le xvi^e siècle par Ambroise Paré. Il indique deux signes de la blessure post mortem ou au moins agonique : la plaie faite sur le cadavre est blanche, non cruentée ; celle faite sur le vivant est rouge et sanglante. D'autre part, les lèvres de la plaie sont flasques et blanchâtres dans

(1) Jamais dans les expertises il n'est question de la diminution de la capacité au travail. L'agresseur est puni pour la faute commise envers la société, non pour le dommage causé à autrui.

(2) V. plus loin ch. XI de l'Empoisonnement, v. aussi p. 207.

le premier cas, tuméfiées et livides dans le second. Paré expliquait ce phénomène par l'apport du sang et des humeurs vers la partie lésée chez le vivant, afflux qui ne peut pas se produire chez le mort. Zachias a ajouté à ces deux signes un troisième : la présence du sang dans les veines lorsque les coups ont été portés au cadavre, la vacuité des vaisseaux lorsque les plaies ont été faites ante mortem.

*
* *

Quand on étudie le rôle des experts dans les crimes de sang, au xvii^e siècle, il ne faut pas perdre de vue que chez eux le médecin légiste était doublé nécessairement d'un chirurgien traitant, et qu'à eux seuls incombait la cure du blessé. Aussi la pathologie des traumatismes des différentes régions constituait-elle la partie la plus importante, pratiquement du moins, de la médecine judiciaire de cette époque. Si l'on ouvre les traités de Devaux ou de Blégny, on est frappé de l'extension donnée au chapitre des coups et blessures, de la brièveté de ceux relatifs aux affaires de mœurs, de l'absence de ceux qui concernent les affaires civiles.

Il n'entre pas dans notre plan d'exposer ici en détail toute la traumato-pathologie du xvii^e siècle, nous nous contenterons de relever quelques faits saillants ou étranges, caractéristiques de l'esprit scientifique de l'époque.

« Les signes des playes qui attaquent les Parties contenues dans les principales cavités du corps, dit

Devaux, se tirent de cinq choses, sçavoir : 1° de la *lésion* des actions ; 2° de la *situation* de la playe ; 3° de la *nature* de la douleur ; 4° des *excrétions* ; 5° des propres *accidens* (1). »

Playes de tête. — On a lieu de conjecturer que la disposition extérieure, peu considérable en apparence, ne nous cache rien de plus fâcheux quand la playe ne pénètre que le cuir chevelu, qu'elle a été occasionnée par un instrument tranchant et que le blessé a d'ailleurs toutes les marques d'une santé parfaite. On est au contraire obligé de suspendre son jugement quand la playe, quelque superficielle qu'elle soit, a été causée par un instrument rond et contondant, et qu'il est survenu à l'heure même un éblouissement au blessé, perte de connaissance, nausée, fièvre, et qu'il continue à se sentir, les jours suivans, la tête pesante, embarrassée, peu d'appétit et dans un abattement considérable.

... Une contusion, quoique très légère en apparence, est toujours dangereuse quand elle est située sur les muscles temporaux ; parce que la lésion de ces organes peut aisément se communiquer au cerveau par le moyen des nerfs qu'ils en reçoivent de fort près ; ce qui fait que les contusions de ces muscles, qui sont assez souvent traitées de bagatelles, sont bientôt suivies d'une forte fièvre, du délire, de la paralysie, de la convulsion et de la mort des blessés : l'on en a trop d'exemples pour en douter.

Playes du péricrâne. — Les signes sont le vomissement, la fièvre aigüe avec les frissons irréguliers, les violentes douleurs, l'œdème érysipélateux qui se répand sur toute la tête et sur le visage, les mouvements convulsifs, et tous ces accidens ne cessent que lorsqu'on a coupé le péricrâne et découvert l'os.

Les playes faites par ponction sont plus disposées à produire de fâcheux accidens que celles qui sont faites par incision :

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 39 et seq.

parce que la sanie n'ayant pas une issue facile, son séjour la rend plus âcre et plus disposée à causer de grandes douleurs et à faire une fâcheuse impression sur le crâne.

Quand ces playes arrivent à des sujets infectés du mal vénérien, il est presque impossible que *l'acide rongeur de la vérole* ne cause une carie profonde et rebelle sur l'os du crâne où les playes se trouvent situées.

Signes de fracture du crâne sans playes des tégu- ments.	1° Accidents.	Chute sans connaissance. Éblouissement, vertige. Vomissements bilieux. Hémorr. nez et oreilles. Perte de la parole.
	2° Conjectures tirées des causes.	Agent. { Force. Direction. Patient { Constitution. Partie du crâne. Instrument.

Commotion. — Les signes de la commotion du cerveau sont à peu près ceux qui surviennent aux fractures du crâne ; toute la différence qu'il y a entre ces signes dans ces différents cas consiste en ce que ces accidents subsistent dans la fracture du crâne jusqu'à ce qu'on ait remédié à cette fracture par l'application du trépan, qui donne lieu de relever les os enfoncés et de tirer le sang épanché sous le cerveau ; au lieu que ces accidents cessent bientôt quand ils ne sont causés que par la commotion du cerveau, à moins qu'elle ait été assez considérable pour occasionner un épanchement sous le crâne, car en ce cas-là, il n'est pas moins nécessaire d'appliquer le trépan que s'il y avait fracture au crâne.

Dans le cas de fracture douteuse on peut avoir recours à

l'imprégnation par l'encre d'imprimerie, ou à l'application d'un cataplasme qui se dessèche plus vite sur la fracture, ou encore faire serrer les dents au blessé : la douleur indique le niveau de la fracture. Ce sont de mauvais moyens. Il est plus sûr de faire fond sur la continuité des accidents.

Playes des méninges et du cerveau. — Prognostic toujours réservé à cause des accidents secondaires. *On ne doit pas croire qu'un blessé soit absolument hors de danger qu'après cent jours.*

Quand la diarrhée ou la dysenterie survient aux blessés, ils sont dans un grave danger, aussi bien que ceux dont les urines sont troubles *comme celles des cavales* (ce qui marque une grande corruption).

La fièvre du premier au septième jour n'est pas dangereuse. Après le septième jour, elle ne peut marquer autre chose sinon que le crâne, le cerveau et les méninges sont putréfiées.

Quand un blessé tombe dans le délire, quand il perd la mémoire, quand il parle sans raison, quand ses yeux s'obscurcissent, ou quand il devient sourd, quand il reste sur son lit sans mouvement ou quand il en veut sortir malgré les assistants, quand les urines et les selles sont supprimées ou quand la paralysie et les convulsions lui arrivent, de même qu'une douleur considérable en la région du foie (car la purulence formée dans le cerveau, rentrant en partie dans les veines, ne tarde pas, suivant le cours de la circulation, à s'embarrasser dans le labyrinthe des vaisseaux du foye ou des poumons, et d'y produire un abcès), ce sont là tous signes d'une playe mortelle.

Conclusion. Ainsi ce que l'on doit recueillir de tout ce détail des signes, diagnostic et pronostic des playes de la tête, *eu égard aux rapports en chirurgie*, doit se réduire à dire et à déclarer dans les actes de justice :

1^o Que les plaies de tête faites par contusion, quoique superficielles, ne sont point à mépriser et doivent être pansées avec beaucoup de soin et d'attention ;

2° Que les contusions sans playe, qui sont suivies de quelques-uns des fâcheux symptômes qui ont été ci-devant marqués, sont dangereuses ;

3° Que toutes les fractures du crâne mettent les blessés en danger de mort ;

4° Que les dilacérations des méninges et du cerveau sont absolument mortelles.

Playes des yeux. — Pronostic très mauvais : 1° Parce que le globe de l'œil étant tout nerveux et membraneux, il ne peut être blessé le moins du monde, que les violentes douleurs n'occasionnent une longue suite de fâcheux accidents, que l'on ne peut maîtriser qu'avec beaucoup de peine et après un long et ennuyeux traitement.

2° Cet organe a une telle liaison avec le cerveau qu'il ne saurait être blessé sans que la douleur et l'inflammation se communiquent au cerveau et même à l'œil opposé.

3° La moindre playe ou contusion qui arrive à l'œil met le blessé en danger de tomber dans l'aveuglement qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme après celui de perdre la vie.

4° Les playes des yeux ont cela de particulier qu'elles mettent non seulement les blessés hors d'état de s'appliquer à quoi que ce soit jusqu'à leur parfaite guérison, mais qu'elles les réduisent encore dans la dépendance des autres pour toutes sortes de secours.

5° Les playes qui pénètrent le globe de l'œil sont presque toujours incurables, tant à cause de l'écoulement de l'humeur aqueuse, qui flétrit l'œil, que du phlegmon qui survient à la playe, dont les symptômes causent un désordre très grand dans cet organe et jusque dans les principaux des nerfs qui lui fournissent la grande quantité d'esprits animaux dont il a besoin pour faire sa fonction (1).

(1) La défiguration n'est spécifiée ni dans les œuvres des juristes ni dans celle des médecins légistes. V. à ce sujet la thèse de Léon CRISTIANI : *De la défiguration*, Lyon, 1902.

Playes du nez, de la bouche et des oreilles. — La section du filet de la langue peut amener une hémorragie mortelle chez les enfants.

Le retranchement total du nez ne serait pas d'une si grande considération, même par rapport à la difformité que cause une telle perte, si l'on était bien sûr de la vérité de ce que Tagliacotus a avancé sur la restauration du nez.

Musitanus rapelle l'histoire assez plaisante d'un gentilhomme italien à qui l'on avait refait un nez de sa propre chair au lieu de celui qui lui avait été emporté par accident ; disant que ce gentilhomme, après sa guérison, ayant toujours peur en se mouchant d'arracher son nez, se contentait, au lieu de se moucher avec effort, comme l'on fait d'ordinaire, d'insinuer dans ses narines le coin de son mouchoir tourné en forme de tente, pour le nettoyer : ce qu'ayant un jour aperçu le chirurgien qui l'avait guéri, il demanda à son ancien malade ce qui l'obligeait à en user comme il faisait ; et que le malade lui ayant fait entendre la peur qu'il avait d'arracher son nez en se mouchant avec effort, ce chirurgien le prit par le nez et le traîna ainsi tout autour de sa chambre, pour le convaincre que son nez avait des attaches beaucoup plus fermes qu'il ne s'imaginait (1).

Playes de la poitrine. — Les plaies du *poumon* se reconnaissent à la difficulté de respirer, à la toux continuelle, au rejet par la bouche de sang écumeux, à la douleur au côté.

Celles du *péricarde* à la douleur poignante, à de fréquentes faiblesses suivies de fièvre et frissons.

Les atteintes du *cœur* sont suivies :

- 1^o D'une sueur froide ;
- 2^o D'un grand frisson aux extrémités ;
- 3^o De syncopes fréquentes ;

(1) Sanchez déclare que les fiançailles, même faites avec serment, sont dissoutes de plein droit par la perte du nez survenue chez l'un des futurs conjoints, surtout si cette perte n'est pas chirurgicalement réparable.

4° D'un grand abattement des forces qui se manifeste par le pouls retiré et languissant. Le sang noir indique la playe du ventricule droit, le sang plus vermeil, du ventricule gauche.

Les plaies du *diaphragme* amènent une toux rauque, des douleurs très vives, du délire avec frénésie. Le malade est fort incommodé de nausées, et d'un grand dégoût pour toutes sortes d'aliments, parce que l'inflammation de ce muscle se communique à l'orifice supérieur de l'estomac et que sa tension le serre et le comprime étroitement. Enfin, lorsque le diaphragme est blessé dans ses tendons le malade meurt avec la convulsion des lèvres qui est appelée rire sardonique... Ce symptôme arrive aux playes du diaphragme parce que ce muscle reçoit ses nerfs de ceux qui sortent de la troisième et quatrième vertèbre qui en fournissent aussi aux muscles des lèvres et des mâchoires.

Playes du bas-ventre. — Les signes de playes du *foie* sont :

1° L'épanchement de sang par la plaie et dans le bas-ventre ;
2° La douleur poignante qui s'étend jusqu'à la clavicule et à l'épaule droite ;

3° La toux sèche, le ventre tendu, les urines et les selles sanglantes.

Les signes de playes de la *rate* sont :

1° Le sang grossier et féculent ;

2° La douleur à l'hypogastre gauche ;

3° La difficulté de respirer qui est une suite du consentement qu'a le diaphragme avec ce viscère.

Les signes de playes de la *vessie urinaire* sont : la douleur au pubis et l'urine sanglante. Le consentement qu'a cet organe avec l'estomac occasionne un vomissement de bile et le hoquet(1).

Playes qui arrivent aux extrémités supérieures et inférieures. — Il faut craindre les playes envenimées par le levain

(1) Les experts ne semblent pas s'être préoccupés d'une façon spéciale des plaies des organes génitaux. Il est vrai que la loi ne distinguait pas encore le crime de castration des autres blessures.

de la vérole, celui du scorbut ou le levain scrofuleux ; et la synovie qui consiste dans l'écoulement de cette humeur glai-reuse qui suinte des glandes pour enduire les articles ; laquelle dégénère de sa constitution naturelle en une acidité vicieuse.

Playes qui sont faites par des armes empoisonnées. — Les accidents sont : une douleur violente et très poignante ; la couleur livide, puis la noirceur qui environnent la playe, et qui sont des signes de gangrène et de putréfaction ; l'inflam-mation et la tumeur qui surviennent quelquefois presque aussitôt que la playe est faite, quoiqu'elle soit très légère en apparence, quelquefois aussi une playe de cette nature cause une chaleur brûlante à tout le corps et quelquefois un engourdissement universel ; d'autres fois elle cause un mal de cœur, des fai-bleesses, un tremblement général, la lipothymie, la syncope, et beaucoup d'autres accidents, selon la qualité du venin dont les armes ont été infectées.

Playes faites par les armes à feu. — On les distingue : 1^o au moyen de leur figure qui est ronde pour l'ordinaire, parce que les balles dont on charge ces armes ont ordinairement une figure semblable ; 2^o en ce que ces playes sont environnées d'un cercle livide, tendant à noircir, lequel est pourtant varié d'une couleur jaunâtre ; 3^o parce qu'il sort peu de sang de ces playes, à cause de la grande contusion et attri-tion qu'elles causent aux parties ; 4^o le blessé se plaint d'une douleur aggravante et se trouve à l'heure même dans une espèce de stupeur et de consternation ; 5^o loin que ces playes donnent à l'extérieur des marques du délabrement qu'elles causent dans leur progrès, elles se resserrent tellement à leur entrée, que l'on a souvent beaucoup de peine à les sonder et à en suivre la route.

Elles sont plus dangereuses que les autres :

1^o Parce qu'elles ne touchent point les parties sans leur faire une extrême violence et sans causer un grand trouble au sang et aux esprits ;

2° Parce qu'elles occasionnent une grande déperdition de substance ;

3° Parce qu'elles ne sont jamais simples, mais toujours compliquées tant par une contusion énorme qui va jusqu'à mortifier les parties que par la lésion des nerfs, des veines, des artères, des tendons, des fibres, etc. (1).

*
* *

Devaux, comme on le voit, n'énumère pas parmi les causes de blessures la précipitation d'un lieu élevé. Ambroise Paré avait déjà signalé les ruptures *du foye et de la ratelle* qui peuvent se produire dans ce cas. Zacchiàs (lib. V) ne donne pas d'autres détails. Il faut arriver à Morgagni pour trouver une description complète des lésions viscérales de la précipitation. L'histoire en présente cependant plusieurs cas au xvii^e siècle : qui ne connaît l'histoire du comte de Thurn et des protestants de Bohême soulevés contre l'empereur Mathias et défénestrant les trois gouverneurs impériaux de Prague dans la cour du palais (1618) ? On sait d'ailleurs qu'ils n'eurent pas grand mal, étant tombés sur un lit de fumier (2).

*
* *

On peut se rendre compte par la lecture des rapports suivants de la façon dont les experts utilisaient

(1) Il est assez extraordinaire de ne trouver nulle part mention des brûlures. Elles devaient cependant être fréquentes à une époque où les constructions en bois étaient encore nombreuses et où les secours contre l'incendie étaient des plus rudimentaires.

(2) Cf. BONNETTE : *Étude médico-légale sur la précipitation*, thèse de Lyon, 1892. V. aussi LACASSAGNE : *Vade-mecum du médecin expert*, p. 97.

les connaissances pathologiques que nous venons de résumer rapidement.

**Rapport d'une grande contusion à la tête,
accompagnée de fâcheux accidents.**

... J'ai aperçu une contusion accompagnée d'une ecchymose très considérable sur la suture sagittale, qui s'étendait de côté et d'autre sur les os pariétaux, que ledit chirurgien et les assistants m'ont dit avoir été causée par une *botte de foin* qui lui a été jettée sur la tête, le 10 du présent mois, du comble d'un bateau qui en était chargé, depuis lequel temps ledit blessé a resté sans connaissance et dans un profond assoupissement avec une fièvre très forte, dont il a été attaqué dès le second jour, et sur-le-champ même d'un saignement par le nez et par les oreilles, tout cela joint à un grand œdème et gonflement de tout le visage. Ces fâcheux symptômes faisant connaître que le cerveau et les méninges ont souffert d'une violente commotion et donnent lieu d'appréhender qu'il n'y ait un épanchement sous le crâne, j'ai conseillé au sieur C... d'ouvrir la contusion par une incision cruciale, ce qu'ayant fait aussitôt, il en est sorti une palette ou environ de sang en partie liquide, et en partie coagulé, et le péricrâne s'étant trouvé contus, il a découvert l'os, auquel nous n'avons remarqué aucune fracture, ce qui ne nous a pas empêché de conclure à l'application du trépan si les accidents continuent après une quatrième saignée que nous sommes convenus de faire au blessé, lequel nous croyons dans un grand danger de sa vie (1).

**Rapport d'une contusion au muscle crotaphite suivie de
fâcheux symptômes.**

J'ai trouvé une contusion sur *l'os temporal droit* avec ecchymose... que les assistants m'ont dit lui avoir été causée,

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 54. Il s'agit là très probablement d'une fracture de la base du crâne.

il y a trois jours, par un coup de houssine qu'il reçut en cette partie, et qu'ayant été à l'heure même fort étourdi du coup, il s'est toujours senti fort faible et fort abattu jusqu'aujourd'hui, que la fièvre l'ayant pris avec frisson sur les X heures du matin, il entra vers les IX à X heures du soir dans un délire qui fut précédé de quelques contractions *des lèvres et des paupières du côté gauche*; ce qui a continué jusqu'aujourd'hui, à huit heures du matin, qu'il est tombé dans une apoplexie très forte, laquelle le met en un péril éminent. Cependant, pour ne pas manquer à faire les choses qui peuvent être capables de lui donner quelque soulagement, après avoir appliqué sur la contusion une onction anodyne et confortative, je l'ai saigné des deux bras à 4 heure d'intervalle, je lui ai fait user de forts sternutatoires, et je me propose de le saigner encore ce soir, afin de tâcher par ces évacuations de dégager sa tête, qui est fort embarrassée; car pour l'ouverture de la contusion, *je n'estime pas qu'elle soit nécessaire en cette occasion, la cause extérieure n'ayant pas été assez forte pour occasionner une commotion au cerveau et aux méninges*, laquelle ait donné lieu à aucun épanchement sous le crâne qui demande l'application du trépan, mais il est plus vrai-semblable que la *blessure du crotaphite* a causé une violente contusion *aux nerfs de la cinquième paire* qui se distribuent à ce muscle, et que cette éSION s'étant communiquée jusqu'au principe d'où ils partent a dérégulé toute l'économie animale, et est en état de causer la mort au blessé, au cas que ces accidents continuent (1).

(1693.)

Raport de la condition d'un coup d'arme à feu pour sçavoir si l'Arme a crevé dans la main du Blessé ou si le coup a été tiré exprès sur la personne.

Raporté par moi soussigné, M. Ch. J. à P. que de l'ordre verbal de N. S. du Grand Conseil, j'ai vu et visité le nommé Edme Hamon, dit Langevin, en présence de M^e Lucas, Procureur

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 58.

reur de la Partie, qui ont requis de moi si les blessures dudit Langevin ont été faites par une arme à feu crevée dans les mains du blessé, ou par un coup de cette arme qui lui auroit été porté en dehors. Après avoir considéré avec attention toutes les cicatrices, leur figure et leur situation, je les ai trouvées trop ramassées entre elles pour procéder d'une arme crevée entre les mains du blessé, laquelle cause toujours à la main des cicatrices fort étendues, ce qui me fait croire que ces cicatrices ont succédé à un coup, qui a été tiré de propos délibéré sur la personne dudit Langevin (1).

(Fait le 14 avril 1662.)

Rapport d'une vieille hernie, qu'un Particulier voulait faire passer pour être l'effet des coups qu'il avoit reçus au Bas-Ventre.

Nous, médecin et chirurgiens du Roi en son Châtelet de Paris, soussignés, certifions qu'en vertu de l'ordonnance de Monsieur le Lieutenant criminel, en date du 9 avril 1678, nous avons vu et visité J. Fr. Périgord, marchand de bois quarré en l'Isle Louviers, qui nous a dit avoir été maltraité, il y a trois semaines, de plusieurs coups au bas-ventre, qui lui ont causé une rupture dont il est beaucoup incommodé. Après avoir examiné le bas-ventre dudit Périgord auquel nous n'avons aperçu aucuns vestiges des contusions prétendues, soit que les plaies du prétendu blessé soit simulées, ou que le temps les ait effacées, nous avons examinés la rupture dont il se plaint, et nous avons reconnu que c'est une vieille hernie complète de l'intestin et de l'épiploon, qui sortent du ventre par une dilatation fort ample et qui rentre avec beaucoup de facilité, en sorte que nous n'estimons pas qu'aucune cause extérieure aussi récente y ait pu contribuer (2).

(Fait à Paris le 12 dudit mois et an.)

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 249.

(2) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 269.

**Modèle de raport sur de fausses plaintes, les personnes
s'étant trouvées en bonne santé.**

... Nous nous sommes transportés au bout du pont Notre-Dame, en la maison où pend pour enseigne le Coffre Royal, auquel lieu nous avons vu et visité le nommé Pierre des Hayes, lequel s'est plaint à nous d'avoir été battu et excédé en diverses parties de son corps, sans qu'il nous ait pu déterminer aucun lieu particulier, de manière que nous ne lui avons trouvé aucune marque de blessure, ou de contusions, et nous ayant dit qu'il ressentait une douleur du côté gauche, nous ne lui en avons reconnu aucun signe, lui ayant trouvé d'ailleurs le poulx bien réglé et la respiration bonne : de manière que nous estimons que ledit des Hayes est en fort bonne santé.

(Fait le 26 may 1661.) (1).

*
* *

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons quelques mots d'une question qui s'y rattache : celle de la fulguration (2).

Dans le cas où l'on trouverait, dit Zacchias, un cadavre dans un lieu solitaire, hors des villes, loin de toute maison habitée, sans que le cadavre porte aucune trace de violence : coups, strangulation, plaies, empoisonnement, etc., on pourra penser qu'il a été frappé par la foudre (3). Cela deviendra certain si le corps exhale une odeur de soufre. Cette odeur est cause que les oiseaux ne touchent pas au cadavre.

(1) DEVAUX, *ibid.*, p. 45.

(2) V. thèse BIRAUD, Lyon 1892 et thèse PÉLISSÉ, Lyon 1896.

(3) ZACCHIAS, lib. V, tit. II, quæst. XI, p. 395. Cf. Ambroise PARÉ, *in Renunciationibus*, et Fortunato FIDELIS, lib. IV, cap. VI.

Celui-ci prend en outre une couleur jaune caractéristique, surtout à l'endroit où la foudre l'a atteint. Zacchias repousse la possibilité des fractures produites par la foudre, et qui, selon Ambroise Paré, pourraient exister chez les fulgurés indépendamment de toute lésion des téguments. La foudre, dit Zacchias, étant un fluide impondérable, ne peut ni briser, ni brûler. La seule trace locale qu'elle puisse laisser, c'est un refroidissement de la partie frappée relativement aux parties voisines, perceptible même longtemps après la mort. Il peut arriver d'ailleurs que la foudre ne laisse pas de traces, parce que l'individu est mort non de la fulguration, mais de peur.

La position du cadavre peut fournir des indices : les individus foudroyés tombent sur le côté où le feu du ciel les a frappés. Cardan cite cependant l'exemple de huit personnes foudroyées dans l'île de Lemnos, pendant qu'elles dînaient en plein air et qui restèrent immobilisées dans les positions qu'elles occupaient, l'une portant une coupe à ses lèvres, l'autre mangeant, etc. On admettait en général que les corps des foudroyés n'étaient pas putrescibles, et cela parce que le soufre les momifiait. Enfin, selon Fortunato, les corps devenaient plus légers par l'action du feu qui les pénétrait sans les brûler.

Voici un report de Devaux sur un cas de ce genre (1).

..... J'ai d'abord observé qu'il exhaloit du cadavre une odeur

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 517.

sulphureuse et je lui ai ensuite aperçu sur le haut de la tête un endroit plus froid que le reste du corps: ce qui m'ayant porté à examiner plus sérieusement ledit endroit, j'y ai trouvé nombre de poils brûlés et réduits en poussière, de la largeur d'un écu, et au-dessous une petite ouverture de figure ronde entourée d'un cercle noirci, pénétrante comme une escare dans toute l'épaisseur des téguments, puis ayant introduit ma sonde dans cette ouverture, j'ai trouvé le crâne perforé dans toute son épaisseur, et ma sonde ne rencontra aucun obstacle à pénétrer dans le vuide selon toute sa longueur: sur quoi, après avoir dilaté les tégumens, j'ai connu que le crâne étoit percé sur le milieu de la suture sagittale. Après cela, j'ai scié le crâne, et j'ai reconnu que tant la dure et la pie-mère que toute la substance du cerveau, étoient dissoutes en forme de bouillie délayée dans une liqueur noire. Enfin examinant la base du crâne, j'ai aperçu un trou se glissant obliquement dans la selle de l'os sphénoïde vers l'os du palais, que j'ai trouvé percé du côté droit et deux dents canines brisées en mesmes parties, et le muscle orbiculaire des lèvres tout noir et corrompu en dedans. Toutes lesquelles observations font voir clairement que ledit Joner a été frappé de la foudre qui lui ayant percé le crâne de part en part, est sortie par la bouche, pendant l'orage qu'il a fait ce matin.

(Fait audit Bourg de Lonjumeau, le 20 juin 1680.)

*
* *

Nous avons dit plus haut que les brûlures proprement dites n'avaient pas été spécifiées par les médecins légistes du xvii^e siècle. Il est cependant une catégorie de faits exceptionnels qu'ils ont notée: je veux parler de la combustion spontanée. Cette théorie d'après laquelle le corps des alcooliques est susceptible de prendre feu au contact de la moindre

étincelle a joué au XVIII^e et au XIX^e siècle de la faveur la plus générale. Il y a bien peu d'années qu'on en a reconnu l'absurdité. Les premiers cas cités remontent à la fin du XVII^e siècle. Dans une lettre datée de 1604, René Moreau, médecin lyonnais, parle de la flamme qui sortit de l'estomac d'une femme alcoolique.

En 1663, Bartholin parle d'une pauvre femme qui depuis trois ans ne buvait que de l'esprit-de-vin et qu'on trouva un jour réduite en cendres sur son lit : il n'en restait que le crâne et l'extrémité des doigts. On sait maintenant ce qu'il faut penser de ce genre d'anecdotes. Elles ont inspiré des scènes curieuses à plusieurs romanciers contemporains (Voyez Zola, dans le *Docteur Pascal* ; J. Verne : *Cinq semaines en ballon*) ; mais elles ont disparu des traités de médecine légale et de pathologie.

CHAPITRE X

LES ASPHYXIES

Et nodum informis lethi trabe nexit ab alta.

VIRGILE : *Enéide*, lib. XII.

Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme,
Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dus,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

V. HUGO : *Marion Delorme*, acte II, sc. III.

L'asphyxie est un état de mort apparente ou réelle consécutif à une suspension des phénomènes d'échange de gaz entre l'air et le sang(1). Il y aura donc asphyxie dans la submersion, dans la pendaison, dans la strangulation, dans la suffocation, dans l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, etc.

Noyait-on, pendait-on, étranglait-on au xvii^e siècle? Vraiment on serait tenté de croire le contraire, à voir la conspiration de silence organisée sur ce genre d'attentats par les médecins experts. Devaux est muet, de Blégnny est infiniment bref, Zacchias dissémine çà et là quelques notes rapides, Valentin cite

(1) LACASSAGNE : *Précis de médecine judiciaire*, p. 244.

des rapports mais ne les commente guère. Quant aux juristes, ils ne distinguent nullement les différents modes d'homicide, et à les lire, on croirait que les meurtriers, qui florissaient sous le grand roi, n'ont jamais employé que la dague et l'épée quand ils renonçaient à leur arme favorite : l'*acqua tofana*.

C'est dans le livre consacré aux miracles, dans le chapitre qui traite de la Résurrection des morts, qu'il faut chercher chez Zacchias les notes relatives à l'asphyxie ou, pour employer sa propre expression, aux apoplexies. « Il faut classer dans l'apoplexie, dit-il (1), la suffocation par l'eau. En effet, il ne faut pas croire, comme le vulgaire, que la mort chez les noyés arrive parce qu'ils boivent beaucoup d'eau : ils meurent bien plutôt parce qu'ils ne peuvent pas respirer (2). Dans le même cadre se range la suffocation par un lien : il arrive parfois que des individus, après avoir été pendus plusieurs heures et abandonnés aux corbeaux ou enfermés dans une tombe, sont livrés aux anatomistes pour être disséqués, et qu'ils se réveillent pendant cette opération. C'est encore une apoplëxie que l'étouffement par la vapeur de charbon, par les vapeurs corrompues qui sortent des cavernes, des puits, des souterrains, des fosses où l'on conserve le blé, des cloaques, des sentines, etc. »

Plus loin, il ajoute que le signe de la mort dans ces différentes sortes d'apoplexie est l'apparition de l'écume sur les lèvres.

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. IV, tit. I, quæst. XI, n° 30, p. 328.

(2) Cf. TOURDES, article Submersion, in *Dictionnaire de Dechambre*.

Dans un autre chapitre, il déclare que dans les incendies, les sinistrés meurent d'asphyxie avant que la flamme ne les atteigne (1).

La strangulation, qui existait cependant comme moyen de supplice, n'a été décrite par aucun des auteurs du xvii^e siècle. Fortunato Fidelis en parle incidemment : *Si quispiam fune sit strangulatus*. Zacchias élimine l'hypothèse de strangulation criminelle dans son *Consilium* XLIV (2).

La pendaison, fort couramment employée comme supplice, l'était rarement comme moyen de suicide. Elle n'a commencé à être étudiée scientifiquement qu'en 1697, époque où la société royale de Londres fit une série d'expériences sur les animaux (3).

L'étude des lésions internes produites par les différentes sortes de suffocations est restée lettre morte pour les médecins du xvii^e siècle. On sait d'ailleurs à quel point l'anatomie et la physiologie pathologiques étaient peu développées à une époque où les autopsies étaient fort rares. En médecine légale notamment, la thanatologie était une science entièrement à naître.

Les experts avaient seulement noté la possibilité de reconnaître par des signes extérieurs si le sujet avait succombé à la submersion, à la pendaison, à la suffo-

(1) *Ibid.*, lib. V, tit. II, quæst. XII, n° 5, p. 397.

(2) Cf. LACASSAGNE, *Vade-mecum*, p. 111. TOURDES, article Strangulation du *Dictionnaire de Dechambre*.

(3) Cf. LACASSAGNE : *Vade-mecum*, p. 111; TOURDES : article Pendaison du *Dictionnaire Dechambre*; PELLIER : *Contribution à l'étude médico-légale de la pendaison* (th. de Lyon, 1883); VERSE : *De la pendaison ratée* (th. de Lyon, 1892).

cation, où s'il était mort auparavant par une autre cause. Et de fait, c'était là le point essentiel, juridiquement du moins, puisqu'on pouvait déceler ainsi une manœuvre destinée à dissimuler un crime.

« On se demande parfois (1) si un corps que l'on retire de l'eau y a été jeté vivant où déjà privé de vie, Ambroise Paré et Fortunato Fidelis ont tranché la question : d'abord, celui qui a été jeté à l'eau vivant a le ventre tout plein et gonflé d'eau ; deuxièmement il a un bouchon de mucosités aux narines et de l'écume à la bouche : cette écume provient de *l'obstruction des ventricules cérébraux par l'eau*, et de l'arrêt de la respiration. Troisièmement celui qui a été submergé vivant et suffoqué par l'eau a les extrémités des doigts blessées et écorchées, parce que, voulant éviter la mort qui le menace, il se raccroche comme un furieux aux rochers, aux pierres ou à la terre qu'il peut atteindre, et creuse le sable même ; si, au contraire, c'est un cadavre qu'on a jeté à l'eau, on ne retrouve rien de tel : il n'a pas le ventre gonflé, parce que la mort a fermé toutes les voies par où l'eau aurait pu pénétrer ; il n'a pas d'écume à la bouche, ni de mucosités à l'orifice nasal parce qu'il n'a pas fait d'effort pour retenir sa respiration ; il n'a pas les doigts excoriés, car les morts ne bougent pas. Tout cela est prouvé par l'expérience.

« Quand on trouve un individu pendu, on peut également se demander s'il était vivant ou mort

(1) ZACCHIAS, *Ibid.*, lib. V. tit. II, quæst. XI, p. 394.

quand on lui a passé la corde au cou. Quand la pendaison a lieu sur le vivant, il conserve sur le cou la trace de la corde ou du lien, trace qui se détachera en noir, en brun, en livide ou en rouge ; la peau qui limite le sillon sera tirée ; les vaisseaux de la face feront saillie ; le visage, les bras, les jambes seront rouges. Il y aura de l'écume aux lèvres, et un bouchon muqueux aux narines comme dans toutes les suffocations. Si l'on ouvre la poitrine, on trouve d'après Fortunato les poumons comme gonflés d'une écume purulente. La langue est épaisse et noire, et fait généralement saillie hors de la bouche, les yeux expriment l'angoisse. L'urine a été répandue et au moment de la mort il y a érection et éjaculation, et cela parce que les esprits animaux trouvant leurs voies fermées au niveau du cou se sont portés avec force vers les parties inférieures.

« Les étranglés présentent des signes analogues, à l'exception des vestiges de la corde. »

On retrouve les mêmes notions chez de Blégny, dans les deux rapports suivants, les seuls auxquels il ait joint des notes explicatives.

Rapport d'un corps trouvé défaict.

... lequel j'ai trouvé mort dans une grange, pendu à une solive par une corde moyenne, et après l'avoir fait détacher et avoir examiné son col, j'ai reconnu par sa lividité et par sa dépression, par la morve et bave sortant du nez et de la bouche, et par la couleur siccide du reste de la face et des bras et jambes qu'il a été ainsi *pendu par lui-même ou par d'autres, étant encore vivant* et ensuite étranglé au moyen du nœud coulant que j'ay trouvé à la corde.

NOTA. — Que quand les signes cy-dessus marquez ne se trouvent point, on doit rapporter que le corps défaict n'a été pendu qu'après sa mort.

Deuxième raport.

... duquel corps mort j'ay trouvé le ventre tendu et rempli d'eau, le bout de la plus part des doigts écorché, la face livide, le front escorié, la bouche écumante et le nez rendant une morve sanglante et spumeuse; ce qui me fait juger qu'il est tombé ou qu'il a été jetté dans l'eau encore vivant, où il s'est ensuite noyé.

NOTA. — 1^o V. Raport 1.

2^o Que la putréfaction d'un noyé trop longtemps demeuré dans l'eau permet à l'air de le pénétrer, ce qui le gonfle extraordinairement et fait qu'il s'élève sur l'eau; ce qu'il faut spécifier dans le Raport lorsque le cas le requiert.

3^o Qu'il y a des noyez en qui on trouve des coups de cros ou autres divisions faites après la mort, lesquelles par conséquent ne seront ny rouges, ny sanglantes, ny tuméfiées, ny livides, ce qu'il faut aussi exprimer dans le Raport pour les distinguer de celles qui ont été faites pendant la vie.

Citons encore les rapports suivants :

Raport d'un enfant étouffé.

... ay été requis pour visiter le corps mort de René Poron, décédé la nuit précédente, âgé de dix ans ou environ, duquel corps mort nous avons trouvé la face de couleur violette et pourprée, la bouche et le nez couvert d'écume, et après l'ouverture que nous avons faite, les poumons pleins d'un air écumeux, à cause dequoy, et de la bonne disposition de toutes les autres parties de son corps, tant internes qu'externes, nous avons jugé qu'il a été étouffé et suffoqué pendant ladite nuit par quelque personne endormie, ou de quelque autre manière

à peu près semblable, dans lequel jugement nous avons été confirmé en quelque sorte par plusieurs personnes présentes à ladite visite, qui nous ont affirmé ledit enfant avoir été le jour précédent dans une très grande santé (1).

Rapport d'un corps trouvé défaict.

(Pendaison post mortem)

Nous avons trouvé le cadavre d'une femme âgée d'environ cinquante ans, pendu à une solive, lequel on nous a dit être celui d'une nommée Jeanne Souchet. Auquel cadavre n'ayant trouvé la face aucunement décolorée, point d'écume à la bouche, de noirceur à la langue, ni les narines remplies d'aucun excrément muqueux, ni même la moindre rougeur, meurtrissure ou aucun changement de couleur autour du cou, à l'endroit où la corde qui l'avait suspendue avait fait son impression, nous nous sommes déterminés à faire un examen exact de toutes les autres parties de ce cadavre ; au moyen de quoy, nous lui avons aperçu une fort petite playe située à la partie latérale droite et antérieure du thorax, cachée sous l'affaissement du corps de la mamelle, et dans laquelle une petite sonde a eu peine à s'insinuer : cependant l'ayant dilatée, nous avons reconnu qu'elle pénétrait entre la sixième et la cinquième des, vraies côtes ce qui nous a porté à faire l'ouverture de la poitrine pour connaître le progrès de la dite playe : au moyen de quoy nous avons trouvé que cette petite playe faite par un instrument rond, poignant, très étroit, traversait le cœur de part en part et avait causé un très grand épanchement de sang dans la poitrine, toutes les quelles observations jointes ensemble et bien examinées nous font juger que la playe faite à la poitrine a précédé la suspension du cadavre de ladite Souchet, et a été la seule et véritable cause de sa mort.

(Fait le 23 février 1663.) (2).

(1) DE BLÉGNY, *loc. cit.*, p. 190. Un rapport absolument identique, daté du 21 décembre 1689, se trouve dans Devaux, p. 156.

(2) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 527.

**Rapport au sujet d'un corps mort empoisonné
tiré hors de l'eau, lequel avoit été jetté après sa mort.**

J'ai vu et visité le corps mort d'un homme de trente ans ou environ qui en avoit été tiré quelques heures auparavant; auquel j'ai trouvé la face violette et boursoufflée, la langue noire, gonflée et sortant hors de la bouche de deux travers de doigts, sans gonflement du bas-ventre, et sans aucune écorchure à l'extrémité des doigts, ce qui m'a porté à faire l'ouverture du bas-ventre, où j'ai trouvé l'estomac teint d'une couleur rouge brune à l'extérieur, et cautérisé dans son fond en deux endroits; outre que j'ai trouvé un peu de liqueur noire épanchée dans le bas-ventre, laquelle a noirci les intestins aux endroits où elle a fait impression. Tous lesquels signes sont plus que suffisants pour juger que cet homme a été jetté dans l'eau après sa mort.

(Fait le 29 juin 1685.) (1).

Rapport concernant deux garçons rôtisseurs, l'un trouvé mort et l'autre fort malade, de la vapeur du charbon.

... J'ai trouvé les nommés Olivier Graville et Jacques Usart ayant la face de couleur plombée, sans mouvement, sans parole et avec une froideur universelle; et comme je me suis d'abord aperçu que la fumée de charbon les avait réduits en cet état, par la mauvaise odeur dont ce petit lieu était encore infecté, j'en ai fait promptement tirer l'un des deux qui est ledit J. Usart en qui j'ai remarqué quelques signes de vie, par un battement fort obscur que je lui ai senti à l'endroit du cœur, ledit Olivier Graville étant mort sans ressource; or, pour secourir ledit Usart encore vivant, je lui ai ouvert la bouche avec un instrument convenable, je lui ai fait avaler un fort vomitif et je

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 524.

lui ai soufflé dans les narines de la poudre d'euphorbe pour lui exciter l'éternuement; lesquels remèdes ayant opéré, ledit Usart a ouvert les yeux et recouvert la parole, se plaignant d'une grande pesanteur de tête, et d'une extrême lassitude et faiblesse.

(Fait à Paris, le 16 janvier 1681.) (1).

(1) DEVAUX : *Ibid.*, p. 522.

CHAPITRE XI

LES EMPOISONNEMENTS

Une Canidie qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes nocés, qui en dit le temps et les circonstances.

LA BRUYÈRE : *les Femmes*.

Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari, vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineresse, on courait...

LA FONTAINE.

Nous sommes en 1673. Gloire littéraire, gloire artistique, gloire militaire, rien ne manquait à l'auréole de celui que déjà l'on appelait le Grand Roy. Victorieuse partout, la France dominait l'Europe : *le Cid*, *Andromaque*, *Tartufe*, tant d'autres chefs-d'œuvre faisaient du siècle de Louis XIV l'égal des siècles fameux de Périclès, d'Auguste, de Léon X. Versailles était le cerveau du monde : jamais on n'avait vu cour si brillante, si policée, élégante et luxueuse plus que toute autre avec Danjeau, Guiche, Villeroy, Saint-Aignan ; incomparablement intellectuelle avec Molière, Bossuet, Racine, Boileau ; mêlant le plus heureusement du monde l'éclat du

talent à celui de la race. Quelle splendeur peut approcher de celle de ce règne ? N'est-ce pas l'âge d'or ?

Mais quel est ce frisson qui parcourt la foule enrubannée des gentilshommes ? Pourquoi la pâleur succède-t-elle au sourire sur le visage des courtisans ? Quel est ce mot que l'on prononce tout bas, que l'on chuchote ? L'on a parlé de poison. Un homme du peuple a sans doute immolé son ennemi avec cette arme des lâches. Un homme du peuple ? Non pas ! Une femme de grande maison. Le scandale s'étend et rejaillit sur la noblesse entière : est-ce une vengeance qu'elle exerçait ? Non, elle a assassiné son père par basse cupidité, pour hériter plus vite. On va l'arrêter, la juger. Elle mourra. Elle a des complices. Nul n'est plus en sûreté : les plus grands noms du royaume ont été prononcés. Terrible procès, horrible scandale, tache de sang et de boue qui va défigurer le siècle de gloire, le siècle du grand roi. Cette femme, c'est la Brinvilliers ; ce procès, c'est l'affaire des Poisons.

Marie-Marguerite de Dreux d'Aubray, fille d'un lieutenant au Châtelet de Paris, avait épousé en 1651 Antoine Gobelin, marquis de Brinvilliers. Le ménage était peu uni ; vers 1659, le marquis commença une vie de désordre ; il se sépara de sa femme. Celle-ci se console avec le chevalier Gaudin de Sainte-Croix, avec qui elle vit publiquement. Le père de la marquise, M. d'Aubray, après avoir vainement tenté à plusieurs reprises de faire cesser ce scandale, obtint une lettre de cachet, et fit enfermer à la Bastille l'amant

de sa fille. Et ici se passe le fait essentiel, celui d'où découle toute l'affaire des Poisons : il faut que cet homme assoifé de vengeance rencontre à la prison un empoisonneur qui possède le secret du poison des Borgia. Il se lie avec Exili, et quand au bout d'un an ils quittent l'un et l'autre la Bastille, l'ère des empoisonnements va commencer. L'Italien apprendra au Français l'art de tuer sans se compromettre : la vénalité de l'un viendra à l'appui de la haine de l'autre. C'est de l'officine de leur ami Glazer, apothicaire du faubourg Saint-Germain que part en 1661, le poison qui tuera Dreux d'Aubray. La marquise était complice ; trouvant insuffisante sa part d'héritage, c'est elle qui guidera la main des assassins et fera périr ses deux frères. En avril 1670, Antoine d'Aubray tombe malade après avoir mangé de la tourte de béatilles. Il meurt le 17 juin. Au mois de novembre, son frère cadet disparaît à son tour. Les circonstances étranges où ces morts répétées se sont produites amènent la famille à demander l'autopsie. Mais les médecins ne songent guère au poison. Pour le premier, ils ne trouvent « rien d'anormal ni d'extraordinaire ». Pour le second, on dit bien que « la poitrine est ulcérée et desséchée, et que le cœur et le foie étaient flétris », mais quant au diagnostic, il n'en est même pas question.

C'est ici que se place un événement dramatique, théâtral même, fait d'une part de réalité, et d'une part plus grande de fiction populaire. En 1672, Gaudin de Sainte-Croix préparait dans son laboratoire un de ses poisons les plus subtils, quand son masque de

verre se détache ; il tombe foudroyé par l'inhalation des vapeurs qui s'échappent de ses creusets. La morale populaire veut que tout empoisonneur soit victime de ses poisons : tels les Borgia. Quoi qu'il en soit, Sainte-Croix mourut subitement, et quand on vint poser les scellés on découvrit une cassette contenant diverses drogues toxiques (1), et des lettres fort compromettantes à tous points de vue pour M^{me} de Brinvilliers. Celle-ci, sentant l'orage gronder, n'attendit pas qu'il l'atteignit. Elle se réfugia en Angleterre. L'arrestation d'un valet nommé La Chaussée qui avait été placé par Sainte-Croix chez Dreux d'Aubray et y était resté jusqu'à la mort de celui-ci, amena les révélations les plus complètes. La Chaussée fut rompu vif et expira sur la roue (24 mars 1673). Trois ans plus tard la marquise était arrêtée dans un couvent à Liège. Le 16 juillet 1679 elle était condamnée à faire amende honorable sur le parvis Notre-Dame, puis à être décapitée en place de Grève. Le 17 la sentence fut exécutée. Son corps fut brûlé sur un bûcher, et les cendres jetées au vent.

La mort de Sainte-Croix et de la Brinvilliers ne devait pas amener la cessation des empoisonnements qui prenaient une allure véritablement épidémique. Entre l'arrestation et l'exécution de la marquise, de nombreux crimes s'étaient produits, qui révélaient l'existence d'une bande organisée : Locuste était-elle

(1) Sublimé corrosif, opium, régule d'antimoine, vitriol romain, vitriol calciné.

ressuscitée, revenait-on aux mœurs de la Rome impériale ? L'ombre de Lucrèce Borgia semblait planer sur la France. Et de fait, c'était bien à l'introduction des mœurs et des idées italiennes que l'on doit cette explosion de lâche criminalité : on n'emprunte pas impunément ses arts et son luxe à un peuple corrompu, il ne donne un reflet de sa civilisation qu'avec une part de ses vices. Lentement, le poison italien avait infiltré la France, notez la succession des noms en i qui, officiellement, ou occultement sont à la tête du gouvernement depuis un siècle : Médici, Concini, Mazarini. C'est à Exili, prisonnier à la Bastille, que Sainte-Croix a emprunté la recette de la *poudre de succession*. Dès lors, à quoi bon chercher d'autres causes. Michelet signale la débâcle des mœurs et accuse le quiétisme et l'influence des moines espagnols. Legué parle de suggestion : « On tuait, dit-il, pour le plaisir de voir râler les êtres et bleuir la peau humaine ; on tuait parce qu'on subissait la suggestion de cette volonté qui s'affirmait dans son rôle implacable, dans sa surnaturelle puissance, dans son écrasante et terrifiante domination. » A quoi bon tout cela ? Non, tout le mal peut se dire d'un mot : la France était italianisée, elle devenait superstitieuse, croyait à saint Nicolas de Tolentin, patron des femmes malheureuses en ménage, faisait tirer des horoscopes, consultait des sorcières comme la Voisin, allait à la messe noire de l'abbé Guibourg ; elle devenait lâche et préférait le poison à l'épée. Qu'est-ce à côté de cette cause générale qui imprégnait les mœurs de tout le pays, que

les causes communes et banales que l'on a citées : la jalousie, le besoin d'argent, cela expliquerait le cas de M^{me} de Brinvilliers, non ce terrible ensemble, cette monstrueuse poussée criminelle qu'est l'affaire des Poisons.

Et comme l'exemple venait de haut, de la Cour, il fut suivi. Nass l'a très bien dit : « Les mauvais exemples sont toujours les mieux suivis, les sujets imitèrent les maîtres, et sous ces règnes néfastes, à ces périodes tourmentées, patriciens et plébéiens, courtisans et vassaux, prélats et clercs, furent empoisonneurs avant d'être victimes. »

Le métier était bon d'ailleurs : la Voisin y gagne cent mille livres. Elle vend cinquante louis à la Montespan un philtre d'amour, trente pistoles à la Leféron une eau de pavots qui lui avait coûté deux sols, cent louis à la même de la poudre de diamant. La Bosse gagne dix mille francs en une année.

Aussi tout le monde s'en mêle : les verriers qui ont le droit d'avoir de l'arsenic, les apothicaires qui empoisonnent les lavements, les alchimistes, les sorcières, les sages-femmes. Bachimont, assassin et faux-monnayeur, chez qui l'on découvre une série de poisons, répond qu'il faisait de l'alchimie : « A l'égard du sublimé, il servait pour purifier l'or quand il en voulait faire le sel, et pour l'arsenic, c'était pour jeter sur le cuivre ou le salpêtre, afin de l'aigrir pour être propre à se convertir en argent. »

Il arriva que l'on ne vit plus que crimes et empoisonnements et que les morts les plus naturelles

furent attribuées à l'acquetta. En 1680, Fouquet meurt dans sa prison, M^{me} de Sévigné écrit : « Fouquet est mort de convulsions, de maux de cœur sans pouvoir vomir. » Puis c'est la mort de M^{lle} de Fontanges. Mais à cette époque l'immense procès était déjà en partie instruit; les coupables passaient sur la sellette de la Chambre ardente. C'est que les chevaliers de l'arsenic n'avaient pas reculé devant la plus audacieuse des tentatives. Ils avaient désigné une victime sacro-sainte; la Montespan avait payé les empoisonneurs pour la venger du Roy. Guibourg l'avait avoué; on avait préparé un charme pour faire périr Louis XIV (1).

La tentative eut-elle lieu, oui ou non? est-ce au poison qu'il faut attribuer les morts successives qui frappèrent la famille royale? Legué le croit : « La dynastie des Bourbons semblait prête à mourir, non pas sur un champ de bataille comme ses glorieux ancêtres, mais dans une agonie sans noblesse et sans grandeur, qui la montrait évacuant sur une chaise percée, entre les convulsions du bas-ventre et les nausées de l'estomac. »

Quoi qu'il en soit, Louis XIV effrayé, craignant pour sa propre vie, institua un tribunal d'exception : la Chambre ardente.

Créée par lettres patentes du 7 avril 1679, et gratifiée d'une amplification de pouvoirs le 24 février 1680, la Chambre ardente était composée de quatorze membres, dont huit conseillers d'État et six maîtres

(1) Cf. Biblioth. nat. Interrogatoire de Guibourg, mss 7608.

des requêtes (1). Elle avait à juger 337 accusés dont 218 eurent à subir la détention préventive. On relève sur cette longue liste d'empoisonneurs les noms les plus disparates. Des prêtres comme Guibourg, Cotton, de Barges, Deshayes, mêlés à des sorcières comme la Filastre, la Bosse, la Lepère, la Chéron, et quelles sorcières ! entremetteuses, sages-femmes, faiseuses d'anges, empoisonneuses, tireuses de cartes, tout métier leur était bon pourvu qu'il rapportât. Avec cela des chevaliers d'industrie comme Vanens l'alchimiste, et Bachimont le faux monnayeur, des femmes du monde, des gentils-hommes, des magistrats. Mais la figure qui domine cette tourbe et se détache avec un vif éclat, c'est celle de la Voisin ; étrange créature que cette fille intelligente, en relation avec les épicuriens comme Chaulieu et le duc de Vendôme, instruite mieux qu'une des femmes savantes de Molière, ayant accompli les crimes les plus abominables, et gardant sur la sellette et à la torture le respect le plus absolu de la vérité, se refusant à charger ses complices pour se mieux défendre ; bien mieux, ayant la notion et le culte du secret professionnel : curieuse discrétion, étrange vertu, dans une profession pareille.

Et quelle clientèle aristocratique : sa liste semble

(1) Conseillers d'État : Boucherat, de Breteuil, de Bezons, Voisin, de Fieubert, Le Pelletier, Pommeret, Dargouges.

Maîtres des requêtes : de Fortid, de la Reynie, Turgot, de Sène, de Thuiz, d'Ormesson.

Procureur : Robert. Substitut : de Perez. Greffier : Sagot.

Experts : Fresquier et Dugué, médecins ; Simon et Geoffroy, apothicaires.

un compte rendu d'une fête royale. On croirait plutôt lire l'énumération des gentilshommes et des dames qui se pressaient un soir de réception dans la galerie des Glaces, que celle des assassins qui demandaient conseil dans le taudis de l'empoisonneuse. Tout d'Hozier est là : Antoinette Mesmes, femme de Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne ; Marie-Anne Mancini, femme de Godefroy Maurice de la Tour, duc de Bouillon ; le maréchal duc de Luxembourg ; Jacqueline de Beauvoir de Rimoard du Roure, femme de Louis-Armand, duc de Polignac ; Madeleine d'Angennes, femme du maréchal duc de la Ferté ; Marie-Louise de Luxemboug, princesse de Tingry ; Marguerite-Félicie de Lévis-Ventadour, duchesse de Duras ; Marie-Louise Pot de Rhodes, duchesse de Vitry ; Olympe Mancini, femme d'Eugène, prince de Carignan, comte de Soissons. J'en passe et des meilleurs.

Le mal était si répandu, qu'il n'y eut pas l'explosion d'indignation et de mépris à laquelle on serait en droit de s'attendre. Même en dehors de la France, cet énorme scandale fit peu de bruit : les littératures étrangères ne nous révèlent rien sur l'impression produite chez les grandes puissances européennes. Détail typique, quand Saint-Simon parle de l'affaire des Poisons, au sujet du maréchal de Luxembourg, son mortel ennemi, il ne lui jette pas à la face cette épithète d'assassin et de lâche, que plus que tout autre il avait si bien méritée : non, il lui reproche simplement d'avoir manqué de dignité en répondant, lui, pair de France, sur la sellette commune aux

accusés autres que les ducs. Voici ce curieux passage :

« Il se trouva enveloppé dans les affaires de la Voisin, cette devinérèsse, et pis encore, accusée de poison, qui par arrêt du Parlement, fut brûlée à la Grève (le 22 février 1860) et qui fit sortir la comtesse de Soissons du royaume pour la dernière fois, et la duchesse de Bouillon sa sœur. On reproche à M. de Luxembourg d'avoir oublié en cette occasion une dignité qu'il avait tant ambitionnée. Il répondit sur la sellette comme un particulier, et ne réclama aucun des privilèges de la pairie. Il fut longtemps à la Bastille et y laissa de sa réputation. »

Comment expliquer cette indifférence relative de contemporains en face d'un pareil ensemble de crimes ? Notons d'abord l'heureux effet de l'absence des journaux, qui viennent chaque jour surexciter la curiosité et les passions de la foule, tandis qu'au xvii^e siècle les nouvelles mettaient un temps considérable à se diffuser, arrivaient défraîchies, et ne provoquaient par conséquent que l'émotion tempérée que l'on éprouve à l'annonce d'une chose déjà ancienne. Et puis, la morale du xvii^e siècle n'est pas celle de maintenant, il ne faut pas juger de l'une par l'autre. Sous Louis XIV, on tuait un homme pour un soufflet : au xx^e siècle, c'est un geste tarifé 15 francs en correctionnelle. Par contre, on n'a pas, de nos jours, d'épithètes assez méprisantes pour flétrir certains moyens d'existence à dénomination ichtyologique, tandis qu'au xvii^e siècle un gentilhomme, partant pour les Flandres ou la Franche-

Comté, aurait manqué à tous les usages en cherchant un autre bailleur de fonds que sa maîtresse pour payer son harnachement de guerre.

Chose à retenir, les empoisonnements si fréquents à Paris sont infiniment rares en province à cette époque. Il faut voir là une preuve de plus de cette loi criminologique si bien mise en évidence par le professeur Lacassagne : Il y a non seulement une criminalité rurale et une criminalité urbaine, mais encore une criminalité parisienne. La capitale a été de tout temps le tourbillon où ont trouvé un refuge les coupables qui, dans la calme vie provinciale, auraient été rapidement remarqués et pris. De là l'indiscutable attraction que Paris exerce sur tous les criminels ; ils y opèrent plus facilement ; ils s'y cachent plus sûrement. L'affaire des Poisons est restée un crime essentiellement et purement parisien.

Bien que le procès ait tourné court, et que la Chambre ardente ait été dissoute avant d'avoir examiné toutes les accusations portées devant elle, ou plutôt, avant d'avoir eu le temps de juger la principale affaire : la tentative d'assassinat du Roy par la Montespan, elle prononça néanmoins un nombre considérable de condamnations. Trente-six inculpés furent condamnés à mort : c'était d'ailleurs des gens de basse extraction : les entremetteuses Filastre, Voisin, Leroux, Ferry, Bosse, Chéron, Lepère, Philbert, les abbés Cotton et de Barge, etc., Vanens fut envoyé aux galères, Bachimont et l'abbé Lesage subirent la détention perpétuelle. Le bannissement fut prononcé contre M^{me} Leféron, M^{me} de Poulailhon, l'abbé

Deshaye. Deux grandes dames : la duchesse de Polignac et la présidente Lescalopier, furent exécutées en effigie : elles en furent quittes pour aller porter leur industrie ailleurs. D'autres, comme la duchesse de Bouillon, furent acquittées.

Justice incomplète, sans doute, justice partielle même, mais qui eut cependant un résultat suffisant : l'ère des empoisonnements était close. Un reste de la bande travaillait encore, après l'arrestation de la Voisin, sous la direction de Barenton, simple laboureur de Beauce, qui s'était institué de sa propre autorité vétérinaire, rebouteur et jeteur de sorts. Son commerce d'arsenic, de poudre de mouches d'amour et de liqueurs pour les jaloux ne tarda pas à périlcliter.

Si la Chambre ardente fit une lumière complète sur un grand nombre d'affaires d'empoisonnement, elle en laissa, par ordre, un certain nombre, et non des moindres, dans une ombre voulue. Comme ces problèmes ont fait à notre époque l'objet de débats passionnés dans le monde médical comme dans celui des historiens, nous ne pouvons nous dispenser d'en exposer rapidement les éléments. Nous voulons parler de la mort de Madame, de celle de M^{lle} de Fontanges, de la du Parc, et de la reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans.

*
* *

Alfred de Vigny l'a dit : Il y a deux choses que l'on conteste bien souvent aux rois : leur naissance

et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime et l'autre naturelle. Ce principe est surtout applicable à une époque où la fréquence des morts criminelles fait paraître suspectes toutes les morts rapides. La façon foudroyante dont fut frappée la petite-fille d'Henri IV prêtait évidemment à des soupçons. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1660, Henriette d'Angleterre était prise de douleurs terribles à la suite de l'ingestion d'un verre d'eau de chicorée. A 3 heures du matin elle succombait. « O nuit désastreuse, ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte!... Madame a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée... Quelle diligence ! en neuf heures, l'ouvrage est accompli ! »

Toutes les apparences étaient pour un empoisonnement criminel : la haine de Monsieur pour sa femme à la suite de l'exil du chevalier de Lorraine, le fait que celui-ci avait choisi et désigné le maître-d'hôtel de Madame, les circonstances de la mort. Madame, quelques instants avant de mourir, disait au maréchal de Grammont : « On m'a empoisonnée, mais par mégarde. » En Angleterre, la conviction était absolue, à tel point que Charles II envoya des chirurgiens anglais assister à l'autopsie de sa sœur. Cette autopsie fut faite devant quinze médecins ou chirurgiens anglais ou français. Bien entendu, les conclusions en furent négatives, du moins dans le procès-verbal officiel ; car, depuis, on a exhumé

d'autres pièces, d'autant plus importantes qu'elles n'avaient pas été destinées au public. Ce sont : 1° *la relation de la maladie, mort et ouverture du corps de Madame, par M. l'abbé Bourdelot, médecin*; 2° le rapport de Vallot qui avait assisté à l'autopsie; ce document fut porté officiellement à Londres par le maréchal de Bellefonds; 3° *le Mémoire d'un chirurgien du roy d'Angleterre qui a été présent à l'ouverture du corps* (ce chirurgien, qui n'est autre qu'Alexandre Boscher, est loin de conclure dans le même sens que le procès-verbal officiel); 4° une relation de Hugues Chamberlain, médecin ordinaire du roi d'Angleterre, qui assista à l'opération.

C'est en s'appuyant sur ces pièces que les critiques modernes ont tenté d'établir un diagnostic rétrospectif.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de la discussion; rappelons seulement que Walckenaer, Paul Lacroix, Ravaisson et Legué ont été les tenants de la mort criminelle, et qu'au contraire Mignet, Loiseleur, Littré et tout récemment Funck-Brentano, s'appuyant sur une consultation de Brouardel et Legendre, ont conclu à la mort naturelle, due probablement à un ulcère de l'estomac avec péritonite suraiguë. Notre opinion serait d'un poids bien mince auprès de pareilles autorités; citons seulement le mot de Saint-Simon : « M. Joly de Fleury tenait du maître-d'hôtel de Madame (Furnon) que le poison fut envoyé par le chevalier de Lorraine, d'Italie (1). »

(1) Cf. LEGUÉ : *Médecins et Empoisonneurs*.

FUNCK-BRENTANO : *L'Affaire des Poisons*.

*
* *

La mort de M^{lle} de Fontangès, survenue en 1681, pour avoir été moins dramatique que celle de Madame, n'en fut pas moins fort brusque. En outre, elle se produisit au moment où la mode de la poudre de succession battait son plein. La Chambre ardente avait fait avouer à Romani qu'en mars 1679, il avait cherché à entrer, sur les indications de la Voisin, chez M^{lle} de Fontanges, pour lui montrer des étoffes de soie, des gants de Grenoble et de Rome. On crut à une seconde tentative de la part des empoisonneurs, à tel point que Louis XIV écrivit de Chaville au duc de Noailles en juillet 1681 : « Sur ce que l'on désire de faire ouvrir le corps, si on le peut éviter, je crois que c'est le meilleur parti. » L'autopsie fut faite cependant : elle semble démontrer que M^{lle} de Fontanges, qui souffrait depuis quelque temps déjà d'une métrite hémorragique, succomba à une pleuropneumonie intercurrente. Les contemporains ne furent guère convaincus par les rapports des chirurgiens : on continua à croire qu'une femme assez jolie pour avoir conquis dès la première rencontre le cœur du roi ne pouvait être morte que par un crime payé par ses rivales. Saint-Simon et la Palatine sont d'accord sur ce sujet. La pauvre Fontanges avait cependant quitté la cour depuis quelque temps : sa joliesse, faite de fraîcheur et de charme naïf plutôt que de beauté véritable et régulière, avait disparu déjà sous l'influence de la maladie qui la minait ; et ce n'était certes pas

par son esprit et son intelligence qu'elle eût pu retenir son royal amant : ce sont des côtés par où elle ne brillait point.

Voici les passages les plus saillants du rapport des médecins chargés de l'autopsie :

... Hydropisie dans la poitrine, contenant plus de trois pintes d'eau avec beaucoup de matières purulentes dans les lobes droits du poumon dont la substance était entièrement corrompue et gangrenée et adhérente de toute part. Les lobes de l'autre côté seulement un peu altérés, le cœur un peu flétri, de l'eau sur la membrane qui l'enveloppe en trop grande abondance et de mauvaise odeur. Le ventricule s'est trouvé fort sain et net. Le foie d'une grandeur démesurée et sa partie droite non seulement altérée, mais sa substance corrompue et sa couleur fort changée. La rate et les reins, les intestins et le mésentère dans une disposition naturelle, excepté quelques glandes au côté droit fort dures et tuméfiées. La matrice et la vessie très saines et naturelles. »

Ce rapport présente bien le tableau clinique d'une tuberculose pulmonaire avec pleurésie et péricardite, foie gras et engorgement des ganglions mésentériques. On aurait pu dire ce que Saint-Simon dit si aimablement de Madame : « Elle était un peu pourrie. » Les experts concluent :

« La cause de la mort de la dame doit être uniquement attribuée à la pourriture totale des lobes droits du poumon qui s'est faite ensuite de l'altération et l'intempérie chaude et sèche de son foie qui ayant fait une grande quantité de sang bilieux et âcre, lui avait causé les pertes qui ont précédé. »

Ce beau diagnostic est signé de Belley, Petit, Moreau, Thuillier et Vezon.

*
* *

Les contemporains ont accusé la comtesse de Soissons (1), la noire Olympe, qui avait prévenu une arrestation imminente en s'exilant, d'avoir empoisonné la reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, fille de Madame. Le fait semble avéré. Citons à ce sujet une lettre de l'ambassadeur de France datée du 12 février 1689.

« Franchini, son médecin, dit que, dans l'ouverture du corps et dans le cours de la maladie, il avait remarqué des symptômes extraordinaires, mais qu'il y allait de sa vie, s'il parlait. Le public se persuade présentement du poison, et n'en fait aucun doute, mais la malignité de ce peuple est si grande que beaucoup de gens l'approuvent, parce que la Reine n'avait pas d'enfants, et ils regardent le crime, malgré les horreurs de cette mort, comme un coup d'État qui a leur approbation. »

*
* *

Ce n'est certes pas le côté le moins intéressant de la critique historique que de découvrir, dans la liste des criminels d'une affaire retentissante, des noms que l'on nous avait montrés dans notre enfance, au cours de nos études classiques, comme des exem-

(1) Olympe Mancini, nièce de Mazarin, femme d'Eugène, prince de Carignan, comte de Soissons.

ples d'une vie pure et modeste unie au talent le plus éclatant, des noms enfin pour lesquels on avait forcé notre admiration en nous condamnant à les vénérer, malgré notre secrète et instinctive répulsion. L'affaire des Poisons va nous mettre en présence d'une des figures les plus parfaitement antipathiques de l'histoire littéraire, d'un homme que l'on expose aux yeux des enfants et des femmes derrière un masque de chasteté, de probité, d'austérité et de modestie, que l'on nous montre vivant saintement au milieu de sa famille, écrivant des cantiques à ses moments perdus, quittant, pour l'amour du ciel, le théâtre en pleine gloire, en plein succès, renonçant ainsi à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, en immolant son orgueil aux pieds de Dieu. Comment ne l'a-t-on pas canonisé ? Mais voici que l'histoire arrache ce masque du tartufe. Quelle révélation ! Quelle surprise ! Le vertueux père de famille entretient une actrice ; ce modèle de désintéressement a volé des bijoux ; le saint homme connaît le secret de l'acquetta. Tout compte fait, ce poète angélique est un voleur, un avorteur et un assassin. Nous avons nommé Jean Racine.

Nous lisons dans l'interrogatoire de la Voisin, en date du 21 novembre 1679 :

— Qui lui a donné connaissance de la Du Parc (1), comédienne ?

(1) La Du Parc avait eu pour amants : Molière, les deux Corneille, La Fontaine. « Il ne lui manqua, pour compléter cette brillante série littéraire et classique, que Boileau, mais on sait que la nature

— Elle l'a connue il y a quatorze ans, étaient très bonnes amies ensemble, et elle a su toutes ses affaires pendant ce temps. Elle avait eu l'intention de nous déclarer, il y a déjà du temps, que la Du Parc devait avoir été empoisonnée et que l'on a soupçonné Jean Racine. Le bruit en a été assez grand. Ce qu'elle a d'autant plus lieu de présumer, que Racine a toujours empêché qu'elle, qui était la bonne amie de la Du Parc, ne l'ait vue pendant tout le cours de la maladie dont elle est décédée, quoique la Du Parc la demandât toujours; mais, qu'elle y alla pour la voir, on ne l'a jamais voulu laisser entrer, et ce, par l'ordre de Racine, ce qu'elle a su par la belle-mère (1) de la Du Parc, appelée M^{lle} de Gorle, et par les filles de la Du Parc, qui sont à l'hôtel de Soissons, qui lui ont marqué que Racine était la cause de leur malheur. . .

— Ce que de Gorle lui a dit, et interpellé de le déclarer précisément.

— De Gorle lui a dit que Racine, ayant épousé secrètement Du Parc, était jaloux de tout le monde, et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage, et qu'il s'en était défait par poison et à cause de son extrême jalousie, et que pendant la maladie de Du Parc, Racine ne parlait point du chevet du lit, *qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix et avait aussi détourné les bijoux et principaux effets de Du Parc qui en avait pour beaucoup d'argent*; que même, on n'avait pas voulu la laisser parler à Manon, sa femme de chambre, qui est sage-femme, quoiqu'elle demandât Manon et qu'elle lui fît écrire pour venir à Paris la voir, aussi bien qu'elle, Voisin. »

avait mis le grand satirique à l'abri de pareilles faiblesses. » (Fauvel.)

Racine avait été auparavant l'amant de la Champmeslé qui le quitta pour le duc de Clermont-Tonnerre. On sait le mot qui courut à ce sujet : « La Champmeslé, disait-on, a été déracinée par le tonnerre. » Voyez au sujet de la Du Parc, BLETON: *le Séjour de Molière à Lyon*.

(1) La seconde femme du chirurgien de Gorla. Du Parc s'appelait, de son véritable nom, *Marquise Thérèse de Gorla*. •

Et à l'interrogatoire pendant la torture :

— Si elle sait autre chose de ce qu'elle a dit au procès sur l'empoisonnement de la Du Parc.

— Elle a dit la vérité et tout ce qu'elle sait sur ce sujet.

Citons encore ce passage d'une lettre de Louvois (11 juin 1680) à Bazin de Bezons, conseiller d'État :
« Les ordres du roi nécessaires pour l'arrêt du *sieur* Racine vous seront envoyés aussitôt que vous les demanderez. »

Funck-Brentano fait très justement remarquer que la Voisin par une curieuse discrétion professionnelle s'efforce toujours de garder le silence sur les crimes de ses clients et de ses clientes, et que jamais ses accusations n'ont été trouvées mensongères.

Boileau (1), l'ami de Racine, a prétendu que la Du Parc était morte d'un accouchement. Legué s'est rattaché à cette hypothèse : Racine, pour lui, serait coupable, non d'empoisonnement, mais d'avortement criminel. Du Parc serait morte de péritonite, d'origine abortive.

En tous cas, Racine alla à la Bastille. Bientôt relâché sur l'ordre du roi, il renonça au monde et au théâtre, sous couleur de dévotion, C'est ce qui explique sa disparition après *Phèdre* et cette retraite étrange à trente-huit ans, en pleine maturité de talent.

*
* *

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que le diagnostic d'empoisonnement devait être pour le

(1) Cf. Mémoires de Brossette.

médecin légiste du xvii^e siècle la partie capitale de son art, et que nulle science ne devait lui être plus familière que la toxicologie. Nous allons voir qu'il n'en était malheureusement rien, et que l'expert s'est constamment montré au-dessous de sa tâche, désarmé devant les morts foudroyantes, répétant les bruits publics, tremblant devant les menaces des assassins bien en cour, jouant, somme toute, un rôle assez piteux.

Mais d'abord qu'entend-on, au xvii^e siècle, par poison ? La définition d'Ambroise Paré est celle que tous les experts ont adoptée :

Et dirons premièrement que venin ou poison est une chose laquelle étant entrée ou appliquée au corps humain, a la vertu de combatte et de vaincre : non plus, ny moins que le corps est victorieux de la nourriture qu'il prend journallement, qui se fait par qualitez manifestes ou par propriétés occultes et secrettes. Le Conciliateur, au livre qu'il a fait des venins, dit que le venin pris dans le corps, de toutes ses propriétés est du tout contraire à la viande de laquelle nous sommes nourris. Car comme la viande se convertit en sang, et rend toutes les parties semblables aux membres, lesquels principalement elle nourrit, se mettant au lieu de ce qui, continuellement, s'écoule de notre corps, se résout et se consomme. Aussi, le venin, tout au contraire transume le corps et les membres qu'il touche en une nature particulière et venimeuse : donc, ne plus ny moins que tous animaux et que tous fruits que la terre produit, pouvant se convertir en aliments, si nous les mangeons, se tournent en nourriture ; aussy, à l'opposite, les choses venimeuses prises dedans le corps rendent tous les membres de notre corps venimeux. Aussi le venin, par sa plus grande force, surmonte notre substance et la convertit en sa nature venimeuse.

Nous n'insisterons pas sur les différents modes de classification proposés. Quelques-uns sont assez curieux. Zacchias, par exemple, divise les poisons en substances toxiques *secundum tota*, comme la ciguë, et substances toxiques *secundum partem*, comme le chat, poison par son cerveau, le cerf par le bout de sa queue, la chauve-souris par son cœur et sa langue.

La toxicologie de cette époque n'est guère complexe. Nass l'a exposée d'une façon très détaillée dans sa thèse consacrée à l'affaire des Poisons.

La substance la plus employée était l'arsenic, le roi des poisons, comme on disait alors : les symptômes de l'intoxication aiguë ou chronique étaient inconnus des experts ; à l'autopsie ils n'ont aucun moyen de constater son existence. En outre, l'arsenic a été de tout temps facile à se procurer sous les espèces et apparences de la mort-aux-rats. C'est avec l'arsenic que la marquise de Brinvilliers tenta d'empoisonner son époux. « Elle donna du poison à son mari, écrit le jésuite Pirot (1), et très légèrement et de telle manière qu'elle nous dit que cela était tombé sur les jambes, dont il a guéri comme d'une fluxion sur les jambes, par Baurin, apothicaire ; et ce poison était de l'arsenic, dont elle lui a donné gros comme un petit bouton, et elle nous a remarqué qu'il n'en fallait pas donner trop à la fois, afin qu'on ne s'aperçût pas que cela fit de l'effet, et que cela fût trop précipité. » On sait le rôle des tourtes de

(1) Le jésuite Pirot était le confesseur de la marquise de Brinvilliers depuis son arrestation. C'est lui qui l'accompagna au supplice. Il a laissé un mémoire fort intéressant sur sa pénitente.

béatilles arséniées dans cette affaire. On employait également des chemises préparées au savon arsenical : ce procédé avait le gros avantage de provoquer des ulcérations d'apparences chancreuses qui permettaient de mettre sur le compte du mal napolitain une mort criminelle. C'est ainsi que disparut M. de Poulailhon, maître des eaux et forêts de Champagne. Le secret de cette lingerie spéciale a été perdu, car les expériences de Nass n'ont pas abouti à une vérification concluante.

Mais le meilleur emploi de l'arsenic, c'est le procédé des Borgia. Il consistait à ouvrir un porc et à saupoudrer ses entrailles d'arsenic. On recueillait les liquides de putréfaction. Une série d'inoculations successives permettait d'obtenir une gamme ascendante de virulence. Ceci prouve que le crime peut engendrer des idées géniales. Les Borgia avaient en effet découvert ainsi ce groupe de bases organiques que Selmi devait retrouver trois siècles et demi plus tard, et baptiser du nom d'amines. Les liquides de putréfaction recueillis par Alexandre VI et ses enfants n'étaient autre chose que ces alcaloïdes appelés leucomaïnes, ptomaïnes ou toxines bactériennes suivant qu'ils sont engendrés par des fermentations physiologiques ou pathologiques.

Importé en France, le procédé Borgia fit fortune. Belot, garde du corps, empoisonnait des tasses d'argent en y mettant un crapaud qui avait pris de l'arsenic. « Tous ceux qui y boivent, y crèvent », disait-il.

On lit dans l'interrogatoire de la Chéron

(8 juin 1679) : « On donne des coups de pointe au crapaud, que l'on tirait cependant pour lui faire ouvrir la bouche, dans laquelle à mesure qu'il l'ouvrait, on jetait du vert-de-gris dedans. »

Et dans celui de la Bosse : « Par ce moyen, on obtient un excellent poison dont on donnait 200 louis d'or. » Elle ajouta plus tard que c'était celui de la Brinvilliers. C'était là probablement l'*eau rousse* de la cassette de Sainte-Croix ; elle aurait été inventée par Glazer.

L'abbé Guibourg enterrait des crapauds dans une boîte percée de trous ; les fourmis entraient et tuaient le crapaud, mais plusieurs mouraient de son venin. On faisait une pommade contenant de l'acide formique et des alcaloïdes de putréfaction.

Citons encore parmi les poisons minéraux employés le réalgar, l'orpiment (que la Voisin appelle le père des poisons), le sublimé qu'on donnait en lavements, l'eau-forte qui fut essayée sur le marquis de Brinvilliers, et l'antimoine découvert par Bachimont.

Parmi les substances végétales, notons l'opium (la présidente Leféron utilisait l'eau de pavots, sans succès d'ailleurs ; la Poulaillon ne réussit pas mieux avec les grains d'opium), la mandragore et l'ivraie, utilisées, l'une comme philtre d'amour, l'autre pour amener l'ébriété ; la ciguë, dont la Bosse n'eut pas à se louer, et enfin la morelle. Au sujet de ce dernier poison, on lit dans l'interrogatoire de la Voisin : « Elle se souvient que la Lepère lui demanda un jour de la morelle pour en tirer de l'eau et lui dit qu'elle pourrait en donner à son mari pour s'en défaire, et

croit que la Lepère y ajoutait un peu d'arsenic pour rendre l'eau claire. » Quel étrange procédé pour éclaircir les solutions !

Quant aux poisons animaux, le venin de crapaud et l'extrait de cantharides furent seuls employés.

Il faut joindre à cette liste les pseudo-poisons, comme la poudre de diamants que la présidente Leféron employait pour produire des lésions de l'estomac, les rognures d'ongles, la poudre d'écrevisses, toutes substances dont la toxicité reste à démontrer (1).

Les experts se sont inquiétés de savoir si l'on pouvait empoisonner un individu en lui faisant manger la chair d'un animal empoisonné. Zacchias répond négativement en faisant observer que les étourneaux et les cailles se nourrissent de ciguë et peuvent cependant être mangés sans inconvénient. Les poulets eux-mêmes, qui sont une des bases de l'alimentation, ne mangent ils pas souvent des serpents et des crapauds ?

..

A quel signe reconnaitra-t-on qu'un malade a été empoisonné ? « Les poisons se dénoncent d'eux-mêmes, dit Zacchias, par leur odeur et leur goût ; ils ont tous une odeur infecte et abominable et une saveur horrible ; la Nature l'a voulu, pour que les hommes s'en gardent plus facilement ; il y a cepen-

(1) Cf. NASS, thèse de Paris, 1898.

dant des exceptions, comme cette poudre qui fit mourir Alexandre VI, et comme le colchique dont le goût attire par son charme exquis. En outre, presque tous les poisons, au moment de leur absorption, brûlent la bouche (1) et la gorge, font grincer des dents, sont difficilement déglutis et amènent des nausées et des vomissements ; *la Nature elle même*, sans même que l'animal en soit conscient, *a horreur du poison*. Les vomissements sont répétés, ils ne soulagent pas le malade, mais, au contraire, laissent de la soif et de la douleur, ce qui ne se produit pas dans les autres cas. Il se produit enfin des *accidents inconciliables* comme la dysenterie unie à la difficulté de respirer, les vomissements avec la teinte plombée des ongles, la tuméfaction de la langue coïncidant avec les urines brûlantes. Mais, somme toute, *aucun signe n'est certain, on ne fait le diagnostic que par l'ensemble.* »

Zacchias propose enfin de faire de l'expérimentation en donnant à un animal des matières vomies. La poule doit être rejetée parce que ce qui est toxique pour l'homme ne l'est pas toujours pour cet oiseau. Le chien doit être préféré. M^{me} de Brinvilliers avait inauguré un système infiniment plus rationnel ; elle essayait ses poisons, incorporés dans des pâtisseries, sur les malades des hôpitaux.

(1) « Et partant, ceux qui craignent d'être empoisonnés, comme souvent advient aux prélats et bénéficiers pour avoir leurs dépouilles, doivent se garder des sauces de haut goût. » (A. PARÉ.)

*
* *

Devaux fait le tableau suivant de l'empoisonnement : « Si un homme est tout d'un coup attaqué de rots puants et d'un goût très désagréable; sans avoir fait aucune débauche, ou sans avoir usé, contre son ordinaire, d'aliments indigestes, comme sont les légumes crus, le lait, l'ail, les oignons, les fruits d'été, les poissons frits, on peut alors avancer, sans crainte de se méprendre, que cet homme est empoisonné.

« Les autres signes du poison avalé sont les vomissements, le flux du ventre, l'intermission du pouls, la faiblesse, le resserrement du cœur, la lipothymie, les palpitations, les syncopes, la mort.

« Les poisons lents jettent les malades dans des maladies chroniques dont on ne peut pénétrer la cause, comme font l'aliénation d'esprit, la folie, l'épilepsie, la paralysie, les douleurs vagues, la phtisie, etc.

« Cardan a prétendu que l'on pouvait apercevoir dans le sang tiré quelques signes des poisons pris intérieurement, et cela quand il lui arrive un changement tout extraordinaire en sa couleur et en sa consistance, et il rapporte à ce sujet qu'il a vu plusieurs fois tirer du sang tout semblable à la tisane, ou d'une couleur absolument verte; qu'il en a vu deux fois qui était tout blanc, qu'il en a vu tirer une seule fois qui était tout semblable au suc de poirée et que le sang qui paraissait dégénéré en toutes

ces manières l'a toujours été par l'effet de quelque poison. Mais cela est douteux. »

Sur le cadavre on relève les signes suivants, d'après Devaux :

1° Extérieurement, rien.

2° Si l'on fouille dans l'intérieur du cadavre, on y peut apercevoir des signes évidents de l'impression de certains poisons qui agissent par leur vertu caustique et corrosive, principalement au gosier, le long de l'œsophage, au fond du ventricule, dans les intestins grêles et quelquefois dans les gros, lorsque les poisons ont été seringués avec les clystères. L'on peut encore apercevoir ces sortes d'impression dans les reins, dans les uretères et dans la vessie urinaire de ceux qui ont été empoisonnés par les cantharides : mais il y a d'autres poisons si subtils qu'en se glissant dans le corps par les pores du cuir, ou par les organes de l'inspiration et de l'odorat, ils éteignent la vie de ceux qui les prennent, sans laisser aucune marque certaine de leur action dans le cadavre que l'on ouvre.

3° Galien dit qu'un officier ayant été mordu d'une vipère, son corps changea tellement de sa couleur naturelle que toute sa peau devint de la couleur d'un poireau. Enfin, d'après Pline et Avicenne, les ongles sont noirs après la mort, les cheveux s'arrachent facilement et le cœur devient incombustible.

*
* *

Un poison peut-il en détruire un autre ? Zacchias est très affirmatif sur ce sujet. Il rappelle l'histoire

d'une femme adultère qui avait empoisonné son mari et qui, trouvant le poison qu'elle avait donné trop lent à agir, donna du mercure à sa victime et fut bien surprise de le voir guérir par ce moyen. C'est ainsi que la mandragore est le contrepoison de l'ellébore, et l'aconit celui du scorpion.

On parlait fort en Italie des poisons donnés pour tuer à une date fixée. C'est un procédé d'un grand effet au théâtre, mais que les experts du xvii^e siècle considéraient déjà comme une fable. Ils ne croyaient guère non plus aux fleurs et aux gants empoisonnés, dans le genre de ceux auxquels on attribuait la mort de Jeanne d'Albret. L'acide cyanhydrique était cependant déjà connu, sous le nom d'eau de fleurs de pêcher.

Par contre, ils admettaient, pour l'avoir vu, que l'on peut empoisonner en jetant une substance toxique sur des charbons ardents, en donnant un lavement arsénié (1), ou même en transformant en récipient à poison certaine cavité muqueuse destinée par la nature à un tout autre usage (2), procédé renouvelé du mari de la belle Ferronière. Il est vrai que celui-ci s'était contenté d'y inoculer un poison d'une autre nature.

On le voit, la toxicologie était extrêmement rudimentaire à une époque où elle aurait dû être la plus

(1) Assassinat du roi de Naples par Manfred.

(2) Zacchias prétend que Ladislas aurait été ainsi empoisonné. Sa maîtresse se serait laissé injecter une solution arséniée dans le vagin : le roi aurait absorbé le poison par son organe viril. Cf. LUTAUD : *Médecine légale*, p. 431.

développée des sciences médicales. Les experts ne songeaient même pas à rechercher la nature du poison employé, ce qui rendait infructueux et le traitement de la victime et la recherche du criminel.

L'expertise consistait dans l'examen du malade ou du mort et dans l'analyse des drogues. « Dans l'eau, la pesanteur du poison le jette au fond ; le feu évapore, dissipe, consume ce qu'il y a d'innocent et de pur et il ne laisse qu'une matière âcre et piquante et qui seule résiste à son impression. » Malheureusement, le poison de la Brinvilliers « se joue de toutes les expertises, il nage sur l'eau, il est supérieur et fait obéir les éléments, il se sauve de l'expérience du feu et ne laisse qu'une matière douce et innocente. » On essayait aussi l'action des poisons acides sur des pièces de 4 sols.

**Détermination des poisons de la cassette de Sainte-Croix
par Guy Simon, apothicaire.**

... Première épreuve en versant quelques gouttes d'une liqueur trouvée dans une des fioles dedans de l'huile de tartre et dans l'eau marine, et qu'il ne s'est rien précipité au fond des vaisseaux. La seconde en mettant de ladite liqueur en un matras sur un peu de sable ; il n'a été trouvé au fond dudit vaisseau aucune matière acide ni âcre à la langue et presque point de saal fixe. La troisième épreuve sur un poullet d'Inde, un pigeon, un chien et autres animaux ; lesquels animaux estant morts quelque temps après et le lendemain estant ouverts, on n'a rien trouvé qu'un peu de sang caillé au ventricule du cœur. Autre espreuve d'une poudre blanche donnée à un chat dans un morceau de fressure de mouton, lequel vomit pendant une demi-heure, et trouvé mort le lendemain, et ouvert sans qu'on

ait trouvé aucune partie du poison. Une seconde épreuve ayant été faite de la même poudre sur un pigeon, il en mourut quelque temps après et ne fut rien trouvé de particulier sinon qu'un peu d'eau rousse dans l'estomach. *C'est un poison terrible, insaisissable et diabolique* (1).

**Procès-verbal de visites de poudres
et drogues trouvées sous les scellés de la Filhastre.**

L'an mil six cent quatre-vingt, le vingt-cinquième jour d'août, de relevée, par devant nous, Gabriel-Nicolas de la Reynie... Guy Simon, et Mathieu-François Geffroy..., leur avons présenté une boîte de sapin... et d'icelle tiré plusieurs paquets de drogues, lesquelles avons mis entre les mains desdits experts, qui après les avoir vues et visitées chacun séparément ont déclaré que lesdites poudres et drogues sont indifférentes, à la réserve de ce qui s'est trouvé dans un paquet de papier gris où il y a deux onces ou environ de jusquiame dont la quantité prise intérieurement est fort dangereuse, et plus que le suc du pavot, et d'un petit grain d'extrait de laquelle ils ne peuvent dire la qualité sans en avoir fait l'épreuve. Ce fait, nous ayant aussi été présenté... un paquet couvert d'une enveloppe de papier... en avons tiré deux petits paquets de poudre, l'une de couleur brune, et l'autre grise que nous avons à l'instant mises entre les mains desdits experts, qui après les avoir examinées séparément, nous ont dit aussy chacun séparément que la poudre noire est une poudre d'herbe ou plante broyée dont on ne peut connaître la qualité. Quant à la poudre grise qui est dans l'autre paquet en petite quantité, lesdits experts ont dit qu'ils ne peuvent juger d'icelle. Avons aussi mis entre les mains des experts un petit paquet de poudre de couleur grise, dont ils ne peuvent juger de la qualité, et que ce qui est dans un paquet aussi trouvé dans ladite enveloppe est quelque plante desséchée avec quelques cantharides... (2).

(1) Information d'office faite sur l'épreuve des matières et liqueurs trouvées dans la cassette. Collect. Morel de Thoisy.

(2) Mss Arsenal 40, 349, 68 a., In thèse de Nass.

Modèle de raport de mort par le poison.

Avons visité le cadavre... la bouche duquel nous a paru pleine de sérositez et la lèvre inférieure retirée avec noirceur de tout le gozier, et avons remonté par l'ouverture de son corps, le fond de l'estomac marqueté de plusieurs noirceurs et déchirures vers son orifice supérieur, ce que jugeons lui être arrivé par du poison avallé, comme arsenic, sublimé, et autre drogue vénéneuse et bruslante (1).

Raport d'un corps trouvé défaict.

(Empoisonnement.)

... duquel ayant trouvé toutes les parties extérieures dans leur disposition naturelle, nous aurions ensuite procédé à son ouverture... et ayant commencé par le bas-ventre, nous l'aurions trouvé tout cautérisé dans son fond, qui contenait environ plein un œuf de liqueur noire sablonneuse, qui ayant été par nous mise dans un vaisseau d'étain, la taché ainsi que font les liqueurs acides et corrosives, et qui ayant été donnée en petite quantité à un chien, l'a fortement travaillé, ainsi que nous l'avons reconnu par ses cris d'hurlemens : ce qui nous fait juger que ladite Pernel a été empoisonnée avec l'arsenic ou le sublimé, ou autres tels poisons corrosifs du genre des minéraux : en quoy nous avons été encore confirmé par la bonne disposition de toutes les autres parties intérieures, tant du ventre que de la poitrine et de la tête dont nous avons pareillement fait ouverture et nous n'avons trouvé aucune cause de mort (1).

(1) In. GENDRY, *loc. cit.*

(2) Rapport de Claude du Pradel, docteur en médecine nommé d'office par le lieutenant général à Lyon (28 septembre 1682). In BLÉGNY, *loc. cit.* On sait que les premiers livres de Blégny sont signés Abraham du Pradel.

Ordonnance de 1682.

(Édit pour la punition des empoisonneurs, devins et autres.)

.
ART. 4. — Seront punis de semblables peines (la mort) tous ceux qui seront convaincus de s'être servis de vénéfices et de poisons, soit que la mort s'en soit suivie ou non, comme aussi ceux qui seront convaincus d'avoir composé ou distribué du poison pour empoisonner; et parce que les crimes qui se commettent par le poison sont non seulement les plus détestables et les plus dangereux de tous; mais encore beaucoup plus difficiles à découvrir, nous voulons que tous ceux, sans exceptions, qui auront connaissance qu'il aura été travaillé à faire du poison, qu'il en aura été demandé ou donné, soient tenus de dénoncer incessamment ce qu'ils en sauront à nos procureurs généraux ou à leurs substituts... à peine d'être extraordinairement procédé contre eux et punis... comme fauteurs et complices desdits crimes.
.

ART. 5. — Ceux qui seront convaincus d'avoir attenté à la vie de quelqu'un par vénéfice et poison, en sorte qu'il n'ait pas tenu à eux que ce crime n'ait été consommé, seront punis de mort.

ART. 6. — Seront réputés au nombre des poisons, non seulement ceux qui peuvent causer une mort prompte et violente, mais aussi ceux qui en altérant peu à peu la santé, causent des maladies... et en conséquence défendons à toutes sortes de personnes à peine de la vie et surtout aux médecins, apothicaires et chirurgiens, sous peine de punitions corporelles, d'avoir et de garder de tels poisons simples ou préparés...

ART. 7. — A l'égard de l'arsenic, du réalgar, de l'orpiment et du sublimé, quoiqu'ils soient poison dangereux de toute leur substance, comme ils entrent et sont employés en plusieurs compositions nécessaires, nous voulons, afin d'empêcher à l'avenir les trop grandes facilités qu'il y a eu jusqu'ici d'en

abuser, qu'il ne soit permis qu'aux marchands qui demeurent dans les villes d'en vendre et d'en livrer eux-mêmes seulement aux médecins, apothicaires, chirurgiens, orfèvres, teinturiers, maréchaux et autres personnes publiques, qui par leur profession sont obligés d'en employer : lesquels néanmoins écriront, en les prenant, sur un registre particulier tenu à cet effet, par lesdits marchands, leurs noms, qualités et demeure, ensemble la quantité qu'ils auront prise desdits minéraux.

.

ART. 8. — Enjoignons à tous ceux qui ont droit par leurs profession ou métier de vendre ou acheter les susdits minéraux de les tenir en lieux sûrs dont ils gardent eux-mêmes la clef. Comme aussi leur enjoignons d'écrire sur un registre particulier la qualité des remèdes où ils auront employé lesdits minéraux, le nom de ceux pour qui ils auront été faits et la quantité qu'ils y auront employée et d'arrêter à la fin de chaque année sur lesdits registres ce qui leur en restera, le tout à peine de mille livres d'amende pour la première fois, et de plus grande s'il y échet.

ART. 9. — Défendons aux médecins, apothicaires, chirurgiens, de distribuer desdits minéraux en substance à quelque personne que ce puisse être, et sous quel prétexte que ce soit, sous peine d'être punis corporellement, et sont tenus de compter ou de faire compter en leur présence par leurs garçons les remèdes où il devra entrer nécessairement desdits minéraux qu'ils donnent après cela à ceux qui en demandent pour s'en servir aux usages ordinaires.

ART. 10. — Défenses sont aussi faites à toutes personnes autres qu'aux médecins et apothicaires, d'employer aucun insecte vénéneux, comme serpents, crapauds, vipères et autres semblables, sous prétexte de s'en servir à la médecine ou à faire des expériences, et sous quelque autre prétexte que ce puisse être, s'ils n'ont la permission expresse par écrit.

ART. 12. — Faisons très expresse défense à toutes personnes

de quelque profession et condition qu'elles soient, excepté aux médecins approuvés, et dans le lieu de résidence, aux professeurs en chimie et aux maîtres apothicaires, d'avoir aucun laboratoire et d'y travailler à aucune préparation de drogues ou distillation, sous prétexte de remèdes chimiques, expériences, secrets particuliers, recherche de la pierre philosophale, conversion, multiplication, ou raffinement des métaux, confection des cristaux ou pierres de couleur, et autres semblables prétextes, sans avoir auparavant obtenu de nous, par lettres de grand sceau, la permission d'avoir lesdits laboratoires...

CHAPITRE XII

SUICIDE ET DUEL

Mori licet cui vivere non placet.

Maxime stoïcienne.

. Puis des riens à foison,
De trente huguenots, on a fait pendaison.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes,
Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix,
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis.
D'Humières avec Gondi pour le pas à l'église,
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise,
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin Caussade avec Latournelle, pour rien,
Pour le plaisir ; Caussade a tué Latournelle.

V. Hugo, *Marion Delorme*, acte II, sc. I.

Le suicide est-il un acte de courage ou une lâcheté, une action d'éclat ou un crime ? Voilà une question à laquelle on a fait des réponses singulièrement variées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nulle part le principe « Autres temps, autres mœurs » ne trouve de plus exacte application. Les stoïciens glorifiaient le suicide ; le moyen âge l'identifiait avec le meurtre, et suppliciait le coupable s'il avait survécu, ou son cadavre s'il avait succombé. Au xvi^e siècle, l'influence de l'antiquité païenne se fait sentir. Montaigne cite

avec éloge les Romains morts pour échapper au déshonneur. Sous le grand roi, le suicide est considéré par l'opinion publique comme une action infamante ; par les juristes, comme un crime. Il semble d'ailleurs avoir été extrêmement rare, et quand on a cité Vatel se passant son épée au travers du corps parce que la marée va manquer, on se trouve à court d'exemples historiques. En Angleterre, cependant, grâce au spleen, au *tædium vitæ*, le suicide se produit de temps à autre. C'est Élisabeth se laissant mourir de faim pour ne pas survivre au comte d'Essex qu'elle a fait décapiter ; c'est, en 1692, Charles Blount, le traducteur apprécié de la *Vie d'Apollonius de Tyanes*, se tuant parce qu'on lui a refusé l'autorisation d'épouser la veuve de son frère. Mais, même en Angleterre, on ne trouvait pas alors ces épidémies de suicide qui se sont produites au XVIII^e et au XIX^e siècles. Ce n'était pas encore la mode de s'aller jeter dans un des cratères du Vésuve comme lord Castle-reaght, ou de s'ouvrir la gorge dans un café comme Isaac Moser.

A quelles causes doit-on attribuer la rareté extrême des suicides au XVII^e siècle (1) ? Tout d'abord, semble-t-il, à l'imprégnation des esprits par la doctrine catholique, qui repousse le suicide comme un péché mortel irréparable : nous retrouvons cette donnée dans toutes les législations de l'Europe ; en outre, la littérature du siècle de Louis XIV, plus saine qu'à

(1) Nous manquons absolument de documents sur les suicides dans les cloîtres, probablement assez fréquents. Voyez plus loin, au chapitre Sorcellerie, ce qui concerne les démonolâtres.

toute autre époque, ne pose nulle part des suicidés en exemples et en modèles ; c'est certainement l'admiration de Saint-Preux et de Werther qui a poussé toute une génération au suicide. Au xvii^e siècle, les rares livres où la mort volontaire soit admise sont écrits par des philosophes pour un public restreint. Tels Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui permet le suicide dans le livre intitulé : *Question-royale où est montré en quelle extrémité, principalement en temps de paix, le sujet pourrait être obligé de conserver la vie des princes aux dépens de la sienne* (1609), ou Louis Barbieri qui, dans sa *Dissertazione intorno alla filosofia degli Stoïci*, admet le suicide pour éviter un malheur rapproché ou éloigné de nous et dit que recevoir ou se donner la mort sont la même chose. Mais c'était là des cas isolés et dont l'influence s'est bien peu fait sentir.

La législation du suicide telle qu'elle est appliquée avant l'ordonnance criminelle de 1670 est empruntée aux coutumes du moyen âge. Nous citerons comme exemple la commune de Beaumont en Argonne : « La personne qui se défoit d'elle-même, le corps doit estre trahinez aux champs aussi cruellement que faire se poulra, pour montrer l'expérience aux autres, et le corps doit estre afourchez (pendu), et les pierres de dessous les issues des chaussées par où il faut qu'il passe et sorte de la maison estre arrachez, car il n'est pas digne de passer dessus. »

La coutume de Bretagne : « Si aucun se tüe à son escient, il doit estre pendu par les pieds, et trainé

comme meurtrier, et sont ses biens meubles acquis à qui il appartient. »

Et l'ordonnance de 1270 *d'hom ou de femme qui se pend ou se noie ou s'occit en aucune manière* : « Se il avenoit que aucuns hom se pendit ou noiaist ou s'occit en aucune manière, si meubles seroient au baron et aussi de la fame. »

Ce principe de la confiscation avait été réglementé par Charles V : la confiscation se fait au profit du seigneur quand le suicide a eu lieu pour échapper au supplice ; mais les héritiers d'un suicidé succéderont à ses biens, sans qu'on puisse alléguer aucun usage ou coutume contraire, toutes les fois que celui-ci se sera donné la mort pour échapper à une simple punition corporelle, ou par, l'effet d'une maladie, de mélancolie, de faiblesse d'esprit ou de quelque autre infirmité semblable ; dans tous les cas les cadavres étaient privés de sépulture.

Or, cette législation vieille de quatre siècles est exactement celle qui est en vigueur au xvii^e. Il suffit pour s'en convaincre de consulter Brun de la Rochette ou tout autre jurisconsulte :

« Le juge qui a à faire le procez à un corps mort qui s'est homicidé doit commencer par le procez-verbal du lieu où le deffunct a été trouvé s'estre pendu ou autrement tué, *faire visiter le corps par les chirurgiens*, informer à la requeste du procureur du roy, et d'office, de la vie et mœurs de celui qui s'est occis et comme il s'est précipité à la mort, s'il estoit furieux, malade ou sain ; et de la cause pour laquelle il s'est défait. Après fera appeler ses plus proches

parents et héritiers à son de trompe, pour luy pourvoir d'un deffendeur. Eux non comparans, il créera un curateur au corps, contre lequel il instruira le procès du deffunct, l'interrogeant sur le procez-verbal, charge et informations, recolera les témoins et les confrontera au curateur, qui alléguera tout ce qui luy sera possible pour la justification du mort ; donnera ses atténuations contre les conclusions du procureur du roy, ce fait jugera le procez. »

Et plus loin : « Celuy qui s'est mis les mains violentes sur soy-mesmes, et s'est essayé de se tuer, *ores qu'il n'aye exécuté son dessein*, et accompli sa volonté, sinon par impatience de sa douleur, par violente maladie, par désespoir ou par fureur survenue, ne doit éviter la mort violente qu'il s'est voulu donner (1). »

L'ordonnance de 1670 bien loin de réformer cette jurisprudence la confirme de tous points.

Titre XXII

De la manière de faire le procès au cadavre ou à la mémoire d'un défunt.

ARTICLE I. — Le procès ne pourra estre fait au cadavre, ou à la mémoire d'un défunt, si ce n'est pour crime de lèze-Majesté divine ou humaine, dans les cas où il échet de faire le procès aux défunts ; duel, homicide de soy-mesme, ou rébellion à justice avec force ouverte, dans la rençontre de laquelle il aura esté tué.

ARTICLE II. — Le juge nommera d'office un curateur au

(1) BRUN DE LA ROCLETTE : *les Procès civils et criminels* (Rouen, 1663), p. 43 et p. 174.

cadavre du défunt, s'il est encore extant, sinon à sa mémoire, et sera préféré le parent du défunt, s'il s'en offre quelqu'un, pour en faire la fonction.

ARTICLE III. — Le Curateur sçaura lire et écrire, fera le serment, et le procès sera instruit contre luy en la forme ordinaire: sera néanmoins debout seulement, et non sur la sellette, lors du dernier interrogatoire: son nom sera compris dans toute la procédure, mais la condamnation sera rendue contre le cadavre, ou la mémoire seulement.

ARTICLE IV. — Le Curateur pourra interjeter appel de la sentence rendue contre le cadavre ou la mémoire du défunt. Il pourra mesme y estre obligé par quelqu'un des parens, lequel en ce cas sera tenu d'avancer les frais.

ARTICLE V. — Nos cours pourront élire un autre curateur que celui qui aura esté nommé par les juges dont est appel.

La loi étoit donc formelle: supplice infligé au cadavre ou au survivant, confiscation des biens. Étoit-elle toujours appliquée: il est permis d'en douter. Comment croire qu'à une époque aussi civilisée on traînait encore dans les rues des cadavres attachés derrière une charrette, de manière que la tête rasât le pavé? Le corps étoit ensuite pendu puis jeté à la voirie. Comme le corps étoit placé sur la sellette et figurait au procès, on étoit souvent obligé de le saler, l'été surtout, et quand l'affaire allait en appel. Au xvii^e siècle, on cite une bien jolie réflexion de Mercier dans son *Tableau de Paris*: « On ne traîne plus à la claie, dit-il, ceux que des lois ineptes poursuivaient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un spectacle horrible et répugnant qui pouvait avoir des suites dangereuses pour une ville peuplée de

femmes enceintes ! » Cette considération de la fécondité des Parisiennes a dû avoir une grande influence sur la suppression de cette coutume barbare !

La confiscation, qui se pratiquait impitoyablement, était faite au profit du roi. Nous lisons dans les mémoires de Dangeau : « Aujourd'hui, le roi a donné à madame la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même, il espère en tirer beaucoup d'argent. » Cela rappelle le mot de Voltaire : « Un Welch, dégoûté de la vie, s'avise, et souvent avec grande raison, de séparer son âme de son corps : pour consoler le fils on donne son bien au roi, qui en accorde presque toujours la moitié à la première fille d'opéra, le faisant demander par un de ses amans. L'autre moitié appartient de droit aux fermiers généraux (1). »

*
* *

Nous avons exposé dans le chapitre consacré aux asphyxies les idées des médecins légistes du xvii^e siècle sur les différents *modes de suicide*. Disons à ce propos que la pendaison, la noyade et l'arme blanche sont à peu près les seuls modes de suicide dont il soit parlé : on ne cite pas d'empoisonnement-suicide, pas de mort volontaire par les armes à feu. D'ailleurs le silence gardé par les experts concorde exactement avec ce que nous avons dit de la rareté des suicides, à cette époque. Citons un rapport de Devaux :

(1) Cf. sur l'histoire du suicide, l'excellent livre de LEGOYT : *le Suicide ancien et moderne*, Paris, 1881

**Raport de visite du Cadavre d'une Femme qui s'était dé faite
elle-même par Suspension.**

Nous avons visité le cadavre d'une femme qui étoit âgée d'environ soixante-huit à soixante-dix ans, ayant la langue noire, épaisse, sortant un peu hors de la bouche, avec un excrément gluant, rougeâtre et visqueux venant tant de la bouche que du nez. Nous avons trouvé ledit cadavre droit, l'extrémité des pieds à fleur de terre, et attaché par le cou à une solive, qui sert de soutien à une soupente, par le moyen d'un cordon composé de deux rubans de fil de différente étendue, l'un large d'un pouce, et l'autre plus étroit, faisant les deux ensemble plus de six aunes de longueur, avec un gros nœud composé de plusieurs : lequel cordon pendant en bas, formoit une anse qui passoit entre le menton et le larynx, par-dessous les angles de la mâchoire inférieure et entre les oreilles et les apophyses mastoïdes, et par derrière sur les parties moyennes et latérales de l'occiput ; ayant fait une profonde impression à toutes ces parties, et notamment au-dessous de la symphise du menton, où étoit le nœud qui unissoit tous les bouts du licol, au-dessous duquel étoit encore une autre petite corde, faisant encore six tours autour du cou sans le comprimer. De sorte qu'ayant examiné toutes les circonstances ci-dessus énoncées, aussi bien que celles qui sont insérées au Procès-Verbal du sieur commissaire et après avoir examiné toutes les parties dudit cadavre, tant intérieures qu'extérieures, les unes après les autres, nous avons reconnu que la seule cause de la mort de cette femme a été celle du licol, qu'elle s'était elle-même préparée selon toutes les apparences.

(*A Paris, ce 7^e jour de mars 1690*) (1).

*
* *

Si le suicide a été rare au xvii^e siècle, par contre peu d'époques ont été plus fécondes en duels. Partant

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 525.

de cet indiscutable principe qu'aucun code ne peut régler les affaires d'honneur, les gentilshommes ne s'en remettaient qu'à eux-mêmes du soin de venger leurs offenses : « Et bon épée et bon courage », était la devise de tout ce qui portait un nom. La lâcheté bourgeoise d'un siècle abâtardi fait proscrire actuellement le duel, prostitué d'ailleurs par des rencontres politiques où l'honneur n'a rien à voir. On comprenait mieux au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècles que « si la loi punit la voie de fait, la menace caractérisée, elle ne peut rien contre l'insinuation perfide, la calomnie ; si elle punit l'adultère consommé, elle est entièrement désarmée contre les privautés qui le préparent, les persifflages qui le commentent, les chuchotements railleurs du monde (1) ».

Sous les Valois, le duel, qui depuis longtemps, avait disparu, fort heureusement, de la pratique judiciaire, était du moins très bien vu en cour. Cependant, après la mort de Schomberg, Quéhus et Maugiron, tués par les Angevins Nogaret, Livarot et Ribérac, Henri III interdit le duel. Parole vaine : jamais les combats singuliers ne furent plus fréquents. Dès l'aurore du ^{xvii}^e siècle, Henri IV intervint par les édits de 1602 et de 1609, mais la lutte véritable entre les duellistes et l'autorité royale ne commença qu'avec Richelieu.

C'est en grande partie à ses édits contre le duel que l'Homme-Rouge dut son impopularité : les menaces des édits du 14 juillet 1617, du 2 août 1623,

(1) Cf. Ch. TEISSIER : *Du duel au point de vue médico-légal*. Lyon, 1890.

des 25 et 26 juin 1624 contenaient en germe des orages qui éclatèrent terriblement sur les fronts des coupables. Le supplice de Montmorency-Boutteville fut le prélude d'une série d'exécutions. La peine de mort était prononcée, non seulement contre les combattants, mais même contre les seconds et les assistants, « encore qu'ils n'eussent pas mis l'épée à la main ». Le Parlement d'ailleurs confirmait ces édits par ses arrêts, 16 mars 1621, 25 juin 1625, 5 février 1626, 29 mars 1634 (1).

Sous Louis XIV, la sévérité était bien moins grande. Malgré les déclarations des juristes, malgré les édits de 1651, 1653, 1679, les condamnations sont rares. Dans l'ordonnance de 1653, on lit : « Sur ce qui nous a été ordonné par ordre exprès du Roi, et notamment par la déclaration de Sa Majesté contre les duels, de nous assembler incessamment pour dresser un règlement le plus exact et distinct qu'il se pourra sur les diverses satisfactions et réparations d'honneur que nous jugerons devoir être ordonnées, suivant les divers degrés d'offense ; et de telle sorte que la punition contre l'agresseur et la satisfaction à l'offensé soient si grandes et si proportionnées à l'injure reçue qu'il n'en puisse naître aucune plainte ni querelle nouvelle : pour être ledit règlement inviolablement suivi et observé à l'avenir par tous ceux qui seront employés aux accomodements des différends qui toucheront le point d'honneur et la réputation des gentilshommes. »

(1) Cf. HANOTAUX : *Richelieu*.

C'était la substitution obligatoire du tribunal d'honneur à la rencontre à main armée.

L'ordonnance de 1670 classe le duel parmi les cas royaux (tit. I, art. II). Dans l'édit de 1679, Louis XIV déclare que « ni en faveur d'aucun mariage de princes ou princesses de sang royal, ni pour les naissances des princes ou enfants de France, ni pour quelque autre considération générale, il ne permettrait sciemment être expédiée aucune lettre contraire à cet édit ».

Enfin en 1689, les articles 40-44 de l'ordonnance sur les armées navales et arsenaux de marine enjoignent à tous les officiers commandant dans les ports de faire arrêter les officiers soupçonnés de s'être battus en duel, aux prévôts d'informer sur-le-champ de ces sortes de combats, d'en donner avis au procureur général de Parlement « dans le ressort duquel le combat aura été fait » et de remettre après l'information les prisonniers entre les mains du commissaire au parlement envoyé sur les lieux ; *aux chirurgiens* appelés à panser les blessés, *d'avertir le commandant* et l'intendant de la marine au port, *sous peine de cassation et de bannissement* ; à l'autorité maritime de récompenser la dénonciation des soldats « de la somme de 150 livres, et de l'octroi immédiat d'un congé ». Et cependant, malgré ces édits et ces ordonnances réitérés, les duels n'étaient pas rares, et les duellistes n'étaient guère inquiétés. Il suffit de parcourir les mémoires de l'époque pour voir qu'à la cour et à la ville on se battait à propos de tout et à propos de rien. Saint-Simon

parle d'un duel de son père avec le comte de Wardes: celui-ci fut blessé grièvement et envoyé à la Bastille. M. de Saint-Simon ne fut pas inquiété. Guy Patin rapporte l'histoire de deux femmes qui se battent: « On parle à Paris de deux dames de la cour qui se sont battues à coup de pistolets. Le roi a dit en riant qu'il n'en avait fait la défense que pour les hommes. »

L'exécution sur le cadavre pouvait avoir lieu pour les individus tués en duel comme pour les suicidés. Corre et Aubry en ont retrouvé quelques exemples dans les archives du Finistère. Nous leur empruntons le récit suivant :

Guillaume Muzard, tambour à la compagnie du sieur Desmarquis, lieutenant de vaisseaux du roi, étant de garde avec le caporal Brocq, de la même compagnie, le provoqua. Tous deux mettent l'épée à la main, et le premier tue son adversaire. L'affaire est jugée d'office à la requête du procureur du roi, le crime échappant à la juridiction militaire proprement dite. Le meurtrier, qui est en fuite, est déclaré contumace et condamné à être pendu, son corps jeté à la voirie, tous ses biens confisqués au roi, avec amende de moitié pour l'hôpital général de la ville; l'exécution aura lieu en effigie; le cadavre du caporal sera, par les soins de l'exécuteur de la haute justice, attaché par les pieds au derrière d'une charrette, traîné sur une claie, la tête en bas et la face contre terre, au travers des rues, jusqu'à la place du marché, où il sera pendu par les pieds, puis, au bout de vingt-quatre heures, porté à la voirie (1698-1699) (1).

Mais, nous le répétons, les poursuites judiciaires pour crime de duel, fréquent sous Louis XIII, sont rares à la fin du siècle. Nous n'avons pas trouvé d'exemple de rapport de médecin légiste pour un cas de ce genre.

(1) CORRE et AUBRY, *loc. cit.* p. 341.

CHAPITRE XIII

ATTENTATS AUX MŒURS

Le viol est une chose aussi difficile à prouver qu'à commettre.

VOLTAIRE.

Si parmi les questions historiques, il en est une pour laquelle le médecin doive être appelé à donner son opinion, c'est bien celle de l'interprétation des mœurs d'une race ou d'un siècle. La vie sexuelle d'un peuple ou d'une époque n'est point du domaine du chroniqueur, elle relève directement, uniquement pour ainsi dire du médecin : et cependant tous en parlent : romanciers et littérateurs, philosophes d'occasion et savants impromptus, font briller sur ces sujets délicats le rare mérite de leur éloquence et la fougue de leur haute moralité. Ils poursuivent le vice dans ses derniers retranchements, et plus il est immonde, plus ils tirent de gloire de l'avoir étalé au grand jour et d'avoir couvert d'opprobre ceux qui en étaient atteints. Ils scrutent les recueils d'anecdotes, commentent les mémoires, interprètent les documents et savent stigmatiser au fer rouge de leur docte mépris le péché caché, la honte inédite, sans soupçonner une seconde que ce qu'ils appellent crime n'est souvent que maladie, que ce qu'ils

prennent pour une exquise recherche d'une luxure toujours en quête de raffinement nouveau, n'est que le résultat fatal, inéluctable, d'une lésion organique parfois innée. Ils croient voir dans tel criminel célèbre une exception, une monstruosité, sans comprendre qu'il n'est que le produit de la corruption du milieu dans lequel il vit ; que, semblables aux bouillons de culture portant, suivant leur composition, tels ou tels microbes, les diverses races enfantent telles ou telles sortes de luxures dont seuls les plus typiques exemples saillent à l'œil de l'historien, ou que, pour employer la forte expression du professeur Lacasagne, *les sociétés ont les criminels qu'elles méritent*,

D'où il suit qu'en bonne logique on pourra juger une époque par l'aspect spécial que prendront les manifestations de l'instinct sexuel pendant sa durée. Et ici une conclusion étrange va s'imposer avec la dernière évidence, c'est que le plus grand développement du vice est toujours lié aux apogées de civilisation ; les époques chastes sont presque toujours des époques de nullité ; toutes les périodes de vie intellectuelle intense et de surproduction sont des périodes de vice élégant ou grossier, étalé ou secret, mais toujours raffiné. La Grèce, centre du monde intellectuel et littéraire, modèle de la société élégante, était aussi le foyer de corruption à qui tous les peuples purent emprunter des exemples de débauche. Rome, maîtresse du monde, la Rome des Césars, se reflète dans les crudités de Suétone ou de Juvénal, dans la boue du *Satyricon*. Au xvi^e siècle, la Renaissance présente l'éclosion superbe de l'art et des

lettres, mais, comme revers de la médaille, offre à l'historien le spectacle des courtisanes gouvernant la Rome papale et du vice italien répandu dans toute l'Europe civilisée.

Au xvii^e siècle, la courbe schématique du vice semble baisser. Sommes-nous donc à une époque de vitalité moindre ? Assistons-nous à une période de repos après l'explosion de la Renaissance ? Ici encore la loi de proportion entre le vice et l'énergie doit se vérifier. Michelet n'hésite pas à dire que le xvii^e siècle est un siècle bâtard où, physiquement et moralement, l'humanité est en décroissance. Vraiment, on a peine à le croire : peut-on admettre que le temps qui a vu naître Corneille, Molière, Pascal, Bossuet, Lafontaine pour ne citer que les Français, est un temps d'impuissance ? Non, il faut reconnaître là l'incurable parti pris de celui qui a dit : « L'historien ne doit pas être impartial. » Il est plus rationnel d'admettre que si le xvii^e siècle paraît plus chaste que les autres grands siècles de l'humanité, c'est qu'il a mieux caché ses vices. La réaction commencée sous Henri IV contre l'impudeur étalée sous les derniers Valois n'a abouti qu'à la dissimulation sous l'impuissant Louis le Chaste, et, après un moment de bouillonnement et de joie pendant la jeunesse de Louis XIV, à l'hypocrisie sous le masque de la dévotion officielle, pendant la vieillesse du Grand Roi.

*
* *

Pour procéder avec méthode à l'examen des diverses questions concernant les attentats aux

mœurs, nous ne pouvons mieux faire que d'en prendre la classification dans les tableaux synoptiques de Brun de la Rochette (1).

La paillardise, fille de l'oisiveté et du maquereillage, produit	1	La fornication	volontaire ou forcée	commise avec	la vierge incorrompue (est stupre) la vefve d'entière réputation.
	2	L'adultère qui a communication avec	le larcin l'homicide le parjure le sacrilège l'inceste la volerie l'idolâtrie	peut être pour- suivie par	le mary. les parents.
	3	Le rapt de	la vierge. la nonnain. la femme mariée. la vefve. le fils de famille. la fiancée par son fiancé.		
	4	L'inceste avec	la mère. la sœur. la fille. la niepce. la tante. la cousine germaine.		
	5	La sodomie	par corruption de soy-même. avec l'homme ou la femme relicto naturali usu. avec la beste brute.		

(1) BRUN DE LA ROCHETTE, *loc. cit.*, p. 8.

Laissant de côté l'adultère et le rapt qui ont déjà été traités dans les questions relatives au mariage, nous étudierons successivement, pour employer les termes mêmes du vieux légiste, la fornication volontaire ou forcée et l'inceste. La sodomie, c'est-à-dire les diverses perversions de l'instinct sexuel, fera l'objet d'un chapitre spécial.

*
* *

Quittant pour une fois le sentier battu de la doctrine catholique, la loi avait depuis longtemps été obligée de renoncer à poursuivre le péché de fornication. Les fautes contre la vertu de chasteté n'étaient pas déferées à d'autres tribunaux qu'à celui de la pénitence, et le confesseur était le seul juge qui en connût. Vraiment les magistrats eussent eu fort à faire si on leur avait déferé tous les cas de ce genre, à une époque où la virilité était plus brillante et d'ailleurs plus appréciée que de nos jours, et où, il faut bien en convenir, les mœurs étaient singulièrement relâchées ou du moins fort peu maintenues par l'autorité. Néanmoins les jurisconsultes en parlent encore à côté des autres formes, des formes punissables, des outrages à la pudeur ; si la fornication n'est pas poursuivie de par le droit civil, elle l'est de par le droit divin et le droit canon, et ils réfutent, sans grande peine d'ailleurs, ce point étant généralement accordé comme non douteux, l'opinion de quelques mécréants prétendant que le coït, étant une chose naturelle et nécessaire, ne peut pas être un péché

mortel. Ils en distinguent les degrés suivant qu'il s'agit d'une jeune fille (*mulier incorrupta*), d'une femme entretenue (*concubina*) ou d'une courtisane (*meretrix*). Il est possible à la rigueur que des experts aient été appelés à donner leur avis, pour des cas de ce genre, devant les tribunaux ecclésiastiques, la fornication étant poursuivie par le droit canon, et étant un délit pour les clercs ; nous y reviendrons à propos des grands procès de sorcellerie. Était-ce par hasard aux experts qu'on avait recours pour décider de la gravité de la faute commise, selon que la femme était plus ou moins séduisante ? La morale catholique admet en effet qu'il est moins grave de pécher avec une jolie femme qu'avec une laide, le second cas prouvant un vice plus noir, et des désirs moins excusables. On ne voit pas nettement Devaux ou de Blégny en Paris !

Il est une circonstance aggravante de la fornication qui la rendait poursuivable, non pas comme un simple délit, mais comme un crime emportant la peine capitale ; nous voulons parler de l'inceste. On entendait par là le coït accompli soit avec un parent, soit avec une personne consacrée à Dieu, prêtre ou religieuse (*nonna vestalis*). La parenté s'étendait, d'une part, aux père, mère, fils, fille, frère, sœur, neveu et nièce ; d'autre part, aux alliés (*toro conjugali conjuncti*) tels que beau-père et belle-mère, beau-frère et belle-sœur, fils ou fille d'un premier lit, et aux parents spirituels (parrain, marraine et filleuls, compère et commère, confesseur et pénitente). L'inceste existait même dans le mariage, si le cou-

pable avait épousé sa nièce sans dispense régulière du souverain pontife. La peine était la mort par pendaison ou décapitation, et par le feu si l'inceste était compliqué d'adultère. Telle est du moins la règle générale; bien entendu, la jurisprudence est loin d'être constante, surtout en ce qui concerne les femmes; parfois on les brûle; quelquefois on se contente de les faire « aumôner »; plus souvent on les enferme. Par exemple, le 8 février 1621, la Chambre criminelle de Paris condamne Berthier de la Rochelle, convaincu d'avoir commis un inceste avec sa propre sœur, à être brûlé, et sa sœur à une réclusion perpétuelle, au pain et à l'eau. Bien entendu tout cela ne concernait que les petites gens. M^{me} de Longueville et le prince de Condé, le Grand Roi et Henriette d'Angleterre ne relevaient que des satiriques de la cour, d'ailleurs bénins, et non des tribunaux.

Si la fornication simple et consentie n'était pas poursuivie judiciairement, elle était du moins réglementée; Louis XIV, secondé par Colbert et la Reynie, a multiplié les ordonnances sur ce sujet; il semble d'ailleurs qu'il y avait urgence, car si l'on se réfère aux mémoires de l'époque, la prostitution libre sous Henri IV et Louis XIII était l'occasion d'excès étrangement scandaleux, et la répression en était peu effective. Qui ne se souvient des lignes écrites par Lestoile en 1610 (1) : « Il y avait un égout dans Paris, les Filles-Repenties, où l'on entasse les coquines ramassées dans les mauvais lieux, lesquelles y continuent leur métier avec des prêtres. »

(1) LESTOILE, édition Michaud, p. 561.

La réglementation définitive est connue sous le nom de *Déclaration du roy Louis XIV donnée à Marly*; nous en extrayons les passages suivants :

Nous avons dit et déclaré, disons et déclarons par ces présentes, signées de notre main, voulons et Nous plaît que, dans les cas de débauche publique et vie scandaleuse des filles ou des femmes, où il n'écherra de prononcer que des condamnations d'amende ou d'aumône, ou des injonctions de vider les lieux, ou mesme la Ville, et d'ordonner que les meubles desdites filles ou femmes seront jettez sur le carreau, et confisquez au profit des Pauvres de l'Hospital général du Chastelet, puis les commissaires, chacun dans leur quartier, recevoir les déclarations qui leur en seront faites et signées par les voisins, auxquels ils feront prêter serment..... voulons qu'en cas d'appel..... les parties procèdent en la Grande Chambre de la Cour du Parlement, encore..... que la suite de la procédure ait obligé le Lieutenant Général de Police à ordonner que lesdites femmes ou filles seront enfermées pour un temps dans la maison de force de l'Hôpital Général et, en cas de maquerellage, prostitution publique et austres où il écherra peine afflictive ou infamante, ledit Lieutenant Général de Police sera tenu d'instruire le Procez aux accusés ou accusées, par le recollement ou confrontation suivant nos ordonnances et les arrêts et règlements de notre Cour, auquel cas l'appel sera porté en la Chambre de la Tournelle à quelque genre de peine que les accusez ou les accusées ayent été condamnés, le tout sans préjudice de la juridiction du lieutenant-criminel du Chastelet qu'il pourra exercer en cas de maquerellage, concurremment avec le Lieutenant Général de Police, auquel néanmoins la préférence appartiendra, lorsqu'il aura informé et décrété avec le Lieutenant Criminel ou le même jour.

Peut-on rêver plus beau nid à conflit de juridictions ?

*
* *

La provocation habituelle de mineurs à la débauche était englobée au xvii^e siècle dans un délit, actuellement impoursuivi, et tout crûment désigné sous le nom de maquerellage ou maquerallage (*lenocinium*) ; nous dirions aujourd'hui proxénétisme (1). En vertu du principe *Copulatrices dæmonum sunt instrumenta*, les pourvoyeurs de chair vénale, les entrepreneurs de la traite des blanches, étaient poursuivis avec une rare sévérité, théoriquement du moins. Les considérants ne manquent pas de saveur : les maquerelles sont pires que des démons, car elles amènent parfois au péché d'honnêtes filles, des femmes vertueuses, des ecclésiastiques très continents par tempérament et par habitude, que le diable à lui seul n'aurait pu tenter. On doit punir avec une sévérité toute spéciale les mères qui prostituent leurs filles, les maris qui vendent leurs femmes (2). La peine portée par les lois de la plupart des États européens est la peine de la hart. Mais pour qu'elle soit applicable, il faut que trois conditions soient réunies : d'abord que la femme ait été amenée à se prostituer par les prières ou les promesses de la proxénète, et non de son propre mouvement ; deuxièmement que l'inculpée en fasse métier et vive de sa profession d'entremetteuse ; troisièmement que dans l'affaire

(1) Cf. DAMHOUDER : *Praxis rerum criminalium*, cap. XCI, p. 264.

(2) Voyez sur l'Adultère, chap. V, p. 107.

pour laquelle elle est poursuivie, elle ait agi non par complaisance, mais parce qu'elle a reçu ou qu'on lui a promis de l'argent. Il suffit de deux faits réunissant cette triple condition pour constituer l'habitude du proxénétisme exigée par la loi. La peine de la hart sera donc applicable à quiconque aura favorisé par ses conseils ou son aide l'inceste, l'adultère, la défloration et le viol. En pratique, les entremetteuses étaient frappées plus doucement : l'exil, le pilori ou les verges étaient ordinairement leur fait ; la coutume du xvi^e siècle de leur couper les oreilles semble être tombée en désuétude sous Louis XIV (1), les juges estimaient qu'elles étaient déjà grandement punies par le mépris public et par la colère divine qui ne manquerait pas de les livrer un jour au démon, dont elles étaient les suppôts et les plus précieux auxiliaires.

*
* *

Passons aux attentats aux mœurs commis avec violence.

On se plaint beaucoup actuellement de l'absence de définitions qui rend si complexe l'application des articles 331, 332, 333 et 334 du Code pénal ; que dira-t-on alors de la jurisprudence du xvii^e siècle qui, non seulement ne définit rien, mais encore est multiple et punit un même crime des peines les plus variées ? Il semble d'ailleurs qu'on ait confondu bien souvent l'attentat commis avec violence et le viol

(1) Albert DU BOYS : *Histoire du droit criminel*, t. VI, p. 87.

proprement dit. Rappelons les définitions de ces termes (1) :

L'*attentat à la pudeur*, en ce qui concerne le point de vue matériel, c'est-à-dire la lésion des organes sexuels, est l'ensemble de tous les désordres possibles, en tant, toutefois, que la membrane hymen restera complètement intacte.

La *tentative de viol* est l'attentat à la pudeur, plus un commencement, peu ou beaucoup, de rupture de la membrane hymen, assez considérable pour s'apprécier sans le moindre doute par les caractères physiques ordinaires, insuffisant cependant pour laisser pénétrer complètement dans la cavité vaginale un membre viril en érection.

Le *viol*, enfin, c'est la rupture de la membrane hymen, assez complète pour laisser pénétrer librement le membre viril dans la cavité vaginale ; c'est, en tout cas, rupture ou non-rupture de la membrane hymen mise à part, *la pénétration violente, inaccordée, du membre viril dans la cavité vaginale*.

Cette distinction si précise n'existait certainement pas au xvii^e siècle, et il semble que médecins et juristes n'aient vu que deux cas possibles (comme d'ailleurs l'Église n'en voyait que deux, l'intention étant réputée pour le fait) : d'une part le viol de la vierge, péché plus grave, d'autre part le coït inaccordé de la femme antérieurement dévirginisée, péché moins grave. Et d'ailleurs, ces sortes de questions n'avaient pas alors l'intérêt que leur donnent

(1) LACASSAGNE : *Précis de médecine judiciaire*, p. 485.

aujourd'hui leur fréquence et la répétition des procès où elles sont en cause. Il est profondément regrettable que l'on ne puisse pas établir la courbe schématisant la progression des outrages à la pudeur commis avec violence, depuis la Renaissance jusqu'au xx^e siècle. Nulle progression géométrique n'est aussi régulièrement croissante : est-ce que ces attentats deviennent réellement chaque jour plus nombreux ? N'est-ce pas plutôt que la police de M. de la Reynie ne valait pas celle de Fouché, qui ne valait pas celle de M. Lépine ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, premièrement, la moyenne de l'âge des victimes va en diminuant, et que, deuxièmement, ces crimes, qui étaient exceptionnels en 1600, constituent maintenant près des trois cinquièmes des affaires jugées correctionnellement ou en Cour d'assises.

D'ailleurs voici des chiffres :

En 1859 on trouve 226 attentats commis sur les adultes, et 718 sur les enfants, soit un total de 944.

En 1869, 946 attentats sur les adultes, 710 sur les enfants. Total 856.

En 1879, 130 attentats sur les adultes, 812 sur les enfants. Total 942.

Pour ces dernières années, nous avons par exemple :

1895, en correctionnelle 3.885; en Cour d'assises 567.

1896, en correctionnelle 4.025; en Cour d'assises 577.

Soit un total de 4.452 condamnations pour la première année et 4.602 pour la seconde.

Or, de 1540 à 1692, c'est-à-dire en une période de cent cinquante-deux ans, le Parlement de Paris n'a prononcé que quarante-neuf condamnations pour attentats aux mœurs. Et la juridiction de ce Parlement s'étendait aux dix-sept provinces suivantes : Ile de France, Beauce, Berry, Sologne, Auvergne, Forez, Beaujolais, Nivernais, Anjou, Angoumois, Champagne, Brie, Maine, Touraine, Poitou, Aunis et Rochelois (1).

Si les condamnations étaient rares, par contre elles étaient sévères. En France, la peine de mort était appliquée indistinctement à la défloration sans violence, au viol, à l'attentat sur les petites filles. De même en Angleterre. En Flandres et dans le Saint-Empire, les peines étaient moins redoutables : le déflorateur pouvait être obligé, soit d'épouser la victime, soit de lui constituer une dot. C'était là, d'ailleurs, la jurisprudence constante des tribunaux ecclésiastiques. Si, dans l'intervalle qui séparait l'attentat de la plainte, l'un ou l'autre des intéressés venait à se marier, cette union était valable, et la demande de la famille de la victime tendant à exiger la réparation par le mariage avec le déflorateur n'était point recevable. L'assimilation du viol au vol à main armée n'existait guère que dans les codes, et la peine capitale était généralement commuée en celle de la confiscation de la moitié des biens au profit de la victime, quand le coupable était gentil-

(1) Cf. Bibliothèque nat., mnss. suppl. français 10969 et 10970. V. aussi DESMAZES : *Histoire de la médecine légale*.

homme, et du fouet suivi de la relégation ou de l'exil pour les manants.

La tentative d'intromission sur une petite fille impubère (de dix ou onze ans, précise l'auteur du *Praxis*), incapable d'admettre le coït normal(1), était punie de l'exil dans certaines régions, d'un châtement proportionnel à la qualité de la victime, dans d'autres. En général les mines, c'est-à-dire quelque chose d'équivalent aux travaux forcés, s'appliquent aux vilains ; l'exil était pour les nobles (2).

Des circonstances aggravantes pouvaient provenir de la position du déflorateur ou du violateur par rapport à sa victime. Le tuteur qui abusait de la pupille commise à sa garde, même si elle était consentante, subissait l'exil ou la déportation, et la confiscation de tous ses biens. Un crime de cette sorte participait de l'inceste. Si un seigneur couchait avec la fille de son vassal, celui-ci était relevé de toutes les obligations du vasselage, le droit de cuissage ne s'étendant pas aux filles avant le sacrement. Si au contraire un vassal déflorait la fille de son seigneur, il perdait la jouissance de tous les biens qu'il tenait de lui, sans préjudice des peines corporelles dont le seigneur ne devait vraisemblablement pas se montrer parcimonieux en pareille occurrence.

Notons que le serment de la vierge déflorée avait force de preuve contre l'accusé.

(1) Les petites filles ne peuvent subir le viol avec pénétration. Ainsi que M. le professeur Lacassagne l'a démontré, il y a seulement coït périnéal antérieur, éjaculation entre les cuisses (Cf. thèse de Paul BERNARD).

(2) DE BOYS: *Histoire du droit criminel*, t. IV.

En résumé, on le voit, le viol était assez sévèrement frappé ; cependant les condamnations à mort furent rares, sauf peut-être en France. Citons comme exemple l'affaire Perrichon en 1613, où par arrêt du Parlement en date du 20 juillet, le coupable fut pendu et étranglé, sur la place publique de Montbrison, jusqu'à ce mort s'ensuivit, pour avoir commis une série d'attentats à la pudeur ; des dommages-intérêts furent alloués aux victimes.

Quant aux délits connus dans la législation actuelle sous le nom d'outrage public à la pudeur, et qui constituent une notable partie des affaires correctionnelles, il n'en est fait nulle part mention au xvii^e siècle.

*
* *

L'expertise, telle qu'on la pratique actuellement dans les affaires de mœurs, comporte des opérations multiples : examen local et général de la victime, examen de l'inculpé, analyse des liquides recueillis, s'il y a contamination, analyse des taches, examen des vêtements. De tout cela les médecins au xvii^e siècle, n'ont connu que l'examen local de la victime, la recherche des signes de la défloration : il est vrai qu'ils ont poussé fort loin cette étude, et l'ont fouillée dans tous ses détails : Zacchias et Devaux nous serviront de guide, de Blégny ayant été fort succinct, et les promoteurs de cette étude, c'est-à-dire Ambroise Paré et Fernel, ayant été dépassés et complétés par les deux auteurs que nous citons.

Zacchias commence sa très longue et très intéressante étude sur la virginité par ces mots : « Loquimur in hoc titulo (1) de fœminarum virginitate, atque illa quidem corporali, non mentali, seu materiali non spirituali. » Nous parlons dans ce chapitre de la virginité de la femme, non celle de l'âme, mais celle du corps. Ainsi dès le xvii^e siècle on faisait déjà, même dans le monde de la science et du droit, cette distinction entre la virginité morale et la virginité anatomique; entre la chasteté morale, psychique et l'intégrité d'une membrane; l'on reconnaissait déjà que dans la formule *virgo casta et intacta*, il n'y a parfois qu'une seule épithète qui puisse s'appliquer au sujet.

Et cependant, de l'étude des mémoires de cette époque, l'impression que l'on garde nettement, c'est qu'en général il n'y avait pas de demi-mesure et que les jeunes filles à marier, dans la haute aristocratie surtout, faisaient assez bon marché de la fameuse membrane qui est pour elles un brevet de vertu. Je ne dirai pas seulement que Tallemant des Réaux, Bussy-Rabutin, Saint-Simon, la princesse Palatine fourmillent de faits à l'appui de cette thèse : ce sont de méchantes langues, des pestes, comme on disait alors, et leurs dires peuvent, dans une certaine limite, sembler sujets à caution; mais consultez les auteurs graves : l'Estoile, Guy Patin, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Lafayette, tous ceux qui, dans les diverses portions du siècle, ont reflété dans leurs mémoires

(1) ZACCHIAS : *Quæstiones medico legales*, lib. IV, tit. I, De virginitate, quæst. I et seq., p. 331.

ou leurs lettres les mœurs et les idées de leurs contemporains, et vous verrez qu'à moins d'épouser des enfants de douze ans, on n'était point sûr de tacher les draps, pendant la première nuit de noces, de ce sang que les Hébreux et les Napolitains exigeaient sous peine de lapidation. Nous ne pouvons mieux faire que de rappeler la citation déjà faite dans un chapitre précédent à propos des maladies communiquées (1).

« Qui est exempt de vérole, au temps où nous sommes... on n'ignore pas que cette contagion passe à beaucoup de jeunes filles, ce qui fait qu'une infinité de jeunes gens se trouvent gâtés contre leur attente, d'où il faut conclure qu'il est très difficile d'approcher impunément quelque femme que ce soit. »

Mais c'est véritablement chose étrange que Zacchias, le docte Zacchias, le médecin des cardinaux, l'érudit qu'on se représente volontiers sous les traits du docteur Faust, barbe blanche et brune huppelande, au milieu des in-folios poudreux et des alambics nauséabonds, ait, dès l'abord, si nettement défini et précisé l'existence de ces vierges moralement déflorées que notre siècle anglomanie a baptisées flirteuses, et qui, par calcul, par lymphatisme ou par manque d'occasion, sont restées indemnes de toute approche mâle, sans avoir rien des saintes pudeurs et des chastes ignorances de la jeune fille des romans, celle dont tous parlent, dont beaucoup rêvent, et que nul n'a jamais vue.

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 273.

Mais Zacchias (1) va plus loin ; le vieux savant se fait psychologue et fin observateur : « *Hæc ipsa virginitas materialis duplex sit, una quæ simplicem pollutionem respicit, alia quæ integritatem vasorum.* » Cette même virginité du corps est de deux sortes : l'une qui concerne simplement la pollution, l'autre qui concerne l'intégrité des voies génitales. Et il ajoute : « Nous parlerons de la seconde (l'intégrité des voies), non de la première. » C'est d'autant plus à propos que, comme nous venons de le dire, la virginité était alors chose fragile, et que sa perte complète et irrémédiable était précisément un phénomène assez ordinaire.

Nous avons changé tout cela, la crainte de la déflo-ration, de la perte de la virginité physique, est maintenant la seule religion, le seul honneur de la jeune fille contemporaine ; elle sait l'anatomie comme les voleurs le code ; *virgo intacta* est devenu le masque de toutes les perversions, et la membrane hymen reste pour l'amant de la demi-vierge l'infranchissable barrière qui sépare du vagin vierge la vulve prostituée.

« Des doutes graves et nombreux, continue Zacchias, peuvent surgir au sujet de l'intégrité des voies génitales : il est d'une importance extrême pour le juge que ces doutes soient éclaircis ; en effet, le viol d'une vierge accompli avec violence est un crime grave, qui se produit plus souvent qu'il ne conviendrait, et qui doit être poursuivi avec la sévérité con-

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, p. 334.

gruente. La question de la défloration est posée par le juge au médecin quand l'appréciation des sages-femmes ne paraît pas sûre (1) ou quand elles ne sont pas d'accord; l'expert doit alors trancher le différend (2).

« La virginité, selon la définition la plus généralement acceptée, est cet état de la femme qui résulte de l'intégrité naturelle des voies génitales, tant qu'elles sont restées indemnes de rapports conjugaux (3).

« A la partie qui affirme la défloration incombe la preuve.

« Nous disons tant qu'elles sont restées indemnes de rapports conjugaux, car même si la membrane hymen (*claustra virginalia*) a été rompue avec la main, ou avec un autre instrument, ainsi que le notent Paré et Condrochius, tant que la vierge n'aura pas été déflorée par les approches maritales, elle gardera sa virginité intacte (*incolumem et incorruptam*). Dans ce sens la femme ne peut pas être dite moins vierge parce qu'elle a eu l'hymen déchiré, pourvu que l'instrument de la destruction soit autre que l'organe mâle. »

La définition *secundum materiam*, c'est-à-dire la définition de la virginité dans le sens médico-légal,

(1) « quod esse fallax testatur ipsa Rota in Taurinen. dissolutionis matrim., 1590, coram Platta, n° 10. »

(2) « ut notat ex nostris Vinc Alsar, de quæsit: per Epist. cent. IV. q. XLIV. »

(3) « Virginitas est autem qualitas quædam mulieris a Natura ex integritate muliebrium vasorum resultans, quamdiu a maris conjunctione illibata servantur. »

sera au contraire celle-ci : la constitution naturelle, c'est-à-dire la clôture des voies génitales ; la virginité, dans ce sens, se perd facilement : elle peut être détruite par les mains ou par n'importe quel instrument. C'est dans ce sens-là seulement que la virginité peut être l'objet d'une expertise et par conséquent d'un jugement.

Or, pour que l'expert puisse jouer dans un procès de ce genre le rôle prépondérant qui doit lui être dévolu, il faut qu'il puisse apporter des preuves certaines de ses déclarations : il faut surtout qu'il puisse se faire à lui-même une conviction solidement assise. C'est ce qui se produit de nos jours, où l'on admet la possibilité de trouver des signes absolus et indiscutables de la virginité ou de la dévirginisation. Au *xvii^e* siècle il n'en allait pas de même, et le problème reposait sur la plus discutée des questions d'anatomie : l'hymen est-il constant ? ou, pour parler le langage de l'époque, le pucelage est-il une réalité anatomique ?

Certes, l'opinion commune était, comme aujourd'hui, que rien n'est plus facilement vérifiable, et, ainsi que nous le verrons dans la lecture des rapports datés du règne de Louis XIV, les matrones déclaraient reconnaître à première vue la virginité ou la défloration ; mais, dans le monde des chirurgiens (qui, ne l'oublions pas, n'étaient appelés, en France du moins, que si les sages-femmes s'étaient montrées par trop fantaisistes dans leurs appréciations), on ne croyait pas beaucoup à la possibilité d'une telle démonstration, et le grand nombre des symptômes signalés

dans les traités spéciaux montre le peu de confiance qu'on avait dans chacun d'eux. Aussi Devaux les divise-t-il en signes incertains, frivoles et superstitieux d'une part, et signes *plus probables* de l'autre. Quant à Zacchias, il intitule son chapitre : *De minus fallacibus* notis ac *conjecturis* virginitatis. Examinons d'abord ces signes « les moins fallacieux » qui étaient en somme, les rapports le prouvent, les seuls recherchés par les chirurgiens, nous verrons ensuite quels étaient ceux qui réunissaient les suffrages des matrones.

*
* *

Nous lisons dans le *Précis de médecine judiciaire* (1) : « La membrane hymen est le véritable signe de la virginité. Ce repli muqueux sépare nettement les parties sexuelles en deux sections : une vaginale, l'autre vulvaire.... *on sait que cette membrane est constante*, même chez beaucoup d'animaux. »

Tel n'était point l'avis des anciens médecins légistes, et sans vouloir discuter ici les preuves pour ou contre apportées par les chirurgiens ou les anatomistes, rappelons qu'Ambroise Paré niait sa fréquence, Vésale et Riolan la considéraient comme inconstante, Fallope aussi. Pour Sennert, l'hymen est constant, mais variable de forme. On sait la mémorable discussion, on pourrait dire dispute, de Riolan,

(1) LACASSAGNE : *Pr. D. M. J.*, p. 488.

Bartholin et de Graaf à ce sujet. Malheureusement, si ces maîtres s'assénaient à plaisir les plus redoutables arguments théoriques, arguments parmi lesquels les citations de la Bible, voire même des poètes latins, ne comptaient pas pour peu, les preuves palpables, les preuves par le fait, celles qu'auraient amenées des examens répétés faits sur des vierges indiscutables, ne semblent pas avoir joui d'une faveur marquée. On pourrait supposer que Mercurius n'a jamais vu les organes génitaux d'une femme, ce qui serait plus en faveur de son innocence que de son érudition, quand il écrit (1) : « Les petites lèvres sont réunies par l'hymen. » Zacchias l'écrase de son dédain : « Cela est si bête que rien n'est plus bête », dit-il (2). Les casuistes à qui rien de génital n'est étranger se sont fort occupés de la question, sans y jeter une vive lumière, d'ailleurs ; ils sont en général partisans de l'inconstance de l'hymen. Torreblanca, par exemple.

Il n'y a guère que deux hypothèses qui puissent expliquer ces hésitations des anciens anatomistes au sujet de l'existence de l'hymen. Quelques-uns ont dit avec Haller (3) que c'était pour avoir mal disséqué ou pour ne pas avoir disséqué du tout que Varole, Ambroise Paré, Oribazius, du Laurens, de Graaf et tant d'autres n'avaient pas trouvé l'hymen d'une façon constante chez les vierges. Or, tous ces médecins ont été, la lecture de leurs œuvres le démontre ample-

(1) *Libro della commare*, I, cap. II.

(2) *Quod adeo absurdum est ut nihil supra.*

(3) HALLER, *Opera minima*, t. II, tab. IV.

ment, de bons observateurs et tous affirment s'être livrés à des recherches anatomiques. Du reste, comment admettre que de Graaf, par exemple, ne disséquait pas ou disséquait mal ? D'autres, plus respectueux pour leurs devanciers, font intervenir les mœurs de l'époque, « époque où le libertinage était monté des repaires des ribauds jusqu'au palais des rois de France » (1). Mauvaise raison encore. Paré, de Graaf, ont recherché l'hymen sur des enfants nouvellement nés.

Il semble, en réalité, que ce débat se réduit à une simple question de mots. Paré, de Graaf et tous les autres proclament bien haut que l'hymen est une anomalie, mais en même temps ils donnent des parties génitales externes de la vierge une description telle qu'il reste évident que, s'ils n'admettaient pas le mot, ils admettaient la chose. Fait plus étrange encore, chez beaucoup d'entre eux, cette description est plus conforme à la réalité des faits que bien des descriptions données par des auteurs pour qui l'existence de l'hymen était indiscutable. Mais le pourquoi de ce long débat alors ? C'est que, dans l'esprit de beaucoup, l'hymen était une membrane qui, ne possédant pas d'orifice ou ayant une consistance fibreuse, empêchait, selon les cas, ou les rapports sexuels ou l'écoulement des menstrues. N'avaient-ils pas raison alors ceux qui déclaraient que l'hymen était une monstruosité, nous dirions aujourd'hui une anomalie ?

(1) C. DEVILLIERS : Nouvelles recherches sur la membrane hymen et les caroncules hyménéales, in *Revue méd. franç. et étrang.*, 1840, t. II.

Ceci résulte avec la dernière évidence du passage suivant d'Ambroise Paré :

« Il se trouve quelquefois en aucunes vierges une membrane à l'orifice du col de la matrice, appelée des anciens hymen, qui empesche d'avoir la compagnie de l'homme et fait la femme stérile. Or, le vulgaire (voire plusieurs gens doctes) cuident et estiment qu'il n'y a nulle vierge qui n'aye ladite membrane qu'ils appellent la porte virginale : mais ils s'abusent, pour ce que bien rarement on la trouve, et proteste (composant mon anatomie) l'avoir recherchée à plusieurs filles mortes à l'Hostel-Dieu de Paris aagées de trois, quatre, cinq et jusqu'à douze ans et jamais je ne l'ay pu appercevoir (1). »

Or, au chapitre IV du même *Livre de la Génération*, Ambroise Paré parle d'un cas d'imperforation de l'hymen avec rétention des menstrues et il décrit sous le nom de *cure de l'hymen* l'incision libératrice faite par le chirurgien. Il termine par ces mots. « Je conseillerai tousjours aux pères et mères, qui auront la cognoissance que leurs filles ayent la dite hymen, qu'ils la fassent couper. »

En tous cas les auteurs sont d'accord sur un point : le coït peut se pratiquer sans dilacération de l'hymen, et la conception même peut se produire de cette façon. Il y a quatre cas possibles : ou bien l'hymen est charnu, très résistant, infrangible, l'éjaculation a lieu à sa surface, et le sperme est attiré

(1) Ambroise PARÉ : *Livre de la Génération*, ch. XLIX. De la membrane appelée hymen.

dans le vagin par l'aspiration utérine (? ?), ou bien la verge est courte, et l'hymen est placé très haut ; ou encore la verge est mince et l'orifice hyménéal large, la pénétration peut se faire sans déchirure (1) ; enfin, et c'est le cas le plus fréquent (2), quand une femme fornique trois ou quatre jours après la cessation des règles, l'hymen est resté suffisamment ramolli par son bain de sang menstruel, pour que la verge puisse le traverser en en dilatant l'orifice sans produire de dilacérations. Après cela, dit Bembo (3), le mieux est de faire comme les Éthiopiens qui cousent la vulve des petites filles, au mari incombe le soin de faire sauter les points de suture, cela provoque bien quelques inflammations et quelques accidents, mais au moins on est sûr d'avoir des enfants à soi... La première année, naît Bembo, mais après (4) ?

L'examen des parties sexuelles fournissait encore d'autres signes, non moins discutés. Devaux (5) déclare que le seul signe qu'il considère comme certain, c'est l'étroitesse de l'entrée du vagin, produite par la conjonction des caroncules myrtiformes, et encore ce signe disparaît-il quand la conjonction des caroncules est détruite par le flux menstruel, les

(1) CAPRIVAC : in *Tractato de signis virginitatis*.

(2) SÉVERIN PINEAU : *De notis virginitatis*, lib. I, cap VI.

(3) PETT. BEMBO : *Hist. venet.*, lib. VI. Cf. RIOLAN : *Anthropog.*, cap. XXXII.

(4) L'existence des ceintures de chasteté au XVII^e siècle n'est pas absolument prouvée. Cette institution, fort utile au moyen âge, lorsque les croisades exigeaient de longues absences de la part du mari, n'avait plus sa raison d'être sous Louis XIV. Les modèles conservés au musée de Cluny sont fort anciens.

(5) DEVAUX : *loc. cit.*, p. 413 et suiv.

fleurs blanches ou les attouchements. Seulement qu'est-ce que les caroncules? On entend aujourd'hui par ce terme les débris de l'hymen détruit, cela cadre assez mal avec l'usage que veut en faire Devaux pour la constatation de la virginité. L'étroitesse du vagin chez la femme qui n'a pas connu de mâles (*quæ virum non expertæ sunt*) est, en dernière analyse, le meilleur moyen pour les experts du xvii^e siècle. C'est de cela qu'il faut rapprocher le caractère indiqué par Riolan : les petites lèvres (*nymphæ*) (1) ne sont chez les vierges, au moins jusqu'à vingt ans, ni aussi longues que chez les épouses et les mères, ni aussi épaisses et étendues; elles sont tendues chez les vierges, relâchées chez celles qui ne le sont pas, et d'autant plus souples que le coït a été plus fréquent et pratiqué avec plus d'énergie. L'étroitesse peut être un signe trompeur, certaines maladies causant un rétrécissement tel que le coït, autrefois pratiqué, devient impossible (2).

De l'étroitesse considérée comme caractère de virginité découle un autre signe : l'hémorragie par le coït déflorateur. Et ici on peut s'étonner de l'incrédulité des chirurgiens; le *Deutéronome* (3) ne condamnait-il pas à la lapidation l'épouse qui n'avait pas taché les draps de son sang pendant la première nuit des noces? Devaux répond que le livre saint ne peut pas avoir tort, mais que chez les Israélites les unions avaient lieu entre douze et quinze ans, et que

(1) RIOLAN : *Anthropographie*, l. II, cap. XXXI.

(2) SANCHEZ : *De matrimonio*, lib. VII, disput. 243, n^o 40.

(3) *Deutéronome*, cap. XXII.

si les mariages se faisaient à cet âge-là en France, il y aurait du sang versé. Fortunato Fidelis (1) fait remarquer qu'il y a des femmes étroites qui saignent non pas seulement à la défloration, mais pour les cinq ou six premiers coïts, et même que certaines veuves qui n'ont pas eu de rapports sexuels depuis longtemps, saignent quand elles veulent coïter de nouveau. Est-ce dans ce sens-là que sa contemporaine Marion Delorme pouvait dire :

« Ton amour m'a refait une virginité. »

La douleur que la femme souffre dans le premier combat, signe considéré comme excellent par Devaux, est passible des mêmes objections que le précédent.

C'est à Averroès que les experts ont emprunté la notion de l'effacement des plis de la vulve par la fréquence du coït ; constatation qui ne s'applique pas, par conséquent, au viol ; Riolan observe en outre que chez les femmes qui ont beaucoup forniqué, les poils sont frisés ; tandis que les vierges les ont tombants et lisses. Séverin Pineau fait remarquer l'augmentation de capacité du vagin *in corruptis quam in virginibus*.

Albert le Grand (1) avait déjà constaté que « les pucelles ayant la vulve toujours fermée, les autres pas, les premières lancent leur urine plus haut et plus loin ».

(1) Lib. III, cap. I.

Enfin l'état général, l'habitus, était considéré comme pouvant fournir des indications utiles. Chez les déflorées, dit Devaux, « la voix grossit, les ailes du nez sont flasques et molles, les mamelles se gonflent par l'abord du lait qui les remplit » ; et Zacchias : « Chez les vierges, les chairs sont plus dures et plus élastiques ; elles sont plus colorées de visage, ce qui explique l'histoire de Démocrate disant d'une jeune fille qu'elle était vierge, et le surlendemain la saluant du titre d'épouse, parce que, à la couleur de son visage, il avait reconnu qu'elle avait été dépucelée la nuit précédente. Les seins sont fermes, avec les mamelons rouges et non noirs, la voix enfin est plus musicale et plus douce. »

*
* *

A côté de ces signes tirés de l'anatomie ou de la physiologie, le xvii^e siècle en admettait un certain nombre qui avaient à peu près la même valeur pour le viol que la cruentation pour l'homicide.

Séverin Pineau soutient qu'un fil « étendu depuis l'extrémité du nez jusqu'à la fin de la suture sagittale du côté où elle se joint avec la lambdoïde peut ensuite entourer le cou si la femme est vierge ».

C'est un procédé analogue que préconisait Charles Musitan de Naples. Voici sa recette. « Prendre un fil double, entourer le cou, marquer l'endroit du fil jusqu'où s'étend cette mesure, l'y lier fortement ;

(1) *De secretis mulierum.*

après cela écarter la doublure du fil pour en former un cercle ; si la tête n'y passe pas, la femme est vierge. »

Le procédé n'est pas nouveau ; chez les Romains on venait avec un fil mesurer le tour du cou avant et après les noces : Catulle n'a-t-il pas dit (1) :

Non illam Nutrix orienti luce revisens
Hesterno collo poterit circumdare filo.

C'est-à-dire :

Sa nourrice le jour suivant,
Prenant avec le fil de son cou la mesure,
N'y fera la même ceinture
Qu'elle y faisait auparavant.

Mercurius, qui croyait fermement à la réalité de cette amplification du cou, l'explique par ce fait que le coït attirait les esprits animaux de la tête au bas-ventre. Leur passage dans le cou dilatait les veines (2).

L'examen des urines était estimé fertile en renseignements précieux : Codronchius montre que la vierge a l'urine plus claire, parce que chez les femmes mariées, les voies génitales laissent échapper quantité de débris organiques qui vont faire dans l'urine un sédiment épais. Pour Forestier (3) la

(1) *De nuptiis Pelei et Thetidis*.

(2) Avait-il si grand tort, et ne doit-on pas dans une certaine limite tenir compte de la tuméfaction possible du corps thyroïde de ces dévirginisées ?

(3) 28^e livre, 55^e observation.

vierge « urine involontairement après avoir perçu le parfum de la plante appelée patience, laquelle on aura jettée sur les charbons allumés ». Pour Albert le Grand, la fleur de lis jaune pulvérisée fait uriner aussitôt une femme déflorée. Depuis Pline, la tradition s'était conservée que la vierge n'urine pas « après avoir pris intérieurement ou reçu en parfum la poudre de jays ». Le résultat était le même avec le xyloaloès et l'electrum ou ambre.

Zacchias concède aux fumigations de fleur de patience (lapathie), le pouvoir de faire pâlir les vierges, tandis que Devaux raconte qu'une fille déflorée voit des choses merveilleuses, quand on jette de la graine de pourpier sur des charbons ardents.

Mais le signe le plus étrange était bien celui qu'on prétendait tirer du respect des abeilles, même les plus irritées, pour les jeunes filles vierges, et de leur acharnement contre les femmes fraîchement dépuceées. Virgile déjà rapportait ce fait peu vraisemblable dans le 4^e chant des *Géorgiques* :

Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora sequens
In venerem solvunt, aut fœtus nixibus edunt.
Virum ipsæ foliis natos, et maribus herbis
Ore legunt.

Les raisons, d'ordre moral, fournies par Virgile et tendant à démontrer que les abeilles, étant asexuées et se reproduisant par parthénogenèse, ont horreur

de la fornication et de ceux qui s'y livrent n'étaient plus de mise au xvii^e siècle où la vie sexuelle de ces insectes était parfaitement décrite et connue. Aussi Zacchias s'est-il mis en quête d'une autre explication. Il fait remarquer que la femme conserve après le coït un parfum particulier; Aristote disait galamment une odeur de bouc; c'est sans doute cette odeur qui allèche ou irrite les abeilles, et en tous cas les pousse à se précipiter sur la femme qui vient de subir les approches du mâle. L'explication est fort ingénieuse sans doute. Et, qui sait?

*
* *

Telles étaient les règles mises par la science ou par la tradition populaire à la disposition du médecin au rapport. Quelles allaient être dans de pareilles conditions les règles de l'expertise?

La défloration une fois établie, il s'agissait : 1^o d'établir si elle était récente, et 2^o si elle avait été suivie de rapports sexuels multiples.

Pour la première question, la réponse était facile, au dire des experts, pour tout chirurgien et même pour une sage-femme un peu instruite. La défloration récente se reconnaissait à la rougeur des parties, à l'hémorragie, à l'inflammation, à la sensibilité au toucher, et si l'on pouvait avoir foi dans les déclarations de la femme, à la douleur qu'elle disait ressentir. Chez les petites filles, la démarche les cuisses écartées était caractéristique, comme aussi chez les femmes étroites violées par un homme *bene mentulatus*. Au bout de trois à quatre semaines,

tout rentrait dans l'ordre et on ne pouvait constater que la perte de la virginité.

Quant au nombre de coïts subis ou consentis par la femme, c'était une affaire de degré dans l'intensité des signes, le relâchement des parties, l'élargissement du vagin : les experts notent l'extrême difficulté de l'expertise quand il s'agit d'un coït unique de date éloignée : il faut s'attendre dans ce cas à ne rien trouver : la cohésion de l'orifice des voies génitales se reproduisant, plus intime encore qu'avant le stupre, après l'hémorragie qui résulte de ce premier rapprochement.

Il ne faut pas se contenter d'examiner la femme qui est présumée avoir subi la défloration, il faut aussi, si on le peut, visiter l'inculpé. Il se peut en effet que celui-ci allègue l'impuissance : quand, par exemple, pour pouvoir rompre une union, l'époux déclare qu'il n'a pas pu consommer le mariage, et que la femme dit au contraire qu'elle a eu des rapports avec son mari : on tiendra compte, en ce cas, de l'âge, de la conformation, etc.

En principe un homme et une femme qui ont couché ensemble sont réputés avoir coïté, c'est à celui qui le nie qu'incombe la preuve. Les experts se sont souvenus de Térence :

Quod ais ? cum virgine una adolescens cubuerit,
Plus potus, sese illa ut abstinere potuerit ?
Non verisimile dicis, nec verum arbitror (1).

(1) *Hecyra*, acte I, sc. II : Que dis-tu ? Qu'un garçon a couché avec une fille et qu'il n'en a pas profité ! ce n'est pas vraisemblable et je n'en crois rien.

Et d'Ovide :

A juvene et cupido credatur reddita virgo (1).

Enfin Zacchias recommande aux médecins légistes de ne jamais essayer de faire la preuve de la virginité du mari. « Rien n'est plus faux et plus vain que les signes qu'on en a donnés, le changement de la voix et de l'odeur des sécrétions ne provient pas de la perte de l'innocence, mais de l'approche de la puberté. C'est folie que de faire un rapport sur un pareil sujet. »

Terminons par l'examen des cas de simulation de la virginité. Une femme déflorée peut être amenée à se refaire une pseudo-virginité anatomique à l'aide de lotions astringentes pour diverses raisons (2) : d'abord pour cacher à son époux pendant la première nuit de noces une perte qu'il pourrait estimer regrettable, ensuite, parce que les sensations voluptueuses sont beaucoup plus intenses avec un vagin étroit qu'avec un vagin trop souple et trop large, et que par conséquent, la reproduction se fera plus aisément dans le premier cas. Nous ne relèverons pas ce qu'il y a d'un peu puéril dans la seconde raison donnée par Zacchias, et nous nous abstiendrons de rechercher si, dans le cas où il y aurait réellement, même au xvii^e siècle, des femmes que le désir de la maternité tourmenterait au point de les faire recourir

(1) *Epistola OEnones ad patridem* : Croit-on qu'elle ait été rendue intacte par un homme jeune et plein de désirs.

(2) ZACCHIAS, lib. III, tit. II, quæst. VII, p. 254 : De simulata virginitate.

à de semblables manœuvres, ces femmes verraient leur conception facilitée par une hyperexcitation pendant le coït ; ce n'est pas là, en tous cas, l'opinion commune. Mais peu importe. Examinons plutôt avec le savant expert de la cour de Rote le moyen de diagnostiquer cette simulation de virginité, quel qu'en soit le but. Il faut d'abord procéder à l'examen du corps tout entier : l'état des seins, du ventre, de la voix donnera de précieuses indications. Les muqueuses génitales ne seront pas, comme dans l'état naturel, humides et chaudes mais sèches, dures et rétractées ; leur sensibilité, leur couleur sont modifiées. Pour arriver à une certitude, le mieux est de faire une injection émolliente avec une décoction de mauve, de mauve double, de violettes, d'oreilles d'ours, de bette, de graines de lin, ou de mélilot. Mais il ne faudra pas procéder à l'examen des organes génitaux immédiatement après l'injection, celle-ci amenant le relâchement des parties, même chez les vierges ; il faudra attendre que le vagin ait eu le temps de sécher, la simulation sera alors facilement reconnaissable, l'action du médicament astringent ayant cédé à celle de l'émollient. On pourra voir alors l'état de l'hymen, la cohérence de l'entrée des voies génitales, etc. Enfin on peut essayer en ce cas l'emploi des plantes qui démontrent l'existence de la virginité, et dont nous avons parlé plus haut.

Nous ne pouvons mieux faire pour résumer ce trop long exposé de l'examen de la virginité, tel qu'on le pratiquait au xvii^e siècle, que de citer les très sages conclusions de Devaux :

« Les experts ne doivent pas se contenter de l'examen des parties, où ils peuvent apercevoir des signes de pudicité ou d'impudicité, mais de réfléchir en même temps sur les circonstances qui peuvent rendre ces sortes de signes fidèles ou trompeurs comme sont la nature et le génie des personnes, leurs mœurs, leur éducation, leur conduite, leur âge, la constitution, la comparaison des parties des deux sexes, les plaintes réciproques qu'ils font l'un de l'autre et tout ce qui peut éclaircir la décision dans un fait tout plein de doute, d'obscurité et d'incertitude. »

*
* * *

Parmi les très nombreux rapports concernant des affaires d'attentats aux mœurs que le ^{xvii}^e siècle nous a laissés, nous choisirons quelques-uns des plus caractéristiques.

De Blégny, là comme partout ailleurs, se montre sobre de détails. Dans l'examen d'une jeune fille violée, il relève les signes suivants : « ... j'ay trouvé les carnucules mirtiformes sanglants, escoriés et considérablement écartés, et la petite membrane qui les joint, et qui par cette jonction forme le pucelage, entièrement rompue et dilacérée. »

Une autre fois, il est requis « aux fins de visiter Damoiselle Anne Fraguier, fille âgée de dix à onze ans, pour juger de l'état de sa virginité : « ce qu'ayant fait en présence de la Demoiselle sa Mère, j'ay trouvé toutes les parties de la vulve, et notam-

ment les carnucules mirtiformes dans leur intégrité et disposition naturelle, à l'exception du clitoris et des environs de l'urèthre que j'ai trouvés légèrement excoriez, ce qui a été apparemment causé par quelques frictions faites avec du linge rude, ou choses semblables : ayant remarqué d'ailleurs quelques babettes aux environs de ces parties, telles que celles qu'on peut exciter en grattant ou en frottant trop rudement quelques parties : ce qui me fait juger qu'aucun effort n'a été fait pour la déflorer » (1).

Corre et Aubry ont trouvé dans les archives des Côtes-du-Nord la relation d'un curieux procès d'attentat sur une petite fille, l'affaire Guyonnard. Le domestique d'un chirurgien emmène une petite fille de huit ans dans un fossé. Nous passons les détails, estimant que tout a des limites, même le droit qu'ont le médecin et l'historien de dire des choses malpropres. L'examen de la victime fut pratiqué par une matrone *qui ne sachant pas signer fait une croix au procès-verbal* : « Avons remarqué l'antrez de l'orifice tuméfié et n'ayant remarqué autre chose dans toutes les parties de son corps que dans cet endroit, et est besoin qu'il soit usé le liniment à la dite partie... ». Guyonnard fut pendu et étranglé (2).

C'est de l'autre bout de la France, du Pays Basque qu'émane ce rapport, auquel nous laisserons toute sa saveur locale en le conservant dans sa langue ori-

(1) DE BLÉGNY, *loc. cit.*, p. 185.

(2) In CORRE et AUBRY, *loc. cit.*, p. 452. Ex. archives des Côtes-du-Nord, B. 593, Lamballe.

ginelle. Il est tiré du traité des *Erreurs populaires et propos vulgaires* de Laurent Joubert, médecin de Montpellier (1), et cité par Devaux (2).

« Nous Joüanne del Mon et Joüanne Verguière et Beatrix Laurado, de la Perroquio d'Espéro en Béarn, Matrones et Meyroulières, interrogades et esprouvades, certifcan à tous et à toutes que appartendro, que per ordonnanso de justicio et commandement de haut magistrat, Monsieur lou juge del dit Loc d'Espéro, lou quinzisième jour del mès de May, Nous matronas sudittas, aven troubado, visitado e reguardado Marietto de Garrigues, de l'âge de 15 ans ou environ, sus asso que ladicte Marietto disie que ero forsado, desflorado, et despuiselado. De là où nous Meyroulières sudittas aven tout visitat et reguardat, dab tres candelous alucats, toucat dab las mas et espiat dab lous oüeils, et arrévirat dab lous digts. Et aven troubat que non eron pas lou broquadès podads, ny lou halhon deffougat, ny la barbolo abaissado, ny l'entrepé ridat, ny lou reffiron ubert, ny lou gingibert fendut, ny lou pépillou recoquillat, ny la dame dau miech retirado, ny lous très desvradès, ny lou vilependis pélat, ny lou guilhevard alargat, ny la barrividau desviado, ny l'os bertrand romput, ny lou bipendix aucunement escorgeat. Lou tout nous matrones et meyrroulières sudittas ainsi disen per nostre rapport et jugement adrect. »

Ce qui peut se traduire en français par la formule suivante :

« Nous Jeanne du Mont, et Jeanne Verguière, et Béatrix Laurado, de la paroisse d'Espéro en Béarn, matrones et sages-femmes, interrogées et éprouvées, certifions à tous et à toutes

(1) Partie I, livre V, chap. IV, p. 496.

(2) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 423.

qu'il appartiendra, que par ordonnance de justice et commandement de haut magistrat, Monsieur le juge dudit lieu d'Espéro, le 15^e jour du mois de mai, nous matrones susdites, avons trouvé, visité et regardé Mariette de Garrigues, âgée de 15 ans ou environ, sur le fait que ladite Mariette disait avoir été forcée, déflorée et dépucelée. De là, nous sages-femmes susdites avons tout visité et regardé, avec trois chandelles allumées, touché avec les mains et examiné avec les yeux, et retourné avec les doigts. Et avons trouvé qu'il n'y avait pas : la vulve déformée, ni les caroncules démisées, ni les nymphes abattues, ni le périnée ridé, ni l'orifice interne de l'utérus ouvert, ni le col de la matrice fendu, ni le poil recoquillé, ni l'hymen retiré, ni la gorge flétrie, ni le bord des grandes lèvres pelé, ni le vagin élargi, ni les membranes qui lient les caroncules retournées, ni le pubis rompu, ni le clitoris aucunement écorché. Le tout ainsi dit par nous matrones et sages-femmes susdites, par notre rapport et jugement direct. »

Si les rapports des sages-femmes des provinces éloignées n'ont rien de bien savant, et si le luxe des vocables employés pour la désignation des diverses parties du *cunnus* y tient lieu de méthode et d'esprit critique, les rapports parisiens n'ont rien à leur envier. Comparez le suivant avec le béarnais que nous venons de citer : même disposition générale, même plan, on dirait que l'un est le décalque ou plutôt la traduction de l'autre.

« ... Le tout vu et visité au doigt et à l'œil, nous trouvons qu'elle a les *barres* froissées, le *haleron* démis, la *dame du milieu* retirée, le *pouvant* desbiffé, les *toutons* dévoyés, l'*entrechenart* retourné, la *babole* abattue, l'*entrepét* ridé, l'*arrière-fosse* ouverte, le *guilboquet* fendu, le *lippion* recoquillé, le *barbidaut*

tout écorché, et tout le *lipendis* pelé, le *guilhevard* élargi, les *balunaus* pendants (1). »

Un lexique ne serait pas inutile. Traduisons pour ceux de nos lecteurs qui ignorent le patois des matrones du xvii^e siècle.

Barre :	Pubis.	Arrière-fosse :	Orifice utérin.
Haleron :	Nymphes.	Guilboquet :	Col de l'utérus.
Dame du milieu :	Hymen.	Lippion :	Poils.
Pouvant :	Vulve.	Barbidaut :	Clitoris.
Toutons :	Gorge.	Lipendis :	Grandes lèvres
Entrechenart :	Caroncules	Guilhevard :	Vagin.
Entrepet :	Périnée.	Balunaus :	Petites lèvres.

Abordons maintenant les rapports des chirurgiens, faits d'une façon vraiment scientifique. En première ligne, nommons Devaux, qui nous a laissé un modèle d'expertise de ce genre. Nous citons textuellement (2) :

Rapport de la visite d'une fille de dix ans qui avoit été violée et qui avoit en même temps contracté la vérole.

Rapporté par nous, chirurgien du Roi en sa Cour de Parlement, maître chirurgien juré à Paris, et maîtresse sage-femme jurée en titre d'office au Châtelet de la dite ville, qu'en vertu d'une requête répondue par M. le Lieutenant Criminel, en date du 27 septembre dernier, laquelle ordonnait que M^{lle} A. L. C., âgée de dix ans, fils de Joseph L. C... joueur d'instruments, et de R. N... sa femme, sera par nous vue et visitée, nous nous

(1) Laurent JOUBERT, *loc. cit.*, partie I, livre V, ch. IV, p. 497, in DEVAUX, p. 426.

(2) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 302.

sommes, à cet effet, assemblés en la maison de J. B... l'un de nous, auquel lieu la dite M^{lle} A. L. C. nous a été amenée par son dit père : lequel, avant qu'on procédât à la visite en question, nous a dit que sa dite fille avait été violée, il y a six mois ou environ, et que deux mois après la dite violence, il lui avait paru des pustules en différentes parties de son corps, accompagnées d'une inflammation douloureuse au pharynx, et d'une grande douleur de tête. Sur quoi l'ayant visitée en tout son corps, nous avons remarqué à sa vulve les vestiges d'une contusion et d'un écartement qui ont procédé d'une introduction que l'on a faite en cette partie, que nous avons trouvée toute humectée d'un suintement des glandes vaginales. De plus nous avons remarqué à la dite fille une inflammation ulcéreuse, un gonflement sensible aux glandes du gosier, nommées amygdales, et quantité de pustules plates et farineuses à la tête, aux bras, aux cuisses, et en d'autres endroits de son corps, qui nous ont paru d'un mauvais caractère et participer de virulence vénérienne. Enfin la dite M^{lle} A. L. C. ayant été interrogée par nous de ce qu'elle ressentait en tout son corps, elle s'est plainte de ressentir des douleurs continues à la gorge et à la tête, depuis quinze jours, et principalement la nuit, ce qui nous détermine à déclarer qu'elle a besoin d'être incessamment traitée de la maladie vénérienne dans toutes les formes. »

(Fait à Paris, le 9^e jour du mois d'octobre 1698.)

*
* *

Zacchias cite une affaire de mœurs (1) où toute la difficulté roulait sur la façon dont le coït avait eu lieu : voici le résumé de la question :

« Léandre, accusé d'un attentat commis sur Lucrece, a été jeté en prison ; le fait de la défloration

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, consilium XLII, p. 60.

n'était pas discutable, car Lucrèce était enceinte ; Léandre, soumis à la torture, avoua qu'il avait éjaculé sur les organes génitaux de Lucrèce sans aucune intromission du pénis dans le vagin, niant constamment qu'il ait connu Lucrèce charnellement une autre fois que celle-là. La déposition même de Lucrèce concordait avec les aveux de Léandre. Le juge demandait donc à l'expert si Lucrèce avait pu concevoir à la suite du rapport sexuel ci-dessus décrit, c'est-à-dire sans aucune intromission. »

Zacchias, après avoir longuement discuté la question de la fécondation par l'éjaculation extra-vaginale et disserté, suivant son habitude, sur quelques hors-d'œuvre tels que la fornication chez les chiens, les phénomènes d'aspiration du sperme par l'utérus, etc., conclut que deux choses seulement ont pu arriver :

Ou bien il y a eu intromission ;

Ou bien Lucrèce a eu des rapports avec un autre homme que Léandre et c'est de cet autre qu'elle a eu un enfant.

*
* *

Un autre rapport de Zacchias (1) est un exemple du cas, prévu par les ordonnances criminelles et par les coutumes, où les matrones ne pouvant pas se mettre d'accord, un chirurgien était appelé à les départager.

Erminius était accusé de viol : la victime fut exa-

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, consilium XLI, p. 68.

minée par trois sages-femmes ; les deux premières se basant sur l'état de l'hymen et la largeur des voies génitales concluaient à la défloration ; la troisième tenant compte des signes généraux (odeur du corps, sécheresse des muqueuses génitales, absence de changement de la voix) déclara que la dévirginisation n'avait pas pu se produire. Deux experts furent commis pour juger le différend. Leur réponse ne pouvait être douteuse, d'après ce que nous savons de leurs idées sur l'hymen. En effet, ils déclarèrent qu'un coït unique ne pouvait produire des signes comme ceux qu'avaient relevés les deux premières matrones, et que la troisième avait bien fait de tenir grand compte des signes généraux. En conséquence, ils se rangèrent à l'avis de cette dernière, et déclarèrent la plainte non fondée.

CHAPITRE XIV

LES PERVERSIONS DE L'INSTINCT SEXUEL

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin.

P. VIRGILIUS M., 1^{re} Bucolique.

Éphèbe aux petits os, au peu de chair,
mélange de force qui viendra et de
grâce qui fuit. O moment indécis du
corps comme de l'âme, nuance délicate,
intervalle inaperçu de musique plastique,
sexe suprême, mode troisième ! Los à
toi !

SAR-PÉLADAN : *l'Androgyne*.

Nous avons dit au commencement du chapitre précédent qu'au xvi^e siècle la culture intellectuelle s'était accompagnée d'une amplification de la vie génitale ; ajoutons ici que comme au siècle de Périclès, comme au siècle d'Auguste, l'instinct sexuel ne s'était pas seulement raffiné, il s'était perverti. Mais avant d'aborder le côté historique de la question et de voir comment le siècle de Louis le Grand s'est comporté en face de l'héritage de vices que lui avaient légué les siècles précédents, il est nécessaire de définir nettement le sujet et de s'entendre sur la portée et le sens des termes employés en matière de perversions génésiques.

Jusqu'à ces dernières années, l'étude des anomalies de l'affectivité avait été laissée aux littérateurs. Depuis Pétrone jusqu'à Balzac, nombreux avaient été les débitants de tranches de vie qui avaient exposé dans leurs romans et dans leurs satires, voire même sur la scène, les mœurs des invertis, les amours anti-physiques, les satisfactions unisexuelles. Toujours ils avaient montré ces tableaux licencieux en s'excusant de la liberté grande, et en rachetant le scandale que devait causer une telle exhibition par l'expression de leur mépris et de leur écœurement en face des horreurs révélées par eux. On s'entendait pour tonner contre les misérables enfants de Sodome : nul ne cherchait les causes sociales ou individuelles d'un état mental, cependant morbide, répandu en tous pays et commun à tous les siècles. C'aura été la plus méritoire audace de la science contemporaine d'être descendue, armée de l'esprit d'analyse, dans les abîmes de Gomorrhe pour diagnostiquer la maladie d'avec le crime, et rechercher la part de tous dans la faute de quelques-uns, c'est-à-dire le rôle des conditions sociales dans la perversion d'un certain nombre d'individus. Rappelons seulement l'enquête provoquée par l'école médico-légale lyonnaise, enquête qui aboutit à la publication du livre de Raffalowich : grand scandale, grande vérité.

Depuis que la question a été mise au point, on ne voit plus toujours dans l'uraniste un criminel de droit commun, passible de la pendaison comme autrefois, de la prison comme dans l'Angleterre contemporaine, mais un sujet ayant parfois une attraction

congénitale ou acquise vers des individus du même sexe, et aussi peu poursuivable pour ce fait que l'homme attiré par la beauté féminine. Et sans aller aussi loin que Raffalovich demandant l'égalité de l'homo et de l'hétérosexualité, et proclamant l'amour d'Adonis aussi naturel que celui de Vénus, on est bien obligé de reconnaître que la prostitution mâle n'est ni plus ni moins inexcusable que la prostitution féminine.

La perversion de l'instinct sexuel peut affecter diverses formes et conduire à différents types morbides ; laissant de côté le sadisme et le masochisme ou passivisme, nous nous attacherons spécialement à l'étude de l'amour homosexuel, pédérastie et saphisme, et à celle des rapports génitaux de l'homme et de la bête. Ce sont d'ailleurs les seules formes de l'inversion prévues et définies par les législations de l'époque qui nous intéresse, les seules aussi qu'aient étudiées les médecins légistes du xvii^e siècle.

La pédérastie (παις, enfant, εραω, j'aime) est étymologiquement l'amour de l'enfant. On tend de plus en plus à lui attribuer le sens général d'amour de l'homme pour l'homme. Elle aurait donc la signification d'*amour grec* ou comme disent les Allemands d'*uranisme* (urning), mais elle n'est nullement synonyme de sodomie, ce dernier mot désignant d'une façon précise le coït anal accompli soit sur l'homme, soit sur la femme ; c'est ainsi qu'on a parlé de la sodomie conjugale.

La confusion de ces deux termes : pédérastie et sodomie, n'a pas peu contribué à rendre obscure

l'histoire de l'inversion et à perpétuer d'inutiles discussions sur nombre de légendes ; celle des villes bibliques détruites par le feu du ciel, ou celle des amours de Socrate, par exemple. Cependant il convient de noter que le terme de sodomie est le seul employé au xvii^e siècle par tous les auteurs : médecins, jurisconsultes ou casuistes. A peine retrouve-t-on, bien rarement, le vieux mot bougrerie, rappelant que les Bulgares sont censés avoir importé en Europe les mœurs hors nature.

Il est inutile de rappeler ici et de prouver à nouveau ce fait indiscutable, à savoir que l'inversion sexuelle a existé de tous temps et en tous pays : il est plus important d'en chercher la raison. Après avoir succinctement passé en revue les causes individuelles qui amènent un sujet à l'homosexualité, nous rechercherons dans quelle mesure il y a eu pour l'époque qui nous occupe des causes sociales en ayant amené l'extension, et nous verrons à ce sujet si l'inversion fut chose fréquente au xvii^e siècle.

J. Chevallier (1) et Dusolier (2), s'inspirant tous deux des idées de M. le professeur Lacassagne, ont déterminé et décrit plusieurs causes d'inversion, les unes physiologiques, on pourrait même dire anatomiques, les autres morales ou psychiques.

Magnan et Gley ont en effet prétendu que certains sujets naissent avec des cerveaux féminins : c'était dire que le cerveau présente un centre spécialisé

(1) *L'Inversion sexuelle*, Lyon, 1893, in-8°.

(2) *Psychologie des derniers Valois*, thèse de Lyon, 1895.

pour l'appétit génital, ce centre pouvant être mâle ou femelle, et le cerveau étant par conséquent sexué. Quant à la localisation précise de ce noyau, elle n'était faite que par hypothèse ; la grande influence de l'olfaction sur le sens génésique avait fait supposer que le centre sexuel avoisinait le centre olfactif de Ferrier dans le gyrus uncinatus ou celui de Zuckerkandl dans la corne d'Ammon, mais outre qu'on ne peut pas conclure du voisinage anatomique de deux centres à leur parenté fonctionnelle, ni inversement, l'hypothèse du cerveau féminin chez le pédéraste a été réfutée par Recklinghausen, et surtout par Krafft-Ebbing après de probantes autopsies.

Mantegazza a émis une autre théorie fort séduisante au premier abord. Les nerfs destinés aux organes génitaux, dit-il, vont se terminer, chez les invertis, dans la muqueuse rectale, et pour provoquer toute excitation vénérienne, il faut nécessairement aller les impressionner là où ils se trouvent. Cette théorie, que l'expérience n'a d'ailleurs pas vérifiée, a le grave défaut de ne s'appliquer qu'aux pédérastes passifs, aux pathici, et non aux actifs, aux cinædi.

On a attribué aussi l'inversion au désordre mental produit par un violent chagrin, par une masturbation effrénée, par l'éclosion de la syphilis. C'est cette dernière raison qui a été mise en avant par Dusolier pour expliquer la transformation de Henri III à son retour de Venise.

Stark ne craint pas dire que le pédéraste ne voit dans la satisfaction de l'appétit unisexual que le moyen de se procurer une volupté plus intense que

celle qui résulte du coït vaginal. Cela expliquerait la sodomie, non l'uranisme, surtout pas l'uranisme chaste.

Restent deux causes infiniment plus vraisemblables : l'impossibilité morale ou sociale de forniquer de la façon normale ; impossibilité morale par crainte de la vérole, ou de la grossesse, ou encore, chez certains épuisés, parce que le coït homosexuel constitue le seul raffinement, la seule nouveauté capable d'exciter leurs centres érecteurs ; impossibilité sociale, pour le prêtre condamné au célibat, pour le marin ou le prisonnier éloignés de toute occasion de satisfaire le « rut plus douloureux que la faim », comme disent les romanciers modernes.

Il y a donc de nombreuses causes pour expliquer l'apparition de l'amour homosexuel : surexcitation des sens épuisés, besoin d'un trompe-la-faim, faiblesse d'esprit, ou dilettantisme, sans compter les cas nombreux d'avilissement mercantile. Et l'on comprend que dans toutes les sociétés, à toutes les époques, sous les dehors les plus gravement chastes, Sodome existe, vénale et menaçante, la ville invisible. Mais pour expliquer sa plus ou moins grande extension à telle ou telle époque, il faut voir les choses de plus haut, et leur chercher des causes sociales.

Le propre de la centralisation dont la France était déjà victime sous la monarchie, et qui n'a fait, d'ailleurs, qu'empirer depuis, est de proposer pour modèle à la nation entière l'exemple de la capitale. Or, si la capitale est le cerveau du pays, ce qui est

discutable, elle en est surtout la sentine ; les mœurs étant toujours d'autant plus corrompues que la population est plus dense, le luxe et la fortune plus répandus, et la proportion de l'élément cosmopolite plus élevée. Sous la royauté, le problème se compliquait d'une autre donnée : si la France imitait la ville, la ville copiait la cour : La Bruyère l'a dit et répété. Tout ce qui se faisait au Louvre et à Versailles était immédiatement et sans discussion adopté comme la norme et la loi du bon ton, de l'élégance, et même de la morale. Aussi peut-on poser en principe que toute forme du vice excusée, bien plus, glorifiée par l'exemple de la cour, devenait chose permise, chose naturelle, et presque chose obligatoire pour Paris d'abord, pour la province ensuite. Nous l'avons déjà fait remarquer au sujet de l'adultère devenu pain bénit sous le règne de la Montespan et de la Soubise, nous ne pouvons que le répéter au sujet de la pédérastie.

Quand Henri III, revenant de Pologne, contracta à Venise ce mal que les Français appellent napolitain, il renonça à Vénus qui lui fut si peu clémente, et établit la prostitution mâle sur le trône de France. Ce fut la belle époque des mignons : la sodomie, le délit de l'épine du dos, était appelée le beau vice : Quélus, Schomberg, Maugiron, Nogaret de la Valette duc d'Epéron, le duc d'O, et peut-être le bel Anne de Joyeuse furent les héros du jour. Toute la haute et basse gentilhommerie de France leur empruntait leurs modes nouvelles, et autre chose avec. Étienne Jodelle chantait le *Triomphe de Sodome*, et les pamphlé-

taires riaient sans mordre dans la *Pétarade de Maugiron*.

Or, malgré la réaction violente tentée sous Henri IV, l'inversion florissait encore à la cour, sous Louis XIII et Louis XIV. Elle n'aboutissait pas, la lutte entreprise par la magistrature qui mettait à l'index le *De Matrimonio* de Sanchez, à cause de l'extrême largeur de manche de l'éminent casuiste pour un péché qui était le pain quotidien au confessionnal.

Mais, c'est qu'aussi l'inversion prenait ses modèles sur les marches du trône : Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, l'autorisait par son exemple, tandis que, de l'autre côté de la Manche, elle comptait parmi ses adeptes une lignée de rois depuis Jacques I^{er} jusqu'à Guillaume III.

Il ne semble pas cependant que le mal ait étendu des racines profondes : seules les hautes classes de la société nous apparaissent atteintes. Le peuple devait se contenter de jouissances plus simples. La partie saine de la population, les campagnards, les habitants des petites villes l'avaient en horreur ; l'inversion apparaît dès lors comme un symptôme de dégénérescence de certaines races. N'est-ce pas en effet une loi générale de l'histoire comme de la biologie que chaque famille a sa période de progrès, son apogée, son déclin. L'inversion sexuelle venait dans la race, comme la paralysie générale (1) dans l'individu, con-

(1) Il est bien entendu que nous parlons en thèse générale et non pour le cas particulier du xviii^e siècle : la paralysie générale n'était pas décrite à cette époque.

sacrer et hâter sa déchéance, l'empêcher de se reproduire et de se perpétuer, l'annuler. Ce principe de la transformation, du renouvellement des sociétés par la destruction des familles épuisées et désormais improductives, se vérifie d'une façon éclatante pour les dynasties royales : il est tout aussi exact pour les autres descendance. Et ici entrent en ligne de compte les mariages consanguins répétés pendant des siècles, l'abus des plaisirs, la persistance du séjour dans les grandes villes. Décadence et fandangé voilà les deux mots qui dépeignent l'état d'une caste ou d'une famille au moment où l'inversion y apparaît pour la détruire. Et en ce sens-là l'inversion de l'uranisme peut être un bienfait. « La pédérastie d'Henri III nous a valu Henri IV, s'en plaindra-t-on ? (1) » Et c'est ici qu'il faut se souvenir de la très juste pensée de Schopenhauer ; le grand philosophe qui a proposé le suicide cosmique écrivait en 1859 : « L'inversion sexuelle étant un signe de violente perturbation psychique, et se rencontrant assez fréquemment chez les vieillards déments ou paralytiques généraux, n'a que des avantages. A ces malades la nature a donné des penchants non pour la femme, mais pour l'homme afin de s'opposer à la dégénérescence physique du genre humain (2). »

Cette spécialisation de l'uranisme dans les hautes classes, cette localisation de l'amour homosexuel chez les grands, est vraiment caractéristique du

(1) Cf. DUSOLIER, *loc. cit.*

(2) ARTHUR SCHOPENHAUER : *Die Welt als Wille und Vorstellung*, Leipzig, 1859 (Le Monde comme volonté et comme représentation).

xvii^e siècle. Ce vice était indiscutablement bien moins généralisé, bien moins répandu qu'au xvi^e; on ne peut guère admettre l'opinion de Michelet parlant en ces termes de la décadence de la société tout entière : « Lisez les sonnets de Shakespeare si beaux et si bizarres. Vous y entrevoyez la décomposition d'un monde, et il y en a quelque chose aussi dans ses comédies. Ses hommes-femmes, ses femmes-hommes, ce dévergondage d'esprit montre un pays bien fatigué. Tristes équivoques d'imaginations malades (historique pourtant, voyez le beau Cinq-Mars, le beau Buckingham), elles disent la fin d'une société qui ne veut plus de la nature (1). »

Un autre fait très remarquable est l'absence de toute allusion à l'inversion dans la littérature, en France du moins : progrès considérable de la moralité depuis la Renaissance, où le vice d'Italie avait ses poètes. En Angleterre, en dehors des fameux sonnets, nous trouvons une comédie où le sujet est traité sans ambages, sans voiles pudibonds, aussi clairement que dans tel roman de Balzac ou de Flaubert (2). Je veux parler de la *Rechute* de sir John Vanbrugh (1696). Le héros de la pièce a recours à un vieil usurier, qui en échange du service demandé, veut lui mettre la main dans « le sein ». Le jeune homme refuse en l'appelant « vieille Sodome » ; mais quand l'usurier a consenti à lui venir en aide, le jeune homme lui dit : « Si vous le désirez, vous

(1) MICHELET : *Histoire de France*, tome III, p. 243.

(2) Cf. BALZAC : *Une passion dans le désert* ; FLAUBERT : *Salambô*.

pouvez mettre votre main dans mon sein. » Il est vraisemblable que la censure contemporaine tolérerait difficilement une pareille scène, qui serait d'ailleurs peu goûtée du public.

Examinons maintenant avec quelques détails les cas les plus connus d'inversion à l'époque qui nous occupe.

En France, la famille royale semble plus particulièrement éprouvée, aussi bien dans les branches légitimes que dans les branches bâtardes. D'un côté ce sont les Condé, le père à qui Henri IV maria M^{lle} de Montmorency, parce qu'il le savait ennemi des femmes, et le fils, vainqueur de Rocroy ; Gaston d'Orléans, frère du roi Louis XIII, et Philippe, frère de Louis XIV, le grand Dauphin lui-même. De l'autre, ce sont Vendôme, fils d'Henri IV et ses petits-fils, le maréchal « qui prit Barcelone et la vérole du mauvais côté » et le prieur de Vendôme ; puis le comte de Vermandois, fils de M^{lle} de La Vallière.

A tout seigneur, tout honneur, commençons par les rois :

Louis XIII, qui s'était surnommé lui-même le Juste et le Chaste, n'a jamais mérité l'une et l'autre de ces épithètes que quand il n'a pas pu faire autrement. Sa continence avec les femmes n'avait d'autre cause que son impuissance, qui rend si étrange l'histoire miraculeuse de la naissance de Louis XIV, et permet d'accueillir le bruit qui fait de son fils aîné l'enfant de Buckingham. Le récit de ses amours mâles nous a été légué par les anecdotiers. Il est probable qu'il ne poussait pas fort loin ses privautés. Il n'avait ni la

virilité, ni les forces d'Henri III, il n'en avait que les passions ou du moins les vellétés. « L'admiration de la beauté (admiration non pure, mais abstinentes) est le vice singulier des princes du temps, tous Italiens dégénérés. Le faible et gras Jacques I^{er} (fils éreinté du chanteur Rizzio) n'a aucun besoin de maîtresses, il lui suffit d'avoir une jeune âme, docile et imparfaite encore, que lui, Jacques, formera, rendra parfaite : cette âme est Buckingham. Le castolement (comme dit le moyen âge), le plaisir, non de châtier avec des coups, mais de gronder, de corriger, d'humilier, de faire pleurer, de se brouiller toujours, pour se racommoder sans cesse, c'est tout l'amusement de ces rois. Louis XIII n'avait d'autres plaisirs. Jusque-là peu heureusement. Son premier ami, Baradas, jeune homme grand et fort, était un rustre qu'on ne pouvait mener ainsi. Saint-Simon (1) fut trop nul, et M^{lle} d'Hautefort au contraire eut trop d'esprit gascon, de nerf, de saillie (2). »

Cinq-Mars aurait donc été plutôt l'ami de Louis XIII que son amant, et il est curieux de rapprocher ces relations étranges de celles que ce prince eut avec M^{lle} de Hautefort. Qui ne se souvient de l'anecdote des pincettes : Hautefort avait caché dans son sein un billet, avec l'intention évidente d'amener le roi à des fouilles dont les suites eussent été incalculables ; Louis XIII, après de longues hésitations, se décida enfin à pénétrer dans ce réceptacle habité par les

(1) Le père de Louis de Saint-Simon, auteur des *Mémoires*.

(2) MICHELET, *loc. cit.*, p. 325.

grâces, mais armé d'une paire de ces pincettes d'argent qui servaient à moucher les chandelles. Voilà, certes, un pauvre amoureux, bien peu viril. C'était d'ailleurs l'avis de M^{lle} de Lafayette, à qui pareille aventure advint, où peut s'en faut.

Cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux ne partage point cette manière de voir, du moins en ce qui concerne Cinq-Mars. Oyez plutôt l'historiette suivante : « Fonterailles dit qu'étant entré une fois à Saint-Germain, fort brusquement, dans la chambre de M. le Grand, il le surprit comme il se faisait frotter depuis les piez jusqu'à la tête d'huile de jasmin, et se mettant au lit, il luy dit d'une voix peu assurée : « Cela est plus propre. » Un moment après on heurte : c'est le Roy. Il y a apparence, comme dit le fils de feu Lhuillier à qui on contait cela, qu'il s'huiloit pour le combat (1). »

Louis XIV avait un tempérament trop énergique, trop mâle, pour hériter de la perversion de son père putatif. Ce ne fut cependant pas la faute du cardinal Julio Mazarini, qui essaya, sans succès, de l'asservir par un procédé plus habile que louable. Laporte nous a laissé le récit de l'immonde attentat commis par l'illustrissimo facchino. « A la Saint-Jean de 1651, raconte le valet de chambre du roi dans ses mémoires, Mazarin invita l'enfant à dîner. On dîna vers midi. Il revint à 7 heures du soir. Que se passa-t-il dans cette longue fête ? on ne le sait ; mais il revint triste, et voulut se baigner », et Laporte « vit

(1) TALLEMANT DES RÉAUX : *Historiettes*, t. II.

bien de quoi il était triste ». C'est un de ses neveux que le cardinal avait employé pour cette malpropre besogne. Ses relations royales ne lui portèrent d'ailleurs pas bonheur. Il fut tué à dix-sept ans au combat du faubourg Saint-Antoine. Notons en passant l'inconséquence inqualifiable d'Anne d'Autriche qui disait « Mazarin n'est pas dangereux pour les femmes, il a d'autres mœurs », et qui lui confie son fils.

*.
*.

Si l'éminence de Piscina ne réussit pas à domestiquer Louis en l'avilissant, il parvint admirablement à efféminer son frère Philippe. La biographie entière du duc d'Orléans tient dans ces lignes de Saint-Simon : « Le goût de Monsieur n'était pas celui des femmes, et il ne s'en cachait pas. Ce même goût lui avait donné le chevalier de Lorraine pour maître, et il le demeura toute sa vie. » Il se maria deux fois, dit Raffalovich, et eut des enfants de ses deux femmes, mais il fut aussi femme que sa première Madame, et plus femme que la seconde. Il faut lire dans les mémoires de M^{me} de Lafayette, dans ceux de l'évêque de Valence, Daniel de Cosnac, de quelle manière le premier prince du sang était estimé de ses contemporains. C'est de Saint-Simon qu'est cet excellent et mordant portrait peint au moment de la mort de Monsieur :

Personne de plus mou, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par ses favoris, et très souvent de plus malmené d'eux, tracassier et

incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant... et redisant des uns aux autres..., un goût abominable, que ses dons et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avait pris en fantaisie avaient rendu public avec le plus grand scandale, et qui n'avait point de bornes pour le nombre, ni pour le temps. Ceux-là avaient tout de lui, le traitaient souvent avec beaucoup d'insolence, et lui donnaient souvent aussi de fâcheuses occupations pour arrêter les brouilleries de jalousies horribles... Le chevalier de Lorraine et Châtillon avaient fait à la cour de Monsieur une grande fortune par leur figure, dont Monsieur s'était entêté plus que de pas un autre. Le dernier qui n'avait ni pain, ni sens, ni esprit, s'y releva et y acquit du bien.

L'autre prit la chose en guisard, qui ne rougit de rien, pourvu qu'il arrive, et mena Monsieur le bâton haut toute sa vie, fut comblé d'argent et de bénéfices, fit pour sa maison ce qu'il voulut, demeura toujours publiquement le maître chez Monsieur..., sut se mettre entre le Roi et Monsieur et se faire ménager, pour ne pas dire craindre, de l'un et de l'autre, et jouir d'une distinction, d'une considération et d'un crédit presque aussi marqué de la part du Roi que de celle de Monsieur.

Monsieur était un petit homme ventru, monté sur des échasses, tant ses souliers étaient hauts; toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque toute étalée en devant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums, et en toutes choses la propreté même; on l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge; le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein, mais fort long.

Monsieur avait rencontré le chevalier de Lorraine pour la première fois au moment de la campagne de Flandres, pendant laquelle Lorraine fut blessé légèrement au pied par un éclat de grenade, Monsieur le

soigna comme on soigne une maîtresse, avec des attentions infinies, et depuis se laissa entièrement gouverner par lui. Le scandale était si public que le roi s'en émut et en 1669, Lorraine fut enfermé au château de Pierre-Encize à Lyon, puis au château d'If. Monsieur, qui s'imaginait, à tort ou à raison, que sa femme avait demandé l'exil de son favori, lui en tint rigueur. Depuis longtemps déjà il ne voyait presque plus Henriette d'Angleterre : il devait bien cela au chevalier qui avait quitté pour lui la belle M^{me} de Monaco, puis M^{lle} de Fiennes. D'ailleurs, il n'aimait guère sa femme qui lui avait enlevé son premier favori, le comte de Guiche, pour en faire son amant. En 1670, Madame mourait dans les circonstances que l'on sait, et la rumeur publique accusait le chevalier de Lorraine d'avoir guidé la main qui lui versa le poison.

Le second mariage de Monsieur ne fut pas précisément un mariage d'amour. Madame Palatine, dans ses lettres, prend soin d'instruire ses correspondants que son époux et elle ne font pas lit commun et qu'elle en est fort aise. Quant à des maîtresses, Monsieur n'en eut jamais. « Feu Monsieur feignait d'être amoureux de la maréchale de Grancey, mais si elle n'avait pas eu d'autre amant, elle aurait certes conservé toute sa bonne réputation. Il ne s'est jamais rien passé de mal entre eux ; elle-même disait que s'il venait à se trouver seul avec elle, il se plaignait aussitôt d'être malade ; il disait avoir mal de tête ou mal de dents. Un jour, la dame lui proposa une liberté singulière, Monsieur mit vite ses gants ; j'ai vu sou-

vent qu'on le plaisantait à cet égard, et j'en ai bien ri (1). »

Il ne paraît guère s'être plus avancé avec M^{me} de Thianges, sœur aînée de M^{me} de Montespan, avec qui il avait, comme dit M^{me} de Lafayette, un commerce de confidences libertines, et non une véritable liaison.

La seconde Madame était d'une érudition rare sur toutes les questions concernant l'inversion et l'amour mâle. Ses lettres sont un vrai trésor de documents sur ce sujet. Elle avait probablement été poussée par les pénibles découvertes qu'elle avait dû faire dans son ménage à rechercher si de pareilles énormités ne se passaient point aussi ailleurs. Citons une lettre datée du 13 juillet 1716 :

Le chevalier de Lorraine a envoyé d'Italie le poison (destiné à Henriette d'Angleterre) par un gentilhomme provençal qu'on appelait Morel, et pour récompenser celui-ci, on l'a fait premier maître-d'hôtel. Après qu'il m'eût amplement volée, on lui a fait vendre sa charge à un prix fort élevé. Ce Morel avait de l'esprit comme un diable, mais c'était un homme sans foi ni loi... Il volait, il mentait, il jurait, il était athée et sodomite ; il en tenait école et il vendait des jeunes garçons comme des chevaux ; il allait au parterre de l'Opéra pour y faire ses marchés.

Et celle-ci encore, adressée à sa sœur Amélie, et datée du 3 octobre 1705 :

Où avez-vous été fourrée, vous et Louise, pour connaître si peu le monde ? Si l'on voulait détester tous ceux qui aiment des

(1) Lettre de Madame, seconde femme de Monsieur, 17 mai 1718.

mâles, on ne pourrait aimer ici que bien peu. Il y en a de tous les genres. Il y en a qui haïssent les femmes comme la mort et ne peuvent aimer que des hommes. Mylord R... est du nombre. D'autres aiment seulement des enfants de dix ou onze ans; d'autres des jeunes gens de dix-sept à vingt-cinq ans et ce sont les plus nombreux. D'autres n'aiment ni les hommes, ni les femmes et se divertissent tout seuls, mais ils sont moins nombreux que les autres.

Nous avons dit que Monsieur avait reçu une éducation efféminée; cela dut influer sur la modalité de sa vie sexuelle; mais il faut bien admettre qu'il avait pour l'inversion une disposition innée, si bien explicable d'ailleurs chez lui par l'hérédité, puisque l'abbé de Choisy, qui avait été élevé avec lui et de la même façon, ne devint pas un pédéraste, mais simplement une femmelette, presque un eunuque. On croit rêver quand on lit ce chapitre de ses mémoires :

On m'habillait en fille toutes les fois que le petit Monsieur venait au logis et il y venait au moins deux ou trois fois la semaine. J'avais les oreilles percées, des diamants, des mouches et toutes les autres petites afféteries auxquelles on s'accoutume fort aisément et dont on se défait aussi difficilement. Monsieur, qui aimait tout cela, me faisait toujours cent amitiés. Dès qu'il arrivait, suivi des nièces du cardinal Mazarin et de quelques filles de la reine, on le mettait à sa toilette, on le coiffait. Il avait un corps pour conserver sa taille (ce corps était en broderie); on lui ôtait son justaucorps pour lui mettre des manteaux de femme et des jupes, et tout cela se faisait, dit-on, par l'ordre du cardinal de Mazarin qui voulait le rendre efféminé, de peur qu'il ne fît de la peine au roi, comme Gaston avait fait à Louis XIII...

Je n'avais point de barbe (vingt-deux ans), on avait eu soin,

dès l'âge de cinq ou six ans, de me frotter avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans la racine, pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure; mes cheveux noirs faisaient paraître mon teint passable, quoique je ne l'eusse pas fort blanc... Je n'étais donc contraint de personne et je m'abandonnai à mon penchant. Il m'arriva même que M^{me} de La Fayette que je voyais fort souvent, me voyant toujours fort ajusté avec des pendants d'oreille et des mouches, me dit en bonne amie que ce n'était point la mode pour les hommes et que je ferais bien mieux de m'habiller en femme. Sur une si grande autorité, je me fis couper les cheveux pour être mieux coiffé, j'en avais prodigieusement... on portait sur le front de petites boucles, et de gros bourrelets de cheveux cordonnés avec des rubans ou des perles si on en avait. J'avais assez d'habits de femme, je pris le plus beau et allait rendre visite à M^{me} de Lafayette, avec mes pendants d'oreilles, ma croix de diamants, mes bagues et dix ou douze mouches; elle s'écria en me voyant : « Ah! la belle personne! vous avez donc suivi mon avis, et vous avez bien fait. Demandez plutôt à M. de R... (qui était alors dans la chambre). » *Je continuai pendant deux mois à m'habiller en femme;* j'allais partout faire des visites, à l'église, au sermon, à l'opéra, à la comédie et il me semblait qu'on y était accoutumé; je me faisais nommer par mes laquais M^{me} de Sancy. Je me fis peindre par Ferdinand, fameux peintre italien, qui fit de moi un portrait qu'on allait voir; enfin je contentai pleinement mon goût. J'allais au Palais-Royal toutes les fois que Monsieur était à Paris, il me faisait mille amitiés, parce que nos inclinations étaient pareilles; il eût bien souhaité pouvoir s'habiller en femme, mais il n'osait à cause de sa dignité. Il mettait le soir des cornettes, des pendants d'oreille et des mouches, et se contemplait dans les miroirs. Encensé par ses amants, il donnait tous les ans un grand bal le lundi gras. Il m'ordonna d'y venir en robe détroussée, à visage découvert, et chargea le chevalier de Pradine de me mener à la courante. L'assemblée fut fort belle; il y avait trente-quatre femmes parées de perles et de diamants.

On me trouva assez bien, je dansais dans la dernière perfection et le bal était fait pour moi. Monsieur le commença avec M^{lle} de Brancas qui était fort jolie (ça été depuis la princesse d'Harcourt), et un moment après, il alla s'habiller en femme et revint au bal en masque. Tout le monde le connut, d'abord il ne cherchait pas le mystère, et le chevalier de Lorraine lui donnait la main ; il dansa le menuet, et alla s'asseoir au milieu de toutes les dames ; il se fit un peu prier avant que d'ôter son masque, il ne demandait pas mieux, et voulait être vu. On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie en se mirant, en se mettant des mouches, en les changeant de place, et peut-être que je fis pis encore ; les hommes, quand ils croient être beaux, sont une fois plus entêtés de leur beauté que les femmes. Quoi qu'il en soit, ce bal me donna une grande réputation, et il me vint force amants, la plupart pour se divertir, quelques-uns de bonne foi. Cette vie était délicieuse.

*
**

Il est facile de se rendre compte des résultats que pouvait produire l'exemple donné par Philippe d'Orléans et ses favoris, et, plus tard, par le Grand Dauphin ; mais le soin qu'on avait de couvrir les frasques des jeunes gentilshommes était si grand que, chose à jamais regrettable, les détails n'en seraient pas passés à la postérité, si Bussy-Rabutin, cette peste de Bussy-Rabutin, comme disaient les dames de la cour, n'avait publié son *Histoire amoureuse des Gaules*. C'est dans ce pamphlet — le plus retentissant scandale, peut-être, de cette cour qui en était cependant féconde, — que se trouve le chapitre intitulé « La France devenue italienne ».

L'entrée en matière est un petit chef-d'œuvre de fine observation et d'ironie de bon ton, on dirait aujourd'hui de roserie :

La facilité de toutes les dames avait rendu leurs charmes si méprisables à la jeunesse qu'on ne savait presque plus à la cour ce que c'était que les regarder : la débauche y régnait plus qu'en lieu du monde, et quoique le Roi eût témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour ces sortes de plaisir, il n'y avait qu'en cela qu'il ne pouvait être obéi. Le vin et *ce que je n'ose dire* étaient si fort à la mode qu'on ne regardait presque plus ceux qui recherchaient à passer leur temps plus innocemment ; et quelque penchant qu'ils eussent à vivre selon l'ordre de la nature, comme le nombre était plus grand de ceux qui vivaient dans le désordre le plus infâme, leur exemple les pervertissait tellement qu'ils ne demeuraient pas longtemps dans les mêmes sentiments.

La plupart des gens de qualité étaient non seulement de ce caractère, mais il y avait encore des princes, ce qui fâchait extraordinairement le Roi.... le Roi sut qu'un jour, après son coucher, ils étaient venus à Paris, où ils avaient fait une telle débauche, qu'il y en avait beaucoup qui s'en étaient retournés soûls dans leurs carrosses...

Pour ne pas s'attirer néanmoins la colère du Roi, ils jugèrent à propos de faire serment et de le faire faire à tous ceux qui entreraient dans leur confrérie, de renoncer à toutes les femmes ; car ils accusaient un d'entre eux d'avoir révélé leurs mystères à une dame avec qui il était bien, et ils croyaient que c'étoit par là que le Roi apprenait tout ce qu'ils faisaient. Ils résolurent même de ne le plus admettre dans leur compagnie ; mais s'étant présenté pour y être reçu, et ayant juré de ne plus voir cette femme, on lui fit grâce pour cette fois.

Cette belle association voulut s'élire un chef, un grand prieur. « Manicamp, le duc de Gram-

mont (1) et le chevalier de Tilladet (2) étaient ceux qui faisaient le plus de bruit dans ce chapitre et qui prétendaient s'attribuer cet honneur, à l'exclusion l'un de l'autre. Manicamp, parce qu'il avait plus d'expérience qu'aucun dans le métier ; le duc de Grammont parce qu'il était duc et pair, et qu'il ne manquait pas aussi d'acquis ; pour ce qui est du chevalier de Tilladet, il fondait ses prétentions sur ce qu'étant chevalier de Malte, c'était une qualité si essentielle pour être parfaitement débauché, que quelque avantage qu'eussent les autres, comme ils n'avaient pas celui-là, il était sûr qu'il les surpasserait de beaucoup dans la pratique des vertus. »

Les trois candidats furent appelés à faire valoir contradictoirement leurs titres à la nouvelle dignité. Cette scène est purement inénarrable. Grammont est accusé d'avoir aimé sa femme « ce qui était incompatible avec la chose dont il s'agissait » ; il avoue que cela était autrefois, mais déclare qu'il s'était mépris à son tempérament ; qu'il avait attribué les faveurs qu'il en avait obtenues avant son mariage au penchant qu'elle avait pour lui ; mais que celles qu'elle avait données depuis à son valet de chambre lui ayant fait connaître qu'il était impossible de répondre d'une femme, il lui avait si bien ôté son amitié qu'il lui avait fait succéder le mépris ; que c'était pour cela qu'il

(1) Il s'agit du comte de Louvigny, qui fut duc de Grammont après la mort de son père le maréchal. Son frère était le comte de Guiche qui fut si lié avec Monsieur. Il avait épousé le 15 mai 1668 Marie-Charlotte de Castelnau, fille du maréchal de ce nom.

(2) GABRIEL DE CASSAGNET, chevalier de Tilladet, lieutenant général des armées du roi, mort le 11 juillet 1702.

avait renoncé à l'amour du beau sexe, lequel avait eu autrefois son étoile, et qui l'aurait peut-être encore si l'on y pouvait avoir confiance : que quoi qu'il fût fils d'un père (1), et cadet d'un frère (2) qui avaient eu tous deux de grandes parties pour obtenir les premières dignités de l'ordre, il était cependant moins redevable de son mérite à ce qu'il avait hérité d'eux qu'à son dépit ; que Dieu se servait de toutes choses pour attirer à la perfection ; qu'ainsi, bien loin de murmurer contre sa providence pour les sujets de chagrin qu'il lui envoyait, il avouait tous les jours qu'il lui était bien redevable. »

Pour finir, Tilladet, Grammont et Manicamp furent nommés grands-maîtres, ainsi que le marquis de Biran (3). Nous ne suivrons pas Bussy-Rabutin dans la narration des faits et gestes de ces nobles gentilshommes ; le récit de leurs aventures rappelle les pages les plus finement ciselées des œuvres du Divin Marquis. La bande fut d'ailleurs poursuivie à la suite d'une orgie terminée par une attaque du guet et la démolition d'une croix. La plupart des délinquants furent exilés.

Voici quels étaient les statuts de l'ordre :

I

Qu'on ne recevoit plus dorénavant dans l'ordre des personnes qui ne fussent visitées par les grands maîtres, pour voir si toutes les parties de leur corps étoient saines, afin qu'elles pussent supporter les austérités.

(1) Le maréchal de Grammont.

(2) Le comte de Guiche.

(3) Plus tard, duc de Roquelaure.

II

Qu'ils feroient vœu d'obéissance et de chasteté à l'égard des femmes, et que si aucun y contrevenoit, il seroit chassé de la compagnie, sans pouvoir y rentrer sous quelque prétexte que ce fût.

III

Que chacun seroit admis indifféremment dans l'ordre, sans distinction de qualité, laquelle n'empêcheroit point qu'on ne se soumît aux rigueurs du noviciat, qui dureroit jusqu'à ce que la barbe fut venue au menton.

IV

Que si aucun des frères se marioit, il seroit obligé de déclarer que ce n'étoit que pour le bien de ses affaires, ou parce que ses parents l'y obligeoient, ou parce qu'il falloit laisser un héritier. Qu'il feroit serment en même temps de ne jamais aimer sa femme, de ne coucher avec elle que jusqu'à ce qu'il en eût un, et que cependant il en demanderoit la permission, laquelle ne lui pourroit être accordée que pour un jour de la semaine.

V

Qu'on diviseroit les frères en quatre classes, afin que chaque grand prieur en eût autant l'un que l'autre. Et qu'à l'égard de ceux qui se présenteroient pour entrer dans l'ordre, les quatre grands prieurs les auroient à tour de rôle, afin que la jalousie ne pût donner atteinte à leur union.

VI

Qu'on se diroit les uns aux autres tout ce qui se seroit passé en particulier, afin que, quand il viendrait une charge à vaquer, elle ne s'accordât qu'au mérite, lequel seroit reconnu par ce moyen.

VII

Qu'à l'égard des personnes indifférentes, il ne seroit pas

permis de leur révéler les mystères, et que quiconque le feroit en seroit privé lui-même pendant huit jours et même davantage, si le grand maître dont il dépendroit le jugeoit à propos.

VIII

Que néanmoins l'on pourroit s'ouvrir à ceux qu'on auroit espérance d'attirer dans l'ordre ; mais qu'il faudroit que ce fût avec tant de discrétion, que l'on fût sûr du succès avant que de faire cette démarche.

IX

Que ceux qui amèneroient des frères au couvent jouiroient des mêmes prérogatives, pendant deux jours, dont les grands-maîtres jouissoient ; bien entendu néanmoins qu'ils laisseroient passer les grands-maîtres devant, et se contenteroient d'avoir ce qu'on auroit desservi de dessus leur table.

*
* *

Pendant que l'effémination s'étalait ainsi à la cour de France, l'Angleterre était gouvernée par des souverains qui bien que punissant de mort le crime de bougrerie chez leurs sujets, ne s'en livraient pas moins publiquement à des débauches où la sodomie jouait un rôle important. Jacques I^{er}, fils de Marie Stuart et de Darnley, fut un unisexual avéré. L'affaire Carr étala au grand jour les scandales de la Cour d'Angleterre. Carr était le favori de Jacques I^{er} ; il était poursuivi pour avoir trempé avec la comtesse d'Essex dans le meurtre de sir Thomas Overbury. Le roi, après lui avoir déclaré qu'il l'aimait par-dessus toute chose et ne pouvait se passer de lui, le fit arrêter à la porte même de la chambre. Pendant le procès

on plaça aux deux côtés du favori deux hommes vêtus de longs manteaux rouges, chargés d'étouffer ses paroles au cas où il aurait voulu faire des révélations et déclarer, comme il en avait manifesté l'intention, que le roi « avait couché avec lui ». Carr fut exécuté. Oscar Wilde, qui connaissait admirablement les fastes de son vice favori, aimait particulièrement, dit-on, raconter cette sanglante et lugubre histoire.

Guillaume III, qui succéda aux Stuart, ne fut pas plus qu'eux à l'abri du soupçon. Ses relations avec de nombreux favoris, avec lord Bute en particulier, ont donné lieu à des hypothèses qui devraient, écrit Horace Walpole à son ami Mann, être confiées en latin.

En 1631 eut lieu un procès retentissant. Melvin lord Audley, comte de Castlehaven, fut arrêté pour vol et sodomie. Il s'agit là d'un cas de folie érotique, où l'inversion se complique de sadisme. Nous empruntons à Raffalovich le récit de cette scandaleuse affaire (1).

Lord Audley était accusé d'avoir fait violer sa femme par un de ses mignons et d'avoir commis des actes de « bougrerie ». Il maria sa fille à Amptill, un page qu'il avait eu huit ans et à qui il donna neuf mille livres sterling. Il força sa belle-fille, qui n'avait que douze ans, à coucher avec Henry Skipwith. Elle se prit à aimer le jeune homme et le jeune homme à l'aimer, et la voyant si jeune, Skipwith se serait contenté de cette affection, mais lord Audley insista, fit faire plusieurs tentatives sans succès, chercha lui-même l'huile qu'il fallait et parvint à faciliter le coït. — Laurence Fitzpatrick témoigna que lord Audley

(1) RAFFALOVICH : *Uranisme et Unisexualité*, p. 225-228.

plus d'une fois avait eu avec lui des rapports unisexuels. Le comte n'avait pas de défense ; il se contenta de dire : « Malheur à l'homme dont la femme témoigne contre lui ! Malheur à l'homme dont le fils le persécute et conspire contre lui ! Malheur à l'homme dont les serviteurs ont le droit de témoigner contre lui et de lui ôter la vie. » Fitzpatrick aurait pu dire : Malheur à l'homme qui témoigne contre son maître, car on lui avait, (semble-t-il) promis la vie sauve s'il témoignait. On le pendit pour ses actes unisexuels avec son maître. Broadway aussi fut pendu pour le viol de la comtesse. Lord Audley (que vingt-six pairs trouvèrent coupables de viol, mais seulement quinze, coupable de sodomie) eut la tête tranchée. Ils moururent tous les trois d'une façon édifiante, réconciliés avec le ciel et sans craindre la mort.

Et Raffalovich conclut : « Lord Audley était, certes, fou ; Fitzpatrick, victime de son infériorité sociale ; Broadway de même, et (selon lui) victime aussi de la comtesse. »

*
* *

Dans le reste de l'Europe, l'inversion n'était pas moins répandue qu'en France et en Angleterre. Le rôle essentiel de la pédérastie à la cour de Rome et dans toute l'Italie n'est un mystère pour personne. Il importe cependant de faire justice d'une calomnie trop longtemps répandue. Il est de mode, dans un certain monde, pour jeter le discrédit sur la Rome papale, de citer une bulle de Sixte IV autorisant, sur leur demande, les cardinaux à fornicuer avec des petits garçons pendant une partie de l'année, probablement pour leur enlever la tentation de se compro-

mettre avec des femmes de mauvaise vie. Cette bulle a un défaut unique, mais grave : c'est d'être parfaitement apocryphe. Non seulement le texte exact en est inconnu, mais aucun auteur antérieur au xix^e siècle n'en fait mention.

Dans les Pays-Bas, l'unisexualité était fort répandue et ceux qui s'en rendaient coupables peu inquiétés, puisque ce n'est qu'en 1730 que le gouvernement se décida à sévir, avec une terrible rigueur, il est vrai, puisque sur 245 uranistes poursuivis, les 68 qui tombèrent entre les mains de la justice furent tous condamnés : 3 moururent en prison, 2 se suicidèrent, 8 subirent des peines variées, 55 furent exécutés.

Enfin l'existence de l'amour mâle en Allemagne nous est prouvée par cette lettre de la princesse Palatine.

Vous croyez donc, chère Amélie, qu'il n'y a pas un grand nombre de mauvais garnements qui ont la même inclination que les Français ! Si vous croyez cela vous vous trompez fort. Les Anglais sont tout aussi acharnés et ne se conduisent pas mieux. Vous me faites rire aussi de vous imaginer que ce péché ne se commet pas en Allemagne. Croyez-moi, les Allemands s'entendent bien à cet art-là. Si Charles-Louis n'avait pas été présent, le prince d'Eisenach, qui est tombé en Hongrie, aurait tué le prince de Wolfenbittel. Celui-ci voulait lui faire violence, et l'autre n'entendait pas de cette oreille-là. Charles-Louis m'a raconté aussi que toute l'Autriche était infectée de semblables vices (1).

(1) Lettre de Madame Palatine, seconde femme de Monsieur, 3 septembre 1708.

En résumé on voit que le xvii^e siècle a présenté un assez grand nombre d'exemples d'inversion, et non des moins curieux. Mais il faut se tenir en garde contre la tendance qu'ont certains esprits à voir partout l'amour homosexuel et à entacher de soupçons salissants les relations les plus innocentes. Les deux plus grands génies de l'époque dont nous parlons, deux des plus pures gloires de l'humanité, n'ont pas été à l'abri de pareilles attaques. Nous voulons parler de Shakespeare et de Molière.

*
* *

Les sonnets de Shakespeare, qui sous Élisabeth passaient pour être le plus beau fleuron de sa couronne, sont restés singulièrement inconnus en France jusqu'au milieu du xix^e siècle, et malgré la traduction et l'excellente étude qu'en a donné François-Victor Hugo, sont peu répandus. En Angleterre on les connaissait encore bien, mais on les interprétait fort mal, puisqu'on a voulu y trouver la preuve des mœurs perverses du poète. Cela provient en partie de l'ordre dans lequel on les avait disposés. A François-Victor Hugo revient le mérite de les avoir rétablis dans leur ordre logique et d'en avoir donné la réelle interprétation. Cet ensemble de 155 sonnets est toute une épopée; le grand Will est amoureux d'une courtisane; il chante d'abord sa beauté, mais ne pouvant la toucher, il emploie l'ironie: cette seconde méthode lui est plus favorable et le sonnet XXV est un chant anacréontique, un

véritable épithalame extraconjugal. Mais, sa maîtresse se venge bientôt des mordantes ironies qu'il lui avait adressées; elle est parvenue à séduire l'ami de Will, et délaissant désormais l'amour pour l'amitié, le poète chantera d'abord la douleur que lui inspire la trahison, puis le pardon, et enfin, les cent derniers sonnets seront consacrés à célébrer les mérites et les charmes de cet ami incomparable. Quel était le héros de cette aventure, l'ami si cher : la dédicace ne le désigne que par des initiales.

« To the only begetter of these ensuing sonnets, Mr W. H., all happiness and that eternity promised by our ever living poet, wisheth the well wishing adventurer in setting forth (1). »

Que W. H. indique William Harte, le comte Herbert de Penbroke ou, ce qui est beaucoup plus probable, Henry Wriothesly, comte de Southampton, peu importe. Ce qui est essentiel, c'est de savoir si le sentiment qui liait ces deux hommes était l'amour homosexuel, ou l'amitié. Or, on ne trouve rien dans les sonnets que l'expression, très métaphorique, très brillamment imagée, un peu affectée peut-être, mais insoupçonnable, de la plus pure amitié.

Citons en particulier :

Le sonnet 144 (XXIX) : « J'ai deux amours, l'un ma consolation, l'autre mon désespoir, qui comme deux esprits ne cessent de me tenter. Mon bon ange est un homme vraiment beau, et mon mauvais est une femme fardée. »

(1) A l'unique acquéreur de ces sonnets, M. H. W. Puisse-t-il avoir le bonheur et cette éternité que lui promet notre poète immortel. C'est le souhait bien sincère de celui qui aventure cette publication.

Le sonnet 40 (XXXIII) : « Prends toutes mes amours, mon amour, va, prends-les toutes : qu'auras-tu donc de plus que ce que tu avais d'abord ? Il n'est pas d'amour, mon amour, qui m'appartienne réellement. Tout ce qui est à moi était à toi, avant que tu ne me prisses encore cela. »

Le sonnet 24 (XL) : « Mon œil s'est fait peintre et a fait resplendir la forme de ta beauté sur le tableau de mon cœur ; ma personne est le cadre qui l'enferme ; et c'est un chef-d'œuvre de perspective. »

Le sonnet 53 (LXV) : « Qu'on décrive Adonis, et le portrait n'est qu'une pauvre imitation de vous-même ; qu'on déploie toutes les beautés de l'art sur la joue d'Hélène, et vous voilà peint à nouveau sous le costume grec. »

Mais le texte qui a été le plus vivement incriminé est le sonnet 20 (XXXIX). Le voici intégralement :

A woman's face with Nature's own hand painted
Hast thou, the Master mistress of my passion ;
A woman's gentle heart, but not acquainted
With shifting change, as is false women's fashion,
An eye more bright than theirs, less false in rolling,
Gilding the object whereupon it gazeth ;
A man in hue, all hews in his controlling,
Which steals men's eyes and women's souls amazeth.
And for a woman wert thou first created ;
Till Nature, as she wrought thee, fell a doting,
And by addition me of thee defeated,
By adding one thing to my purpose nothing.
But since she puck'd thee out for women's pleasure
Mine be thy love and thy love's use their treasure (1).

(1) Tu as une figure de femme, peinte de la main même de la nature, ô maître maîtresse de ma passion ! Tu as un tendre cœur de femme, mais ne connaissant pas l'humeur changeante à la mode

Qu'on se rappelle les mémoires de Cäsanova, on trouvera une situation analogue dans la scène avec Bellino. De fait, ce fameux vingtième sonnet est le meilleur argument qu'on puisse donner en faveur de la pureté du sentiment, d'ailleurs très vif, mais non sensuel, qui animait Shakespeare. D'autre part, puisque dans tous les derniers sonnets, 121, 122, 123, etc., il ne cesse de conseiller à son ami de se marier, et de faire revivre sa beauté et son mérite dans ses enfants, il faut bien reconnaître que le grand Will n'a pas été un uraniste, un exalté tout au plus.

*
* *

Pour Molière, le problème est plus simple encore. Ses relations avec le petit acteur Baron, sa bonté pour cet enfant d'un si grand talent qu'on devait plus tard le comparer à Roscius, n'ont pu être fâcheusement interprétées que par une mégère, comme Armande Béjart, qui n'était vraisemblablement pas fâchée de trouver un prétexte pour légitimer ses fredaines et pouvoir, sous couvert de vengeance, implanter impunément sur le front marital ce que

chez ces trompeuses ; tu as des yeux plus brillants que les leurs, et moins faux dans leurs œillades, qui dorent l'objet sur lequel ils se posent : homme, tu domines tout éclat de ton éclat suprême, ravissant les yeux des hommes, fascinant l'âme des femmes.

Tu fus d'abord créé pour être femme. Puis, quand la nature t'eut fait, elle raffola, et par une addition elle me dérouta de toi, en t'ajoutant une chose qui ne me sert de rien.

Mais, puisqu'elle t'a armé pour le plaisir des femmes, à moi ton amour, à elles les trésors de jouissance de ton amour.

Balzac a appelé le « doux et gracieux plumage seyant aux cocques ».

On trouvera d'ailleurs dans la *Vie de Molière*, de Legalois de Grimarest, tous les documents concernant les relations de l'illustre auteur et du jeune comédien (1).

*
* *

Nous avons vu que dans l'aristocratie, à la cour, dans les familles royales de France et d'Angleterre, l'inversion, si elle n'était plus le *beau vice*, comme au temps des Valois, n'était cependant pas considérée avec une vertueuse horreur. Il n'en allait pas de même dans le monde du palais, et les juristes ne sont pas sobres d'épithètes quand il s'agit de la qualifier, ni de peines sévères quand il s'agit de la punir.

Notons d'abord qu'on englobait dans une même réprobation et sous un seul nom, toutes les perversions de l'instinct génital. La sodomie, cela répond à tout, comprend tout et ne comporte d'ailleurs qu'une peine : la mort.

La sodomie, dit Zacchias, est le coït d'où il ne peut suivre de génération, aussi les jurisconsultes diront-ils : il y a trois sortes de sodomie (2) :

1° Lorsque quelqu'un abuse de soi-même (*quum quis secum venere abutitur*) ;

(1) *Archives curieuses de l'histoire de France*, 2^e série, vol. X, E. Danjon, bibliothécaire de l'Arsenal, 1839.

(2) DAMHOUDER : *Praxis rerum criminalium*, caput XCVI, p. 279, Zacchias, p. 537.

2° Lorsque quelqu'un abuse d'un autre individu soit du même sexe soit du sexe opposé (*quum quis venere abutitur cum aliis in sexu eodem aut diverso*);

3° Lorsque quelqu'un abuse d'un animal (*quum quis venere abutitur cum brutis*).

Le premier crime, celui que les apôtres appelaient *mollicies* et les Romains *mastupratio*, est puni de l'exil. Il est rare, ajoute Damhouder, qu'une pareille affaire soit portée au tribunal. En général, ce péché reste secret, il est plutôt du domaine du confesseur. Quant aux deuxième et troisième groupes, la peine généralement appliquée est : *ignis et incendium*. En d'autres termes, les coupables sont brûlés vifs.

Les considérants sont intéressants à noter : c'est pour punir les hommes qui s'adonnent à la sodomie que Dieu inflige à la terre : la famine, la peste, la guerre, les tremblements de terre et les inondations ; et l'on doit encore s'estimer bien heureux qu'il ne punisse pas l'humanité tout entière en renouvelant le déluge ou en faisant tomber sur les cités perverses cette pluie de feu qui dévora Sodome et Gomorrhe. Et cependant ce crime est le plus fréquent de tous. Pourquoi ? Parce que Satan, l'implacable ennemi des hommes, jaloux du bonheur éternel qui leur est promis, voudrait en éteindre la race en répandant un péché qui interdit tout espoir de reproduction.

Bien entendu, l'accomplissement du crime n'était pas nécessaire pour que le coupable fût puni du dernier supplice : point n'était besoin de constater l'éjaculation, et la *voluntas proxima*, qui n'est pas même

le commencement d'exécution de notre législation actuelle, était seule requise.

Les circonstances atténuantes avaient pour résultat de faire condamner le sodomiste à être étranglé puis brûlé, au lieu d'être brûlé vif.

Le droit du Saint-Empire comportait aussi la peine du feu pour quiconque était convaincu d'avoir volé ou détourné des enfants ou des adolescents, afin de commettre avec eux le crime sodomite. Si le crime avait eu lieu, l'enfant était brûlé avec le déflo-rateur (1).

Enfin, au point de vue du droit civil, le testament d'un pédéraste condamné et exécuté pouvait être annulé pour ce fait et la séparation de corps était de droit accordée à la femme d'un mari masturbateur ou ayant voulu tenter sur elle le coït extra vas naturale.

En Angleterre, la sodo nie qui n'était pas poursuivie avant Henri VIII devint sous le Barbe-Bleue couronné un prétexte à confiscations et à exécutions, et servit surtout à couvrir les poursuites injustes, exercées en réalité pour des motifs religieux. L'amour homosexuel, même chaste, fut confondu avec la fornication sodomite et puni du feu. D'ailleurs, c'est un fait constant dans l'histoire que les sectateurs des religions officielles et gouvernementales ont toujours jeté l'accusation de mœurs hors nature à leurs ennemis : les Romains en accusaient les chrétiens, et l'on sait les superbes pages de Tertullien sur ce sujet ; les catholiques en ont tour à tour accusé les manichéens,

(1) DAMHOUDER, *loc. cit.*, p. 282.

les templiers, les albigeois, les vaudois. Ce fut leur tour d'être soupçonnés quand l'anglicanisme triompha en Grande-Bretagne. Ces imputations s'observent encore actuellement : ne voyons-nous pas chaque jour les éducateurs « maçonniques » et « cléricaux » se jeter mutuellement à la face des aménités de ce genre ?

Le crime de sodomie disparut du code anglais sous Marie Tudor, pour y être rétabli par Élisabeth. Nous avons vu, à propos de lord Audley, que la peine de mort y était attachée sous les Stuart. Lord Audley se trouvait précisément coupable d'avoir changé de religion : ce fut la véritable cause de ses malheurs et de son procès ; on expliqua ainsi, et cela fut exposé dans l'acte d'accusation, comment il était si généreux pour Skipwith, son coreligionnaire, et si avare pour ses proches qui ne partageaient pas sa foi. Cela allait même un peu loin, il faut le reconnaître, puisque sa femme, sa fille et sa belle-fille étaient obligées de coucher avec Skipwith pour obtenir quelque argent du comte.

En France, les pays de droit coutumier punissaient du feu la sodomie sous toutes ses formes. L'ordonnance de 1670 (titre I, article II) la range parmi les cas royaux. L'ordonnance de 1689 sur les armées navales et les arsenaux est moins sévère. On y lit : « Les *actions indécentes* seront punies de six coups de corde au cabestan par le prévôt de l'équipage, et du double en cas de récidive. » Il est bien évident que si l'on avait puni de mort tous les unisexuels, par goût ou par nécessité, du corps de la marine,

cette institution, à laquelle Colbert tenait tant, eût eu son effectif singulièrement réduit, à une époque où Lefèvre écrivait :

« Les hommes des classes élevées comme les plus humbles s'y livrent avec passion. Une dépêche du 25 janvier 1690 témoigne des habitudes infâmes auxquelles s'abandonnaient les officiers eux-mêmes. Le roi en était indigné et il ordonnait aux autorités du port d'exercer la plus grande surveillance afin d'empêcher un désordre aussi horrible que celui qu'on lui avait signalé (1). »

*
* *

C'est une chose étrange, en vérité, que le silence gardé par les médecins légistes français sur une question qui, nous croyons l'avoir démontré, devait être fort à la mode. Ambroise Paré, sur ce sujet délicat, imitait de Conrart le silence prudent, ou peut-être s'en faut, et il est vraiment curieux de noter que de Blégny et Devaux semblent ne pas s'être douté un instant que la sodomie pouvait intéresser la médecine légale, et se montrent plus ignorants sur cette question que telle femme du monde et du meilleur monde, la princesse Palatine, par exemple. Il nous faut aller dans la patrie des cardinaux pour nous documenter sur la façon dont le ^{xvii}^e siècle entendait ces sortes d'expertises, et nous reporter au chapitre de Zacchias intitulé : *Constuprati pueri signa* (2).

(1) LEFEVRE : *Histoire du corps de santé de la marine*, chap. 1^{er}.

(2) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. IV, tit. II, quæst. V, p. 340.

Le stupre ne se commet pas seulement, dit-il, sur les petites filles, les vierges et les veuves, il est des hommes très criminels qui abusent de la nature, et commettent ce grave délit sur des petits garçons. En ce cas, le juge soumet toujours la victime à l'examen des chirurgiens.

Ceux-ci pourront relever des signes qui varient suivant qu'il s'agit d'une défloration récente ou ancienne, d'un coït unique pratiqué avec ou sans violence, ou d'une habitude invétérée.

La défloration récente, datant de moins d'un mois, se reconnaît, surtout s'il y a eu plusieurs coïts, par la présence d'écorchures de l'anús, appelées rhagades, d'autant plus étendues que l'enfant est plus jeune, et que l'agresseur a un organe plus volumineux (*crassa mentula dotatus*). Il peut même y avoir, si la disproportion est trop grande, une véritable déchirure du rectum. S'il s'agit d'un enfant plus grand, et si l'organe copulateur est de proportion médiocre, on trouvera une excoriation. L'inflammation du début se calmera, mais laissera un prurit parfois indéfini, et des taches de lividité dues à la fois au traumatisme et à la phlogose consécutive.

Si les rapports sexuels sont répétés et fréquents, il s'établira une laxité de l'anús, et un relâchement de la région, qui seront longs à disparaître et permettront de reconnaître les habitudes de pédérasíe, même chez un individu qui ne s'y livre plus depuis longtemps.

Un signe encore préférable est la présence de ces excroissances de chair, de cès caroncules, nommées

vulgairement des crêtes (*eristæ*) et que Juvénal appelait marisques.

Sed podice lævi

·Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ (1).

C'est aussi ce que Martial désigne par le nom de figues (*fici*) :

Dicemus ficus, quas scimus in arbore exasci

Dicemus ficos, Cæciliæ tuos... (2).

Il ne faut cependant pas confondre ces excroissances avec de simples hémorroïdes. Mais le meilleur de tous les symptômes est la conformation même de l'anus, qui, naturellement irrégulier et plissé à son pourtour, devient plan, lisse et régulier par suite de la compression répétée exercée par le membre du fornicateur; la laxité peut même être obtenue par l'application de préparations émollientes qui évitent à ceux qui entreprennent l'estimable profession de *pathici* les douleurs inséparables d'un premier début.

Cependant, il faut toujours se tenir dans une extrême réserve pour l'appréciation de tous ces signes; l'âcreté des sécrétions, la constipation invétérée et la dureté des matières peuvent enfanter les raghades, les marisques, le relâchement anal, l'effacement même des plis, en un mot tout le cortège symptomatique d'une prostitution *a postera venere*, de prime abord évidente.

(1) MARTIAL : *Épigrammes*, lib. I.

(2) JUVÉNAL : *Satire* 2.

En éliminant les causes pathologiques, en recherchant avec soin les concomitants, même ceux qui ne sont pas du domaine propre de la chirurgie, on peut, en résumé, arriver assez facilement à affirmer avec certitude que le délit recherché a eu lieu.

Quoi de plus précis, de plus parfaitement exact, que cette analyse des symptômes, quoi de plus sage que ces règles de l'expertise, et que pourrait ajouter à ce chapitre la science contemporaine, si ce n'est peut-être l'examen de l'inculpé, qui n'a jamais servi à grand'chose, et l'analyse des taches qui n'est pas toujours de mise ? Une seule chose paraît avoir échappé à l'éminent expert de la cour de Rote ; c'est la question de transmission des maladies vénériennes ; l'exemple du duc de Vendôme était là cependant pour lui en rappeler la possibilité ; comme dit Tallemand des Réaux : le ragoût d'Italie n'allait pas toujours sans quelques inconvénients.

*
* *

Il ne semble pas qu'en France les procès aient été bien nombreux, ni par conséquent les rapports bien fréquents. Cependant la Chambre de l'Arsenal eut à juger en 1625 une affaire de pédérastie, où un expert eut à intervenir. Voici la relation de ce procès :

Le 25 mai 1626, messire René Hérault, chevalier, seigneur de Fontaine-Labbé, conseiller du roi en ses Conseils, et général de police, condamne, pour *crimes contre nature* et autres cas énormes, Nicolas Deschauffours à être attaché à un poteau dressé place

de Grève à Paris, et à être brûlé vif avec la minute de l'arrêt, à un bûcher qui sera allumé autour dudit poteau ; ce fait, ses cendres jetées et semées au vent, ses biens confisqués au profit du Roi après prélèvement de 3.000 livres d'amende.

La procédure civile révèle que les victimes étaient endormies avec de l'opium mêlé au vin.

Dans son rapport David Taylor, chirurgien juré expert, reçu à Saint-Côme, déclare (après avoir entendu lecture de la plainte) avoir été appelé rue des Mauvais-Garçons, où il a visité Henri Finet, dont l'anus était écorché et qu'il y avait toute apparence qu'il avait été violé et connu charnellement, qu'il avait sur ladite plaie, non jugée dangereuse, mis appareil nécessaire, et a signé son rapport, certifié sincère et véritable.

Le 10 juillet 1625, dans une nouvelle visite, faite avec son confrère Bonnel, Taylor reconnaît que Finet se trouve atteint de la cristalline, tumeur qu'il leur est expressément défendu de panser et médicamenter.

L'arrêt a été rendu en la Chambre de l'Arsenal, constituée par ordonnance royale pour l'expédition des crimes d'empoisonnement, et autres cas énormes.

*
* *

Le seigneur de Brantôme, qui était un fin observateur, a fort spirituellement constaté qu'en présence d'un mari homosexuel, la femme, suivant en tout l'exemple de son seigneur et maître, ne tarde pas à

faire comme lui : l'un va chercher son modèle dans la Bible et se fait sodomite, l'autre l'empruntera à la littérature grecque et deviendra lesbienne. Aussi trouvons-nous, sous le Grand Roi, l'inversion des femmes dans le même milieu social que celle des hommes. Le tribadisme d'ailleurs est toujours resté localisé dans deux mondes, qu'une première apparence semble séparer par un abîme : les sommets de l'aristocratie et les bas-fonds de la prostitution : l'apparence est trompeuse : en bonne logique ethnographique, ils se ressemblent par un point essentiel, la communauté des stigmates de dégénérescence.

Le peu que nous savons du saphisme au xvii^e siècle se rapporte donc aux hautes classes de la société : Le Grand Dauphin avait un amant, Adélaïde de Savoie eut des maîtresses. Les dames d'honneur qui ne cédaient pas aux sollicitations des sémillants et irrésistibles papillons de cour qui se mouraient d'amour pour elles, et tournaient des rondeaux en leur honneur, furent toutes accusées de mœurs grecques ; le fait semble assez exact pour quelques-unes, la princesse de Monaco par exemple ; Christine de Suède se consolait d'une façon analogue de la mort de Monaldeschi ; et Ninon de Lenclos, ne voulant le céder en rien à ses indépassables modèles de l'antiquité païenne, semble avoir voulu prendre pour devise : « Toute la lyre. »

Par contre, ce serait le fait d'un historien peu scrupuleux que d'accueillir comme démontrées les calomnies lancées contre M^{me} de Maintenon. Tout était bon pour accuser celle que Saint-Simon appelait

si galamment la Vieille Guenon, et il n'est pas d'absurdes et malpropres brocards qu'on n'ait décochés à cette femme vieille par tempérament et probablement frigide dont le royal mariage fut la plus énorme et la plus illustre bouffonnerie de son premier époux.

Je ne crois pas qu'aucune affaire de tribadisme ait été portée devant les tribunaux au xvii^e siècle. Ce vice partageait avec les autres perversions sexuelles les peines emportées par la sodomie : c'est-à-dire la mort par le feu. En tous cas aucun médecin légiste ne fait allusion à une procédure de ce genre, où un expert ait eu à intervenir ; aucun ne décrit les signes auxquels on reconnaît l'habitude de la *fricarelle*. D'ailleurs qu'eussent-ils dit, et qu'a-t-on découvert de précis et de scientifique sur cette question peu usuelle de médecine judiciaire ?

*
* *

Nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de le dire au cours de cette étude : la loi, sous l'ancien régime, s'inspirait moins du désir de défendre la société ou de relever le criminel, que de l'idée catholique du péché et de l'expiation. Or, tous les théologiens sont d'accord sur ce sujet, dans l'échelle de la luxure, le terme le plus élevé de la progression est l'amour de l'homme (créature faite à l'image de Dieu et possédant une âme) pour la bête brute. C'est là un péché inexpiable, en opposition absolue avec les lois

divines et l'ordre naturel. Dante ne l'a pas oublié dans ses cercles infernaux :

Les nouveaux venus disaient... Pasiphaé entra dans la vache d'airain pour que le taureau assouvît sa luxure... Pour notre opprobre, nous répétons en nous séparant le nom de celle qui se fit véritablement bête sous l'enveloppe d'une bête.

Si honteusement qualifié, si sévèrement puni que fût ce crime, nous n'en relevons pas moins un certain nombre de cas au xvii^e siècle.

Le 27 octobre 1604, Didier Lengarat, âgé de trente-sept ans, cordonnier à Joinville, est convaincu de bestialité avec une jument (1).

Le 23 août 1609, Pierre Dupin, apothicaire, est brûlé avec une vache (2).

Le mardi 8 mai 1617, Julien Largereux, fils de... fut condamné d'être brûlé vif pour avoir été accusé et convaincu d'avoir abusé d'une quevalle, dont il fut appelant, et le 8 juin, audit an, a esté brûlé sur le... avec la jument (3).

En 1606, un autre individu est brûlé avec une chienne, et un nommé Jean de la Salle avec une ânesse (4).

On le voit, la pénalité était peu variée et très claire : le feu dans tous les cas, pour l'homme et l'animal qui lui avait servi de complice. Et ici, une grave question se pose. Comment le dogme catholique, au

(1) Bibl. nat., mss. suppl. français 10969.

(2) DESMAZES, *op. cit.*

(3) CORRE et AUBRY, *op. cit.*, p. 465.

(4) Cf. thèse MASSON. V. aussi LACASSAGNE : Criminalité chez les animaux, in *Revue scientifique*, 1882.

nom duquel on agissait, pouvait-il s'accommoder de l'exécution d'une brute irraisonnable, agissant involontairement, et par conséquent à l'abri de toute responsabilité. Les explications données au sujet de cette jurisprudence, d'ailleurs constante, sont curieuses dans leur phraséologie embarrassée : beaucoup de mots, peu de bonnes raisons, flatus vocis. Citons textuellement l'argumentation de Damhouder (1) :

« Pourquoi frappe-t-on de cette peine les animaux eux-mêmes, qui n'ont pas péché et n'ont pas pu pécher contre la loi (qu'ils ne sont pas capables de comprendre)? Il faut en effet que tout péché soit volontaire, et les bêtes brutes manquent de libre arbitre : c'est pourquoi elles ne sont pas censées coupables de crimes. Mais il faut répondre à cela que les bêtes ne sont pas punies pour avoir commis un péché personnel et apprécié par leur conscience, mais parce que ces bêtes furent les instruments à l'aide desquels des hommes ont perpétré la plus abominable des abominations : pour cette raison elles doivent être frappés, elles aussi, d'une mort horrible : il est juste, en effet, que lesdits instruments, j'entends par là les bêtes brutes, soient frappés en même temps que l'homme : *il serait indigne et odieux en effet qu'une telle brute, dénuée de raison, subsistât et continuât de vivre sous les yeux des hommes, quand, à cause d'elle, un homme doué de raison a péri d'une mort misérable.* »

(1) *Praxis rerum criminalium*, cap. XCVI, parag. XV, p. 282.

S'il y a là dedans ombre de logique ou de bon sens, les juges avaient raison.

Mais ce n'est pas tout, et le jurisconsulte se pose gravement cette question : Puisque ce qui distingue l'homme de la bête, c'est que l'homme adore Dieu et reçoit le baptême, les infidèles ne sont-ils pas des bêtes, et la fornication avec un Turc ou un Juif n'est-elle pas un cas de bestialité, et celui qui en est coupable ne doit-il pas être purifié par le feu ? En lisant ces lignes d'un des plus savants jurisconsultes d'un des siècles dont l'humanité s'honore le plus, on se croit revenu au plus sombre moment du moyen âge, au moment où Rachel pouvait dire :

Chrétien, il eut commerce avec une maudite,

et ou les cardinaux eussent effectivement répondu :

Vous qu'unit une horrible alliance,

Dieu vous a par ma voix rejetés et proscrits.

De fait, la scène ne se passait pas ainsi sous Louis XIV. Il n'y avait pas de tragique cinquième acte avec une chaudière d'huile bouillante, et tout s'est passé en dissertations philosophiques et juridiques. Mais n'est-ce pas déjà assez, n'est-ce pas déjà trop qu'un Damhoudér ait pu discuter la question : *Quatenus Turcas bestias vocemus et congressus cum infidelibus quadantenus sodomiticus est ?* Jusqu'à quel point les Turcs sont-ils des animaux, et jusqu'à quel point les rapports sexuels avec les infidèles sont-ils de la sodomie ?

Zacchias et Valentini nous ont légué le récit de deux curieuses affaires de bestialité. Celle de Zacchias (1) est particulièrement intéressante et vaut d'être rapportée avec quelque détail.

En 1635, le 26 décembre, jour de la Saint-Étienne, une femme de Messine, l'épouse d'un orfèvre, accouchait d'un monstre ayant l'aspect d'un chien; l'année précédente elle avait déjà mis au monde un âne. Les magistrats, à qui le fait fut conté, la soupçonnèrent véhémentement de fornication bestiale; on eut recours à Zacchias pour avoir une consultation sur le sujet suivant: une femme qui accouche d'un âne et d'un chien s'est-elle livrée à des animaux, et la conception peut-elle se produire par la semence d'une espèce animale? Le mari de l'inculpée est un homme robuste, de trente ans environ, ne paraissant pas avoir de raisons spéciales pour faire à sa femme autre chose que des enfants normalement constitués; elle-même a l'aspect d'une femme saine, mais elle est curieuse et d'une imagination déréglée. Elle rend compte de la monstruosité de ses fœtus par les explications suivantes: pour le premier, elle l'a eu après avoir regardé avec une attention extrême des ânes qui coïtaient dans la rue; pour le second, comme elle venait de coucher avec son mari, elle vit sous ses fenêtres un chien, et fit remarquer à son mari, comme une chose extraordinaire, que ce chien la regardait fixement. Neuf mois après elle accouchait d'un monstre ressemblant à un chien et qui n'a pas vécu. L'arrière-faix est venu dix jours plus tard. Le produit de la conception a été examiné; sa tête est très déprimée; c'est parce que la mère l'a serrée, au moment de l'extraction. (Le juge estime plutôt que c'est parce qu'il avait une face de chien, que les parents lui ont écrasé la tête.) Le sacrum est large et plat, mais sans queue. La peau n'a pas de poils, elle est rouge et très fine, comme celle d'un homme; la face, eu égard

(1) ZACCHIAS, *op. cit.*, 3^e partie, consilium XXII, p. 29.

à la position des yeux, fait plutôt penser à un oiseau qu'à un chien ; mais il y a des oreilles de chien, la droite plus longue que la gauche ; il y a deux incisives inférieures , il n'y a pas de mains, mais des pattes de devant ; quant aux membres postérieurs, ils sont constitués par des gaines osseuses, creuses et allongées. Le ventre est gonflé et livide. L'examen des organes internes a été fait rapidement, sans aucun soin (*haud curiose*) à cause de la puanteur (*ob putredinem et nauseabundum fœtorem*). Le sexe paraît être *plutôt* féminin (!!!)

En résumé la question posée à l'expert est celle-ci : Le fœtus monstrueux a-t-il été produit par le coït d'une femme et d'un animal, ou bien est-il le résultat de l'imagination maladivement excitée de la femme ?

Après avoir déclaré, dans un long préambule, dont la clarté n'est pas la qualité dominante, qu'il n'y a rien d'impossible à ce que les semences féminine et animale puisse s'unir pour former un produit de conception, Zacchias s'attache à l'examen des causes qui, en dehors du coït bestial, auraient pu produire les fœtus monstrueux.

Et d'abord, dit-il, il ne s'agit pas là d'un défaut de la semence d'un des époux, ou de la mauvaise qualité de sang de la mère ; les renseignements fournis sur eux les représentent comme des individus sains et bien constitués. D'ailleurs, un sang vicieux empêcherait peut-être la fécondation de se produire, il pourrait engendrer à la rigueur une môle, mais non un animal arrivant à terme.

Reste l'imagination : peut-elle, par ses propres forces, engendrer des monstres ? Non, évidemment.

En effet, chacune des facultés a ses fonctions propres et n'agit en aucune façon sur les autres ; la faculté de se mouvoir ne fait pas raisonner ; la faculté de sentir ne fait pas entendre ; de même l'imagination n'est pas la faculté formatrice. D'autant mieux que s'il y a rapport et parfois concours entre les facultés d'un même ordre, il n'y en a pas entre celles d'un ordre différent ; les facultés de l'âme sont indépendantes absolument des facultés naturelles, et celles-ci des facultés vitales.

D'autre part, quels éléments l'imagination apportera-t-elle à l'enfantement, à la confection du monstre : interviendra-t-elle comme matière constitutive, ou comme instrument modificateur de cette matière ? Comme matière, c'est impossible, puisque les choses imaginées (*præsentatio phantasmatum*) sont de purs fantômes, intransformables en substances palpables, incapables de servir de support aux propriétés de la matière : couleur, étendue, etc. Dire que l'imagination intervient comme instrument modificateur de la matière d'ailleurs formée n'est pas résoudre le problème, puisque l'instrument n'a pas la propriété d'imprimer ses qualités propres, sa forme, à la matière sur laquelle il agit.

Enfin la collaboration accidentelle de deux forces dont les buts sont naturellement distincts est contraire à la Nature qui n'admet pas de confusion, et ne veut pas qu'une faculté se charge du travail d'une autre. D'ailleurs il faut pour la formation du produit de la conception une force dont l'action soit continue, et non une faculté qui n'agit que pour un instant, comme fait l'imagination. Celle-ci, suivant l'opinion la plus répandue, agirait sur la semence au moment de la fécondation : il faudrait au contraire qu'elle pût agir sur le sang, pour arriver à modifier les chairs et les os, au point de transformer un fœtus humain en un animal.

Les conclusions sont les suivantes :

Les causes de production des monstres, imagination ou vice des semences, étant éliminées, on peut supposer qu'il y a eu mélange de semences de diverses espèces. Il faut donc, selon moi, soupçonner la femme dont il s'agit d'un coït abominable, et procéder à la recherche de la vérité, en tenant compte de ces indices. A moins que nous ne disions pour sa défense : 1° que la génération de ces monstres doit être rapportée à la nature du pays, car la Sicile est la terre des monstres (1) ; 2° que ce pro-

(1) Les Titans. Il en est parlé dans la réquisition.

duit de conception, est du genre des môles, et que si la femme a cru entendre aboyer le monstre dont elle était accouchée, c'était purement l'effet de sa terreur. Ce qui confirmerait cette dernière manière de voir, c'est que la môle est produite seulement par l'union de la semence féminine avec le sang provenant de l'utérus, il a pu arriver que la femme, voyant coïter un âne ou un chien, ait eu un spasme, ait conçu, et qu'il en soit résulté les monstres en question. Il faut reconnaître que cette interprétation ne manque pas de difficultés très grandes.

La dernière proposition est un aveu à retenir. Toute la dissertation est d'ailleurs hérissée de ces mêmes difficultés, et si elle peut passer pour un modèle de discussion dans le genre scolastique, — particulièrement le passage qui a trait au rôle de l'imagination dans la conception, — elle ne paraît pas inspirée d'une façon absolue par l'esprit de critique scientifique. Il est regrettable que l'on ne connaisse pas l'issue du procès : on peut supposer que les juges ne se sont pas contentés des explications que contient la conclusion du rapport, et que l'idée ingénieuse de faire de la Trinacrie le pays des monstres n'a pas suffi à les attendrir ; il règne dans toute cette histoire une inquiétante odeur de fagot.

*
* *

Le procès rapporté par Valentini (1), pour n'être pas aussi bizarre que celui de Zacchias, n'en est pas moins fort intéressant, en ce sens qu'il s'agit là d'un

(1) VALENTINI : *Corpus Juris medicolegalis* : Authenticæ m. l. Casus I, p. 255.

cas typique d'accusation de bestialité, et que ce rapport nous fait voir comment les médecins légistes du xvii^e siècle se comportaient dans les affaires de ce genre. Nous sortons des contes de fées pour entrer dans le domaine de la science pure.

Voici quelle était la réquisition, en date du 6 juin 1692 :

P. H., serviteur de Fabre de Ferrare, est sous le coup d'une accusation de sodomie perpétrée avec une chienne : il avait constamment et absolument nié son crime depuis le début de l'instruction, mais conduit dans la chambre de torture, et sur le point de la subir, il s'est avoué coupable de tout ce dont on l'accusait, et qu'il n'avait pas voulu avouer auparavant, mais il s'est écrié, devant les personnes qui en ont déposé sous serment, qu'il aimait mieux affirmer tout ce qu'on voudrait plutôt que d'être torturé, bien qu'il ne fût point coupable. Les indices qui militent contre l'accusé sont entre autres ceux-ci : il a été vu dans un jardin, les culottes défaites, seul avec une chienne derrière laquelle il était à genoux. La vulve de l'animal, examinée aussitôt, a été trouvée comme meurtrie (*elevata et deturpata*) ce qui s'expliquerait par la violence exercée par l'accusé pendant le coït.

D'autre part, il reste à apprécier les circonstances suivantes relevées par la défense : 1^o l'accusé, à l'heure où le crime aurait été commis, venait d'acheter pour 45 oboles de liqueur et de vin et était ivre ; 2^o pour cette raison, il était entré dans ce jardin, situé dans un carrefour, *pro exonerando alvo*, et il y avait vomi abondamment ; 3^o la chienne était arrivée, et abligurivit et devoravit recrementa alvi una cum vomitu rejectis ; 4^o ladite chienne avait été fécondée par un chien quatre semaines auparavant (suivant des dépositions faites sous serment) ; 5^o cet animal était un molosse dressé pour la chasse et non un chien d'agrément ; 6^o c'était d'ailleurs une bête mauvaise et habituée à mordre ; 7^o l'accusé étant à genoux ne pou-

vait avoir commis le crime pour lequel il était poursuivi, puisque la chienne avait au moins une aune de hauteur, et que la distance des genoux de l'inculpé à sa verge ne dépassait pas une demi-aune; 8° enfin les témoins ne peuvent pas affirmer que l'accusé maintenait la chienne contre lui avec les mains ou autrement; ils peuvent encore moins affirmer qu'ils l'ont vu introduire sa verge dans la vulve de l'animal.

Par ces raisons, le tribunal estime que l'avoué de l'accusé ne constitue pas une charge suffisante contre lui, demande la preuve de la possibilité des faits reprochés, et pose à l'expert les questions suivantes :

I. — *Est-il réel et indiscutable que chez les animaux et chez la chienne en particulier, le fait d'être pleine empêche de désirer et même de supporter le coït? Est-il absolument impossible et inadmissible que l'accusé ait pu connaître charnellement une chienne dans cet état, et ce crime horrible a-t-il pu être commis malgré que l'animal soit dangereux et habitué à mordre?*

II. — *Si les organes génitaux de la chienne paraissaient tuméfiés et meurtris, cela est-il un signe certain et infaillible qu'elle venait de coïter? et cela peut-il être admis comme une preuve indiscutable contre l'accusé?*

III. — *Si la hauteur de la chienne est supérieure d'un quart d'aune à celle de l'accusé, mesurée des genoux au pubis, est-il vraisemblable, est-il possible que celui-ci, étant agenouillé, ait pu perpétrer le crime pour lequel il est poursuivi, surtout si, comme le rapportent les témoins entendus à l'instruction, la chienne n'était pas maintenue par l'accusé, mais était au contraire entièrement libre?*

Voici maintenant la traduction littérale du rapport (déposé à Leipzig le 10 juin 1692) et intitulé :
RESPONSUM FACULTATIS MEDICÆ LIPSIENSIS.

Trois questions nous ayant été posées au sujet du fait de sodomie imputé au nommé P. K., et notre opinion nous ayant

été demandée sur la possibilité de cet acte horrible et abominable, dans les circonstances données, nous ne pouvons répondre autre chose que ceci :

En ce qui concerne la première question, c'est un fait constant, selon l'opinion commune, qu'aucune femelle, qu'aucune chienne, une fois qu'elle a eu son instinct génital satisfait, au point d'avoir conçu, n'admet un coït ultérieur ; tandis qu'elle ne le refuse jamais tant qu'elle est soumise à l'aiguillon de Vénus et qu'elle n'a pas conçu. En outre il n'est pas probable qu'une chienne méchante et disposée à mordre se soit soumise à une manœuvre de cette nature de la part d'un homme.

Deuxièmement, la tuméfaction et la meurtrissure de la vulve ne peuvent jamais, chez une chienne, être acceptées comme un indice certain et infaillible de coït immédiat ou récent, et ceci ne peut constituer une présomption solidement fondée contre l'accusé, attendu que des phénomènes semblables se produisent chez la plupart des chiennes en chaleur, au point qu'une sérosité est sécrétée par leurs organes génitaux, non seulement après l'intromission, mais pendant tout le temps où elles seraient en état de la subir.

Quant à la troisième question, on ne peut examiner sérieusement si le coït sodomitique a été possible pour telle ou telle raison ; car il est inadmissible que l'accusé ait pu satisfaire sa passion, sans tenir la chienne embrassée et immobile.

*
* *

Avant de clore le chapitre relatif aux perversions de l'instinct sexuel, notons l'absence de tout document sur d'autres formes des aberrations du sens génésique (1), actuellement bien connues, mais alors

(1) Cf. DAMHOUDER, cap. XCVI, n° 30, p. 285. V. aussi ÉPAULARD : *Vampirisme, Nécrophilie, Nécrosadisme*, thèse Lyon, 1902.

inétudiées. Le sadisme et le fétichisme en particulier ont dû exister au ^{xvii}^e siècle comme de tout temps. Quant à la nécrophilie, au vampirisme, comme on disait autrefois, mention en a été faite dans le *Praxis rerum criminalium*. Nous y relevons les lignes suivantes :

« Quand j'ai voulu étudier le classement des passions, il m'est venu à la mémoire le souvenir de cette exécration luxure qui pousse certains hommes à connaître des femmes mortes (quis quidam fœminam cognoscunt mortuam). Je me demandais d'abord à quel ordre de passion cela se rattachait le plus naturellement, mais comme cela ne rentre en réalité dans aucune catégorie, j'ai décidé de le ranger parmi les crimes de sodomie. »

Le vampirisme emportait donc, comme toutes les autres perversions, la peine du feu : la violation de sépulture, même non compliquée de nécrophilie, était d'ailleurs punie de l'exil perpétuel pour le gentilhomme, de la mort pour le roturier.

CHAPITRE XV

GROSSESSE ET ACCOUCHEMENT

Numquam magis periclitatur fama medici
Quam sibi agitur de graviditate determinanda (1).
VAN SWIETEN.

La question de savoir si une femme est ou n'est pas enceinte, si elle a ou n'a pas accouché, a toujours été, dans toutes les civilisations, une des questions capitales de la médecine judiciaire. La solution d'un grand nombre de litiges civils ou criminels dépend en effet de ces importantes constatations. C'est ainsi qu'à l'époque qui nous occupe, non seulement une femme enceinte ne pouvait être exécutée, ce qui est encore vrai à l'heure actuelle, mais elle ne pouvait pas non plus être soumise à la torture. C'est surtout dans les affaires de succession que l'examen de la femme qui se disait enceinte devait souvent être pratiqué par la matrone ou l'expert. En effet,

(1) La réputation du médecin ne court jamais plus de risques que lorsqu'il s'agit pour lui de porter le diagnostic de grossesse.

pour hériter il suffit d'être conçu, il n'est pas nécessaire d'être né : *hæreditas defuncti ad uterum pertinet*.

Nous étudierons successivement dans ce chapitre les signes et le diagnostic de la grossesse, sa durée, et les questions de légitimité qui s'y rapportent ; les grossesses atypiques (gémellarité, superfétation, grossesse extra-utérine, môle). Nous réserverons pour en faire le sujet d'un chapitre spécial les crimes et délits qui s'y rattachent, supposition et célération de part, et les attentats contre le produit de la conception, c'est-à-dire les suppressions de part, l'avortement, l'exposition et l'infanticide.



Nous avons vu, à propos des attentats aux mœurs, que les experts du xvii^e siècle n'admettaient pas qu'il y eût des signes positifs et indéniables de la virginité. Il en est de même de la grossesse. On ne distinguait pas comme aujourd'hui des signes de probabilité et des signes de certitude : il est vrai qu'on ignorait l'auscultation et ses résultats si précis et que le toucher n'était pas passé dans la pratique courante.

Nous diviserons avec Devaux (1) les signes qui peuvent faire supposer qu'une femme est enceinte en signes de la conception, et signes de la grossesse.

Il n'est guère de mise dans l'obstétrique et la médecine judiciaire contemporaines de déclarer

(1) DEVAUX, *loc. cit.*, p. 428.

qu'une femme est grosse uniquement parce que le coït s'est passé dans telles ou telles conditions. Cependant, il n'est pas inouï que des accoucheurs tiennent un certain compte de ces sortes de considérations, et l'on pourrait citer tel traité, très détaillé et fort à la mode, où il est beaucoup parlé des sensations du coït fécondant. Quoi qu'il en soit, les matrones et les experts du xvii^e siècle se sont attachés à l'étude de ces symptômes quelque peu hors la science, et voici, résumé par Devaux, le fruit de leurs recherches.

La conception se produit lorsque :

1^o La décharge est faite par l'homme et la femme en même temps, au moyen de quoi ils ont tous deux ressenti un plaisir extraordinaire et sont restés l'un et l'autre comme dans une extase mutuelle ;

2^o La semence est si bien retenue qu'il ne s'en est échappé que très peu hors de la matrice ;

3^o La matrice se resserre aussitôt et la verge de l'homme sort du vagin plus sèche qu'à l'ordinaire ;

4^o La femme ressent un petit frissonnement, une légère douleur au nombril et un petit brouillement du ventre qui procède du resserrement de la matrice pour y retenir la matière qui y avait été reçue ;

5^o Enfin, l'on est plus sûr de la conception lorsque la femme s'étant aperçue des signes que je viens de marquer veut bien permettre au chirurgien d'introduire son doigt dans le vagin, au moyen de quoi l'on sent que l'orifice interne de la matrice est exactement fermé, sans dureté et dans une bonne situation.

Il est vrai que Devaux prévient le lecteur que la plupart du temps ces signes sont très équivoques.

Quant aux symptômes de la grossesse elle-même, les experts les divisent en signes des quatre premiers mois, tous douteux, et signes des derniers mois, plus probables.

Dans les quatre premiers mois on note (1) :

1° La pâleur du visage, l'air fatigué, la présence de taches livides ou jaunâtres sur la face (parfois ce sont des taches lenticulaires disséminées). Les yeux sont caves, les paupières mollasses, flétries; le blanc des yeux est trouble, le regard languissant;

2° Le dégoût de la nourriture, les vomissements, quelquefois exagérés au point d'amener l'avortement ou la syncope. En même temps, l'horreur de certains aliments, de certaines boissons;

3° Le caractère change : la femme devient paresseuse, souvent assoupie, chagrine, moins traitable qu'auparavant; l'inappétence au coït apparaît; elle ressent fréquemment des *maux de dents et crache beaucoup plus que de coutume* (!!!);

4° Les règles (Devaux dit les ordinaires) sont supprimées sans cause;

5° Les mamelles se gonflent, deviennent dures, douloureuses; le mamelon est plus gros, plus ferme et plus élevé, avec de petits boutons qui le font paraître framboisé; son cercle est plus grand et plus brun qu'auparavant;

(1) DEVAUX, *loc. cit.*

ZACCHIAS, lib. I, tit. III, quæst. II.

6° Le nombril est élevé ;

7° Le sang tiré par la saignée est fort mauvais ;

8° Le ventre subit d'abord une dépression occasionnée par l'amaigrissement de tout le corps, plutôt que par le resserrement de la matrice ; après quoi le ventre grossit et s'étend de plus en plus jusqu'au terme de l'accouchement.

Dans les derniers mois apparaissent des signes donnant une certitude plus approximative. Nous les empruntons à Mauriceau (1) :

1° Distension du corps de la matrice qui forme une tumeur dure dans l'hypogastre, et qui cause ensuite l'élévation du ventre, laquelle s'augmente de plus en plus à mesure que le terme s'avance ;

2° Les mouvements de l'enfant, qui se font sentir d'abord vers le quatrième mois. Ce signe est le meilleur de tous, bien qu'il faille se défier du mouvement de la matrice seule et du mouvement de décadence des môles ;

3° Gonflement des mamelles et apparition du lait.

Ajoutons la déformation de l'utérus, perceptible par le toucher vaginal : « L'orifice de l'utérus est facile à toucher au début de la conception : c'est un très bon signe de grossesse que la difficulté que l'on éprouve au bout de quelque temps pour atteindre le col, l'utérus s'élevant et se resserrant autour du fœtus (2). »

On le voit, l'obstrétique fournissait à l'expert des

(1) Cf. DEVAUX, *loc. cit.*

(2) ZACCHIAS : *Os uteri in conceptionis principio facile tingitur, etc.*, p. 60.

données fort étendues pour le diagnostic de la grossesse. Cependant les experts semblent avoir montré ici une méfiance peut-être un peu excessive. C'est ce qui ressort de cette discussion des symptômes que nous empruntons à Zacchias. « La tuméfaction du ventre n'est pas un signe certain de grossesse, car l'abdomen peut grossir sous l'influence d'autres causes, cirrhoses viscérales, hydropisie, etc. Le diagnostic ne peut se faire qu'en tenant compte de la régularité de l'accroissement.

« La présence du lait dans les mamelles ne constitue pas une preuve évidente. Chez les femmes qui ne sont pas enceintes, la suppression des règles amène l'afflux du lait dans les seins.*La sécrétion lactée peut s'établir chez les vierges, bien plus, chez les hommes ; il est vrai que, dans ce cas, le lait est dénué de toute bonne qualité, et toujours en quantité modique.

« L'arrêt de la menstruation est un signe très trompeur. De ce qu'une femme est réglée on ne peut pas conclure qu'elle n'a rien dans l'utérus. Des femmes qui n'ont jamais été réglées peuvent concevoir. Il y a enfin des femmes enceintes qui ne subissent pas l'aménorrhée. On ne peut pas tabler non plus sur les taches du visage. Cagnolus a dit que toutes les femmes avaient des macules à la face, étant en état de gestation. C'est à croire que Cagnolus n'a jamais été médecin : s'il l'avait été, il aurait reconnu qu'il n'y a là que bagatelles pures (has meras esse nugas cognovisset).

« On s'exposerait à une erreur en basant le diag-

nostic de grossesse sur les envies de choses extraordinaires, qu'on rencontre surtout du deuxième au troisième ou quatrième mois ; ceci se voit particulièrement chez les primipares ou chez celles *dont les humeurs vicieuses s'amassent dans le ventricule* (in quibus vitiosi humores cumulantur in ventriculo, fit enim hoc vitium eodem modo quo pica, seu citta).

« Enfin les mouvements du fœtus dans la matrice, qui constituent le meilleur des signes, doivent encore être distingués de ceux produits par une môle ou des gaz, mais les gaz n'ont pas un mouvement continu ni régulier, et la môle ne se meut pas d'elle-même, mais en répercutant les mouvements de la femme, et comme le dit très bien Fernel (1), la différence de perception entre ces différentes sortes de mobilité n'est pas petite. »

Que conclure de tout cela ? D'abord, et à juste titre, que la grossesse de moins de quatre mois est toujours très difficile à reconnaître. Pour les derniers mois, Zacchias pose l'aphorisme suivant : *Omnia signa prægnantiæ simul, faciunt certitudinem prægnantiæ*. Tous les signes de la grossesse réunis donnent la certitude de la grossesse. Cependant, ajoute-t-il, la rétention des règles peut, à elle seule, amener les autres symptômes... et plus loin : Aucun signe n'est tellement propre à la grossesse qu'il n'appartienne en même temps à la symptomatologie d'une autre affection.

Devaux n'est pas moins réservé : il faut se défier

(1) FERNEL ; *Pathol.*, lib. VI, cap. XVII.

des filles qui ont des raisons pour nier leur grossesse, et des femmes atteintes simultanément d'hydropisie et de suppression des règles. Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'il y a chez des femmes d'une parfaite bonne foi de fausses grossesses : « On a vu plusieurs femmes que cette maladie avait tenues pendant plusieurs mois dans l'attente d'un bon accouchement, frustrées en peu de temps de ces belles espérances par la sortie des eaux où des vents qui étaient contenus dans la matrice (1). »

Et il conclut en conseillant aux experts de tenir compte, à partir du deuxième mois, de la grosseur du ventre, avant le deuxième mois des dires de la femme ; l'essentiel est le toucher du col.

Quant aux matrones, elles avaient des procédés infiniment plus originaux, sinon plus sûrs ; elles recouraient à des expérimentations qui, pour la bizarrerie, ne le cédaient en rien à celles dont elles usaient pour reconnaître la virginité.

C'est ainsi que, d'après Mizaldo, elles recueillaient dans un vase d'airain l'urine de la femme à examiner. Elles mettaient dans cette urine une pointe de fer, pendant une nuit. Si la femme était enceinte, la pointe devenait rouge.

C'est à Fernel (2) qu'elles avaient emprunté la pratique suivante : l'urine était mêlée à du vin ; si elle devenait semblable à de la purée de fèves bouillies, aucun doute n'était possible, la femme était

(1) BOUCHACOURT : *Contribution hippocratique à l'étude de la grossesse nerveuse ou imaginaire*, Lyon, 1893.

(2) FERNEL : *Pathol.* lib. VI, cap. XVII.

enceinte. Cette même urine gardée trois jours et recouverte d'un morceau de drap se remplissait d'animaux semblables à des poux. Zacchias compare ce système à celui des charlatans qui devinent les pensées intimes et cachées des femmes en examinant leur urine.

Un autre usage avait une origine des plus vénérables, il remontait à Hippocrate (1) : « Si vous voulez savoir si une femme a conçu, faites-lui boire, avant qu'elle n'aille se coucher, de l'hydromel (*aqua mulsa*) ; si elle est enceinte elle aura des tranchées (*alvi tormina patietur*). On entendait par *aqua mulsa* un mélange de miel et d'eau, le miel et le vin constituant l'hydromel appelé *mulsum*. Les médecins du xvii^e siècle rejetaient ce moyen comme dangereux, le miel amenant l'apparition des règles, et dans ce cas particulier l'avortement. Hippocrate avait encore d'autres procédés, tout aussi rationnels, et qui ne semblent pas être tombés en désuétude avant le xvii^e siècle : les fumigations (*suffitus*) par exemple, ou encore l'application sur les yeux de terre d'Ærythrée.

N'oublions pas la recette, empruntée à une chimie biologique quelque peu primitive, qui consistait à mettre dans l'eau quelques gouttes du sang de la femme : la chute des gouttes au fond du vase prouvait surabondamment la grossesse.

Les experts se sont vivement élevés contre de telles pratiques : toutes sont trompeuses, déclarent-ils, même et surtout celles qui ont pour but de déterminer le sexe de l'enfant à naître.

(1) *Aphorismes*, sect. V, aph. XLII.

Terminons en citant les très sages règles de l'expertise qu'a posées Devaux.

« Riolan, dans son *Anthropographie*, rapporte un funeste exemple dans l'histoire qu'il fait d'une femme qui fut pendue pour des vols et disséquée ensuite dans l'amphithéâtre des écoles de médecine, étant grosse de cinq mois, quoique pourtant le chirurgien et les sages-femmes qui l'avaient visitée avant son exécution ne l'eussent point jugée grosse, à cause qu'étant d'une habitude fort grosse, ils attribuaient la grosseur de son ventre purement à son embonpoint.

« On peut occasionner des jugements injustes en déférant avec trop de facilité aux plaintes de celles qui se disent grosses quand elles ne le sont pas, pour se mieux venger des personnes dont elles ont reçu des excès assez légers, feignant alors, s'il arrive par hasard qu'elles aient les menstrues, que c'est une perte de sang causée par les coups qu'elles prétendent avoir reçu sur le ventre : ce qui peut leur faire obtenir une forte provision.

« Le meilleur parti que l'on puisse prendre en ces occasions, pour s'exempter de faire des fautes considérables, sans paraître tout à fait ignorant de ce qu'il semble qu'on devrait savoir, c'est de ne point précipiter son jugement et de mettre la chose en suspens en embarrassant son pronostic sous des termes équivoques, et en engageant surtout ces femmes blessées à se faire saigner au plutôt, leur prescrivant un régime exact et un grand repos, tant du corps que de l'esprit, non seulement pendant quelques

jours comme on le fait d'ordinaire, mais jusqu'à quinze ou vingt jours, afin de rétablir le calme dans la masse des humeurs, et par là prévenir l'avortement, s'il est possible, lequel dépend souvent moins de la conséquence de leurs blessures que de l'émotion qu'elles souffrent dans le temps qu'on les maltraite, qui suffit pour leur causer un accouchement prématuré. »

*
* *

Peu de questions ont été aussi vivement discutées et aussi longuement débattues par les médecins de la Renaissance et du xvii^e siècle que celle de la durée de la grossesse. Nous ne nous dissimulons nullement tout ce que cette étude a d'ardu, et combien la lecture de ce chapitre sera peu attrayante, mais l'importance de cette question en droit civil et en droit criminel nous oblige à la traiter en détail. Un exposé historique très complet a été fait récemment par M. L. Bouchacourt dans l'excellent ouvrage intitulé : *La grossesse. Étude sur sa durée et ses variations ; la puériculture intra utérine*. Nous y ferons de nombreux emprunts.

On sait que, même actuellement, une lumière absolument nette n'a pas été faite sur ce sujet et que si tous les accoucheurs sont d'accord sur la date de neuf mois, on s'entend moins bien sur la valeur des dits mois ; l'appréciation variant entre 273 (mois solaire) et 265 jours (mois lunaires). La loi française a admis comme limites extrêmes de la légitimité pour les produits de conception viables 180 et

300 jours (1). Sous Louis XIV on discutait la légitimité des viables de 210 à 390 jours, c'est-à-dire qu'on pouvait plaider la légitimité et le droit à la succession d'un enfant né treize mois après la mort de son père putatif. Pourquoi admettre une telle variabilité aux limites de la gestation ? C'est à cette question que Zacchias répond dans les lignes suivantes que nous traduisons textuellement :

1° L'homme n'a pas comme les autres animaux de terme fixé pour sa naissance, parce que les tempéraments sont infiniment variables; les tempéraments chauds ayant une parturition bien plus rapide, les frigides plus lente; les mâles naissant plus tôt que les femmes;

2° Les différentes parties du corps ont des proportions variables suivant les individus. Telle femme aura l'utérus large, telle autre l'aura étroit; il en résulte que le fœtus contenu dans une matrice étroite ne pourra s'y accroître pendant dix mois, faute de place. C'est pourquoi la nature a donné des dates de naissance variables, pour que l'enfant contenu dans l'utérus trop petit ne soit pas étouffé; il pourra donc naître à sept ou huit mois, et vivre ensuite régulièrement;

3° Les femmes ayant plus ou moins de sang, les enfants sont plus ou moins vite terminés;

4° Le nombre des fœtus est variable;

5° L'homme fornique en tout temps, à toute heure, la nuit et le jour, jeune ou vieux, l'été, l'hiver, le printemps et l'automne, quand le désir lui en vient, et non pendant un temps fixé par la nature pour le rut, comme chez les autres animaux (2). Aussi la nature prévoyante permet-elle que la parturition puisse se faire, comme la conception, en tous temps.

(1) LACASSAGNE : *Précis de médecine judiciaire*, p. 515.

(2) Homo, quovis tempore, ac quavis hora, noctu diuque, juvenis, senex, per Hyemem, per Estatem, Vere, Autumno, semper pro suo arbitrio coïtu utitur.

Zacchias a cru devoir discuter une à une ces raisons, et rechercher dans quelles limites elles justifiaient la durée variable de la gestation. Ainsi, dit-il, au sujet du premier argument tiré de la variété des tempéraments, il faudrait admettre que, puisque le nombre des espèces de tempéraments est infini, la durée de la grossesse est infiniment variable. D'autre part, les Espagnols qui sont un peuple chaud devraient naître plus tôt que les Français qui sont plus septentrionaux, et par conséquent plus froids. Nous ne le suivrons pas dans ces arguties, et nous passerons à l'étude de l'accouchement avant le septième mois, au point de vue de ses conséquences judiciaires.

La question peut se résumer dans les propositions suivantes :

Seul, l'enfant né au septième mois est légitime.

Les enfants de trois ou quatre mois ne peuvent pas vivre : ceux qui naissent entre quatre et sept mois ne sont viables que par miracle.

Tout enfant né avant le septième mois n'est pas viable ou n'est pas légitime. Il doit être considéré comme un produit d'avortement, un avorton (abortus). L'avorton est le fœtus mis au monde sans être arrivé à maturité (immature editus). *L'enfant né avant le septième mois est comparable légalement à celui qui n'est pas né*, en vertu du principe : « Fuisse non dicitur qui paucum stetit », ou de celui-ci : « Non nasci et natum mori paria sunt. » Ne pas naître ou être mort-né sont choses semblables. Le droit canon dit expressément : « Pro mortuo habetur qui vivere non potest. »

On doit considérer comme mort celui qui ne peut pas vivre.

Cependant le terme de sept mois n'est pas constant ni commun à tous les pays. En Italie, on adoptait le terme de six mois et deux jours, soit 182 jours. Il s'agit donc ici de mois solaires de trente jours pleins. Fortunato Fidelis estime que l'on ne doit pas compter ainsi, et que les mois lunaires doivent seuls être employés dans le compte des grossesses.

En résumé, l'enfant né avant le septième mois de la gestation n'est pas viable ; s'il l'est, c'est qu'il a été conçu depuis plus longtemps, alors la question de légitimité doit être résolue négativement. Sur ce sujet, tous les auteurs s'accordent.

Au contraire, pour l'accouchement à sept mois, les médecins se séparent nettement des juristes. Tandis que ceux-ci sont tous partisans de la légitimité du fœtus de sept mois viable et que quelques physiologistes se rangent à leur avis (1), les experts font de prudentes réserves, entre autres Lalamant et Fortunato Fidelis. Zacchias, sur ce sujet, s'exprime ainsi :

L'homme naît au septième mois, non suivant l'ordre de la nature, mais par suite d'un état pathologique ; c'est par l'action de quelque force extraordinaire qu'il peut voir le jour à ce moment. Mais comme on ne peut pas nier que le fœtus de sept mois ne vive quelquefois, il ne faut pas dire que tout enfant

(1) *Septimestris vitalis est legitimus* : BART. n° 1, l. *Intestato parag. fin de suis, et leg. hæred.* ALEX., in l. *Gallus*, fl. de lib. et post., n° 21. IAS., in l. *quod dicitur*. ss. eodem, n° 13. TIRAQ., in l. *si unquam*. CODRONC. de revoc. don. glos. suscept. lib. n° 205. CAGN., in l. 1, ss. cert. pet., n° 188. MENOCH, *De arbitr.*, lib. II, cent. 1, cas 89, n°s 34 et 37, etc.

viable de sept mois est illégitime, on s'exposerait à commettre une injustice dans certains cas.

Mais il faut retenir que tout enfant né à sept mois (septimestrus) a quelque chose de particulier, parce qu'il a toujours quelque partie inachevée ; en effet, ou ses sutures crâniennes baillent, ou ses orifices auriculaires sont clos ou exagérément béants, ou il présente de la syndactylie des pieds ou des mains, ou son anus est étroit, parfois même imperforé, ou ses articulations sont flottantes, ou ses os sont mous et sans aucune résistance et d'autres semblables à de la substance nerveuse, à tel point que le crâne semble une simple membrane, qui se plie et se déprime sous le doigt (1). La présence de ces signes et d'autres semblables montre nettement leur imperfection, leur inachèvement. Au moment de la naissance, ils ne font pas ce qu'ont coutume de faire les enfants à terme : c'est-à-dire qu'ils ne crient, ni ne pleurent, qu'ils ne rejettent ni méconium, ni urine ; en un mot ils ne font rien de ce qui peut montrer un naturel vigoureux et vivace ; s'ils ne meurent pas immédiatement, ils ont une vie courte et ne parcourent pas les différents âges, ils meurent adolescents ; ou, au contraire, ils les parcourent tous en peu de temps, et vieillissent très rapidement. Ils ont un corps fragile, menu, sans résistance, exposé aux pires accidents ; d'où le mot employé couramment quand on veut parler d'un homme privé d'intelligence : *il n'a pas tous ses mois* (eum non habere menses omnes), car la plupart d'entre eux semblent stupides et ne jouissent pas de la plénitude des facultés.

Donc, pour Zacchias, « *ceux qui naissent viables, sans présenter aucun des signes ci-dessus énumérés (il suffirait qu'ils en présentent quelques-uns) doivent être considérés comme ayant plus de sept mois, et par conséquent comme n'étant pas légitimes* ».

(1) Aristote note l'absence des ongles, mais il l'attribue à ce que la mère ne mangeait pas assez de sel.

*
* *

On ne rencontre guère, dans l'histoire de la médecine, d'errement plus étrange que celui qui fait de l'accouchement à huit mois un phénomène anti-naturel. Hippocrate l'a dit : « Aucun fœtus n'est viable à huit mois ; s'il est mis au monde à ce moment il doit être considéré comme mort. »

Cette opinion étrange a été aveuglément adoptée (1) par la plupart des juristes et des médecins avant Zacchias. Celui-ci s'est élevé au nom du bon sens contre cette notion irrationnelle, que le respect de la tradition imposait encore à ses contemporains. « Si cependant, dit-il, la recherche de la vérité doit l'emporter sur le respect des préceptes que nous ont légués les anciens, il me semble, après avoir consciencieusement examiné les choses, qu'un fœtus de huit mois doit être naturellement plus viable qu'un de sept mois, même s'il arrive par hasard que celui-là vive plus difficilement que celui-ci. »

On a donné trois raisons de la fatalité et de la mort inéluctable qui frappent le fœtus de huit mois (2) :

1° « Le fœtus est malade et souffre pendant le huitième mois, si à cet état de santé défectueux

(1) *Octimestris habetur tanquam mortuus* (ALCIAT, *AFFLICT.* TIRAQ. Soc. BOSIUS, etc.). MASCARD, *conclus.* 1146, num. 8, vol. III : *Octimestris ultra octo dies, vivere non possit.* TIRAQ. in l. *si unquam*, c. d. *revoc. don. gloss. suscept. lib. sub n° 205* : *Octimestrem inter abortivos fœtus connumerare, etc.*

(2) ZACCHIAS, lib. I, tit. II, q. IV, p. 40.

s'ajoutent les phénomènes, douloureux pour lui, de l'accouchement, l'enfant mourra, cela n'est pas douteux; l'enfant souffre au huitième mois, parce que, ainsi que l'expérience le prouve, la mère est particulièrement fatiguée à cette période de la gestation, et que l'état de l'un se ressent de l'état de l'autre (1). »

2° « Le fœtus qui est déjà parvenu au septième mois essaie de sortir de l'utérus, parce qu'il a besoin d'une alimentation supérieure à celle qu'il reçoit, et parce qu'il désire la respiration aérienne; c'est pourquoi il commence à se mouvoir, et à chercher à sortir, d'où il suit que s'il naît à ce moment, tout se passe bien et il peut vivre; si au contraire l'accouchement ne se produit pas, fatigué et affaibli par ces efforts infructueux, il est malade pendant quarante jours, et si la délivrance survient avant qu'il n'ait recouvré ses forces, il est épuisé par le travail de l'accouchement et vient au jour sans énergie et destiné à une mort prompte (2). »

3° « Il y a seulement deux termes fixés par la nature pour la naissance de l'homme : le septième mois et le neuvième ou dixième; celui qui naît entre ces dates naît contre l'intention de la nature. Pour quelles raisons le septième et le neuvième mois sont-ils les seuls termes naturels de la parturition? C'est, pour le septième, à cause de la noblesse du nombre 7, et aussi à cause du développement du

(1) HIPPOCRATE.

(2) AVICENNE.

fœtus, et pour le neuvième, parce que le produit de conception a atteint toute sa perfection. Sans compter les raisons empruntées à l'astrologie, qui sont purement fantaisistes (1). »

A ce fatras d'affirmations saugrenues, Zacchias répond : « Le fœtus de huit mois, comme celui de sept mois, est un produit accouché avant terme, mais le fœtus de huit mois est nécessairement plus viable que celui de sept. »

1^o S'il y a quelque chose de vrai dans cette idée que le fœtus est malade pendant le huitième mois de la gestation, cela ne vient pas de la nature, mais d'un accident, être malade étant directement contraire à la nature. Or, l'accident est quelque chose de contingent. Donc il pourra arriver que le fœtus soit viable.

2^o Si le fœtus au septième mois manque d'aliments, et ne trouve pas dans l'utérus les conditions nécessaires à son développement, cette indigence doit augmenter pendant le huitième mois, et s'accroître de jour en jour et d'heure en heure ; si les éléments assimilables diminuent déjà à sept mois, ils devront manquer tout à fait au huitième et au neuvième mois : si donc l'enfant reste dans l'utérus, il devrait mourir d'inanition. De même pour l'air.

3^o Si le chiffre 7 avait une telle prééminence et une telle perfection, la plupart des enfants devraient naître au septième mois : et ceux à qui cela arrive devraient être plus vifs et plus forts que tous les autres. Or, l'expérience prouve exactement le contraire : la plupart meurent, parce qu'il leur manque les conditions nécessaires pour supporter la vie extra-utérine. On ne peut donc pas dire que l'enfant né au septième mois est parfait parce que ce mois représente le nombre sept : les chiffres n'ont

(1) HIPPOCRATE.

aucune puissance par eux-mêmes : *les choses ne sont pas à cause des chiffres, mais les chiffres à cause des choses* (res non sunt propter numerum, sed numerus propter res).

La conclusion sera donc : « Les septimestres et les octimestres viennent au monde par une cause pathologique. Il faut donc ou les rejeter tous deux, ou les accepter l'un et l'autre comme viables. »

*
* *

Cette très ennuyeuse discussion étant close, passons à l'examen du terme ordinaire, et voyons dans quelles limites on admettait que la durée de la grossesse normale pût varier.

« Le terme de la parturition, dit Zacchias, varie du commencement du neuvième mois à la fin du dixième et même au commencement du onzième, mais c'est surtout dans les premiers jours du neuvième que naissent les enfants les plus forts, et nés de parents d'un tempérament chaud, entre la fin du neuvième et le commencement du dixième naissent les enfants d'un tempérament moyen ; à la fin du dixième, les enfants débiles et les tempéraments froids, soit en raison de leur sexe, soit par une cause accidentelle : c'est pourquoi les garçons viennent plus souvent au monde à neuf mois, les filles à dix, parce que les mâles ont le tempérament plus chaud.

« Quelques femmes s'imaginent avoir enfanté à sept mois ; en réalité, bien qu'elles fussent enceintes, elles ont encore été réglées pendant les deux premiers mois de leur grossesse, et cela parce qu'elles

sont bien fournies en sang, et qu'elles peuvent sans inconvénient en perdre autant à ce moment-là qu'avant d'être enceintes ; au troisième mois les règles sont supprimées, et la femme pense qu'elle vient de concevoir, ne pouvant supposer que c'est chose faite depuis deux mois : en calculant sur ce point de départ inexact, elle croit accoucher à sept mois, ce qui est faux. »

Rappelons que Platon n'estimait pas qu'un enfant né neuf mois après le mariage fût légitime, dix mois étaient pour lui le terme de rigueur. Notons aussi que selon la plupart des auteurs, Jésus-Christ et la Vierge sont nés l'un et l'autre à dix mois (1).

Zacchias conclut très sagement : « Il n'y a pas de terme commun fixé à un jour près, et il faut se garder d'affirmer qu'un terme est plus régulier qu'un autre. »

Quant aux grossesses de plus de dix mois, Zacchias les considère comme fort exceptionnelles : « La grossesse, dit-il, peut bien difficilement dépasser dix jours après que le dixième mois est écoulé (2). »

(1) Ce chiffre de dix mois pour la grossesse de sainte Anne et celle de la Vierge se trouve répété partout. Il est vrai qu'aucun auteur n'indique de source précise. Or, il résulte d'une étude attentive faite par M. le professeur Lacassagne et par nous des livres sacrés que nulle part dans les Évangiles on ne trouve d'indication nette sur ce sujet. Seule la grossesse de sainte Élisabeth, mère de saint Jean le Précurseur, peut, d'après saint Luc, être estimée à neuf mois en rapprochant les divers textes où il en est fait mention. Rappelons que l'Église a mis un espace de neuf mois solaires, jour pour jour, entre la fête de l'Annonciation (25 mars) et celle de la Nativité (25 décembre).

(2) Il faut se défier des exemples rapportés par les auteurs grecs : les mois grecs étant moins longs que ceux du calendrier grégorien.

L. Bouchacourt, avons-nous dit, a fait dans le plus grand détail l'historique de cette question. Voici telles qu'il les résume les opinions des auteurs du xvii^e siècle sur la durée de la grossesse :

Schenckius... se fait l'écho d'un nombre considérable de faits souvent invraisemblables, et d'autorités quelquefois douteuses : dans cette compilation de plusieurs milliers de passages de différents auteurs, on trouve des observations dans le goût de celles-ci : la femme du comte de Baruch, Vandalo, devint grosse et porta son enfant deux ans; elle le mit au monde marchant et parlant.

... On trouve dans Bodin l'histoire suivante : un président à mortier du Parlement de Rouen fit inscrire dans les registres qu'une femme, s'étant trouvée au travail au neuvième mois, mit au monde au dix-huitième un enfant viable.

Fontanus rapporte que : les excellents docteurs en médecine de Montpellier, MM. Hucher, Varandel, d'Orthmann et Vincent ont attesté par écrit que noble dame du Cardet, d'une grande chasteté, a mis au monde des enfants légitimes aux termes de douze, quatorze, vingt et vingt-quatre mois.

... Fortunato Fidelis assure, mais plutôt sur la foi de Pline, d'Avicenne et de Schenckius, qu'il y a des gestations de vingt-trois mois.

La Faculté de Leipzig a rendu sur cette question, à huit ans seulement d'intervalle, deux jugements contradictoires, qui indiquent une révoltante partialité dans un des cas tout au moins. C'est ainsi que le 2 avril 1630, elle excluait de la légitimité un posthume de dix mois et neuf jours, et que le 4 décembre 1638, elle n'hésitait pas à admettre un autre posthume d'un an et douze jours, dont le père est mort subitement, au sortir d'un souper avec sa femme.

Spigel rapporte dans son *Traité de la formation du fœtus* que Bellacotus, médecin de Padoue, a observé une grossesse de seize mois, chez la sœur du savant Buccel (de Padoue) et il

déclare dans une lettre qu'un enfant peut venir au douzième mois.

... Par un arrêt de Grand'Chambre du Parlement de Paris, du 2 août 1649, une fille née onze mois après le départ de son père pour aller outre-mer, fut déclarée légitime.

Riolan, dans son *Anthropographie*, s'exprime ainsi : Si le part se prolonge jusqu'au dixième ou onzième mois, il n'en sera pas moins légitime... On voit quelquefois des parts naturels de douze, de treize, de quatorze et de quinze mois.

... Harvey rapporte l'observation d'une femme de Londres, qui a porté pendant seize mois un enfant qu'elle a sentie remuer çà et là pendant plus de dix, et qu'enfin, elle a mis au monde vivant. Et il ajoute : mais ces sortes de choses sont du nombre de celles qui arrivent rarement. Après avoir fait beaucoup d'expériences et de vivisections pour chercher à élucider cette question de la durée de la grossesse, il finit par revenir à la tradition. Assurément, dit-il, la durée de la gestation est celle que nous croyons avoir été observée dans le sein de sa mère par Jésus-Christ, notre sauveur, de tous les hommes le plus parfait.

Henningius-Arnisæus conclut de ses recherches sur ce sujet que : si quelques enfants restent dans le ventre de leur mère passé le 11^e mois, terme approuvé pour tout le monde, ils sont très rares.

Gaspard de Reies affirme que la loi de 40 mois paraît bien dure, et qu'il est bien rigoureux qu'un innocent, pour être venu au monde par delà le terme fixé par la loi, soit privé de sa fortune, comme s'il avait été en sa puissance de naître plus tôt.

... La Faculté d'Ingolstadt, consultée sur le cas d'un gentilhomme militaire, au sujet de la légitimité d'un part de 42 mois et 8 jours, l'accorda par une décision datée du 26 février 1674.

... Mauriceau n'hésite pas à reconnaître qu'on voit quelquefois des femmes accoucher un mois après le terme ordinaire, et il admet que la grossesse peut durer jusqu'à 44 mois et 8 jours, d'après une masse de 405 observations, recueillies à

l'Hôtel-Dieu par lui et par M^{me} de Lamarche. Dans ses observations il parle de l'accouchement laborieux d'une femme qui se croyait grosse de 44 mois... et il relate ailleurs un autre fait analogue, en ajoutant : qu'il y avait lieu de croire que cette femme était effectivement grosse de 40 mois ou environ. Dans son 87^e aphorisme, il affirme que : les enfants, après 9 mois entièrement accomplis, sont toujours plus gros qu'à l'ordinaire.

Cypriani refuse de croire à l'existence d'une grossesse de 24 mois, mais il ajoute qu'on raconte des histoires, assez dignes de foi, de parts de 40 et 44 mois.

M^{me} de Maintenon croyait elle-même aux grossesses prolongées, car elle écrivait à M. d'Aubigné : « *Consolez vous du retardement des couches de M^{me} d'Aubigné ; les héros sont au moins de 10 mois dans le ventre de leur mère* (1). »

*
* *

A quels signes peut-on reconnaître qu'un fœtus est viable ? Question essentielle et souvent posée en vertu du principe : « *Partus ex sua natura non vitalis ad hæreditatem patris non admittitur.* » Le produit de conception non viable ne peut prétendre à l'héritage paternel.

Les experts et les matrones classaient judicieusement ces signes en trois ordres :

1^o Du côté de la mère : des douleurs prolongées et vives dans les mois précédents font mal présager de la vie de l'enfant. Ut valet mater, ita puer ; comme va la mère, ira l'enfant. Des seins peu gonflés

(1) BOUCHACOURT : *la Grossesse. Étude sur sa durée et sur ses variations. Puériculture intra-utérine*, 1901.

et peu fermes, ou la perte du lait annoncent un fœtus malsain et difficilement viable ;

2° Du côté de l'enfant, on relève les signes indiqués plus haut à propos des fœtus de sept mois. En outre, l'enfant n'est pas viable quand, au moment de la naissance, il reste sans mouvements, sans cris ni larmes, si le cordon ne bat pas, s'il n'élimine pas d'urine ;

3° Enfin il faut tenir compte des circonstances de l'accouchement ; parturition difficile, gémellarité, etc.

*
* *

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des variétés que peut présenter la grossesse au point de vue de sa durée ; voyons maintenant quels sont les cas atypiques au point de vue du produit de la conception : celui-ci peut être multiple ; il peut s'être développé en dehors de l'utérus ; il peut enfin consister en une masse informe.

Le premier cas constitue la grossesse gémellaire. Était-elle plus fréquente au xvii^e siècle qu'à l'époque actuelle ; cela semble peu probable. Les lois en vigueur reconnaissent la possibilité de l'accouchement quintuple avec cinq fœtus viables ; Cagnol en donne pour raison que l'utérus possède cinq cellules (?) pour les recevoir (1) ; d'autre part les experts

(1) *Persuasum habent leges quinque simul possibile esse ut nascantur, argumento quot totidem cellulæ sint in humano utero, (CAGNOL, in lib. I, num. 182.)*

citent l'exemple de la comtesse Marguerite, femme de Hermann de Hennebourg, qui accoucha en une seule fois de 365 enfants. Il est infiniment regrettable que pareil fait ne se produise plus, quel moyen simple et efficace d'arrêter la dépopulation ! Cependant la plupart des médecins reconnaissent que trois fœtus viables pour une seule parturition est un chiffre difficilement dépassable et même très rarement atteint : la grossesse multiple reste classée parmi les choses non naturelles (*quid præter naturam*).

Quel est, dans le cas de grossesse gémellaire, celui des deux fœtus qui recueillera les droits, si importants alors, de la primogéniture ? Question capitale à une époque où, dans la plupart des familles, le premier né héritait seul des biens paternels, et seul pouvait porter le titre du père, titre auquel étaient attachées des prérogatives qui semblent aujourd'hui un peu puériles, mais qui constituaient alors la plus enviable partie du patrimoine.

La plupart des législateurs admettaient que la primogéniture revenait à l'enfant né le premier, sans se préoccuper de savoir s'il avait été conçu le premier, pour cette raison bien simple que nul ne sait à quel jour et à quelle heure, l'enfant est conçu, même pas la femme qui le porte dans son sein. Par naissance, on entendait la sortie totale hors des voies génitales, et non une procidence : si, par exemple, l'un des fœtus avait une main ou un bras hors de la vulve, et que cependant l'autre sortit le premier, c'était le second qui devait être réputé le premier né

ou l'ainé. Tiraquau et Molina (1) se basent, pour établir ce principe, sur un passage de la Genèse (2) où il est dit que Thamar, belle-fille de Juda, ayant eu deux jumeaux, Zara tendit la main le premier, mais fut mis au monde après Pharès qui fut considéré comme le premier né.

Nous n'insisterons pas sur les discussions des experts tendant à démontrer que le fœtus le plus fort se place toujours en haut de l'utérus, que les garçons se mettent à droite, et les filles à gauche, que le second conçu est toujours plus petit que le premier.

L'opinion motivée de Zacchias (3) ne manque pas d'un certain sel : pour lui, le premier conçu est toujours le premier né, et cela est facile à vérifier, car le premier né est toujours le plus fort ; or, le premier conçu doit également être le plus robuste. Et en voici la raison : Deux jumeaux viennent toujours d'un même coït, dans un coït il y a plusieurs spasmes et, par conséquent, plusieurs jets de semence chez l'homme et chez la femme ; or, les émissions vont toujours en décroissant d'intensité de la première à la dernière ; donc l'enfant formé du premier jet sera plus fort que celui ou ceux formés par les suivants. Admirable logique mise au service d'une folâtre fantaisie.

N'oublions pas cette perle (4) : Quand un des fœtus

(1) TIRAQ. *De jure primog.* quæst. I, num. 8. MOLINA, *De primog. disp.*, lib. III, cap. I, n. 4.

(2) Genèse, cap. XXXVIII.

(3) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. IX, tit. XII, q. III, p. 779.

(4) *Ibidem*, q. IV, p. 781.

meurt, on s'en aperçoit aussitôt à ce qu'un des seins de la femme se dessèche, le lait continuant à engorger l'autre ; le fœtus mort est placé dans l'utérus du même côté que le sein qui est devenu stérile.

Si on vient à confondre les enfants, et qu'on ne sache plus lequel des deux est venu au monde le premier, on pourra, selon la théorie énoncée plus haut par Zacchias, déterminer la primogéniture, en recherchant quel est celui qui est le plus fort et le plus beau. Il est assez simple de les comparer au point de vue de la vigueur et de la force, mais la beauté est tellement une affaire d'appréciation que Zacchias est bien forcé de reconnaître que son procédé n'est pas de tout premier ordre ; il se hâte d'ailleurs de déclarer qu'il n'entend pas par beauté cette joliesse qui est le propre des femmes ; mais cette expression de visage qui est le reflet d'une âme forte et courageuse. Pour des enfants qui n'ont pas encore vingt-quatre heures d'âge, cela semble un peu prématuré.

L'obligation de déterminer la primogéniture par le procédé de Zacchias, c'est-à-dire de l'attribuer à l'enfant le plus vigoureux, s'impose dans le cas où les jumeaux auront été chirurgicalement extraits. La main de l'opérateur ne peut être assimilée à celle de la nature, et l'issue par la paroi sectionnée de l'utérus n'est pas comparable à l'issue par les voies naturelles.

*
* *

Peut-il arriver qu'une femme soit grosse de deux fœtus d'âge différent, c'est-à-dire résultant de deux coïts à date espacée? C'était une chose universellement admise au xvii^e siècle. Zacchias (1) pose ainsi la question : « Quand un homme meurt laissant sa femme enceinte, et que celle-ci, après avoir accouché au terme normal, met au monde quelque temps après un second enfant qui a bien pu être surajouté au premier par une fécondation postérieure à la mort du mari, les juges peuvent douter de la vertu de la femme et de la légitimité du second enfant.

« Ceux qui admettent la possibilité de la superfétation croient en effet, et l'expérience leur donne raison, qu'une femme qui vient d'accoucher peut mettre au monde, au bout d'un mois et même plus, un second enfant, qui ne peut provenir que d'une nouvelle conception postérieure à la première, car la distance des naissances des frères utérins est égale à la distance de leur conception (2) et, suivant la formule d'Hippocrate, ceux qui ont été formés ensemble naissent ensemble (3). »

Valverda compare les frères utérins à des grains de blé qui, formés à des dates différentes, mûrissent à des époques également différentes (4).

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. I, tit. III, q. III, p. 63.

(2) FERNEL : *Physiologie*, lib. VII, c. XII, in fine.

(3) HIPPOCRATE, in lib. *De superf.*

(4) Eadem distantia est in nascendo inter unum et alium conceptum qua fuit in eorum conceptu.

Quelles seront donc les différences qui distinguent la superfétation de la gémellarité ?

1° Les *jumeaux* viennent d'un seul coït, et ont une même secundina, c'est-à-dire une même enveloppe fœtale, les *superfætati* viennent de coïts différents et ont chacun leur enveloppe. Ce qui le prouve, c'est que deux fœtus de sexe différent ont toujours leurs enveloppes séparées, et ils viennent évidemment d'un coït différent puisque les mâles sont produits par une semence plus chaude et plus sèche.

2° Les *jumeaux* se ressemblent absolument (1) d'où l'expression « se ressembler comme des jumeaux ». Horace n'a-t-il pas dit (2) :

..... Hac in re scilicet una
Multum dissimiles, ad cætera pene gemelli.

Au contraire les *superfætati* diffèrent. S'il y a eu adultère, l'un ressemble au père, l'autre à l'amant. Ainsi Alcmène eut d'Amphytrion Iphicle, et de Jupiter Hercule.

3° La *gémellarité* est constante chez les animaux. La *superfétation* ne pourra se produire que chez la femme parce que seule elle a encore le désir de l'amour sexuel quand elle est enceinte (*prægnans marem admittit et coïtu delectatur*) et cela parce que l'espèce humaine possède, outre l'appétit sexuel, l'appétit intellectuel (*Homo præter appetitum sensibilem habet etiam intelligibilem*).

(1) V. Sosie et Mercure dans l'*Amphytrion* de MOLIÈRE.

(2) HORACE: Épître *ad Fuscum*.

On admet actuellement que la superfétation à longue distance ne peut venir que d'une des causes suivantes :

a) Grossesse double dans laquelle un fœtus mort longtemps avant terme s'est conservé dans la membrane ;

b) Grossesse double où l'un des jumeaux s'est irrégulièrement développé ;

c) Utérus bicorne ;

d) Grossesse extra-utérine n'ayant pas empêché la gestation naturelle.

A propos de cette dernière forme, notons à quel point la grossesse extra-utérine était mal connue : c'est cependant à cette forme atypique qu'il faut rapporter ce que dit de Blégny dans son étude sur *l'Histoire anatomique d'un enfant qui a été vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère*.

Il s'agit là, évidemment, d'un fœtus mort enkysté, intratubaire.

*
* *

Nous avons fait allusion plus haut, en parlant du diagnostic de la grossesse, à la grossesse nerveuse que les experts du xvii^e siècle ont bien connue. Il est une sorte de fausse grossesse sur laquelle ils sont moins d'accord : je veux parler des môles. Or, médico-légalement, la question se posait ainsi : Une femme qui est grosse d'une môle peut-elle être sus-

pectée d'avoir manqué à la chasteté (1) ? et encore : la femme enceinte d'une môle a-t-elle droit aux privilèges que confère la grossesse : exemption de la torture, commutation de la peine de mort, etc. Hippocrate avait dit : « La môle est une masse informe de chair produite par l'union du sang féminin et d'une semence pauvre, elle est donc conçue comme un véritable fœtus. »

Zacchias est d'un avis opposé (2) : « La môle, dit-il, est une masse de chair informe produite par la seule semence féminine, en l'absence de toute sécrétion mâle : elle se forme dans l'utérus, mais ne saurait être comparée à un véritable produit de conception. »

D'ailleurs, il divise les môles en deux sortes : celles qui s'accroissent, mais ne vivent pas, ce sont les môles inanimées ; et celles qui semblent vivre et être douées de sensibilité : celles-là ont une forme animale et ressemblent à un crapaud, à une grenouille, à un ver, à un lézard, à une sole : ce sont les môles animées. Nous en avons cité un exemple dans le chapitre précédent : il s'agissait d'une femme ayant accouché, une année d'un âne, et l'année suivante d'un chien.

Voici les raisons que donne Zacchias à l'appui de sa thèse : la môle est produite par la femme seule sans le concours de l'homme.

(1) Zacchias (consil. XXXIX, p. 55) a fait un rapport sur la réquisition suivante : une femme à qui son mari a laissé toute sa fortune sub conditione : *si honesta vixerit* peut-elle hériter, étant enceinte d'une môle ?

(2) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. I, tit. III, q. V.

1° La môle se rencontre plus rarement seule que concuremment avec un véritable fœtus; il faut donc, ou que le fœtus et la môle aient été engendrés en une seule conception, c'est-à-dire par un même coït et une même semence, ou qu'il y ait superfétation. Mais si elle devait de toute nécessité provenir du sperme mâle, ceci ne serait pas possible, car il est évident que la même semence ne pourrait être à la fois saine pour former un fœtus et malsaine pour produire une môle.

2° La chair qui constitue la môle est toujours de même nature, ce qui ne pourrait être, si elle venait d'une semence malade, car ce qui est maladif ne l'est pas toujours de la même façon, mais suivant des modalités variables; le produit de cette semence malsaine devrait donc lui aussi être variable. Comme au contraire, la môle est toujours semblable et uniforme, il faut dire qu'elle est produite, non par un accident, mais par la nature. Mais si elle vient de quelque chose de normal, ce ne peut être d'une semence mâle, puisque dans ces conditions, celle-ci produirait un fœtus régulier; il faut donc admettre que la môle est procréée par la semence féminine, en l'absence de toute participation du mâle.

Nous n'insisterons pas sur l'extrême faiblesse de cette argumentation, régulière en logique formelle, constituant un modèle de la déduction appelée *sorite*, mais reposant toute entière sur une distinction *a priori* entre la *nature* et l'*accident*, et sur le principe faux qui en découle, à savoir que tout ce qui n'est pas conforme à la nature est contingent et nécessairement variable.

De quelle façon se fera la conception des môles ? Ici nous entrons dans le domaine des hypothèses purement gratuites. La môle se forme toutes les fois que, en dehors du coït, la femme spontanément ou involontairement éjacule, et que *la semence sera aspirée par l'utérus*(!!!). Mais il faudra, et cela est rare, que la force aspirante soit plus intense que la force éjaculante : chose constante dans le coït, mais qui ne se produit guère dans les autres cas, parce qu'alors la volupté est moindre, et n'excite pas le col de l'utérus à aspirer(!!!).

Chose à retenir, Zacchias concède que les vierges n'ont jamais de môle ; mais avec quelle explication ingénieuse il se tire de ce mauvais pas ! Chez les vierges, dit-il, les veines des organes génitaux sont trop étroites pour apporter la masse de sang nécessaire à la constitution d'une môle. Elle pourront donc se livrer à la pollution en toute quiétude, elles n'auront même pas de fausse grossesse. Cette même argumentation s'applique aux veuves sages, la continence rendant aux veines leurs anciennes proportions virginales.

Tout cela est vrai des môles inanimées ; pour les môles à forme d'animal, il faut être plus réservé et leur soupçonner fortement une origine étrangère. Cependant l'antiquité admettait la fécondation des juments par le vent (1).

(1) Quapropter et Automedon duxit sub jugum veloces equos
Xanthum et Balium, hi æquo similiter ventis volabant
Quos peperit, Zephro vento Harpya albis pedibus
Pascens in prato juxta fluxum Oceani.

Et Zacchias conclut :

1° Il est *très rare* que la môle apparaisse chez des femmes absolument chastes ;

2° La femme grosse d'une môle ne doit pas jouir des privilèges des femmes enceintes, d'abord parce que la môle peut rester dans l'utérus pendant toute la vie : ensuite parce que la pitié du légiste a le fœtus viable pour objet plus encore que la femme.

*
* *

Rappelons en terminant un fait qui surexcita la curiosité à la fin du siècle de Louis XIV. Il s'agit d'une prétendue grossesse chez un homme. Le cas, soumis à l'appréciation de l'Académie de médecine, fut reconnu comme une simple *tumeur spermatique*. Il est plus probable qu'il s'agissait en réalité d'un cas d'inclusion fœtale ou kyste dermoïde. Voici, en résumé, l'observation de ce malade (1) :

En juin 1696, un jeune gentilhomme, en conséquence d'une émotion violente survenue en sa personne (coût inachevé), sentit une douleur fort vive du côté droit, à la partie secrète : après deux heures, elle diminua et passa enfin entièrement dans le reste du jour. Peu après, il s'aperçut d'une petite tumeur attachée à la partie où il avait senti cette douleur si vive. Elle grossit peu à peu et sans douleur, en sorte que... au mois de février 1697, elle était devenue comme la tête d'un enfant de

(1) *Observation d'une prétendue grossesse d'homme (inclusion scrotale)*, par M. de SAINT-DAMAT, chirurgien de Sisteron. Rapport inédit de M. DODART, lu à l'Académie des sciences le 20 novembre 1697. Publié par L.-H. Petit (Paris, 1885).

six mois : elle remplissait le scrotum et gagnait l'aîne ; il fallut l'extirper après avoir lié les vaisseaux spermatiques qui suspendaient cette tumeur, ce qu'on ne put faire qu'avec peine, après avoir fait l'incision au scrotum à droite, et aux deux membranes propres des testicules, parce que la tumeur occupait toute l'aîne droite et qu'il fallut faire la ligature tout contre les anneaux...

La tumeur extirpée étant ouverte, on trouva que l'extérieur était comme une espèce d'arrière-faix, fort épais et charnu uniformément dans toute son étendue. Cette membrane épaisse contenait plus d'une écuelle d'eau. Au milieu de cette eau nageait une masse de chair très blanche et très solide... nullement fibreuse mais uniforme. Il n'y paraissait nuls vaisseaux, mais seulement quelques porosités comme aux éponges... Dans cette masse charnue était contenu un globe osseux duquel, comme du noyau d'une noix, partaient plusieurs divers rayons osseux... Ce globe osseux approchait de la figure d'un crâne par un endroit, ayant deux cavités comme celles des orbites remplies chacune d'une vessie noire comme la membrane qu'on appelle uvée entre les membranes de l'œil.

Ces vessies ne contenaient qu'une eau coulante comme l'humeur aqueuse de l'œil. Cette espèce de crâne n'avait point de cavité intérieure, mais seulement dans une autre face des dépressions plates, comme celles du palais. L'endroit semblable au crâne était si dur que l'ayant voulu entamer avec le tranchant d'un gros bistouri, il n'y fit qu'une scissure très superficielle et le tranchant en fut renversé. Les rayons étaient continus avec le globe, sans aucune séparation ni articulation, approchaient du *cartilage* vers les extrémités, infiniment unis au globe dans leur principe et, par conséquent, les vaisseaux spermatiques tenaient lieu de vaisseaux ombilicaux à cette masse.

CHAPITRE XVI

ATTENTATS CONTRE LE PRODUIT DE LA CONCEPTION

L'infanticide est d'autant plus atroce
que la victime est une faible créature,
sans défense, immolée par ceux-là mêmes
qui lui doivent secours et protection.

BRADY.

Muni des notions que nous venons d'exposer sur la grossesse et l'accouchement, l'expert devait pouvoir répondre aux questions qui lui étaient posées au sujet des crimes et délits qui se rapportent au produit de la conception. Ces crimes sont de deux sortes. Ou bien une femme veut faire croire qu'elle a eu un enfant alors qu'elle est stérile, ou au contraire elle veut dissimuler sa grossesse et sa parturition : dans le premier cas, c'est la supposition de part ; dans le second, c'est, ou la célélation de part, ou l'attentat contre le produit de la conception, c'est-à-dire la suppression du fœtus (avortement) ou de l'enfant (exposition ou infanticide).

La supposition de part se pratique quand un mari est mort en laissant sa fortune à des enfants d'un premier lit, par exemple : la femme aura alors avantage à faire croire à une grossesse, puis à la naissance d'un fils posthume qui aura droit à une part de l'héritage, part dont la mère aura la gestion et la jouissance jusqu'à la majorité. Elle peut également être le fait d'une femme qui veut s'attacher un amant en lui faisant croire à une paternité qui l'enchaîne à sa maîtresse.

Or, il est très difficile de nier qu'il y ait eu grossesse ou accouchement si l'on est appelé trois ou quatre mois après la naissance de l'enfant : les meilleurs signes ont alors disparu (1). Il faudra se baser sur l'examen des parents supposés. Pour le père putatif, on tiendra compte de l'âge ; plus de soixantedix ans ou moins de quatorze permettent de nier avec certitude dans la grande majorité des cas ; on recherchera les caractères de l'impuissance : obésité ou maigreur extrême, état des organes génitaux, infécondité antérieure, signes de frigidité. Pour la mère, indépendamment des traces laissées par un accouchement récent, traces qui pourront avoir presque totalement disparu, on tablera sur l'âge : plus de cinquante ans sont une mauvaise condition pour concevoir ; comme pour l'homme on recherchera les probabilités de fécondité ou d'impuissance d'après l'état général et celui des organes reproducteurs. En

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. III, tit. II, quæst. VIII, p. 255.

ce qui concerne la stérilité antérieure, on se souviendra des vers de Lucrèce :

Et multa steriles Hymeneis ante fuerunt
Pluribus et nactæ post sunt tamen unde puellus
Susciperet, et partu possent detescere dulci.

Il ne faudra pas négliger l'état de la menstruation, et considérer sa quantité et sa qualité, sans oublier que parfois des femmes non réglées ont conçu (1); en effet les femmes de la campagne consomment dans leurs rudes travaux la quantité de sang qu'elles perdraient par leurs règles. La présence ou l'absence du lait sera un signe de première valeur; il est vrai que certaines femmes, qui viennent d'accoucher, peuvent ne pas avoir de lait. Mais il se produit alors des troubles faciles à reconnaître : « Leur voix devient rude, dit Hippocrate, les humeurs se portent vers la bouche, elles crachent beaucoup, et ont mal à la tête. Il en résulte un mauvais état général qui s'explique de la façon suivante : le lait ayant son origine dans l'utérus (!) se porte dans les vaisseaux de la partie supérieure du corps ; s'il ne trouve pas les vaisseaux qui lui conviennent, c'est-à-dire ceux des seins, il se répand dans d'autres parties du corps, comme le poumon et le cœur, d'où les suffocations qui se produisent. » Il arrive aussi que certaines femmes, pour conserver leur beauté, empêchent la sécrétion lactée de s'établir, et, avant même leur

(1) ARISTOTE : *De hist. animal.*, c. II.

mariage, se font sur les seins des lotions froides et astringentes, grâce auxquelles leur gorge conserve une forme esthétique.

Notons encore, dans les affaires de supposition de part, la dissemblance de l'enfant et des parents putatifs (1) et l'invraisemblance d'une conception, lorsque l'enquête établit que les deux époux se haïssaient et vivaient séparés.

*
* *

Quand une femme a un enfant, et que pour une raison quelconque, par crainte du déshonneur en particulier, elle ne veut pas que sa maternité soit divulguée, si elle a attendu le terme normal de la grossesse, si elle ne s'est pas livrée à des manœuvres criminelles contre le germe qu'elle portait dans son sein, ou si ces manœuvres n'ont pas abouti, deux choses peuvent se produire : ou bien elle tuera son enfant, ou bien elle cherchera à le faire disparaître en l'abandonnant à la charité publique. Or le recel de grossesse, ou la cèlation de part étaient frappés au xvii^e siècle avec une sévérité impitoyable, avec un zèle cruel, qui nous paraissent aujourd'hui la dernière des iniquités. Cette législation barbare remontait à l'*Édit d'Henri II* ; contrairement à la plupart des ordonnances royales, dont la durée était en général assez éphémère, et qui tombaient rapidement en désuétude si elles n'étaient renouvelées,

(1) FARINACIUS, num. 158.

l'édit d'Henri II n'a pas cessé sous Louis XIII et sous Louis XIV d'être appliqué avec la dernière rigueur. Eu voici le texte :

Parce que plusieurs femmes ayant conçu enfans par les moyens déshonnêtes ou autrement, persuadées par mauvais vouloir et conseil, déguisent, occultent et cachent leur grossesse, sans en rien découvrir et déclarer ; et avenant le temps de leur part et délivrance de leur fruit, occultement s'en délivrent, puis le suffoquent, meurtrissent, et autrement suppriment, sans leur avoir fait impartir le Saint Sacrement de Baptême ; ce fait, les jettent par lieux secrets immondes ou enfouissent en terre profane, les privant par tels moyens de la sépulture coutumière des chrétiens... Disons, statuons, voulons, ordonnons, et nous plaît, que toute femme qui se trouvera duement atteinte et convaincue, d'avoir célé, couvert et occulté, tant sa grossesse que son enfantement, sans avoir déclaré l'un ou l'autre, et avoir pris de l'un ou de l'autre témoignage suffisant, même de la vie ou mort de son enfant, lors de l'issue de son ventre, et après se trouve l'enfant avoir été privé, tant du Saint Sacrement de Baptême que de sépulture publique et accoutumée, soit telle femme tenue et réputée avoir homicidé son enfant, et pour réparation, punie de mort et dernier supplice, et de telle rigueur que la qualité particulière du cas le méritera.

Une pareille sévérité peut surprendre : « Il convient toutefois de ne pas s'imaginer *a priori* que le zèle des magistrats à appliquer la loi s'inspirait uniquement des intérêts généraux : sans doute on s'inquiète du nombre d'enfants qui disparaissent dans l'ombre, au grand détriment de la population et de la force vitale du pays, mais on a surtout un objectif d'ordre religieux. « On se préoccupe beaucoup plus de la suppression d'un catholique que de celle

d'un citoyen. La question du baptême domine en cette affaire. C'est en pleine époque de lutte religieuse qu'apparaît l'édit d'Henri II (1556) (1). »

Quoi qu'il en soit, le clergé joua toujours un grand rôle dans la police de cette criminalité ; la surveillance et la dénonciation étaient organisées par l'Église, à tel point qu'en 1680, une ordonnance interdisait à ceux de la religion prétendue réformée d'exercer la profession d'accoucheur ou de sage-femme.

Pendant les dernières années de son règne, Louis XIV, sous l'influence de son confesseur, dit-on, et ce confesseur appartenait à la Compagnie de Jésus, ordonna que l'on fit au prône, chaque dimanche et dans chaque paroisse, la lecture de l'édit d'Henri II.

*
* *

Le résultat fatal, inéluctable d'une telle répression n'avait pas tardé à se faire sentir. Au lieu de dissimuler leur grossesse, les femmes n'avaient plus qu'une idée, en arrêter le cours, c'est-à-dire se faire avorter. Jamais peut-être les avortements n'ont été aussi nombreux ni aussi impunis qu'après l'édit d'Henri II (2). Le mépris qui accablait les filles-mères, la crainte du supplice si elles essayaient de se débarrasser de leur enfant, la fréquence des naissances

(1) CORRE et AUBRY, *loc. cit.*, p. 467.

(2) V. les mémoires du temps, LESTOILE, D'AUBIGNÉ, etc.

illégitimes, en un temps où la guerre civile était l'état normal, et où d'ailleurs la prostitution était libre, tout cela contribuait à multiplier les attentats contre le fœtus non viable ; sans compter une cause, la plus puissante peut-être de toutes, et sur laquelle nous insisterons longuement à cause de son importance et de son étrangeté, la croyance à la possibilité d'avorter sans péché avant que le fœtus n'ait reçu une âme immortelle.

Sous Louis XIV, les avortements ne cessent d'être fréquents. L'exemple d'ailleurs vient de haut. Nous lisons dans le journal de Richelieu : « M^{me} Bellières a dit au sieur cardinal, en grandissime secret, comment la reine (Anne d'Autriche) avait été grosse dernièrement, et qu'elle s'était blessée, que la cause de cet accident était un emplâtre qu'on lui avait donné pensant faire bien. Depuis, Patrocle (écuyer de la reine) m'en a dit autant, et le médecin ensuite (1). » Richelieu laissa ce triste secret arriver au roi, pensant ne pouvoir s'affermir sur une meilleure base que sur le mépris de la reine.

En 1665, une demoiselle de la cour, séduite par le duc de Vitry, était morte d'un avortement. La sage-femme à qui la malheureuse avait eu recours fut pendue ; à ce sujet, les vicaires généraux allèrent se plaindre au premier président que, depuis un an, six cents femmes, de compte fait, se sont confessées d'avoir tué ou étouffé leur fruit (2).

(1) *Journal de Richelieu*, p. 41.

(2) *Lettres de Guy Patin*.

Pendant l'affaire des Pöisons, de nombreux faits de ce genre furent relevés contre les sorciers. La Lepère s'avoua coupable de dix mille avortements. La Bosse, dans l'interrogatoire subi à Vincennes le 12 mars 1679, reconnut avoir conseillé à diverses reprises des potions à la sabine, dans ce but. Nous lisons dans l'interrogatoire de question de la Voisin (19 septembre 1680). « Ce secret s'exécutait par le moyen d'une petite seringue au bout de laquelle il y avait un fer creux fort délié, et au bout duquel était un bouton avec plusieurs trous ; et mettait la Lepère de l'eau dans la seringue après l'avoir fait tiédir au feu, et dans l'eau une matière blanche (1). » Il s'agit évidemment du décollement de l'œuf après perforation des membranes.

A l'examen des sages femmes, celles-ci faisaient serment de ne jamais pratiquer d'avortement ; cette profession était d'ailleurs très décriée : « *car le public savait trop bien à quoi s'en tenir sur le genre d'opérations qu'elles pratiquaient* ; le métier était d'ailleurs peu lucratif, aussi la plupart se mêlaient d'empoisonnement. »

Citons à ce propos les conseils donnés par la célèbre accoucheuse Louise Bourgeois, dans ses *Instructions à ma fille*.

« Il ne faut pas que vous adhériez à une seule méchanceté comme le font les damnés qui donnent des remèdes pour faire avorter ; ce n'est pas assez de refuser d'enseigner ni de donner remède, mais vous

(1) NASS, thèse, p. 29, note.

êtes tenue de vous deffier et prendre garde de vous laisser tromper par des cauteleuses personnes qui finement vous proposent des maladies de filles ou de femmes qu'ils diront fort honnêtes. »

La fréquence de l'avortement est toute naturelle dans un siècle qui, par nécessité sociale, recherchait avant tout la stérilité. « La bonne bourgeoisie qui a acheté une terre noble, ou une charge qui anoblit, a grand intérêt à faire un aîné ou un fils unique qui ait tout, et fasse un gros mariage. On touche là aux pensées secrètes qui vont déterminer les mœurs du siècle. Pendant que la terre devient stérile, que la subsistance va toujours tarissant, l'homme aussi veut être stérile (1). » L'avortement n'est qu'un moyen, rentrant dans la série des procédés de stérilisation.

*
* *

Depuis l'édit d'Henri II (1556) la peine de mort était appliquée à l'avorteuse, comme à la femme qui a occulté sa grossesse. On frappait de la même peine l'*encis* ou *ancis*, c'est-à-dire les coups et blessures donnés à une femme enceinte et ayant amené l'avortement. Cette jurisprudence est rappelée par les édits confirmatifs d'Henri III en 1580, et de Louis XIV en 1707.

Un chirurgien ou une matrone était toujours appelé à donner son avis sur le fait de l'avortement et sur

(1) MICHELET : *Histoire de France*, t. III.

l'âge et la viabilité du produit de conception expulsé avant le temps.

Au point de vue civil, le fœtus abortif était réputé non existant, il ne pouvait ni hériter, ni recevoir entre vifs. Ce terme de fœtus abortif s'appliquait à tout produit de conception venu au monde par accident ou par crime à six mois ou au-dessous. Nous avons vu dans le chapitre précédent ce que les experts pensaient des naissances à huit mois, chiffre réputé non naturel. L'enfant né au sixième mois et ayant vécu quelques heures et même quelques jours était assimilé au mort-né, selon Barthole. Zacchias (1) fait très sagement remarquer qu'il faut bien se garder de confondre sous un même terme médical deux cas juridiquement très différents; d'une part, le fœtus né par accident ou par suite d'une manœuvre criminelle à une période où il ne peut jamais être viable, et d'autre part l'enfant viable et près du terme, mis au monde par des moyens extérieurs. Nous appellerions aujourd'hui le second cas : accouchement prématuré provoqué.

L'avortement proprement dit se reconnaît aux signes suivants : pour un avortement au-dessous de quatre mois, l'expertise était considérée comme fort difficile; cependant, si le crime était récent, on constatait de la douleur et de l'inflammation dans les organes génitaux et au niveau des reins, de la fièvre et des vomissements; la pâleur du visage s'accompagnait des marques appelées envies; les seins avaient

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. I, tit. II, qu. IX, p. 53.

parfois un début d'engorgement lacté ; enfin la menstruation était extrêmement abondante et prolongée, constituée par un sang plus vermeil qu'à l'ordinaire.

Si l'avortement se fait plus près du terme, après quatre mois, les signes tendent à se rapprocher de ceux d'un accouchement récent.

Mais la question la plus importante et la plus constamment posée à l'expert était celle-ci : le fœtus tué par l'avortement possédait-il déjà une âme raisonnable ?

Ce problème de l'animation est un de ceux qui ont le plus vivement passionné les médecins et les philosophes du moyen âge, de la renaissance et du xvii^e siècle. Nous allons en exposer les éléments et l'origine avec quelque détail.

*
* *

On sait que la Bible a été traduite officiellement, pour l'usage du monde catholique, en deux formes différentes ; ces deux versions s'appellent l'une la Vulgate, l'autre la version des Septante. L'une et l'autre fourmillent de contre-sens et à chaque instant sont en opposition formelle soit entre elles, soit avec le texte hébreu.

Le passage dont il s'agit est le verset 22 du chapitre XXI de l'Exode.

Or on lit dans la VULGATE :

Si rixati fuerint duo viri, et percusserit quis mulierem prægnantem et abortivum quidem fecerit, sed

ipsa vixerit subjacebit damno, quantum maritus mulieris expetiverit et arbitri judicaverint. Si autem mors ejus fuerit subsecuta, reddet animam pro anima.

Et dans les SEPTANTE.

Si litigabunt duo viri et percusserint mulierem prægnantem et exierit infans ejus, NUNDUM FORMATUS, detrimentum patietur, quantum indixerit vir mulieris et dabit cum postulatione.

La première version est celle adoptée par Athénagoras, Tertullien et Minutius Fœlix. C'est de la seconde que se sont servis saint Augustin, Théodore, Gratien et le diacre Hilaire.

On s'explique maintenant comment les uns ont vu dans l'avortement un crime unique, comportant une pénalité constante, et comment les autres, tenant compte de l'interpolation *nundum formatus*, ont distingué dans l'avortement deux cas possibles : l'ablation du fœtus masse de chair, et l'assassinat du fœtus, déjà homme, parce que déjà animé.

C'est ainsi que les auteurs sacrés qui se sont basés sur la *Vulgate* ont toujours considéré l'avortement comme un homicide. Tel Minutius Fœlix disant : « *Originem futuri hominis extinguunt.* » Tel encore Tertullien : « *Conceptum in utero, dum adhuc sanguis in hominem delabatur occidere non licet* », et plus loin : « *Homo est qui futurus est* », formule célèbre qui résume parfaitement la question et pose le principe de la pénalité, et qui fut adoptée par saint

Augustin. Saint Basile, saint Césaire se rangent à cette opinion, défendue aussi par saint Grégoire de Nysse : « Enim vero posteriorem esse originem animarum ipsasque recentiores esse corporum compositione nemo sana mente præditus, in animam induxerit, cum manifestum et perspicuum sit quod nihil exanimus habeat in se vim movendi pariter atque crescendo (1). »

Citons enfin Athénagore parmi les auteurs qui ont suivi la version de la Vulgate. Nous lisons, en effet, dans l'apologie adressée à Marc-Aurèle à propos des sacrifices humains : « Nous qui nommons homicides et coupables devant Dieu les femmes qui se font avorter, immolerons-nous des hommes ? Nous ne pouvons à la fois respecter la vie dans le sein de la mère, et croire qu'elle y est déjà précieuse devant Dieu, et immoler l'enfant quand il est né. »

Les partisans de la version des Septante avaient l'avantage de se rencontrer sur ce terrain avec les principaux auteurs de l'antiquité païenne. Ici Aristote et Moïse se donnent la main, et l'on conçoit de quel poids devait être cette double autorité à une époque comme le ^{xvii}^e siècle où les citations avaient plus de valeur que l'expérience.

On lit dans la *Politique* (2) d'Aristote : « S'il est nécessaire d'arrêter l'excès de la population et que

(1) Il ne viendra à l'esprit d'aucun homme sensé que l'apparition de l'âme soit postérieure à la formation du corps, car il est évident et certain qu'une chose non douée d'âme ne peut posséder une force qui lui donne le mouvement et le pouvoir de croître.

(2) *Politique*, tome II, p. 499.

les institutions et les mœurs s'opposent à l'exposition des nouveau-nés, le magistrat fixera aux époux le nombre de leurs enfants. Si la mère vient à concevoir au delà du nombre fixé, elle sera tenue de se faire avorter *avant que le fœtus soit animé*. Ce serait un crime d'attenter à son existence lorsqu'il a reçu le souffle de la vie. »

Un grand nombre de théologiens sont aristotéliens à ce point de vue, non pas en ce qui concerne l'obligation d'avorter, mais en ce sens qu'ils admettent l'animation comme postérieure à la conception. Et d'Aguesseau (1) est fort loin de la vérité quand il dit : « Nous pouvons joindre à saint Basile l'autorité de tous les canons, de tous les conciles qui l'ont précédé ou suivi... ils ne font aucune mention de cette prétendue distinction et prononcent en général les mêmes peines. »

Ce qui est beaucoup plus exact, ce qui est indiscutable, c'est que les partisans de l'animation post conceptum s'entendaient fort peu sur la date à laquelle se produit l'adjonction de l'âme raisonnable à la matière jusqu'alors purement animale.

Les premiers partisans de cette théorie, c'est-à-dire les philosophes grecs, admettaient que l'âme apparaît seulement au moment de la naissance. Tels : Platon, Asclépiade, Protagoras. C'était laisser le champ libre aux avorteuses qui, d'ailleurs, ne s'en privaient pas (2).

(1) D'AGUESSEAU : *Recherches sur l'état des personnes*.

(2) SAINT THOMAS : *Somme théologique*, 3^e partie, dist. 3, 9, 5. art. 2.

Aristote disait que l'âme est infusée au corps le quarantième jour pour les garçons, le quatre-vingtième ou quatre-vingt-dixième pour les filles. Saint Thomas s'en est inspiré quand il dit : « Maris conceptio non perficitur nisi usque ad quadragesimam diem ut philosophus animalibus dicit ; feminæ autem usque ad octogesimam. Sed in compositione corporis masculi videtur Augustinus superaddere sex dies (1). » En effet, dit-il ailleurs, l'embryon commence uniquement par la vie végétative, puis il passe à la vie sensitive. De là, enfin, à la vie intellectuelle, parce que la génération ne s'accomplit qu'au moyen de développements successifs.

Au xvii^e siècle, les philosophes, les théologiens, les physiologistes continuent à errer dans cette intrication et à raisonner, j'allais dire déraisonner, en de longs volumes, sur un sujet où la lumière ne pouvait guère apparaître puisque, abandonnant le domaine de l'expérience, on ne quittait la métaphysique que pour l'exégèse.

Jérôme Florentin, en 1658, dans sa *Dissertation sur les hommes douteux et le baptême des avortons*, dit : « Le germe possède probablement une âme dès le commencement, c'est-à-dire immédiatement après

(1) Il est intéressant de noter que l'école animiste du xix^e siècle a repris cette théorie presque dans les mêmes termes. C'est ainsi qu'on lit dans Bichat : « Dans le fœtus la vie animale est nulle, tous les actes attachés à cet âge sont dans la dépendance de l'organique. Le fœtus n'a pour ainsi dire rien dans ses phénomènes de ce qui caractérise spécialement l'animal : son existence est la même que celle du végétal : sa destruction ne porte que sur un être vivant, non sur un être animé. » (*Recherches sur la vie et la mort*, édition 1829, p. 202.)

la conception. L'on doit donc administrer le baptême au germe, ne fût-il pas plus gros qu'un grain d'orge (1). »

Thomas Tienus, médecin du duc de Bavière et professeur de médecine à Louvain, proteste contre l'animation au quarantième jour, la plus généralement admise, et la place au troisième jour (2).

Saint Alphonse de Liguori, à la fin du siècle, écrit : « Quand le fœtus est-il animé ? Innocent XI a condamné cette proposition : « Il est probable que tout le temps qu'il est dans l'utérus le fœtus n'est pas animé, qu'il n'entre en possession d'une âme qu'au moment de la naissance. » C'est également n'être pas dans le vrai que de soutenir que le fœtus est animé dès la conception. Cela ressort de l'Écriture (Exode, cap. XXI, v. 22) où il est dit : « Celui qui frappera une femme enceinte et la fera avorter sera puni de mort, si le fœtus est formé, et d'une amende si le fœtus n'est pas encore formé. » Le fœtus n'est donc pas animé dès la conception. Lessius (lib. II, cap. IX, n° 65) pense, d'après Hippocrate, que les mâles sont animés à 30, 35, 40 ou 45 jours ; les filles à 35, 40 ou 45 jours. Ainsi pensent également Lugo, Elbel, etc.

La proposition à laquelle saint Alphonse de Liguori fait allusion est celle de Jean Marc, médecin de Prague. Elle fut condamnée par Innocent XI. « Videtur probabile omne fœtum (quamdiu in utero est) carere anima rationali, et tunc primum incipere

(1) CORRE et AUBRY, *loc. cit.*, p. 483.

(2) Th. TIENUS : *De formatione fœti*, 1640, quæst. X, concl. XI.

eamdem habere, cum paritur, ac consequenter dicendum erit, in nullo abortu homicidium committi (1). »

Parmi les juristes, les uns fixaient l'animation à 7 jours, les autres à 40 jours pour les hommes, 80 pour les femmes ; la plupart à 40 jours quel que soit le sexe ; un petit nombre adoptaient les chiffres d'Hippocrate : 30 jours pour les hommes, 42 jours pour les femmes (2).

Zacchias semble avoir varié dans sa manière de voir sur cette question si discutée : il admettait d'abord l'animation au 60^e jour (3), et il distinguait alors deux degrés dans la culpabilité de l'avorteur, suivant que l'attentat contre le fœtus était perpétré avant ou après l'animation. « L'opinion la plus répandue, dit-il, semble être que celui qui a détruit un fœtus non encore animé doit être puni d'une peine extraordinaire, mais que celui qui a tué un fœtus animé, doit subir le dernier supplice. »

Il discute ensuite l'interprétation du droit canon, aussi obscur en ce point que la Vulgate elle-même : « Ceux qui donnent un breuvage abortif ou un philtre amoureux (*amatorium poculum*), même s'ils ne font pas de mal, et seulement parce que la chose est d'un mauvais exemple, les manants seront condamnés aux mines (travaux forcés) et les nobles à la

(1) *Propositiones damnatæ ab Innocenti XI* : Feria V, die 2 martii 1679.

(2) Sur cette question de l'animation Cf. Louis POISSON : *Enseignement théologique et quelques interventions chirurgicales*. (in *Journal de médecine de l'Ouest*, série 2, année 7, tome XVII, 1883) et l'excellent travail de GALLIOT (thèse de Lyon 1884).

(3) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. I, tit. II, quæst. IX, p. 51.

confiscation de la moitié des biens, et à la relégation dans une île ; mais si, par leur faute, *la femme ou l'homme* aura péri, ils subiront le dernier supplice. »

Et l'on retombe dans la même obscurité qu'au sujet du *nondum formatus* des Septante. En effet on peut interpréter la loi de deux façons : ou bien les mots « la femme ou l'homme » s'appliquent à la femme et au fœtus animé, et le texte distingue alors implicitement le fœtus non animé de l'autre qui équivaut déjà, moralement, à un homme ; ou bien, dans une seconde hypothèse, *la femme* correspond au breuvage abortif, et *l'homme* au breuvage d'amour, au philtre, et il n'est plus question de fœtus animé ou pas.

Zacchias donne les raisons suivantes en faveur de la différenciation de la peine suivant que l'avortement précède ou suit l'animation : 1° celui qui frappe un fœtus animé prive une âme du baptême, et lui enlève ainsi à la fois la vie éternelle et la vie terrestre ; 2° un fœtus animé et un enfant déjà né sont de même nature, puisque c'est l'âme qui constitue la valeur de l'homme, et le différencie de l'animal ; l'avortement devient donc un homicide ; 3° plus on est près du terme, plus l'avortement est grave pour la mère.

Puis, quand il s'agit de choisir un terme, un chiffre, une date précise, Zacchias est fort embarrassé ; il flotte entre Platon qui fixe l'animation à la naissance et Martial qui n'avait point tellement tort de dire :

Hoc quod tu digitis, Pontice, perdis, homo est (1).

(1) MARTIAL : *in Ponticum mastupratorem*.

Et très arbitrairement il conclut : « Il n'y a peut-être pas un terme commun à tous de l'achèvement du fœtus et de son animation. Cependant, choisissons une moyenne ; au-dessus de 60 jours, tous les fœtus, homme ou femme, doivent être considérés comme animés. »

Plus tard (1), Zacchias est revenu sur son idée première : il a reconnu que l'animation ne pouvait pas se produire à un autre moment qu'à celui de la conception ; la discussion sur la date de l'animation était d'ailleurs passée de mode : l'illustre médecin d'Innocent X se livrait alors à une autre recherche ; l'âme se trouve-t-elle dans la semence, l'âme du fils provient-elle de l'âme du père comme la lumière vient à un flambeau éteint d'un flambeau allumé ? Ceci n'est guère orthodoxe. Nous ne suivrons pas Zacchias sur ce terrain brûlant, mais purement théologique ; nous retiendrons simplement ceci : c'est qu'à la fin du xvii^e siècle la théorie de l'animation postérieure à la conception semble avoir vécu, et que l'avortement est devenu un crime unique, comportant une peine unique : la mort.

Nous ne pouvons quitter cette question de l'avortement sans dire un mot de l'avortement considéré comme opération obstétricale. La théologie et la chirurgie étaient d'accord pour en admettre la légitimité. Ils la préféraient à l'opération césarienne (2) proposée par Rousset, médecin de Henri III, en

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. IX, tit. I, p. 685.

(2) Cf. LOUIS POISSON, *loc. cit.*

1581, et combattue par A. Paré (t. II, p. 719, édition Malgaigne), Guillemeau (œuvres complètes de chirurgie, Rouen 1649), Jacques Marchant, Mauriceau (*Traité de l'heureux accouchement*).

Dionis dit : « Il faut être aussi barbare que le fut Henri VIII, roi d'Angleterre, auteur du schisme de ce royaume; il avait épousé en troisièmes noces Jeanne Seymour, la reine étant dans les douleurs de l'enfantement de son premier enfant, on vint demander au roi lequel il voulait qu'on sauvât, ou la mère ou l'enfant, parce qu'on ne voyait pas les moyens de les sauver tous les deux. « L'enfant, répondit-il, car pour les mères j'en trouverai toujours assez. » Cette réponse ne laisse pas que d'étonner, quoiqu'on ne dût pas en attendre d'autre d'un prince qui de sept femmes qu'il eut en répudia les unes et fit décapiter ou mourir misérablement les autres, et qui venait de renoncer à la religion. Il y a des auteurs modernes qui nous rendent cette opération si aisée par la description qu'ils en font que si nous les en croyons, il n'y aurait pas à hésiter à la pratiquer. Mais s'ils en avaient été témoins, ils changeraient bientôt d'opinion et ils conviendraient qu'un chirurgien doit avoir l'humanité de ne pas l'entreprendre. Sa seule idée fait frémir les plus intrépides. »

Parmi les théologiens qui ont traité la question (ils l'ont d'ailleurs résolue dans le même sens) nous citerons : saint Alphonse de Liguori : « Licet fœtus non sit aggressor voluntarius, non tenetur tamen negligere suam vitam præsentem ad servandam

vitam futuram prolis (1) », et l'*Embryologie sacrée* de Goritia : « Lorsque d'après l'avis des médecins prudents il est très probable que l'enfant et la mère mourront, si l'on n'administre à celle-ci un médicament tendant directement à la guérison de la mère et à l'expulsion du fœtus, il est permis de provoquer l'expulsion du fœtus même s'il est animé. »

*
* *

Les rapports d'expert ayant trait à l'avortement sont assez nombreux. Zacchias en a laissé plusieurs. Dans l'un il montre que ce que le juge a pris pour un avortement n'était qu'un retard de règles (2). Dans un autre il discute l'âge d'un fœtus pour savoir s'il avait qualité pour hériter (3).

Nous lisons dans un rapport de Blégnny au sujet d'une femme qui a avorté à la suite de coups et blessures.

Laquelle j'ay trouvé gisante au lit, se plaignant de grandes douleurs dans toutes les parties de son corps, notamment aux lombes et à la région épigastrique, et disant avoir été excédée le jour d'hui de plusieurs coups de poings et de pieds, depuis quoy elle n'a point senti remuer l'enfant dont elle est enceinte de sept mois ou environ, et dans cet effet, après l'avoir visitée et touchée, j'ay observé les choses qui suivent. C'est à savoir

(1) *Théologie morale*, lib. II. « Il ne convient pas que le fœtus soit l'agresseur : on n'est pas tenu en effet de négliger sa propre vie pour conserver la vie future de ses rejetons. »

(2) ZACCHIAS, consilium LXIX, p. 104.

(3) *Ibid.*, consil. XXXVII, p. 52.

qu'elle avoit le visage pâle, et les yeux fort battus, et languides, le poux faible, les épaules, les cuisses et le ventre marqués de plusieurs contusions et meurtrissures, la matrice pleine, pesante et déchirée, son orifice interne entr'ouvert et imbu d'une humidité qui commence à sentir mauvais, ce qui m'a fait juger que le fruit de la dite Cornu est mort dans son ventre, et qu'elle accoucheroit bientôt avec danger de sa vie, dans lequel sentiment j'ay encore été confirmé par quelques défaillances dans lesquelles elle est tombée en ma présence, et en celle de la dame Maugras, sa sage-femme ordinaire (1).

*
* *

Lorsque la tentative d'avortement n'avait pu aboutir ou lorsqu'elle n'avait osé l'essayer, la fille-mère avait encore, avant de recourir à l'infanticide, crime trop semblable au meurtre pour ne pas répugner profondément, une possibilité de se débarrasser de son enfant : c'était l'exposition. Cet acte, qui conciliait les intérêts de la femme avec un semblant de pitié difficile à arracher d'un cœur maternel, était au xvii^e siècle d'une fréquence inouïe. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici l'œuvre entreprise par Vincent de Paul : nous ne pouvons que saluer en passant cette grande figure, dont l'Église a fait un saint et que la science vénère à l'égal des plus nobles esprits qui ont rendu glorieux le siècle de Louis XIV. Pour rester sur le terrain médico-judiciaire, nous rappellerons que, par un compromis tacite, les juges, impitoyables pour l'avortement et l'infanticide, recherchaient avec un zèle fort atténué les coupables d'exposition.

(1) DE BLÉGNY, *loc. cit.*, p. 181.

*
* *

La fréquence de l'exposition qui était, on le voit, passée dans les mœurs, devait faire de l'infanticide un crime rare, presque inutile. Et cependant divers procès sont venus montrer l'inanité de ce raisonnement *a priori*. Au cours de l'affaire des Poisons, on découvrit que la Voisin et la Lepère s'étaient fait une véritable spécialité de l'infanticide par l'opium. A la fin du règne de Louis XIV, en 1713, on trouva, en nettoyant un égout de Rennes, quatre-vingts cadavres d'enfants nouveau-nés (1).

C'est au xvii^e siècle que fut découverte la docimasie pulmonaire, c'est-à-dire la manière vraiment scientifique de diagnostiquer si l'enfant a ou n'a pas respiré. On a voulu faire remonter l'origine de la docimasie à Galien (*De usu partium*, lib. XV). Celui-ci décrit seulement les changements survenus dans l'aspect des poumons par le fait de la respiration : « *Substantia pulmonum per respirationem ex rubra, gravi et densa, in albam, levem et raram transfertur.* » Mais la docimasie hydrostatique, indiquée déjà par Sonnenkalb en 1561, en Saxe, a été mise dans la pratique par Bartholin en 1663. Rugger de Presbourg en parle en 1672, mais c'est en 1683, d'une manière vraiment authentique, què Jean Schreyer, à Zeitz, en Silésie, l'applique pour prouver la vie de l'enfant dans un cas d'infanticide (2).

(1) DUPUY : *la Bretagne au XVIII^e siècle*. Les Prisons, p. 25.

(2) TOURDES : Article Infanticide, in *Dictionnaire de Dechambre*.

Nous empruntons à Corre et Aubry le résumé d'une très curieuse affaire d'infanticide.

Une fille de vingt-trois ans, de basse condition, fauta très banalement avec un gentilhomme. Sa mère, de connivence avec ce dernier, prend toutes les précautions pour dissimuler grossesse et accouchement. Comme on a jase, comme le recteur a même envoyé une femme experte aux renseignements, on va au devant des accusations. Quelque temps après la mise au monde très clandestine d'un enfant que l'on a tué, on croit très fort de faire simuler à la fille un accouchement, et l'on s'arrange de façon à ce qu'une praticienne, appelée à la hâte, la trouve assise contre son lit, tachée de sang, un enfant mort entre ses jambes..., le même qu'on a tué et qui sera aussi mort en tombant sur le sol. Cette finasserie macabre échoue devant les suspicions d'une matrone non brevetée, mais très suffisamment sagace. La procédure s'est déroulée à Lamballe en 1744. Elle est instruite contre la fille Jacquemine Fauchier, sa mère Jacquemine Tardier, et le sieur Bourgneuf-Baillif, escuyer, père de l'enfant, tous trois auteurs ou complices participants dans l'attentat.

Relevons dans le rapport les passages suivants : « Nous avons visité le cadavre d'une petite fille nouvellement née depuis les trois à quatre jours, bien formée et venue à terme, qui avoit été enterrée et devenue à corruption, estant toute noyre, livide et tumeffiez, de plus, nous lui avons remarqué le crasne tout disloqué et brisé en plusieurs parts sans aucune continuité ; et le cerveau, dure et pie-mère tout crevassé et pétrit avecque les esquilles dudit crâne... ; et enfin, voulant nous assurer cy cet enfant avoit eu vie et expiré ou inspiré l'air, nous avons fait ouverture de la poytrine et section d'un des lobes du poulmon, que nous avons submergé au fond de l'eau, mais qui, sur-le-champ, est revenu à flot, dont nous avons inféré qu'elle avoit eu air en naissant et qu'elle a estez mutillez, vulnerez et blessez par mains viollantes et instruments poygnants comme broches, crochets et semblables, dont s'est ensuivy la mort. »

La sentence du 6 novembre condamne la fille Fauchier, sa mère et le sieur Baillif au gibet, le dernier par contumace.

Citons encore ce rapport, emprunté à Desmazes et concernant une affaire de cécation de grossesse et infanticide :

Cejourd'hui, 14 juin 1707, j'ai, soussigné, Anthoine Aubert, mestre chirurgien du faubourg de Sissonne, expert nommé d'office, certifié à tous qu'il appartiendra qu'en vertu de la requête de M. le Procureur d'office de la Justice de la Sehie, par exploit à moy donné cejourd'hui par Jean Douay, sergent à ladite Justice, après serment par moy prêté par devant M. le lieutenant en ladite justice pour procéder à la visite d'un petit cadavre chez Ponce Charpentier, charron, demeurant audist lieu, où j'ay mesme transporté. Et ayant vue et visité ledit cadavre nouveau-né, provenant de la couchement d'Élisabeth Charpentier, fille dudit Ponce, j'aurais remarqué audit cadavre la teste toute fracturée avec lividité exputescite, ce que j'ay croix que la chose est arrivée dans le couchement, soit qu'il ait été trop fort longtemps au passage ou qu'elle ait esté accouché trop rudement comme n'y ayant personne cognoissant à l'opération. Et certifie que le petit enfant est entre sept à huit moy suivant la grosseur. Et ayant fait l'ouverture de la poitrine, j'ay n'ay trouvé aucung épanchement de sangs ny dans le cœur. Ce quy est dessus j'ai certifié est veritable fait ce jour et an susdit, signé Aubert, chirurgien.

(Affaire fille Ponce-Charpentier, archives du tribunal de Laon).

CHAPITRE XVII

SORCELLERIE

Danser indécentement, festiner ordement, s'accoupler diaboliquement, sodomiser exécrationnellement, blasphémer scandaleusement, se venger insidieusement, courir après tous désirs horribles, sales et dénaturés brutalement, tenir les crapauds, les vipères, les lézards et toutes sortes de poisons précieusement, aimer un bouc puant ardemment, le caresser amoureuxment, s'accointer et s'accoupler avec lui horriblement et impudemment, tel est le sabbat.

DELANCRE : *Incrédulité et Mécréance.*

Pour celui qui ne va pas au fond des choses et ne voit de l'histoire que la partie, pour ainsi dire, officielle, celle qui est connue de tous, celle que l'on enseigne, le xvii^e siècle semble l'antithèse du moyen âge ; ces deux époques paraissent constituer les deux pôles opposés de l'histoire ; au moyen âge tout est barbarie et ignorance ; sous Louis XIV, tout est élégance et perfection. Et cependant l'époque médiévale et le grand siècle ont un point commun et non le plus brillant ; la sorcellerie s'est tellement main-

tenue de l'un à l'autre que l'on a pu dire que le siècle du Roy-Soleil était aussi le règne de Satan.

L'étiologie de la sorcellerie au moyen âge est simple et paraît avoir été complètement élucidée. Le sabbat était alors « la revanche des serfs et la manifestation de leurs mœurs crapuleuses », c'était « la sombre fête de révolte, sinistre orgie des Jacques communiant la nuit dans l'amour et le jour dans la mort (1) ». C'est ainsi qu'au xii^e siècle, à l'époque de la bataille de Courtray, les serfs entonnaient au sabbat ce chant, véritable Marseillaise :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Tout aussi grand cœur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons.

Aussi les plus beaux moments de l'orgie sabbatique sont-ils ceux où la noblesse est éloignée par la guerre, où la main de fer du seigneur n'est plus là pour contenir le paysan. La guerre de cent ans favorisa l'apogée de la sorcellerie.

Mais au xvii^e siècle, comment de telles manifestations ont-elles pu se produire ? Pour quelles causes le sabbat existait-il encore ? C'est ce que nous allons essayer d'établir. Mais exposons d'abord les faits.

*
* *

En 1609, le Labourd fut le théâtre d'une telle succession d'affaires de sorcellerie, que le Parlement de Bordeaux se décida à constituer une commission

(1) Cf. MICHELET : *la Sorcière*.

extraordinaire composée de trois conseillers qui allèrent sur place interroger les individus, presque tous des femmes, accusés de s'être donnés à Satan :

Le plus jeune des commissaires, Lancre, était un homme du monde. Les sorcières entrevirent qu'avec un pareil homme il y avait des moyens de salut... Une mendiante de dix-sept ans, la Murgui (Margarita) qui avait trouvé lucratif de se faire sorcière... se mit avec une compagne (une Lisalda du même âge) à dénoncer toutes les autres. Elle dit tout, décrit tout, avec la vivacité, la violence, l'emphase espagnole, avec cent détails impudiques vrais ou faux. Elle effraya, amusa, empauma les juges, les mena comme des idiots. Ils confièrent à cette fille corrompue, légère, enragée, la charge terrible de chercher sur le corps des filles et garçons l'endroit où Satan aurait mis sa marque. Cet endroit se reconnaissait à ce qu'il était insensible et qu'on pouvait impunément y enfoncer des aiguilles ; un chirurgien martyrisait les vieilles, elle les jeunes... Elle avait pris un tel empire sur Lancre qu'elle lui fait croire que, pendant qu'il dort à Saint-Pé, dans son hôtel, entouré de ses serviteurs et de son escorte, le Diable est entré la nuit dans sa chambre, qu'il a dit la Messe noire, que les sorcières ont été jusque sous les rideaux pour l'empoisonner, mais qu'elles l'ont trouvé bien gardé de Dieu. La Messe noire a été servie par la dame de Lancinena, à qui Satan a fait l'amour dans la chambre même du juge. On entrevoit le but probable de ce misérable conte, la mendiante en veut à la dame, qui était jolie, et qui eût pu, sans cette calomnie, prendre aussi quelque ascendant sur le galant commissaire (1).

C'est au livre de de Lancre, le conseiller chargé de l'instruction du procès, que nous emprunterons ce qui va suivre :

(1) MICHELET : *la Sorcière*.

Des hallucinés entendaient Beelzébuth leur crier de tenir bon et leur dire que bientôt lui-même il brûlerait les suppôts du Parlement. Les conseillers avaient recours à la géhenne et au chevalet pour obtenir des aveux complets : les monomaniaques, excédés par la douleur, tombaient dans une sorte de ravissement extatique et s'écriaient, en recouvrant, à moitié moulus, la liberté de leurs membres, qu'ils avaient savouré des jouissances inénarrables et qu'ils venaient de jouir de la présence de Satan.

Quelquefois ils cherchaient en vain à proférer des paroles, éprouvant, à la manière des hystériques, une constriction pénible du gosier.

Les enfants prétendaient être transportés en l'air par des femmes métamorphosées en chattes. « Deux mille enfants du Labourd présentés au diable au sabbat par certaines femmes qu'ils nomment par noms et prénoms, dont la plupart ont été exécutées à mort comme sorcières, et les autres en sont à la veille, soutiendront la réalité de ce transport, sans jamais varier (1). »

Un grand nombre de démonolâtres se vantaient d'avoir franchi en un clin d'œil la distance qui sépare Saint-Jean-de-Luz du banc de Terre-Neuve. Il ne leur était pas possible, disaient-elles encore, d'entrer dans les navires, parce qu'ils étaient bénits : mais elles se posaient sur les mâts et sur les cordages, et de là répandaient à profusion des maléfices sur ceux qui se trouvaient à bord.

(1) DE LANCRE. V. aussi CALMEIL, *loc. cit.*, p. 427 et seq.

Il importait peu au diable, au dire des inculpés, que les sorcières fussent enfermées sous les verroux, que les enfants fussent surveillés dans les sanctuaires des églises; toujours, assuraient-ils, Satan trouvait le moyen de réunir au sabbat les accusés et les jeunes sujets qu'il destinait à son culte... On engage une inculpée à prendre son vol en présence des conseillers; elle répond qu'elle ne possède plus de pommade. On l'invite à en rapporter du prochain sabbat; elle répond que Satan se gardera bien de se prêter à une pareille expérience.

Voici quelques extraits des interrogatoires :

Marie Daguerre, âgée de treize ans, et quelques autres déposent qu'il y a une grande cruche au milieu du sabbat, d'où sort le diable en forme de bouc; qu'étant sorti il se rend si grand qu'il se rend épouvantable et que, le sabbat fini, il rentre dans la cruche... D'autres disent qu'il est comme un gros tronc d'arbre, sans bras et sans pieds, assis dans une chaire, ayant quelque forme de visage d'homme, grand, affreux... D'autres qu'il est comme un grand bouc, ayant deux cornes devant et deux en arrière. Mais le commun est qu'il a seulement trois cornes et qu'il a quelque espèce de lumière en celle du milieu, de laquelle il a accoutumé au sabbat d'éclairer et de donner du feu et de la lumière même aux sorcières qui tiennent quelques chandelles allumées. Il a au devant son membre tiré et pendant, et le montre toujours long d'une coudée, et une grande queue au derrière et une forme de visage au-dessous, duquel visage il ne profère aucune parole, mais lui sert pour donner à baiser à ceux que bon lui semble, honorant certains sorciers ou certaines sorcières plus les uns que les autres.

Marie, âgée de dix-neuf ans, dépose que la première fois qu'elle lui fut présentée elle le baisa à ce visage de derrière, au-dessous d'une grande queue, qu'elle l'y a baisé par trois

fois, qu'il avait ce visage fait comme un museau de bouc. D'autres disent qu'il est en forme d'un grand homme vêtu ténébreusement, tout flamboyant, le visage rouge comme un fer sortant de la fournaise.

Corneille Brolic dit que lorsqu'il lui fut présenté, il était en forme d'homme, ayant quatre cornes sur la tête et sans bras... Jeanne dit qu'il avait un visage devant, un visage derrière la tête, comme on peint le dieu Janus, ou comme un grand lévrier noir, parfois comme un grand bœuf d'airain couché par terre.

Tous les enfants qui sont menés au sabbat par des sorcières déposent qu'elles leur ont passé simplement la main par le visage ou sur la tête, et la nuit suivante les sorcières ne faillent pas d'aller chez eux les enlever, encore qu'ils soient dans les bras de leurs père, mère, frères ou sœurs, sans que leurs proches se puissent éveiller... Universellement, trois cents enfants disent et prouvent cela de même.

Jeanne Dibasson, âgée de vingt-neuf ans, dit que le sabbat est un vrai paradis, qu'on y goûte des plaisirs dont le charme ne saurait s'exprimer, que ceux qui y vont trouvent le temps si court, à force de contentement, qu'ils n'en peuvent sortir sans un regret merveilleux, et il leur tarde infiniment qu'ils y reviennent.

Marie Aspiculette a vu couper des têtes de crapauds pour faire des poisons. Le poison, qui a la consistance d'onguent, est si violent que pour peu qu'on en mette sur l'habit de quelqu'un, il meurt ou reste maléficié toute sa vie.

Jeannette Abadie a vu le diable sous la forme humaine. Il portait de six à huit cornes sur la tête, il avait une grande queue, une double figure. Je l'ai baisé au derrière : j'ai renié tout ce qu'il y a de sacré au ciel et sur la terre, j'ai vu baptiser des enfants au sabbat. J'ai vu les sorciers se rassembler dans le cimetière de Saint-Jean-de-Luz et procéder à un baptême de crapauds. Ces reptiles étaient habillés de velours noir ou de velours roux ; ils avaient une sonnette au cou, une autre à la patte ; le parrain tenait la tête du crapaud, la marraine les

pieds. J'ai abandonné ma virginité au diable; je redoutais l'accouplement de Satan, parce que son membre fait en écaille me causait une extrême douleur, et que sa semence me paraissait extrêmement froide, je préférais les embrassements d'un mien parent.

Marie..., dix-neuf ans; les organes sexuels du diable sont en écaille, longs de la moitié d'une aune, de médiocre grosseur fort rudes, tortus, comme piquans et d'un rouge obscur.

Marie Maugrane, quinze ans, a vu les organes du diable mi-partie, moitié de chair, et moitié de fer, tout du long. Il fait crier les sorcières comme femmes qui sont en mal d'enfants.

Petri de Linarre a vu son membre qui est en corne, ou pour le moins en a l'apparence.

Marguerite... seize ans. Ses parties sexuelles sont visibles pour tout le monde, et en tout semblables à celles d'un cheval (1).

La très longue enquête de de Lancre aboutit à un nombre relativement restreint de condamnations. Plusieurs sorcières furent brûlées. Chose à retenir, de l'autre côté des Pyrénées, une enquête parallèle était menée par l'Inquisition, et se terminait presque en même temps par l'auto-da-fé de Logrono. On

(1) « Le début du sabbat, la fécondation simulée de la sorcière par Satan (jadis par Priape) était suivi d'un autre jeu, un lavabo, une froide purification (pour glacer et stériliser) qu'elle recevait non sans grimaces de frisson, d'horripilation. Comédie à la Pourceaugnac où la sorcière se substituait ordinairement une agréable figure : la reine du sabbat, jeune et jolie mariée... Ce qui était plus sérieux, une comédie probablement réelle... c'était une mystification odieuse, barbare : on tâchait d'attirer quelque imprudent mari que l'on grisait du funeste breuvage (datura et belladone), de sorte qu'enchanté, il perdait le mouvement, la voix, mais non la faculté de voir. Sa femme, autrement enchantée de breuvages érotiques, tristement absente d'elle-même, apparaissait dans un déplorable état de nature, se laissant patiemment caresser sous les yeux indignés de celui qui n'en pouvait mais. » (*La Sorcière.*)

relève dans l'instruction espagnole les mêmes faits étranges que dans celle du Labourd : « Au sabbat on mange des enfants en hachis et, pour second plat, des sorcières déterrées. Les crapauds dansent, parlent, se plaignent amoureusement de leurs maitresses, les font gronder par le diable. Celui-ci reconduit poliment les sorcières, en les éclairant avec le bras d'un enfant mort sans baptême. »

En 1611, survient une autre affaire de sorcellerie qui surexcite la curiosité publique, plus encore que celle du Labourd. Gaufridi, prêtre des Accoules à Marseille, était l'amant d'une jeune fille noble, Madeleine de Mandol. Celle-ci se réfugie aux ursulines d'Aix, où son amant la poursuit : pour la séduire, il lui avait fait croire qu'il était le *Prince des magiciens*. La démonopathie se répand dans le couvent des ursulines. La sœur Louise Capeau accuse Gaufridi de sorcellerie. Un conflit de juridiction éclate entre l'évêque de Marseille et l'Inquisition. L'affaire est portée devant le Parlement d'Aix qui confia l'instruction aux dominicains Dompt et Michaëlis. Louise, provençale énergique, ardente, dicte l'instruction et mène le procès ; un véritable duel de dénonciations a lieu entre elle et Madeleine, blonde, faible enfant, folle probablement. Gaufridi, convaincu de sorcellerie, est brûlé le 30 avril 1612. « Prions Dieu, dit en finissant le P. Michaëlis, que le tout soit à sa gloire et à celle de son Église. »

En 1613, a lieu l'épidémie de *Laïra* à Amou, près de Dax. C'est encore de Lancre qui est chargé de l'instruction : « C'est chose monstrueuse de voir

parfois à l'église, en cette petite paroisse d'Amou, plus de quarante personnes, lesquelles toutes à la fois aboyent comme chiens, faisant dans la maison de Dieu un concert et une musique si déplaisante qu'on ne peut même demeurer en prière ; elles aboyent comme les chiens font la nuit lorsque la lune est en son plein, laquelle, je ne sais comment, remplit alors leur cerveau de plus de mauvaises humeurs. Cette musique se renouvelle à l'entrée de chaque sorcière qui a donné parfois ce mal à plusieurs ; si bien que son entrée dans l'église en fait *layra*, qui veut dire aboyer, une infinité, lesquelles commencent à crier dès qu'elle entre (1). »

C'est en 1613 également que le couvent de Sainte-Brigitte à Lille devint le théâtre de scènes de démonopathie. La sœur Marie de Sains, accusée d'avoir adoré le diable, avoue : « J'ai agi sur les filles de la communauté à l'aide d'un maléfice qui porte le trouble dans les facultés de l'esprit, et détourne de la méditation ; j'ai apporté du sabbat des idoles de cire qui provoquent les religieuses à la luxure ; je me suis concertée avec le diable pour causer l'épouvante qui a régné dans le couvent ; j'ai donné à une sœur un maléfice qui lui a inspiré le dégoût pour sa vocation, qui la forçait à pousser des cris en lui causant de l'oppression (2). » « Elle reconnut aussi et confessa qu'elle avait occis plusieurs petits enfants et qu'elle les avait ouverts tout vifs afin de les sacrifier au diable, qu'elle

(1) DE LANCRE, *loc. cit.*, p. 358.

(2) LENORMAND : *Histoire de ce qui s'est passé sur l'exorcisme de trois filles possédées es pays de Flandres* (Paris 1623), p. 20.

en avait plusieurs égorgés, mangé le cœur vif à plusieurs... disant : j'en ai chiqueté aucun aussi menu que sel ; à aucun ais-je écrasé le cerveau contre une muraille, aussi ai-je écorché la peau d'aucun (1). » Elle donne les renseignements suivants sur le sabbat : « Nous avons tous communié à la manière des huguenots, et le prince du sabbat faisait la personne du ministre. On fit la procession et sodomix scelus perpetratum fuit ; ter cum principe hoc horrendum peccatum commisi. — Etiam confessa est majori gaudio affectam fuisse quando cum diabolo, modo diabolico cohabitasset, quam quando humano vel alio modo stuprum fecisset. » Elle cite à ce sujet un sermon d'Asmodée : « Hodie conventum sodomix celebramus, Lucifero opus est gratissimum, vos hortor ut officio fungamini, etiamque singulis incitetis. Prenez exemple de moi qui suis le prince de la concupiscence ; et si vous accomplissez souvent cette œuvre, vous aurez la récompense en ce monde, en l'autre la vie éternelle (2). »

Sœur Marie de Sains et plusieurs de ses compagnes furent condamnées à la prison perpétuelle.

(1) *Ibid.*, p. 24.

(2) Programme du sabbat : *Lundi et mardi*. Via solita coïtus.

Jeudi. — Sodomix conventus. In illo die omnes homines vel mulieres impudicitix peccatum extra vas naturale admittunt, et inter se variis horridisque modis promiscuunt, mulier cum muliere, vir cum viro.

Samedi. — Belluarum conventus. In illa die, cum variis bellis sicut canibus, felibus, porcis, hircis, pennatisque serpentibus cohabitant.

(Cf. MOREAU DE TOURS : *Aberrations du sens génésique*, p. 49.)

En 1615, le Parlement de Paris fait poursuivre vingt et un démonolâtres du Berry et de la Sologne. Plusieurs sont étranglés ou brûlés. Relevons dans la procédure les interrogatoires suivants :

Néville, soixante-dix-sept ans : « La réunion avait lieu dans une maison, les assistants étaient masqués, et au nombre de deux cents à peu près. Non loin de la cheminée était un homme noir sans tête : il y avait aussi là un bouc et deux chèvres noires à grands poils. Du côté opposé à la cheminée, un second homme noir feuilletait un livre dont le papier offrait diverses couleurs ; il tenait en main un calice d'étain crasseux, montrait une hostie noire et marmottait entre ses dents des paroles inintelligibles... J'ai vu un diable faire l'*asperges* avec de l'urine et faire de l'épaule un geste ridicule, en disant : *asperges diaboli*. »

Gentil Leclerc : « La patène du sabbat ressemble à une vieille tuile, l'eau bénite dont il est fait usage est jaune comme de l'urine, la croix de la chasuble n'a que trois branches, le pain et le calice sont tout noirs, le diable tourne le dos à l'autel, pour dire la messe, il marmotte certains mots qu'il lit dans un livre dont les couvertures sont chargées de poils. On ne mange au sabbat que de la grenouille et de l'anguille. Les sorciers ne manquent jamais de s'accoupler entre eux sans distinction de sexe ; j'ai eu commerce avec des hommes ; j'ai vu les marionnettes ou diables familiers que nourrissent certains sorciers. »

De 1628 à 1630 la démonopathie sévit chez les bénédictines de Madrid, au couvent de Sainte-Placide. Vingt-cinq religieuses sur trente sont atteintes, y compris l'abbesse fondatrice dona Thérèse de Sylva. Le confesseur François Garcia multiplie les exorcismes, il apporte le Saint-Sacrement dans la salle de travail de la communauté, et fait faire les

prières des quarante heures. Les phénomènes de possession redoublent, et l'Inquisition fait arrêter Garcia comme *hérétique illuminé*; il est condamné à la prison perpétuelle. Les religieuses sont dispersées dans d'autres couvents.

Nous arrivons enfin à la plus importante affaire de sorcellerie du xvii^e siècle : la démonopathie du couvent de Loudun. Les signes de possession relevés chez les ursulines furent attribués à la connivence qu'un prêtre de la ville nommé Urbain Grandier avait avec les puissances de l'enfer. Depuis l'année 1620, Urbain Grandier, curé de l'église Saint-Pierre et chanoine de Sainte-Croix, avait presque constamment tenus fixés sur sa personne l'attention et les regards de ses concitoyens. Éducation brillante, distinction d'esprit et de talent, avantages physiques, éclat des manières, mœurs faciles et galantes, procès scandaleux, inimitiés passionnées, alternatives de revers et de fortune, rien n'avait manqué à l'existence, tour à tour enviée et tourmentée, de cet homme véritablement superbe.

Une enquête fut ordonnée : nous relevons dans le livre de de la Ménarday (1) un certain nombre de constatations qui furent faites :

Telle religieuse provoque les exorcistes par des gestes lascifs, par des postures obscènes, par un débordement de paroles sales et ordurières. Telle autre, couchée sur le ventre, les bras tordus sur le dos, les jambes relevées vers l'occiput, défie de la sorte le prêtre qui la poursuit avec le Saint-Sacrement. Je vis

(1) DE LA MÉNARDAY : *Examen et discussion critique de l'histoire des diables de Loudun*.

qu'étant renversées en arrière la tête leur venait aux talons et elles marchaient ainsi avec une vitesse surprenante et fort longtemps. J'en vis une qui étant relevée, se frappait la poitrine et les épaules avec sa tête, mais d'une si grande vitesse et si rudement qu'il n'y a au monde personne, pour agile qu'il soit, qui puisse rien faire qui en approche. Quant à leurs cris, c'étaient des hurlements de damnés, de loups enragés, de bêtes horribles. On ne saurait imaginer de quelle force elles criaient. Il n'y avait rien en cela, non plus que dans tout le reste, qui fût humain.

Souvent la langue des énergomènes pendait au dehors; mais la noirceur, la tuméfaction et la dureté de cet organe disparaissaient aussitôt qu'il était rentré dans la cavité buccale.

Un jour, elles se distinguaient par leur souplesse. Dans leurs assouplissements elles devenaient maniables comme une lame de plomb, en sorte qu'on leur pliait le corps en tous sens, en devant, en arrière, sur les côtés jusqu'à ce que tête touchât par terre; et elles restaient dans la pose où on les laissait jusqu'à ce qu'on changeât leurs attitudes (1).

Presque toujours l'arrivée d'un exorciste suffisait pour bouleverser de nouveau le système nerveux de ces infortunées. A peine Satan était-il conjuré que l'on n'entendait plus que blasphèmes et imprécations. Alors les ursulines se levaient, passaient les pieds par-dessus la tête, écartaient les jambes au point de s'asseoir sur le périnée, cherchaient à arracher le ciboire de la main des prêtres, et au grand scandale des mœurs, voulaient se livrer sur elles-mêmes à des attouchements contraires à la pudeur et à la religion.

Une jeune religieuse s'imagina ouïr des accents

(1) *Ibid.*, p. 479.

plaintifs, des gémissements partant d'un dortoir. Bientôt elle vit entrer dans sa cellule un cadavre flamboyant qu'elle estima sortir du purgatoire, soit qu'il montât au ciel, ou qu'il vînt réclamer l'assistance de ses prières.

L'hallucinée court à son bénitier, asperge le spectre d'eau bénite, et s' imagine entendre bruire le liquide comme bruit l'eau qui tombe sur un métal rougi à blanc. Il lui sembla aussi que sa main était brûlée par le contact de la vapeur.

On lit dans une lettre de la supérieure (M^{me} de Belfiel) : « Pendant l'espace d'une demi-heure ce malheureux diable (Béhémot) se présenta à moi sous une forme hideuse et épouvantable, avec une grande gueule, jetant feu et flamme tant par la bouche que par les yeux. Il avait de grandes griffes qu'il étendait sur ma tête en me disant que j'étais condamnée de Dieu aux flammes éternelles et qu'il attendait mon âme à sortir pour l'emporter aux enfers. »

Un témoin oculaire écrit : « La sœur Agnès parut un peu troublée et éprouva des tressaillements qui furent attribués à la présence du démon Asmodée, l'un des quatre qui la possédaient. On l'exorcisa sur l'heure, et Asmodée ne tarda guère à faire paraître sa plus haute rage, secouant diverses fois la fille en avant et arrière, et la faisant battre comme un marteau avec une si grande vitesse que les dents lui craquaient et que son gosier rendait un bruit forcé. Dans ces agitations, son visage devint tout à fait méconnaissable, son regard furieux, sa langue prodigieusement grosse et pendante en bas hors de sa

bouche, livide et sèche à tel point que le défaut d'humeur la faisait paraître toute velue;... un autre démon, Béhérit, fit un visage riant et agréable.

« Le démon Asmodée, étant adjuré d'adorer le Saint-Sacrement, dit d'abord qu'il voulait être lui-même adoré, mais enfin il obéit, prosternant son corps en terre. Après diverses autres contenance, la sœur Agnès porta un pied par le derrière de la tête jusqu'au front, en sorte que les orteils touchaient quasi le nez. L'exorciste lui ayant commandé de baiser le ciboire et de dire quel était celui qu'elle avait adoré, le démon, après avoir fait beaucoup de difficultés, obéit au premier commandement mais refusa d'obéir au second... La fille, revenant à elle, dit qu'elle se ressouvenait de certaines choses qui s'étaient faites, mais pas de tout; et qu'elle avait ouï les réponses qui étaient sorties de sa bouche, comme si une autre les eût proférés (1). »

La démonopathie ne resta pas localisée au couvent. Les habitants de la ville de Loudun furent atteints à leur tour : puis les religieuses des cloîtres voisins, celles de Chinon en particulier. On sait la fin tragique de cette affaire : après un procès mouvementé, Urbain Grandier succomba aux calomnies de ses détracteurs, de Mignon l'aumônier des Ursulines, de Laubardemont qui présidait le tribunal. Condamné à mort, il fut brûlé vif, bien qu'on lui eût promis de l'étrangler avant d'allumer le bûcher (août 1634). Chose à retenir,

(1) *Cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu, ou histoire des diables* (sans nom d'auteur), édition de 1716, p. 227.

la plupart de ceux qui avaient été directement mêlés à l'affaire furent atteints de démonopathie : le lieutenant civil Chauvet, les exorcistes comme le P. Lactance, le P. Surin, le P. Tranquille et le P. Lucas, sans compter ce P. Bané qui fut rendu responsable de l'extension de la démonopathie à Chinon, et fut interdit et séquestré. Le chirurgien expert lui-même, un certain Mannouri, qui s'était montré particulièrement dur pour les accusés, mourut fou en croyant voir apparaître le spectre d'Urbain Grandier.

L'affaire de Louviers est le digne pendant de celle de Loudun (1642). Là aussi il s'agit de religieuses, au nombre de dix-huit, dont la possession par le démon fut établie après enquête. Là encore on rendit responsable et on brûla un prêtre : le curé Boullé.

L'instruction relève des faits analogues à ceux des procès que nous avons déjà cités : « Un jour, un faux ange fit voir à la sœur Marie du Saint-Esprit... un gros et vilain diable de forme terrible, de même qu'un homme qui a la tête d'un éléphant dont la trompe était de feu, qui élançait avec une puanteur intolérable, et ce monstre, rugissant en lion, criait à la fille : « Ça, ça, tu es à moi, l'ange du Seigneur t'a abandonnée, et m'a commandé de t'engloutir (1). »

Dagon fit grimper une sœur, par le moyen de quelques vieux bois, sur une muraille de dix pieds de hauteur, et l'ayant menée sur ladite muraille en un lieu où il n'y avait plus moyen de descendre n'y ayant ni échelle ni autre chose pour cela : après

(1) *Discours historique et théologique de la possession des religieuses dites de Sainte-Élisabeth, à Louviers*, par Esprit de BOSROGER, capucin, Rouen, 1752, in-4°, p. 156.

que longtemps plusieurs filles eurent prié la possédée de s'avancer sur le mur vers un lieu où elle pourrait revenir à elle sans péril, et qu'un exorciste qui était accouru lui en eut fait commandement et, pour mieux forcer le démon, eut aussi commencé à genoux à dire le chapelet, Dagon s'écria en grande furie : « Diantre, si tu ne cesses le chapelet, je te jetterai cette chienne à bas », et aussitôt lui laissant voir le péril où elle était, il lui en donna un grand effroi et la fit tomber du haut de cette muraille sur des pierres et des tuiles qui étaient là, et cependant elle fut tellement préservée qu'elle n'eut aucune lésion ni blessures en tout son corps, mais seulement pour quelque temps un peu d'effroi et d'étourdissement (1).

Il nous reste à parler d'une affaire de sorcellerie d'un genre tout différent. Il ne s'agit plus de la possession des nonnes, mais de la croyance au démon et du culte que lui rendaient les personnages compromis dans l'affaire des Poisons. Les clients de la Voisin étaient tous en effet plus ou moins sorciers ou affiliés aux sorciers. La plupart assistaient aux messes noires. Plusieurs prêtres furent condamnés à mort, pour avoir commis ce sacrilège. Tel cet abbé Guibourg (2) qui se prétendait bâtard de Montmorency ; il vivait en concubinage avec la Chanfrain, dont il eut plusieurs enfants : ceux-ci furent tous égorgés pendant des messes noires. Au moment de l'élévation, on tuait en effet un enfant dont on offrait le sacrifice à Satan (3). L'abbé Lemeignan, vicaire de Saint-Eustache, fut enfermé à la citadelle de Salces pour des faits analogues. L'abbé Mariette, vicaire de Saint-Séverin, alla

(1) *Ibid.*, p. 242.

(2) V. LEGUÉ : *Médecins et Empoisonneurs*, p. 162.

(3) V. note de la Reynie adressée à Louvois.

finir ses jours dans la prison de Besançon. L'abbé Cotton fut exécuté en place de Grève, ainsi que l'abbé Tournet « pour impiété et sacrilège et avoir dit une messe sur le ventre d'une jeune fille alors âgée de quatorze à quinze ans, pendant laquelle messe il la connut charnellement ».

Le cérémonial de la messe noire est indiqué dans le texte suivant : « Quotiescumque altare osculandum erat, Presbyter osculabatur corpus, hostiamque consecrabat super pudenda, quibus hostiæ portunculam inserebat. Missa tandem peracta, Presbyter mulierem inibat, et manibus suis in calice mersis pudenda sua et muliebria lavabat. »

La fière Montespan elle-même accepta de subir cette prostitution pseudo-sacrée. La Reynie adressa à Louvois le texte de l'invocation prononcée à l'offertoire de la messe dite sur elle : « Je, Françoise-Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan, demande l'amitié du roy et celle de Monseigneur le Dauphin, et qu'elle me soit continuée ; que la reine soit stérile ; que le roy quitte son lit et sa table pour moy et mes parents ; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables. Chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du roy et savoir ce qui s'y passe, et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le roy quitte et ne regarde Fontanges, et que la reine estant répudiée, je puisse épouser le roy (1). »

Au moment de l'élévation, Guibourg égorgeait un

(1) Bibliot. nat., fonds fr. 3608.

enfant en prononçant ces paroles : « Astaroth, Asmodée, princes de l'amitié, je vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet enfant pour les choses que je vous demande. »

La Voisin se vantait d'avoir immolé ainsi un nombre considérable d'enfants.

*
* *

Nous allons exposer maintenant ce que fut le rôle des médecins dans les affaires de sorcellerie.

Si nous consultons Devaux, au chapitre intitulé *Manie démoniaque*, nous trouvons l'opinion suivante :

« On donne ordinairement dans deux excès, le premier de se livrer à l'illusion du vulgaire qui a beaucoup de penchant à s'imaginer que le démon a quelque part dans toutes les maladies ; le second, de croire que le pouvoir du démon est trop limité pour nous causer des maladies. Ceux qui donnent dans ce second excès se fondent sur ce principe que Notre-Seigneur Jésus-Christ a détruit l'empire du démon : en sorte que les choses extraordinaires que l'on croit être les œuvres du démon ne sont que les productions de ceux qui veulent nous surprendre par des causes purement humaines. (Cf. Jean BECKER : *le Monde enchanté par le diable*).

« Pour nous, l'autorité de l'Écriture sainte, la créance de l'Église catholique, les peines civiles et canoniques contre ceux qui sont assez malheureux pour se livrer volontairement au démon en faisant

des pactes, et l'expérience journalière des maléfices qui résultent de ces abominables conventions nous portent à croire que Dieu permet quelquefois, mais plus rarement qu'on ne le pense, que le démon tourmente les hommes en leurs personnes ou en leurs biens, quelquefois pour punir les crimes, et quelquefois pour éprouver leur fidélité comme il arriva au saint homme Job, ou pour d'autres motifs, lesquels, quoi qu'ils nous soient inconnus, n'en sont pas moins justes et moins légitimes. »

C'est à Sennert que Devaux emprunte la symptomatologie de la manie démoniaque :

I. — Dans ces sortes de maladies, les médecins les plus habiles sont toujours fort embarrassés à trouver un système qui en explique les phénomènes d'une manière qui satisfasse ceux qui sont d'humeur à ne se contenter que d'une philosophie solide et bien suivie ; quelquefois les médecins emploient beaucoup de remèdes pour guérir ces maux ; il arrive cependant que loin d'être surmontés, ils n'en deviennent, au contraire, que plus rebelles et plus fâcheux.

II. — Les maladies qui proviennent d'un maléfice, paraissent tout d'un coup dans leur vigueur, sans qu'aucune cause extérieure ou intérieure y ait pu concourir et les malades sont d'abord attaqués des symptômes les plus violents.

III. — Les malades sont travaillés d'accidents tout à fait extraordinaires, et qui surprennent les médecins, lesquels n'en observent jamais de pareils dans leur pratique ordinaire. Ils se plaignent de sentir des

douleurs très vives, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; plusieurs deviennent tout à coup exténués sans cause manifeste, et plusieurs souffrent des convulsions terribles en diverses parties.

A ces signes, Devaux en joint quelques autres qui ne paraissent pas dus à une observation bien scientifique : en lavant un possédé avec de la décoction de verveine, la décoction se remplit de poils, d'autant plus nombreux que le maléfice est plus grave. En outre, les possédés parlent des langues qu'ils n'ont pas apprises, font des prédictions, révèlent les pensées et les actions les plus cachées et les plus secrètes, vomissent des aiguilles, des morceaux de fer, des balles de plomb, des plumes, des poils, de la poudre à canon, des animaux vivants, des insectes venimeux et beaucoup d'autres choses qui ne peuvent être produites dans le corps humain selon l'ordre naturel.

La conclusion de Devaux est qu'il faut avoir recours à la fois aux exorcismes et *aux remèdes* (vomitifs, purgatifs énergiques, alexithères). Certains malades sur lesquels les exorcismes n'ont pas agi guérissent par la médication. « *Ce qui doit nous apprendre qu'après avoir imploré le secours du ciel, il ne faut pas négliger les remèdes naturels.* » Il ne faut d'ailleurs joindre aux médicaments aucune parole ni cérémonie superstitieuse « afin que la gloire de la guérison, si Dieu permet qu'elle arrive ou par lui-même ou par les causes secondes, soit toute rapportée à son vrai principe ».

Ces conclusions si sensées n'ont pas été admises

par l'unanimité des médecins. C'est ainsi qu'on lit dans François Ranchin : « L'expérience de chaque jour atteste que les démons concourent souvent à la génération de chaque maladie, médiatement par les magiciens ou immédiatement par eux-mêmes... D'abord les magiciens et les lamies nuisent-ils ? Il n'est pas permis d'en douter... Ils peuvent remuer les éléments, faire les tempêtes, bouleverser les esprits humains, empêcher l'usage de la raison, ôter la vie, donner tous genres de maladies, ravager et ruiner pitoyablement tous les biens de la fortune (1). »

C'était aussi l'avis de ce Jean de Lampérière qui affirme la possession des religieuses de Saint-Amand qui furent guéries par son successeur en quelque jours, et de Magnard son neveu, qui, consulté dans le procès des nonnes de Louviers, déclara qu'elles étaient possédées, ou que nul ne l'avait jamais été. Ses rapports qui convinquirent les juges furent la cause de plusieurs exécutions.

Mais ce sont là des exceptions rares : l'immense majorité des médecins du xvii^e siècle se montre ennemie des exécutions et défend les malades contre les magistrats et les bourreaux.

La question la plus souvent posée à l'expert est celle-ci : L'inculpé porte-t-il la marque du diable ? Celle-ci consistait en un point insensible situé dans une région quelconque du corps. La forme en est variable : elle peut avoir l'aspect d'un lièvre, d'une

(1) François RANCHIN : *Opuscules médicaux*, 1627.

araignée, d'un rat, d'un cheval, plus souvent d'une patte de crapaud, de grenouille ou de lézard, ou d'une tête de chat noir. Zacchias (1) est d'avis qu'une pareille recherche est purement ridicule. Fallope rappelle que l'insensibilité peut être le résultat de la gangrène, du froid, d'une irrigation d'eau salée chaude, ainsi que l'avait déjà remarqué Ovide :

Flumen habent Cicones, quod potum saxæ reddit
Viscera, quod tactis inducit marmora rebus.

Et cependant dans toutes les affaires retentissantes de sorcellerie la recherche de la marque diabolique ne manquait pas d'être pratiquée. « On revêt l'accusé, sorcier ou sorcière, d'une chemise neuve, dont le prix est quelquefois relevé dans les états de frais de justice. On lui bande les yeux, puis rasé par tout le corps, pour qu'il ne reste aucun refuge à l'esprit malin, il est étendu sur une grande table. Pour aller plus vite, on brûle quelquefois les parties velues avec une chandelle. Un chirurgien, assisté d'un magistrat instructeur, fouille profondément les chairs avec une aiguille, dont la longueur est indiquée dans les procès-verbaux. S'il découvre un endroit insensible, c'est la marque du diable.

« A défaut de médecin, dans les petites localités, l'exécuteur des hautes œuvres, les personnes viles, le tondeur de chien, l'écureur d'égouts, autorisés par brevet, peuvent faire l'opération et donnent leur avis. Occasion d'ignobles railleries, d'attouchements obscènes, de criminelles tentatives. De Spée, dont

(1) ZACCHIAS, *loc. cit.*, lib. VII, tit. IV, p. 325.

la véracité n'est pas douteuse, raconte d'odieux attentats commis à ce sujet. La marque du diable, d'où le scalpel ne pouvait tirer une goutte de sang, rendait le sujet insensible, il ne poussait aucune plainte, quelquefois même il riait au milieu des supplices ; c'était le charme de taciturnité (1). »

De Lancre donne des détails curieux sur cette recherche de la marque diabolique : « Le chirurgien devint bientôt *merveilleusement suffisant et entendu*. Si la sorcière a une douzaine ou plus de petits seings en son corps, on la pique partout presque aussi profondément qu'en la marque, si bien qu'elle est parfois toute sanglante. » De leur côté les prévenues, comme cela arrive parfois aux monomaniaques, s'écorchaient quelquefois la peau : on arguait de là qu'elles prenaient à tâche de faire disparaître les marques du démon : « Le diable leur avait appris à se gratter si outrageusement, que parfois leurs épaules semblaient des épaules de suppliciés qui viennent de subir le fouet ou des escourgées violentes. Mais tout cela n'empêchait pas qu'on ne découvrit visiblement la marque (2). »

Des faits analogues se passent en 1615 dans l'affaire de démonopathie de Sainte-Solange (Berry). Le barbier Estienne Robinet, après avoir rasé la tête et rogné les ongles, enfonce sur le crâne « entre le coronal et l'os pétrus, une aiguille sans qu'il le sentît. » Le nommé Meingnet avoue avoir été au sabbat après

(1) DELACROIX : *la Sorcellerie au XVII^e siècle*.

(2) DE LANCRE, *loc. cit.*, p. 189.

qu'on a trouvé sur lui la place insensible, l'empreinte du doigt de Satan. La femme Perrin nie énergiquement, ripostant que cette place insensible provient chez elle d'une blessure qu'elle s'était faite autrefois à la tête.

Une autre question souvent posée aux experts était la suivante : telle sorcière est-elle enceinte des œuvres du démon ? en d'autres termes le coït des incubes est-il fécondant ? Disons à la gloire des médecins que leur réponse a été invariablement négative. Zacchias fait observer que les démons ne peuvent être poussés par la recherche de la volupté ou par le désir de la reproduction : En effet les diables qui sont des esprits n'ont pas de sperme, et n'ont pas besoin de se voir revivre dans des enfants puisqu'ils sont immortels. Cette opinion a été défendue par Codronchio et par Fortunato Fidelis (1), qui basent leur argumentation sur ces vers du Tasse (*Hierusalem*, cant. 13, st. 4) :

Qui s'adunan le streghe e il suo vago
Consciascuna di lor notturno viene,
Vien sopra i nemi, echi d'un fero drago
E chi forma d'un Hirco informe tiene,
Consiglio infame, che fallace imago
Suol allettar di desiato bene
A celebrar con pompe immonde e fozze
I profani conuiti, e l'impie nozze.

(1) ZACCHIAS, lib. VII, tit. I, quæst. VII, p. 345. CODRONCHIO, lib. tercio, *De morbo venen.* Fortunato FIDELIS, lib. III, *relat* cap. ult. MERCURIUS, in lib. *cui titul la Commare*, II cap. XXXIX, etc. Torquato Tasso, cant. 13, st. 4.

La conclusion de Zacchias est formelle: Les femmes qui disent avoir conçu grâce au diable, ou sont trompées par le diable ou se moquent de ceux qui les écoutent.

Ceci est d'autant plus remarquable que les magistrats étaient fermement convaincus de l'existence des grossesses diaboliques. Ils n'hésitaient pas à mettre dans leurs dossiers d'instruction des phrases comme les suivantes : « Sœur Madeleine de la Croix a été pendant trente ans mariée en secret avec un ange tombé ; ils se sont livrés à toutes sortes d'abominations, ils ne respectent même pas les heures d'office. Le malin faisait remplacer Madeleine au chœur par un autre démon complaisant, qui prenait absolument son costume, sa forme et sa voix. » Ou encore : « Il est sans doute que le démon, qui est un pur esprit, n'ait pas en soi le principe de la génération ; il peut toutefois la procurer et transporter d'ailleurs dans un sujet capable ce qui est la cause de la fécondité, en conservant sa chaleur et empêchant que les esprits ne se dissipent ; et s'il ne le fait que rarement, c'est que son dessein n'est pas la multiplication des hommes, mais celle de leurs crimes et de leurs impuretés (1). »

Cette supériorité des médecins sur les magistrats éclate dans tous les procès de sorcellerie. On va voir par les exemples suivants les efforts faits par les experts pour sauver les inculpés ; on verra qu'ils y parvinrent quelquefois.

(1) D'AUTUN : *L'Incrédulité savante et la Crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers*, Lyon, 1671, in-4°, p. 174.

Au moment de l'affaire de Louviers, un chirurgien de Paris, Yvelin, fut commis à l'expertise : « Du premier jour il vit le compérage et une conversation qu'il avait eue avec le pénitencier d'Évreux, en entrant à la ville, lui fut redite (comme chose révélée) par le diable de la sœur Anne. Chaque fois, il vint avec la foule au jardin du couvent. La mise en scène était fort saisissante. Les ombres de la nuit, les torches, les lumières vacillantes et fumeuses, produisaient des effets qu'on n'avait pas eus à Loudun. La méthode en était simple, du reste ; une des possédées disait : « On trouvera un charme à tel point du jardin. » On creusait et on trouvait. Par malheur un ami d'Yvelin ne bougeait des côtés de l'actrice principale, la sœur Anne. Au bord même d'un trou que l'on venait d'ouvrir, il serre sa main et la rouvrant y trouve le charme (un petit fil noir) qu'elle allait jeter dans la terre. Les exorcistes, pénitencier, prêtres et capucins qui étaient là furent couverts de confusion. L'intrépide Yvelin, de son autorité, commença une enquête et vit le fond du fond. Sur cinquante-deux religieuses, il y en avait, dit-il, six possédées qui eussent mérité correction. Dix-sept autres, les charmées, étaient des victimes, un troupeau de filles agitées du mal des cloîtres.

« Il le formule avec précision ; elles sont réglées, mais hystériques gonflées d'orages à la matrice, lunatiques surtout et dévoyées d'esprit... Elles prédisent, d'accord, mais ce qui n'arrive pas. Elles traduisent, d'accord, mais elles ne comprennent pas (exemple : *ex parte virginis* veut dire le départ de la

Vierge). Elles savent le grec devant le peuple de Louviers, mais ne le parlent plus devant les docteurs de Paris. Elles font des sauts, des tours les plus faciles, montent à un gros tronc d'arbre où monterait un enfant de trois ans. Bref, ce qu'elles font de terrible et vraiment contre la nature, c'est de dire des choses sales, qu'un homme ne dirait pas.

« Yvelin eut contre lui les experts de Rouen. La Cour ne le soutenait pas. Il s'obstina dans une brochure qui restera. Il accepte ce grand duel de la science contre le clergé, déclare, comme Wyer au xvi^e siècle, que le vrai juge en ces choses n'est pas le prêtre mais l'homme de science. A grand'peine il trouva quelqu'un qui osât imprimer, mais personne qui voulût vendre. Alors, ce jeune homme héroïque se fit, en plein soleil, distributeur du petit livre. Il se posta au lieu le plus passager de Paris, au Pont-Neuf, aux pieds d'Henri IV, donna son factum aux passants. On trouva à la fin le procès-verbal de la honteuse fraude, le magistrat prenant dans la main des diables femmes la pièce sans réplique qui constatait leur infamie (1). »

Les D^{rs} Grangeron et François Bayle jouèrent un rôle analogue, quoique moins romanesque, dans l'affaire des démonolâtres de Toulouse (1681). Nous extrayons de leur rapport le très remarquable passage suivant :

Ce qui paraît au premier abord extraordinaire dans cette histoire, c'est que plusieurs personnes sont atteintes du même

(1) MICHELET : *la Sorcière*, p. 300.

mal dans un petit lieu; mais il est important de rappeler qu'une... certaine Clusette fut la première atteinte de ces accidents, qu'elle attira tout le monde. après elle par ses extravagances, que tous, grands et petits, la suivirent partout... qu'on ne parlait plus d'autre chose dans le village... On ne saurait s'empêcher de bâiller sans se faire quelque contrainte quand on voit bâiller les autres, et il y a des personnes qui ne sauraient du tout s'en empêcher, quelquefois même la seule pensée du bâillement nous force à bâiller. Quand on voit un homme faire de grands efforts pour tirer, pousser ou enlever quelque corps qui fait beaucoup de résistance, on a de la peine à ne pas se mettre dans la posture la plus commode à faire cet effort... On ne saurait entendre chanter certains airs sans se sentir poussé à certains mouvements; ceux qui sont accoutumés à danser, s'ils les écoutent avec attention, en marquent du moins la cadence par quelque mouvement du corps, s'ils ne se font violence. Ces exemples nous convainquent que certaines impressions sont nécessairement suivies de certains mouvements du corps... Ces vérités établies, si l'on se représente une foule de gens de tout âge et de tout sexe qui courent après la nommée Clusette pour voir ses extravagances, l'on n'aura pas de peine à comprendre que ces folies doivent avoir fait une funeste impression sur le cerveau de ces personnes qui n'avaient jamais rien vu de pareil ni même d'approchant, principalement dans le cerveau des plus jeunes. Si l'on fait en même temps réflexion que tous les spectateurs de ces folies, ou la plupart, étaient prévenus des opinions des sorciers et du sortilège, on reconnaîtra la nécessité qu'il y a que les gens aient attribué au diable des effets qu'ils regardaient comme des prodiges... d'autant mieux que l'on sait que c'est la coutume de cette sorte de gens de regarder le diable comme l'auteur de tout ce qui est extraordinaire et tout ensemble terrible ou dangereux ou pernicieux à quelqu'un. Si toutefois on considère bien les accidents de Clusette dans l'église, on trouvera qu'elle n'eut rien au delà de ce que l'on voit ordinairement dans les paroxysmes épileptiques.

Un médecin lyonnais, de Rhodes, ne s'est pas montré moins perspicace que Grangeon et Bayle, dans la recherche des causes réelles de la démonopathie : « Il y a quelques années, raconte de Rhodes, j'allai voir à Milleri, village à trois lieues de Lyon, une prétendue possédée qui, par des mots barbares, par ses contorsions et ses grimaces, avait imposé à quantité d'habiles gens. Je lui fis boire du vin émétique : en peu de temps cette malheureuse vomit une infinité de démons jaunes et verts, qui faisaient cette prétendue possession, et qui, n'osant plus revenir, la laissèrent en liberté. Je crois que si on faisait prendre de cette liqueur aux cinquante dévotes de la paroisse de Chambon, en Forez, proche de Saint-Étienne, dont l'une aboie, les autres bêlent, hennissent, hurlent, braient et contrefont les cris de cent animaux divers, on les guérirait de leur manie causée par un prétendu sortilège (1). »

C'est également à de Rhodes qu'on eut recours dans le procès de Marie Volet, accusée de sorcellerie : on répétait que le démon la maltraitait toutes les nuits, à coups de fouet et à coups de bâton, chaque matin on apercevait sur son corps de nouvelles marques de contusions. Rhodes jugea qu'elle était sujette aux convulsions et déclara que le démon était accusé à faux, qu'il était innocent, que le mal caduc était seul coupable.

L'opinion des médecins du xvii^e siècle sur la possession et la sorcellerie est excellemment résumée

(1) DE RHODES : *Lettres sur les maladies auxquelles les eaux minérales artificielles sont propres*, p. 22.

dans une pièce qui est un des monuments de l'expertise médico-légale de cette époque. Nous voulons parler de la *consultation donnée par la Faculté de médecine de Montpellier au clergé de Nîmes, au sujet de l'extension à cette ville de l'épidémie de démonopathie de Loudun.*

Les questions posées étaient les suivantes :

1^o Le pli, courbement et remuement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds, avec d'autres contorsions et postures étranges ;

2^o La vélocité de mouvement de la tête par devant et par derrière portant contre le dos et la poitrine ;

3^o L'enflure subite de la langue, de la gorge et du visage, et le subit changement de couleur ;

4^o Le sentiment stupide et étourdi, ou la privation de sentiment jusqu'à être pincé sans se plaindre, sans remuer et même sans changer de couleur ;

5^o L'immobilité de tout le corps, arrivant à de prétendues possédées par le commandement de leurs exorcistes pendant et au milieu de leurs plus fortes agitations ;

6^o Le jappement ou clameur, semblable à celle d'un chien, qui se fait dans la poitrine plutôt que dans la gorge ;

7^o Le regard fixe sur quelque objet, sans mouvement d'œil d'aucun côté ; des réponses faites en français à quelques questions faites en latin, le vomissement de choses rendues telles qu'on les avait avalées, des piqûres de la lancette faites sur diverses parties du corps, sans qu'il en sorte du sang,

Sont-ils un signe certain de possession ?

CONSULTATION (résumée).

I. — Les mimes et sauteurs font des mouvements si étranges et se plient et replient de tant de façons, que l'on doit croire qu'il n'y a sorte de posture dans laquelle les hommes et les

femmes ne se puissent rendre capables par une sérieuse étude ou un long exercice, pouvant même faire des extensions extraordinaires et écarquillements de jambes, de cuisses et autres parties du corps à cause de l'extension des nerfs, muscles et tendons par longue expérience et habitude ; partant, telles opérations ne se font que par la force de la nature . . . L'enflure de la gorge peut procéder du souffle retenu, et celle des autres parties des vapeurs mélancoliques qu'on voit souvent voyager par toutes les parties du corps.

II. — Le jeune Lacédémonien qui se laissa ronger le foie par un renard qu'il avait dérobé, sans faire semblant de le sentir, et ceux qui se faisaient fustiger devant l'autel de Diane jusqu'à la mort sans froncer le sourcil, montrent que la résolution peut bien faire souffrir des piqûres d'épingle sans crier, étant d'ailleurs certain que dans le corps humain il se rencontre en quelques personnes de certaines petites parties de chair qui sont sans sentiment, quoique les autres parties qui sont à l'entour soient sensibles, ce qui arrive le plus souvent par quelque maladie qui a précédé.

III. — Les mouvements des parties du corps étant volontaires, il est naturel aux personnes bien disposées de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, selon leur volonté ; partant, la suspension du mouvement n'est pas un effet diabolique, si, en cette immobilité, il n'y a pas privation entière de sentiment.

IV. — L'industrie humaine est si souple à contrefaire toutes sortes de sons que l'on voit tous les jours des personnes façonnées à exprimer parfaitement le son, le cri et le chant de toutes sortes d'animaux et à les contrefaire sans remuer les lèvres qu'imperceptiblement.

Il s'en trouve même plusieurs qui forment des paroles et des voix dans l'estomac, qui semblent plutôt venir d'ailleurs que de la personne qui les forme de la sorte et l'on appelle ces gens-là gastriloques ; un tel effet est naturel . . .

V. — Il est certain que d'entendre et de parler des langues que l'on n'a pas apprises sont choses surnaturelles et qui pour-

raient faire croire qu'elles sont faites par le ministère du diable ou de quelque autre cause supérieure ; mais de répondre à quelques questions seulement, cela est entièrement suspect, parce qu'un long exercice, ou des personnes avec lesquelles on est d'intelligence peuvent contribuer à de telles réponses.

VI. — Del Rio, Bodin et autres auteurs disent que par sortilège les sorciers font quelquefois vomir des clous, des épingles et autres choses étranges par l'œuvre du diable ; ainsi sur les vrais possédés, le diable peut faire de même. Mais de vomir des choses comme on les a avalées, cela est naturel, se trouvant des personnes qui ont l'estomac faible et qui gardent pendant plusieurs heures ce qu'elles ont avalé, puis le rendent comme elles l'ont pris.

VII. — La difficulté de faire sortir du sang par une piqûre superficielle et étroite s'explique par la prépondérance du tempérament mélancolique qui augmente la consistance des humeurs.

En résumé, à toutes les questions posées, les experts ont répondu négativement ; pour eux, tout ce que les exorcistes ont attribué au démon peut s'expliquer par des causes naturelles.

*
* *

Cet exposé du rôle des médecins et de leurs opinions va, en jetant un jour tout nouveau sur ces obscures affaires de sorcellerie, nous permettre de répondre à la question que nous posions en commençant : le sabbat était-il réel ?

Chose étrange, la plupart des auteurs qui ont traité ce sujet, et parmi eux se trouvent des historiens éminents, ont répondu affirmativement. Michelet

parle des danses du sabbat dans le Labourd, des amendes qu'on infligeait aux absents. Delacroix hésite : la masse des témoignages, la conviction des sorciers qui affirment jusque dans le supplice, jusque dans la mort, l'ébranle. D'ailleurs tous les contemporains ne sont-ils pas unanimes ? Qui, au xvii^e siècle, doute de la réalité de la possession et du sabbat ? Tous, magistrats, littérateurs, savants, sont d'accord : les sorciers se réunissent la nuit et célèbrent le culte diabolique.

Mais l'opinion contraire peut être soutenue par un faisceau de preuves que nous allons exposer.

Et d'abord, au moyen âge, la cause déterminante de la croyance à la possession semble avoir été la fréquence extrême des affections cutanées. On peut dire que le peuple tout entier, pendant tout le moyen âge, a été atteint du prurit sous deux influences : « La guerre que le moyen âge déclara à la chair et à la propreté devait porter son fruit. Plus d'une sainte est vantée pour ne s'être jamais lavé même les mains, combien moins le reste ! La nudité d'un moment eût été grand péché... Nul bain pendant mille ans... Percival, Tristan, Yseult ne se lavaient jamais. De là un cruel accident, si peu poétique, en plein roman, les furieuses démangeaisons du xiii^e siècle (1) ». Ces furieuses démangeaisons diminuèrent avec le progrès, inimaginablement lent d'ailleurs, de la propreté, et surtout avec l'introduction en Europe des étoffes de coton importées d'Amérique. Néanmoins, il est bien

(1) MICHELET : *la Sorcière*.

certain qu'au ^{xvii}^e siècle, la crasse était encore extrêmement commune : on pourrait presque dire bien portée. Louis XIV se lavait, paraît-il, deux ou trois fois par semaine, avec de l'alcool, et seulement le milieu du visage. Que devait-ce être dans le peuple ! Il est permis de croire sans exagération que la plèbe ne se lavait que lorsqu'elle tombait dans l'eau ou les jours de pluie ; il est certain que nombre de paysans ont porté un seul et même habit de laine depuis leur puberté jusqu'à leur mort. L'inéluctable prurit qui s'ensuivait expliquerait à lui seul les maladies que l'on décorait du nom de possession ou de démonopathie.

A côté des troubles d'origine cutanée, vient se ranger une autre cause : le mal des cloîtres. On a pu voir par l'exposé que nous avons fait des principales affaires de sorcellerie du ^{xvii}^e siècle que presque tous les faits de possession ont été constatés dans les couvents. Or, dans quelles conditions vivaient les femmes soumises au régime de la claustration ? Sous Henri IV et Louis XIII, la licence y était fort grande, s'il faut en croire les mémorialistes. Pierre de Lestolle parle de nonnes courant les rues aux bras des gentishommes « fardées, masquées et poudrées, s'embrassant en pleine rue et se léchant le morveau ». Sous Louis XIV, changement complet : les cloîtres se ferment, la règle devient rigoureuse : « La réaction catholique qui avait commencé par une haute ambition espagnole d'extase, impossible alors, qui avait follement bâti force couvents de carmélites, feuellantines et capucines, s'était vue bientôt au bout de ses

forces. Les filles qu'on mettait là si durement pour s'en défaire mouraient tout de suite et par ces morts si promptes, accusaient horriblement l'inhumanité des familles. Ce qui les tuait, ce n'était pas la mortification, mais l'ennui, le désespoir. Après le premier moment de ferveur, *la terrible maladie des cloîtres* (décrite dès le v^e siècle par Cassien), l'ennui pesant, l'ennui mélancolique des après-midi, l'ennui tendre qui égare en d'indéfinissables langueurs, les minait rapidement. *D'autres étaient comme furieuses*, le sang trop fort les étouffait. Une religieuse, pour mourir décemment sans laisser trop de remords à ses proches, doit y mettre environ dix ans, c'est la vie moyenne des cloîtres... Le célibat était alors plus difficile qu'au moyen âge, les jeûnes, les saignées monastiques ayant diminué. Beaucoup mouraient de cette vie cruellement inactive et de pléthore nerveuse. Elles ne cachaient guère leur martyre... On lit dans un registre d'une inquisition d'Italie cet aveu d'une religieuse : « De grâce, sainte Vierge, donne-moi quelqu'un avec qui je puisse pécher. » Embarras réel pour le directeur qui, quel que fût son âge, était un vrai péril. On sait l'histoire d'un certain couvent russe : un homme qui y entra n'en sortit pas vivant... Elles croyaient communément qu'un saint ne peut que sanctifier et qu'un être pur purifie. Le peuple les appelait en riant les sanctifiées.»

Il est incompréhensible qu'après avoir écrit ces lignes, Michelet n'ait pas nettement conclu dans le sens de l'identité de la possession et de l'hystérie, et de la non-existence du sabbat. Les médecins du

xvii^e siècle, eux, n'hésitaient pas. Pour eux les 6.500 diables de la petite Madeleine de Gaufridi, les légions qui se battaient dans le corps des nonnes exaspérées de Loudun et de Louviers, étaient des *orages physiques*. « Si Éole fait trembler la terre, dit Yvelin, pourquoi pas le corps d'une fille ? » Le chirurgien de la Cardière, dit sèchement : « Rien autre chose qu'une suffocation de matrice. »

Dès lors, tout devient clair, si l'on songe surtout à la facile propagation des maladies mentales dans un milieu préparé pour la contagion. On ne s'étonne plus que des milliers d'individus de tout âge, de toute condition, de toute nationalité, aient été atteints. Ce délire infectieux, c'est une *folie contagieuse*, une sorte de mimétisme social entraînant les masses, selon l'excellente définition de Bayle : « L'esprit est sujet aux maladies épidémiques comme le corps ; il n'y a qu'à commencer sous de favorables auspices, et lorsque la matière est bien préparée. Qu'ils s'élèvent alors un hérésiarque ou un fanatique dont l'imagination contagieuse et les passions véhémentes sachent bien se faire valoir, ils infatueront en peu de temps tout un pays, ou pour le moins un grand nombre de personnes. En d'autres lieux, ou en d'autres temps ils ne sauraient gagner des disciples... La différence entre ces maladies et la peste ou la petite vérole, qu'il y a c'est que celles-ci sont incomparablement plus fréquentes (1). »

(1) BAYLE : *Dictionnaire critique*, article Abdère. V. aussi FOURNIAL, *la Psychologie des foules*, thèse de Lyon.

Et d'ailleurs il ne faut pas oublier que parmi les prétendues possédées, il n'y avait pas seulement des hystériques, il y avait aussi, et en grand nombre, des simulatrices. Qu'on se souvienne de la découverte d'Yvelin. Un jour, à Ingolstadt, au moment de l'exécution des sorciers, on vit apparaître les prétendues victimes du sabbat bien et dûment vivantes. On ne peut donc que conclure avec Malebranche : « Les vrais sorciers sont aussi rares que les sorciers par imagination sont communs. Dans les lieux où l'on brûle les sorciers, on ne voit autre chose, parce qu'on croit véritablement qu'ils le sont. Que l'on cesse de les punir et qu'on les traite comme des fous, l'on verra qu'avec le temps ils ne seront plus sorciers (1). »

Nous concluons donc : pas de sabbat, pas de possession ; trois choses : le prurit, l'hystérie ou la simulation.

D'ailleurs le xvii^e siècle est le dernier siècle de la sorcellerie. C'est un des meilleurs titres de Louis le Grand à la reconnaissance de la postérité que d'avoir tenu tête aux Parlements et d'avoir arrêté malgré eux les poursuites pour fait de sorcellerie. C'est sur son ordre qu'en 1672 on vida les prisons des sorciers qu'y entassait encore le Parlement de Rouen. Celui-ci réclama, mais en vain. Quelque temps après Louis XIV supprimait le tribunal de l'Inquisition en Franche-Comté. Enfin l'ordonnance de 1682 vint supprimer d'une façon définitive la procédure des affaires de sorcellerie.

(1) MALEBRANCHE : *Recherches sur la vérité*, livre III, ch. VI.

E. LOCARD.

Mais il ne faut pas oublier que le mérite de cette sage réforme revient, en France, pour la plus grande partie, aux experts. Yvelin, Grangeon, de Rhodes, Bayle ont, par leurs écrits et leur active propagande, sauvé la vie à des milliers d'infortunés que guettaient les bûchers de l'Inquisition et des Parlements.

CHAPITRE XVIII

AFFAIRES MÉDICO-RELIGIEUSES

Les médecins du xvii^e siècle pouvaient être appelés comme experts non seulement devant la justice pour les affaires civiles et criminelles, mais encore devant les tribunaux ecclésiastiques pour toute une série de questions relatives au droit canonique et que nous désignerons sous le nom d'affaires médico-religieuses. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces sortes d'expertises : nous nous contenterons de mentionner les plus importantes.

Devaux a longuement traité la question de la validité du baptême intra-utérin. Un prélat de l'Église de France avait posé le problème en ces termes : 1^o Dans le cas d'une grande nécessité, un chirurgien habile peut-il baptiser un enfant dans le sein de sa mère, pourvu qu'il soit certain de faire tomber de l'eau, par le moyen de quelque instrument, immédiatement sur une partie vivante de cet enfant ?

2^o Doit-on refuser la sépulture à un enfant baptisé de cette façon ?

Douze docteurs assemblés donnèrent comme réponse qu'un tel baptême est valable, malgré que saint Thomas soit d'un avis contraire. Il est vrai que saint Thomas n'avait pas prévu le manuel opératoire de Devaux, consistant dans l'emploi d'une seringue. Dans le cas des enfants nés coiffés, le baptême n'est probablement pas valide, selon l'avis de Grégoire de Valence : « Neque puer sacco coriaceo inclusus, neque homo vestibus indutus rite baptisatus dici potest, si aqua soli corio aut indumentis fuerit affusa; secundinæ vero non nisi coriaceæ aut membranosæ vestes infantis sunt quasi ex madido pergamento confectæ quibus includitur et vestitur. »

En cas de placenta prævia, le baptême est valide, le placenta faisant partie de l'enfant à naître, sinon de l'enfant né (1).

Souvent les experts étaient appelés à donner leur avis dans les procès de béatification ou de canonisation.

(1) La question du baptême intra-utérin est encore discutée aujourd'hui non seulement par les théologiens mais encore par les médecins. Nous trouvons dans le *Journal des sciences médicales de Lille* du 1^{er} mars 1889, l'opinion des professeurs de la Faculté catholique de cette ville. Leurs conclusions sont résumées sous la forme d'un catéchisme par demandes et réponses. Nous regrettons de ne pouvoir le donner *in extenso* à cause de sa longueur. Nous citerons seulement les passages suivants :

1. — Quand l'accoucheur doit-il administrer ou faire administrer le baptême ?

R. — Dès qu'il s'aperçoit que l'enfant est en danger de mort imminente.

2. — Si l'accoucheur n'est pas chrétien, son devoir est-il le même.

R. — Oui.

4. — Quand l'accoucheur doit-il baptiser lui-même ?

R. — Par raison de convenance, lorsque le baptême doit être

On sait que la canonisation ne peut être prononcée que pour des bienheureux ayant fait des miracles *après leur mort*, parce que les miracles accomplis par les vivants peuvent être confondus avec des artifices

administré *in utero* ou au cours de l'accouchement; et quand l'accoucheur n'a pas avec lui d'aides suffisamment instruits.

16. — Quelles précautions faut-il prendre relativement à la pureté de l'eau ?

R. — Si l'accoucheur se sert, pour verser l'eau, de sa main ou de tout autre récipient, il doit éviter qu'il s'y trouve quelque matière étrangère, par exemple du sang, etc., de nature à souiller cette eau.

17. — Peut-on lorsqu'on le juge nécessaire, dans le cas du baptême *in utero*, ajouter à l'eau quelque substance antiseptique ?

R. — Oui, mais en très faible quantité, par exemple une solution au 1/1000 serait certainement une matière valide.

18. — En cas de nécessité urgente, et à défaut d'eau naturelle, que faire ?

R. — On peut alors et on doit se servir, mais seulement dans ce cas, de toute matière douteuse qui serait à portée, par exemple d'une solution aqueuse quelconque, de tisane ou bouillon, mais jamais de vin, de lait et autres liquides qui, dans l'usage ordinaire, sont regardés comme spécifiquement différents de l'eau.

26. — Peut-on baptiser à deux, l'un versant l'eau, l'autre prononçant les paroles ?

R. — Non, un semblable baptême serait radicalement nul.

37. — Quelles sont les conditions physiques à observer dans le baptême *in utero* ?

R. — Il faut que l'eau atteigne immédiatement l'enfant, et autant que possible sa tête.

38. — Est-il nécessaire de rompre au préalable la poche de l'œuf pour que l'eau atteigne immédiatement la peau du fœtus ?

R. — Oui.

42. — Est-il du devoir de l'accoucheur de procéder au baptême d'urgence de tous les embryons ou fœtus venus au monde non viables ?

R. — Oui, tant qu'ils ne sont pas corrompus. Il sera bon de se servir à cet effet d'eau tiède.

43. — Si l'embryon est venu au monde entouré de ses membranes, faut-il ouvrir la poche de l'œuf avant de procéder au baptême ?

R. — Non. On le baptisera d'abord sur les membranes en disant

de Satan, mais que seuls les saints ont le pouvoir de guérir les malades par leurs reliques. Zacchias a eu à se prononcer dans des cas de guérisons miraculeuses. Un véritable miracle, dit-il, doit réunir huit conditions :

1° Le fait doit être au-dessus des forces de la nature, ou s'il est dans la catégorie des choses naturelles et possibles, avoir les caractères d'un acte accompli par une volonté spéciale de Dieu ;

2° Qu'il soit fait par l'intervention de Dieu ;

3° Qu'il arrive à cause du mérite de celui qui en bénéficie et non pas simplement parce qu'il l'a demandé ;

4° Qu'il soit évident ;

5° Qu'il ait lieu pour affermir la foi ;

6° Qu'il apparaisse tout d'un coup ;

7° Qu'il se produise sans causer de douleur ;

8° Que ce soit une œuvre parfaite.

On trouverait de même dans les *Quæstiones* de Zacchias une étude approfondie des sujets suivants : du jeûne, du carême, des morts miraculeuses, de la résurrection des morts, de l'assistance aux offices

« Si tu en es capable » ; puis on ouvrira les membranes et on baptisera de nouveau avec la formule : « Si tu n'es pas baptisé. »

46. — Comment baptiser les monstres doubles ?

R. — Ceux qui présentent deux têtes distinctes, avec une seule poitrine, seront baptisés sur chacune d'elles, sur la première sans condition, sur la deuxième en disant : *Si tu en es capable*. S'il y a double poitrine et une seule tête, on baptisera d'abord sur cette dernière, sans condition, puis simultanément sur les deux poitrines avec la condition : « Si tu en es capable ». Enfin, s'il y a double tête et double poitrine, le baptême sera conféré sur chacune des têtes sans condition.

divins, des prophéties, des infirmités physiques qui interdisent les ordres sacrés, de la claustration monacale, des maladies empêchant de recevoir l'Eucharistie, etc.

Nous citerons, en terminant, un rapport emprunté à Devaux, au sujet d'une vérification de reliques. Aussi bien la question n'est pas tellement archaïque. N'avons-nous pas eu récemment une série d'expertises sur les tuniques du Christ conservées à Argenteuil et à Trèves, expertise dont l'une a été faite par nos maîtres MM. les professeurs Lacassagne et Florence.

Vérification de Reliques.

Nous soussignés, Dr Régent et ancien doyen de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, et maîtres chirurgiens jurés en ladite ville, certifions à tous qu'il appartiendra que ce jour-d'hui 8 may 1691, nous avons été mandés, dans l'église du Monestier de Notre-Dame de la Victoire, des Dames Chanoinesses de l'Ordre de Saint-Augustin de Picpus les Paris, par Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Evêque et Seigneur de Vence pour reconnaître et vérifier les reliques qui se trouvent enfermées dans une petite caisse de bois couverte de papier marbré, sous les noms de Sainte Illuminate, de Sainte Constance et de Sainte Félicissime, lesquelles nous ayant été présentées par le mondit Seigneur, nous avons reconnu qu'il y avait une partie de l'os occipital de Sainte Illuminate, la partie supérieure de l'humérus de Sainte Constance, et la partie supérieure du fémur de Sainte Félicissime ; toutes lesquelles portions osseuses sont réellement et de fait des fragments d'os humains ; ce que nous certifions véritable. En foi de quoi nous avons signé le présent certificat les jour et an que dessus.

CONCLUSIONS

Affaires civiles, crimes de sang, affaires de mœurs, questions médico-religieuses, tel est l'ordre dans lequel nous venons d'exposer les cas où s'est produite l'intervention des médecins devant la justice. Sommes-nous en droit de tirer de cet exposé des conclusions, et d'apprécier ce que fut le xvii^e siècle, en véritable médecin expert, en disant toute la vérité, rien que la vérité ?

Pour répondre oui avec une absolue netteté, il nous faudrait d'abord pouvoir affirmer que nous possédons une documentation tellement complète qu'aucun point ne soit, pour nous, resté dans l'ombre. Or, ceci n'est pas entièrement exact : il ne faut pas oublier qu'au xvii^e siècle, la criminalité, et par conséquent les mœurs étaient variables suivant les provinces ; la difficulté des communications faisait de chaque région anturelle un pays distinct : la Provence, la Normandie, le Lyonnais, la Gascogne présentaient des facteurs ethniques trop différents pour que la résultante criminelle y fût la même. Il est donc de toute nécessité, pour pouvoir écrire l'histoire de

France dans son ensemble, de connaître l'histoire des provinces dans leur détail, et cela ne peut se faire que par le dépouillement lent, méthodique et complet des archives départementales. Ce n'est que par ce moyen qu'on arrivera à constituer des statistiques criminelles, en l'absence desquelles toute appréciation sur la pathologie morale d'un pays perd singulièrement de sa précision et de sa valeur.

Ce travail, dont il ne faut se dissimuler ni la longueur ni la difficulté, a été fait d'excellente façon par les D^{rs} Corre et Aubry pour une des provinces les plus originalement individualisées : la Bretagne. Nous ne pouvons que former un vœu : celui de voir leur exemple suivi pour les ressorts des autres Parlements. Peut-être, nous sera-t-il permis d'accomplir un jour cette tâche pour le Lyonnais et la Bresse.

Des réserves que nous venons de faire, des restrictions que nous venons d'apporter, faut-il conclure qu'on ne peut rien conclure ? Évidemment non ; nous possédons déjà de riches et nombreux matériaux, et il est permis de baser sur eux une opinion d'ensemble sur le xvii^e siècle, et des appréciations de détail sur les diverses questions de mœurs et de moralité.

1^o Dans son ensemble, le xvii^e siècle nous apparaît, non comme une période de marche, de progrès, de transition, mais comme un sommet, un but, un apogée. Et c'est bien ainsi que les hommes du siècle de Louis XIV jugeaient l'époque où ils vivaient. Ils avaient conscience d'être arrivés au POINT DE PERFECTION. Il ne s'agissait plus d'acquérir, mais seu-

lement de coordonner. De là le *Discours de la Méthode*. Croyant avoir toute la science, ils ne voulaient qu'y mettre un ordre extrême, une clarté parfaite. Ils ont été merveilleusement logiques, ayant à leur disposition la langue la plus coulante, la plus limpide, la plus souple qui ait jamais existé : ils se sont débarrassés de la barbarie scolastique, du fatras pseudo-latin de la Renaissance : ils ont exposé dans une langue neuve et dans une forme parfaite ce que les autres siècles avaient acquis avant eux.

Ils se croyaient en possession de l'omniscience comme ils avaient la toute-puissance politique, la victoire sans arrêt, l'impérissable gloire littéraire. La vérité, ils la possédaient, ils en étaient sûrs, par l'héritage de l'antiquité, contrôlé par l'indiscutable lumière de la révélation catholique. Dès lors toute notion de progrès, de tendance, d'évolution, de transformisme leur est étrangère ; le xvii^e siècle est la fin d'un monde, il est le couronnement, la grandeur, le but, il a pour devise : *Exegi monumentum*, il est parce qu'il est. Entre Louis le Grand et ceux qui l'ont suivi, est un abîme. Le xviii^e siècle est un recommencement, que n'ont supposé ni Pascal, ni Descartes, ni Bossuet, ni Louis XIV lui-même. Le grand siècle est le siècle du repos, c'est la halte grandiose sur un sommet illuminé d'une gloire éblouissante : le xviii^e siècle, l'époque des philosophes, de l'Encyclopédie, sera le commencement de la marche en avant, à la conquête de la science et de la liberté.

2° La profession médicale est en pleine période de progrès, et cela parce que les médecins sont recrutés dans la haute bourgeoisie. Le ^{xvii}^e siècle est en effet l'avènement d'une partie de la plèbe, celle qui est riche, qui peut acheter des titres, des fonctions. Louis XIV a plus fait pour la diminution du prestige des gentilshommes en les appelant à Versailles, que Richelieu en rasant les dernières murailles crénelées, les dernières tours féodales. Richelieu tentait vainement d'écraser la noblesse, Louis XIV la domestique, l'asservit, l'avilit. Les fils des croisés, jadis maîtres dans leur province, ayant droit de haute et basse justice, battant monnaie, faisant la guerre à leur compte, sont maintenant trop heureux de tenir la chemise du roy ou son chandelier. La lutte en champ clos, la guerre entre les seigneurs, est remplacée par des rivalités d'ordre protocolaire, des discussions sur la préséance. Les gentilshommes qui paraded à Versailles, dansent les ballets de Molière, et n'ont d'autre désir que de devenir chambellans ou gentilshommes de la chambre, n'ont plus aucune action politique, aucun rôle dans la direction des affaires.

C'est alors qu'arrive au pouvoir la première couche de la bourgeoisie, les riches, les *parvenus*. Parmi eux sont les médecins, sortis du peuple, et qui grandissent, deviennent des personnages, pendant que leurs frères, leurs enfants envahissent la magistrature, la finance, et bientôt le conseil du roi. Au ^{xvii}^e siècle commencent la grandeur et l'influence des médecins ; le ^{xviii}^e les verra à la tête du mouvement philoso-

phique, en attendant que le ^{xix}^e leur attribue leur véritable rôle social ; le médecin n'est qu'un guérisseur, il va devenir un hygiéniste, puis un curateur.

Si maintenant nous passons à l'examen des questions où les médecins avaient à intervenir comme experts, nous pourrons déduire des faits exposés les conclusions suivantes :

3° Ce qui domine la mentalité et la moralité du ^{xvii}^e siècle, c'est l'influence de la religion : les esprits sont imbus profondément de la doctrine catholique ; en bien des points la médecine judiciaire se marie à la casuistique. Le droit canon domine tout : il règle les séparations de corps, les procès de sorcellerie, intervient dans toutes les affaires criminelles, les affaires de mœurs surtout. La vérité est dans l'œuvre des théologiens, c'est dans la Bible et dans les Pères de l'Église que les médecins vont chercher le contrôle des principes légués par Aristote et Hippocrate.

4° La brutalité est plus grande que de nos jours, les crimes de sang prédominent ; les affaires de coups et blessures sont extrêmement fréquentes, les attentats non poursuivis sont probablement les plus nombreux, surtout avant l'ordonnance de 1670, c'est-à-dire tant que les poursuites n'ont pu être intentées que sur la plainte de la victime ou de ses ayants-droit, et non sur l'initiative du parquet. L'empoisonnement, d'origine italienne, constitue un chancre sur la face de ce siècle glorieux, mais il est apparu tard, a été réprimé rapidement ; c'est un cas d'épidémie crimi-

nelle, ce n'est pas un vice endémique. Le suicide est rare, presque exceptionnel, considéré comme une lâcheté, repoussé au nom de la religion ; le duel de moins en moins fréquent, grâce à une répression énergique.

5° Les mœurs sont passablement relâchées. La prostitution libre est très répandue. On en arrive à ne plus croire à l'existence de la membrane hymen. Les experts ne l'ont jamais vue. Cependant les procédures pour affaires de mœurs sont rares, probablement parce que l'attentat à la pudeur, le viol même semblent chose toute naturelle. L'inversion sexuelle paraît être nettement localisée dans les hautes classes, dans la famille royale, à Versailles. Elle apparaît comme un signe de dégénérescence chez les fin-de-race. Le peuple en est exempt, ou tout au moins, pas de renseignements.

6° Malgré une répression cruelle continuée depuis un siècle, l'avortement et l'abandon des enfants sont toujours fréquents, ainsi que l'infanticide. Les rigueurs des codes ne servent qu'à multiplier des crimes rendus presque inévitables par la misère croissante et par le mépris qui accable les filles-mères. Saint Vincent de Paul fait plus de bien en quelques années et sauve plus d'existences que l'édit d'Henri II n'en avait protégées en cent ans.

7° La sorcellerie revêt un aspect spécial qui distingue nettement à ce point de vue le siècle de

Louis XIV des époques précédentes : il s'agit non plus de démonolâtrie populaire, mais essentiellement de possession chez les religieuses cloîtrées. La sorcellerie s'explique dès lors par une triple étiologie : lésions cutanées et prurit dus à l'absence de tous soins de propreté, parfois simulation, toujours hystérie secondaire au *mal des cloîtres*. La possession devient alors un délire épidémique, contagieux au premier chef.

8° En général, la délinquance et la criminalité juvéniles sont rares : la religion se montre le meilleur des freins contre le développement des appétits brutaux à un âge où la raison agit malaisément. Sous ce rapport le progrès de la criminalité est constant depuis le xvii^e siècle jusqu'à nos jours.

9° En définitive, le xvii^e siècle présente d'immenses progrès sur les époques précédentes. On ne peut oublier qu'il a vu disparaître les derniers restes des coutumes du moyen âge. On ne doit pas oublier surtout le rôle personnel de Louis XIV et de ses ministres dans la suppression du congrès, de la cruentation, des poursuites pour faits de sorcellerie, et dans l'énergique répression des duels et des empoisonnements.

De tout ceci peut-on tirer une conclusion générale ? Était-on plus heureux, était-on meilleur au xvii^e qu'au xx^e siècle ?

Le bonheur tient à trop de causes particulières

pour qu'une réponse collective ait quelque intérêt. Cependant il est certain que les conditions générales de l'existence sont plus faciles ; que certains fléaux, la famine, la misère, les épidémies, sont moins étendus, moins fréquents ; que les notions de justice, d'indépendance, de progrès, sont plus près de leur actualisation ; qu'enfin, il est permis à tous d'espérer la réalisation de cet idéal du bonheur terrestre : la liberté dans le travail.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE.

Vu :

POUR LE DOYEN,
L'Assesseur,
LACASSAGNE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université,
G. COMPAYRÉ.

TABLE DES CHAPITRES

Préface.	1
I. — La Médecine au xvii ^e siècle. Études et connaissances médicales	4
II. — L'Exercice de la Médecine.	32
III. — La Médecine Judiciaire.	59
IV. — De l'État-Civil.	88
V. — Du Mariage.	107
VI. — De la Mort et du Cadavre.	143
VII. — Responsabilité criminelle et Folie	160
VIII. — Maladies à conséquences judiciaires	180
IX. — Coups et Blessures.	190
X. — Les Asphyxies.	216
XI. — Les Empoisonnements	225
XII. — Suicide et Duel	260
XIII. — Attentats aux Mœurs.	272
XIV. — Les Perversions de l'Instinct Sexuel	314
XV. — Grossesse et Accouchement	368
XVI. — Attentats contre le Produit de la Conception	403
XVII. — Sorcellerie	428
XVIII. — Affaires Médico-Religieuses	467
Conclusions	472

